

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE VILLAGE GAI DE MONTRÉAL: UN TERRITOIRE D'APPARTENANCE EN
VOIE DE DISPARITION ?

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN GÉOGRAPHIE

PAR

PHILIPPE LECAVALIER

AVRIL 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'est pas le résultat d'un investissement purement individuel. C'est pourquoi je tiens à remercier et à reconnaître les personnes qui m'ont aidé de près ou de loin à la réalisation de ce projet.

Pour commencer, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Monsieur Frank W. Remiggi, professeur retraité au Département de géographie à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Il a été initialement mon directeur de recherche, qui pour des raisons de santé, n'a pas pu s'investir jusqu'à la fin. Lors de sa supervision, il a manifesté une véritable passion envers mon sujet de recherche. Nos observations ethnographiques dans le Village gai, restent pour moi, l'un des souvenirs des plus mémorables.

Je remercie également l'excellent travail de Madame Catherine Trudelle, professeure au Département de géographie à l'UQÀM, qui a accepté de me superviser à la fin de mon parcours. Je lui dois toute ma gratitude pour s'être engagée à m'aider à l'aboutissement du projet. Pour s'être montrée rassurante et pour la confiance qu'elle m'a témoignée. En outre, je la remercie aussi pour sa gentillesse, pour son aide précieuse aux relectures attentives et pour ses remarques pertinentes.

Je vous remercie tous les deux, pour le privilège d'avoir été votre étudiant.

Aux membres du jury, Mesdames Anne Latendresse et Line Chamberland, qui ont accepté d'évaluer mon mémoire et pour qui leurs recommandations ont permis de rendre possible ce mémoire dans sa forme actuelle.

Pour la qualité et la richesse de leur enseignement, je tiens à souligner - sans ordre d'importance - l'influence de quatre professeurs au Département de géographie : Juan-Luis Klein, Jacques Schroeder, Mario Bédard et Éric Mottet. Et puis, sans

oublier Martin Petitclerc et Julia Poyet, professeurs au Département d'histoire. Je tiens également à souligner l'aide précieuse de Mourad Djaballah, technicien en cartographie au Département de géographie.

Je tiens chaleureusement à remercier chacun et chacune des 32 participants(e)s que j'ai rencontrés en entrevue. Pour le temps précieux que vous m'avez consacré et par dessus tout, pour la richesse de vos témoignages. Il va sans dire que vous représentez l'âme de mon mémoire. Vous m'avez rappelé aussi que le savoir est socialement et culturellement construit.

Mes élèves, qui ont su m'inspirer dans leurs efforts de réussir, en particulier ceux avec des difficultés d'apprentissage.

Enfin, j'adresse mes remerciements à mes proches:

Mes (très chers) parents, Lynda et Michel, à qui je témoigne mon amour de fils et à qui je suis reconnaissant de mon éducation. Dès mon jeune âge, vous m'avez transmis l'intérêt pour les voyages; ce qui a fait naître ma sensibilité au regard des paysages qui composent les lieux. Pour l'aide financière de mes études post-secondaires, en sacrifiant une partie de vos économies dans un régime enregistré d'épargne-études (REEE). Pour terminer, votre vécu m'a donné un modèle de persévérance et de résilience dont je suis fier.

Cécile Collinge a été une personne déterminante dans le cheminement de ma maîtrise. Elle m'a aidé à prendre conscience de la façon dont j'apprends pour utiliser cette connaissance dans tout nouvel apprentissage, entre autres dans mon métier. En outre, elle m'a fait découvrir les ingrédients de la réussite : « méthode, discipline et rigueur ». Merci de m'avoir accompagné jusqu'à la toute fin.

Merci à Michel Martineau, pour les nombreuses heures consacrées à m'aider à revoir mon manuscrit et pour avoir donné son avis critique.

La très brève mais riche rencontre avec Jean-Luc Guilbert. Pour sa panacée au syndrome de la page blanche : « L'écriture, c'est réécrire [...] à force d'écrire, on trouve ».

À tous ceux et celles que j'ai rencontrés au « bunker »: le laboratoire informatique 24 heures au sous-sol du pavillon des sciences de la gestion. Vous allez vous reconnaître, en particulier Diane et Maria pour votre solidarité étudiante.

Sur une note un peu plus personnelle

Après avoir fréquenté le milieu universitaire pendant dix belles années, le temps est venu pour moi de faire un nouveau pas : de tourner la page. Mon parcours initiatique aux études supérieures fut pour moi une ronde d'émotions. Je me permets d'emprunter ces métaphores pour exprimer ce rite de passage : plonger dans l'eau froide, nager avec ou contre-courant, ou bien encore, accorder un instrument de musique.

Certes, j'ai trouvé l'expérience très difficile, mais elle fut un apprentissage sur moi-même. Cette immense source de satisfaction personnelle m'a donné le goût de poursuivre ma carrière en enseignement. Ma formation de chercheur-géographe m'a amené à développer la motivation d'apprendre de manière autonome et de constituer par moi-même un corpus de recherche.

En souhaitant enfin aux lectrices et aux lecteurs que la réflexion de ce mémoire puisse servir à enrichir leurs représentations initiales concernant la dimension géographique de l'homosexualité.

DÉDICACE

À Frank W. Remiggi, mon modèle

AVANT-PROPOS

« Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde » (Freire, 1974: 62)

Paulo Freire, *Pédagogie des opprimés*, 1974

Au moment de déposer ce mémoire, le Village célèbre en 2017 ses 35 ans dans le paysage montréalais. Cette année coïncide également avec le 375^e anniversaire de Montréal.

Le Québec vit un de ses moments forts dans la reconnaissance des droits et libertés des homosexuels. L'histoire nous rappelle cependant que cette évolution est attribuable à la détermination et au courage des hommes et des femmes qui ont lutté pour revendiquer sans relâche l'affirmation de leur différence dans l'espace public. En mon nom personnel, je tiens à témoigner toute mon admiration et mon respect à ces pionniers de la libération gaie et lesbienne. Aux militant(e)s d'une part, et d'autre part, aux générations de chercheur(e)s qui ont contribué à faire avancer les connaissances auprès de ces communautés, longtemps restées occultées dans l'interdit.

Cela dit, je pense fortement que la communauté scientifique et la société civile contribuent ensemble à combattre l'ignorance, à défaire les préjugés pour ainsi libérer la conscience collective. C'est pour l'une de ces raisons que j'ai entrepris de me lancer dans une maîtrise en géographie. Je m'étais mandaté à apprendre à mieux réfléchir et à affirmer mon identité professionnelle. J'entrevois l'éducation comme un outil de conscientisation : pour la prise de conscience d'une partie du réel on se libère des propos du sens commun. L'éducation est une pratique de la liberté, une approche de la connaissance; une approche critique de la réalité.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
AVANT-PROPOS.....	vi
LISTE DES FIGURES.....	xi
LISTE DES TABLEAUX.....	xii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES.....	xiii
RÉSUMÉ.....	xv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
L'HOMOSEXUALITÉ: CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.....	10
1.1 L'homosexualité : un fait social et un objet d'analyse.....	10
1.1.1 Les études gaies et lesbiennes.....	15
1.1.2 Notre cadre théorique : le constructivisme social.....	16
1.1.3 Le <i>coming-out</i> de l'hétérosexisme : la perspective <i>queer</i>	18
1.1.4 Les études homosexuelles à l'échelle du Québec.....	21
1.2 La géographie des homosexualités.....	24
1.3 La géographie de l'homosexualité.....	29
1.3.1 La dimension spatiale de l'homosociabilité.....	30
1.4 La géographie sociale et culturelle : un rapprochement intra-disciplinaire.....	33
1.4.1 La géographie sociale.....	33
1.4.2 La géographie culturelle.....	35
CHAPITRE II	
LE VILLAGE GAI DE MONTRÉAL À L'AUBE DU XXI ^e SIÈCLE : UN ÉTAT DES LIEUX.....	38
2.1 Un quartier gai dans la métropole québécoise.....	38
2.1.1 Localisation.....	38
2.1.2 L'historique du Village gai.....	40

2.1.3	Un quartier fortement masculinisé.....	44
2.1.4	La dimension commerciale du Village.....	45
2.1.5	Une destination touristique.....	55
2.1.6	Enquête exploratoire sur le terrain.....	58
2.1.6.1	Carte de localisation.....	58
2.1.6.2	Typologie commerciale.....	61
2.1.6.3	Qui fréquente le Village gai ?.....	63
2.2	Revue de presse.....	64
2.2.1	Le Village gai de 2000 à 2005 : une situation de laisser-aller.....	64
2.2.2	La prise en main par la SDC du Village.....	67
2.2.3	Des difficultés persistent encore.....	67
2.2.4	Vigoureuses concurrences : les espaces de rencontre à l'extérieur du Village.....	73
2.3	Problématique et hypothèses.....	79
 CHAPITRE III		
LE CADRE CONCEPTUEL ET LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE.....		
3.1	L'analyse conceptuelle: des concepts-clés aux indicateurs.....	82
3.1.1	Le quartier gai.....	83
3.1.2	La communauté gaie.....	87
3.2	Considérations méthodologiques.....	97
3.2.1	Visées de la recherche.....	97
3.2.2	L'approche de la recherche.....	98
3.2.3	Le cadre-spatio-temporel.....	99
3.2.4	Techniques et collecte de données.....	100
3.2.5	La première série d'entrevues.....	110
3.2.5.1	Les critères de sélection	111
3.2.5.2	Le profil des répondants et le déroulement des entrevues.....	112
3.2.6	La seconde série d'entrevues.....	114
3.2.6.1	Les critères de sélection.....	114
3.2.6.2	Le déroulement des entrevues.....	117
3.2.6.3	Le profil des répondants.....	121
3.2.7	Traitement et analyse des résultats.....	126

CHAPITRE IV	
LES ACTEURS ÉCONOMIQUES ET LES LEADERS	
COMMUNAUTAIRES SE PRONONCENT : RÉSULTATS DE LA	
PREMIÈRE SÉRIE D'ENTREVUES..... 127	
4.1. La viabilité économique du Village.....	127
4.1.1 Les réactions suscitées des répondants.....	127
4.1.2 Le contexte économique.....	130
4.1.3 Les gais sont moins nombreux à fréquenter le Village : les raisons plausibles.....	132
4.2 Perceptions au sujet de l'attractivité du Village.....	137
4.3 La piétonisation estivale au Village.....	152
4.3.1 Les effets de la rue piétonne.....	154
4.3.1.1 Un succès commercial mitigé.....	154
4.3.1.2 Un nouvel espace social.....	150
4.4 Le Village: un territoire d'appartenance unique.....	166
4.4.1 L'importance du Village comme point de ralliement pour les gais.....	166
4.4.2 Les gens d'affaires et le milieu communautaire.....	170
4.5 Retour sur la première question spécifique.....	174
CHAPITRE V	
LES MEMBRES DE LA COMMUNAUTÉ GAIE SE PRONONCENT :	
RÉSULTATS DE LA SECONDE SÉRIE D'ENTREVUES..... 177	
5.1 À quoi est dû l'écartement que vivent des hommes gais à l'endroit du Village ? Les facteurs explicatifs.....	177
5.1.1 L'âge.....	178
5.1.2 La situation conjugale.....	182
5.1.3 L'occupation et les ressources économiques.....	185
5.1.4 Le réseau social.....	186
5.1.5 La localisation résidentielle.....	188
5.1.6 L'allure du Village.....	190
5.1.7 Le caractère normalisant du Village.....	195
5.2 Les habitudes de sortie.....	200
5.2.1 Fréquentations au Village.....	200
5.2.2 Les habitudes de sortie en général.....	212
5.3 Perceptions au sujet de la situation actuelle au Village.....	215

5.3.1 Les facteurs qui contribuent à la perte d'affluence au Village.....	215
5.3.1.1 Les problèmes de pauvreté.....	216
5.3.1.2 Les vendeurs de drogue et les toxicomanes.....	217
5.3.1.3 Les sollicitations sexuelles.....	219
5.3.1.4 L'allure générale du Village.....	220
5.3.1.5 L'affichage public en anglais.....	222
5.3.1.6 Le Village gai est-il un quartier dépassé ?.....	224
5.3.1.7 Le vieillissement de la collectivité gaie.....	225
5.3.1.8 Les anglophones <i>queer</i> qui se rassemblent en dehors du Village.....	227
5.3.1.9 Les rencontres sur le cyberspace.....	230
5.3.1.10 Les jeunes et les lieux de rencontre hors Village.....	234
5.3.2 Perceptions à l'endroit de la rue piétonne.....	242
5.4 Le Village : une portée symbolique en évolution.....	255
5.5 Retour sur la seconde question spécifique.....	270
CONCLUSION.....	272
ANNEXE A : LE VILLAGE GAI EN TRAIN DE S'ÉMOUSSER : PHOTOS.....	276
ANNEXE B : LETTRE DE SOLLICITATION.....	278
ANNEXE C: FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	279
ANNEXE D : GUIDE D'ENTRETIEN ADRESSÉ AUX ACTEURS ÉCONOMIQUES ET AUX LEADERS COMMUNAUTAIRES.....	280
ANNEXE E: GUIDE D'ENTRETIEN ADRESSÉ AUX HOMMES GAIS.....	286
BIBLIOGRAPHIE.....	292

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
2.1	L'arrondissement Ville-Marie et ses huit secteurs commerciaux.....	39
2.2	Le Village, un pôle commercial.....	47
2.3	Le Parc de l'Espoir.....	48
2.4	La station de métro Beaudry.....	50
2.5	La rue Sainte-Catherine Est et les terrasses l'été au Village.....	50
2.6	La rue Sainte-Catherine Est l'été, vue du pont Jacques-Cartier.....	54
2.7	Établissements montréalais annoncés dans le mensuel <i>Fugues</i> en mai 2012.....	59

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
2.1 Festivités et événements annuels du Village gai.....	56
2.2 136 établissements montréalais annoncés dans le mensuel <i>Fugues</i> de mai 2012, regroupés par secteurs géographiques.....	60
2.3 Distribution des commerces du Village, classée par type d'établissement, sur les rues Sainte-Catherine Est et Amherst, en 2012.....	62
2.4 Sorties gaies et lesbiennes hors Village annoncées dans <i>La Presse</i> , juillet 2010.....	76
3.1 Les dimensions spatiales de la communauté gaie.....	95
3.2 Le quartier gai: dimensions commerciale et symbolique.....	96
3.3 Le cadre temporel du terrain de recherche.....	100
3.4 Calendrier de la 1 ^{ière} série d'observations durant la piétonisation.....	106
3.5 Calendrier de la seconde série d'observations après la piétonisation.....	106
3.6 Profil des répondants.....	113
3.7 Le profil des répondants: tableau synthèse.....	124
5.1 La fréquence des visites dans le Village gai, selon l'âge.....	205
5.2 Les motifs qui incitent les hommes gais à fréquenter le Village, selon l'âge.....	212

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

ACPV	Association des commerçants et professionnels du Village
ACT-UP	Aids Coalition to Unleash Power
ADGQ	Association pour les droits des gai(e)s du Québec
AGQ	Archives Gaies du Québec
APA	American Psychiatric Association
BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
BBCM	Bad Boy Club Montréal
CCGLM	Centre communautaire des gais et lesbiennes de Montréal
CCGQ	Chambre de commerce gaie du Québec
CDPDJ	Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse
DSM	Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux
FIMA	Festival International Montréal en Arts
GBQ	Guerilla Queer Bar
GIREHS	Groupe interdisciplinaire de recherche et d'études sur l'homosexualité et la société
HARSAH	Hommes ayant des relations sexuelles et affectives avec d'autres hommes
HoMa	Hochelaga-Maisonneuve
HRSH	Hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes
ITS	Infections transmissibles sexuellement
LGBTQ	Lesbiennes, gais, bisexuels, transidentitaires et <i>queer</i>

MPU	Mec Plus Ultra
OMS	Organisation Mondiale de la Santé
ONBL	Organisme à but non lucratif
RG	Rencontres gaies
SDC	Société de développement commercial
SoMa	South of Market
SPVM	Service de police de la Ville de Montréal
UQÀM	Université du Québec à Montréal
VIH	Virus d'immunodéficience humaine

RÉSUMÉ

À l'est du centre-ville de Montréal, la morphologie commerciale de la rue Sainte-Catherine s'illustre par la forte présence de drapeaux arc-en-ciel et d'autres marquages identitaires liés à l'homosexualité. Ce mémoire de maîtrise porte sur le Village gai qui célèbre ses 35 ans en 2017 dans le paysage montréalais. En analysant les liens étroits entre l'homosexualité et l'espace, ce travail de recherche s'inscrit dans le champ de la géographie de l'homosexualité et est une contribution aux études gaies et lesbiennes. L'approche que nous abordons est l'examen des diverses formes de territorialisation des modes de vie gais en milieu urbain, en privilégiant le quartier gai comme objet d'étude. D'ailleurs, les quartiers gais sont considérés comme des espaces publics de libre-expression permettant aux homosexuels d'affirmer leur identité sexuelle. Des observations sur le terrain, appuyées par les médias écrits, constituent selon nous, des indices inquiétants à court, comme à plus long terme, pour l'avenir du Village. C'est ainsi que nous nous posons la question principale suivante : dans quelle mesure le Village gai de Montréal est-il un territoire d'appartenance en mutation ? Nous explorons l'hypothèse selon laquelle le Village est un quartier en perte de vitesse, car il est de moins en moins fréquenté par les homosexuels qui préfèrent se rassembler ailleurs. Ainsi, l'objectif se résume à identifier et comprendre les divers changements qu'a subis le Village au cours des dernières années. Le mémoire participe donc à mettre en lumière l'identité contemporaine des quartiers gais dans les grandes villes de l'Occident.

Pour saisir l'expérience vécue du Village, nous avons eu recours à une recherche qualitative par l'entremise de 32 entrevues réalisées avec trois types d'acteurs ayant un lien avec le quartier: des entrepreneurs et des commerçants, des responsables d'organismes communautaires gais, puis finalement, des hommes gais admettant fréquenter rarement ou pas du tout le Village. Les résultats de la recherche soulèvent d'abord que les commerçants ne sont pas à l'abri de l'évolution structurelle de l'économie; que le Village est moins fréquenté par les gais; et qu'il s'inscrit dans un processus de revitalisation du centre-ville, entre autres, avec la piétonisation estivale. L'élément sans doute le plus frappant est que les gais ne désertent pas pour autant le Village. Ils continuent à le fréquenter de temps à autre, malgré des perceptions négatives qu'ils formulent à son égard et l'essor de nouveaux espaces de rencontre. Enfin, même si le Village n'est plus aussi nécessaire qu'avant, il conserve toutefois son importance pour certains segments de la communauté gaie. Le Village constitue un ancrage d'appartenance qui témoigne (reflète) en fait que l'émancipation de l'homosexualité de l'espace social n'est pas encore confirmée (réalisée).

Mots clés : études gaies et lesbiennes, géographie de l'homosexualité, quartier gai, communauté gaie, Montréal

INTRODUCTION

« Quelle tristesse que de déambuler dans le Village, [...] et comme deux grands établissements sont fermés (le complexe Bourbon et le Drugstore) on se retrouve avec un Village passablement dégarni. [...] Selon moi, la guirlande de boules roses a fait son temps. [...] Selon moi, la présence d'itinérants, encore trop nombreux, et de junkies fait fuir les visiteurs. [...] Le Village gai de Montréal serait-il en train de rendre l'âme ? Je crois qu'une remise en question s'impose ¹» (Girard, 2015 :7).

En Occident, depuis l'émergence du mouvement homosexuel au cours des années 1970, les communautés LGBTQ² ont réalisé des progrès significatifs en termes d'égalité juridique et d'acceptation sociale. N'étant plus considérées comme des criminels, des malades, ou encore des déviants, les personnes homosexuelles ont désormais, dans certains pays, la quasi-totalité de leurs droits et libertés protégés par les chartes des droits. En 2005, le Canada est devenu le quatrième pays à reconnaître le mariage entre conjoints de même sexe (projet de Loi C-38)³. Ainsi, aujourd'hui, le Québec - et plus largement le Canada - représente un « État modèle » face à l'acceptation de l'homosexualité, comme plusieurs pays d'Europe du Nord et de l'Ouest (Corriveau, 2006).

En guise d'illustration, depuis 2016, pour la première fois de son histoire, le premier ministre du Canada, Justin Trudeau, participe annuellement aux défilés de la fierté gaie de Toronto, de Vancouver et de Montréal, un geste symbolique à l'égard de la diversité sexuelle:

¹ Girard (2015). « Le Village gai se meurt », *Métro*, 30 juillet, p. 7.

² Dans ce mémoire, l'acronyme LGBTQ est utilisé pour inclure tous les groupes de la diversité sexuelle et de genre : lesbiennes, gais, bisexuels, transidentitaires et queer.

³ Le 20 juillet 2005, le Canada devient le quatrième pays après les Pays-Bas (1er avril 2001), la Belgique (1er juin 2003) et l'Espagne (30 juin 2005) à autoriser les mariages entre conjoints du même sexe (Corriveau, 2006 : 218).

Brandissant un drapeau unifolié où les couleurs de l'arc-en-ciel s'étaient substituées au rouge habituel, le chef libéral a eu droit à de nombreuses ovations tout au long de la marche [...] « Je suis fier d'afficher ma solidarité envers les communautés LGBTQ, aujourd'hui et jour après jour » a affirmé au *Devoir* M.Trudeau (Orfali, 2016: A3)⁴.

Même si le Canada est devenu un exemple à suivre pour les autres États, il reste néanmoins beaucoup d'efforts à faire, car il existe un décalage entre l'égalité juridique et la reconnaissance sociale. Cette dernière n'est pas acquise, puisque l'homophobie⁵ et la discrimination persistent encore de nos jours :

Les homosexuels sont encore, presque partout, une minorité discriminée et marginalisée. En même temps, ils font partie de la société hétérosexuelle: ils appartiennent à tous les races, toutes les classes sociales, toutes les religions et professions, tous les pays. Que signifie, aujourd'hui, faire partie de la société tout en rejetant ses normes les plus essentielles ? (Castaneda, 1999: 12)

C'est dans ce contexte social et politique que s'inscrit ce mémoire.

L'évolution de l'homosexualité comme fait social a eu des répercussions également au point de vue territorial. Les géographes américains et britanniques ont commencé à s'interroger sur les rapports entre l'homosexualité et l'espace. La géographie de l'homosexualité est un domaine de recherche qui s'attache à analyser les diverses formes spatiales appropriées ou destinées aux collectivités gaies et lesbiennes. L'espace devient ainsi un cadre d'analyse pour mieux comprendre les questions homosexuelles sur les plans social et culturel. L'affirmation des gais et des lesbiennes s'est traduite par la visibilité accrue de lieux de sociabilité, particulièrement dans les grandes agglomérations urbaines. Conséquemment, à la fin

⁴ Orfali (2016). « Toronto défile avec Trudeau pour Orlando », *Le Devoir-Actualités* (Montréal), 4 juillet, p. A-3.

⁵ L'homophobie recouvre un spectre qui englobe la haine et la violence, mais aussi la peur, l'inconfort, le malaise envers l'homosexualité ou envers une personne homosexuelle (Chamberland et Lebreton, 2012: 27).

des années 1970, on assiste alors à l'apparition des quartiers gais dans plusieurs grandes villes occidentales. Nous étudierons un de ces territoires dans ce mémoire.

D'une part, un nombre important de commerces et de services exclusivement dédiés aux besoins d'une clientèle spécifique, à savoir la population gaie, sont concentrés dans les quartiers gais. L'environnement physique se distingue des autres quartiers par la forte présence de drapeaux arc-en-ciel sur les devantures des commerces, un marquage identitaire lié à cette communauté culturelle. D'autre part, ces pôles de consommation sont également présentés comme des territoires d'appartenance. Certains auteurs (Remiggi, 1998, 2000 ; Deligne *et al.*, 2006; Leroy, 2009 ; Giraud, 2009), estiment que la fréquentation des lieux de sociabilité et de rencontre facilite l'affirmation et la libre expression de l'orientation sexuelle et la visibilité des membres de la communauté gaie dans le tissu urbain, et du coup dans la société. En d'autres termes, ce secteur commercial spécifiquement gai (restaurants, bars, boutiques et services spécialisés) est considéré comme un refuge permettant la possibilité d'extérioriser plus librement son orientation sexuelle - dans son désir de rencontrer - à l'abri de la ségrégation sociale (stigmat social). L'existence des quartiers gais participe à la visibilité de la population qui les fréquentent, et permet leur intégration sociale.

Ancré dans une perspective géographique des études gaies et lesbiennes, ce mémoire explore le phénomène des quartiers gais dans les métropoles nord-américaines et européennes, à partir du cas du « Village »⁶ gai de Montréal, comme objet d'étude. Son emplacement correspond au quartier Centre-Sud, à l'est du centre-ville, depuis sa naissance qui remonte à l'hiver 1982. L'ensemble des établissements gais se regroupe principalement autour de la rue Sainte-Catherine, entre les rues

⁶ Pour les fins de ce mémoire, nous utiliserons l'expression le « Village » pour désigner le quartier gai à Montréal, reconnu socialement et institutionnellement. En référence au quartier new yorkais de West Village, investi par les gais depuis le début des années 1970, la dénomination «Village » apparaît alors et se diffuse dans les années 1981-1983 pour désigner ce nouvel espace de sorties, célébré pour sa nouveauté, son marquage identitaire et ses possibilités (Giraud, 2017: 51).

Saint-Hubert et Papineau ainsi que sur la rue Amherst entre le boulevard René-Lévesque et la rue Ontario.

À l'automne 2011, une promenade fortuite dans le Village gai nous a révélé des observations étonnantes à propos de sa trame commerciale (voir Annexe A). En bref, plusieurs indices ont retenu notre attention quant à son allure générale: de nombreux locaux vacants et des façades défraîchies. Une quantité importante de commerces affichent « à louer » sur leur vitrine ou encore, la présence d'immeubles abandonnés avec des portes et fenêtres placardées. Nous avons par ailleurs repéré, au sommet d'un édifice, un drapeau arc-en-ciel partiellement déchiré. Au ras du sol, on remarquera à certains endroits, des seringues utilisées qui traînent un peu partout sur les trottoirs et la présence d'itinérants couchés par terre à l'entrée de commerces abandonnés. Le mobilier vétuste et le vagabondage laissent présager que le Village est un quartier miséreux (indigent). C'est à partir de cette expérience personnelle que nous avons trouvé un intérêt et une motivation à explorer plus en profondeur le Village, comme terrain d'étude. Il importe de souligner que ce choix coïncidait également avec l'approche de son 30^e anniversaire en 2012.

Pour arriver à mieux préciser le problème, nous avons entre-temps fait une recherche à travers la presse écrite montréalaise afin de trouver des articles liés à ces observations du Village. À la lecture d'un magazine gai, *RG (Rencontres gaies)*, nous avons identifié un premier article qui coïncide avec les observations décrites plus haut. L'auteur exprime cette impression de laisser-aller au Village dans cet extrait de sa chronique « Le Village triste » :

Après des années de développement et de revitalisation par les forces du milieu, la multiplication des fermetures de commerce témoigne d'un essoufflement du Village. On ne s'en fait pas trop quand certains commerces défraîchis renoncent, mais c'est plus triste quand on voit ce que des établissements prometteurs ou bien établis disparaissent (Gagnon, 2011 : 7).

Par ailleurs, une deuxième publication citée encore une fois dans *RG* présente les problèmes entourant le phénomène de l'itinérance au Village. Ainsi, Temmerman rapporte dans son article intitulé « L'itinérance dans le Village. Des réponses attendues », que les commerçants et les résidents réclament un accroissement de la sécurité dans le quartier :

La présence de l'itinérance dans le Village ne date pas d'hier, mais les incivilités et les trafics de drogues irritent de plus en plus les commerçants et résidents du quartier gai de Montréal. Une pétition lancée ces dernières semaines fait beaucoup jaser (Temmerman, 2011 : 50-51).

Un autre article est paru cette fois-ci dans le quotidien anglophone *The Gazette* : « Montreal clubs offer high performance parties ». Publié sous la forme d'une annonce, Burnett fait la promotion des lieux de sortie entourant les célébrations du jour de l'an et invite les lecteurs qui s'identifient en tant que *queer* à une soirée gaie à l'extérieur du Village qui se tient dans le quartier du Plateau :

Finally, the best gay party of the season will not be happening in the Gay Village, but in the Plateau. The good folks over at GayBash, POMPe and MecPlus Ultra have combined their talents to bring us Ménage à Trois: Superstar Sweepstakes. Hosts from all three groups will be there, with DJs Zubi, JNNBNNRCK and Frantastik, plus live performers to be announced. This is gonna be one crazy party. If you're queer, be here (Burnett, 2011: F5).

Cette publicité nous amène à penser qu'une partie de la population gaie semble désertier le Village pour se rassembler ailleurs. En effet, Zilon Lazer, artiste réputé du Village a lui-même constaté, en entrevue avec le magazine *RG* : « il y a un mouvement chez les jeunes homosexuels, en marge, vers le Mile-End. Avec la migration de ces marginaux, on va vider le Village de son intérêt » (Bernier, 2012: 66).

Afin de vérifier ces dires, un pré-terrain a été réalisé entre les mois de mai et octobre 2012. Trois collectes de données ont été réalisées, à savoir, la confection

d'une carte, un recensement des commerces et des séances d'observation à quelques endroits du Village (cafés, bars/*cocktail lounges*, discothèques et la rue). Étonnement, les résultats obtenus concordaient plus ou moins avec le contenu des articles de journaux et magazines cités plus haut. En ce qui concerne son organisation spatiale, aucun changement notable ne semble s'opérer quant au site et à la situation actuelle du Village. Cependant, nos séances d'observation indiquent que durant le jour, l'achalandage au Village est diversifié : on notera une forte fréquentation d'hommes âgés et la présence non négligeable d'une population hétérosexuelle, composée entre autres de familles et de couples, durant la piétonisation estivale. De plus, nos observations n'ont pas permis d'indiquer si le Village connaît une perte d'affluence de clients gais au cours de la journée. Au contraire, nous avons remarqué qu'à la tombée du jour, la population gaie fréquente en plus grand nombre les établissements d'une part, et, d'autre part, il y a un rajeunissement de la clientèle aux heures après minuit.

Pour mettre en lumière l'ensemble de ces transformations, nous avons mené une recherche documentaire plus approfondie par le biais des médias écrits montréalais pour rassembler un nombre important d'articles à ce sujet. Nous avons donc constitué un dossier de presse à partir de chroniques et reportages publiés dans les quotidiens locaux d'une part, et, d'autre part, dans la presse gaie. Les articles font mention des difficultés que le quartier connaît et la montée en popularité des soirées gaies à l'extérieur du Village. Conséquemment, le discours journalistique semble conclure que le Village est un secteur commercial en perte de vitesse, et qu'il traverse une rude épreuve en tant qu'espace pour accueillir la population gaie.

Toutes ces évidences méritaient d'être vérifiées autrement. Au-delà des faits observables, le choix d'une approche qualitative basée sur des entrevues individuelles avec des acteurs du milieu gai s'imposait afin de mieux saisir la complexité de cette réalité sociale. Ajoutons à cela que plusieurs éléments demeurent inconnus quant aux facteurs qui auraient pu amener au déclin du Village, rapportés par les médias écrits

et notés dans nos observations personnelles. C'est ainsi que nous avons formulé notre problème de recherche.

En fonction des renseignements relevés dans notre pré-terrain et dans le dossier de presse, on peut se poser la question principale suivante : le Village gai de Montréal, en tant que territoire d'appartenance, est-il en mutation ? Si oui, comment et pourquoi? Ainsi, l'objectif de ce mémoire vise à identifier et à saisir les changements survenus dans le Village depuis les dernières années. Nous soutenons l'hypothèse que le Village connaît des difficultés économiques et commerciales à cause de la désaffectation apparente de la clientèle gaie montréalaise. Pour assurer la survie du Village, les gens d'affaires et les commerçants misent désormais sur l'affluence des hétérosexuels et des touristes pendant la piétonisation estivale.

Deux questions secondaires sont développées. On s'interroge d'abord sur la vitalité économique et symbolique du quartier. Notre première question spécifique est : dans quelle mesure le Village est-il un quartier en difficulté ? Le succès mitigé des commerces du Village est attribuable à une perte de la clientèle gaie qui s'identifie de moins en moins au quartier. Notre deuxième question spécifique est : dans quelle mesure la population gaie montréalaise déserte-t-elle le Village ? Des perceptions négatives à l'endroit du Village incitent un nombre croissant de gais à préférer (privilegier) de nouveaux espaces de rencontres.

Le contenu de ce mémoire est divisé (organisé) en cinq chapitres. Le premier chapitre pose les assises théoriques et géographiques de notre recherche. Il fait état de la recension des écrits dans le domaine des études gaies et lesbiennes ainsi que dans le champ de la géographie des homosexualités. Par ailleurs, la posture épistémologique que nous empruntons est celle du constructivisme social. Selon cette perspective, l'homosexualité est « un phénomène historique, aussi bien sur le plan personnel que sur le plan social » (Castaneda, 1999 :64).

Le deuxième chapitre aborde l'état de la question et la problématique. Il comprend, dans une première partie, le portrait général du Village, à savoir son contexte historique et territorial, en nous appuyant sur la documentation existante et nos propres observations de terrain. Dans la deuxième partie, nous présentons une revue de presse articulée autour des difficultés que connaît le Village et des soirées gaies à l'extérieur de ce quartier. En troisième lieu, enfin, nous nous attardons à soulever la problématique accompagnée de nos questions de recherche et hypothèses.

Le troisième chapitre présente le cadre opératoire de la recherche en élaborant l'analyse conceptuelle et la démarche méthodologique. Premièrement, nous procédons à la définition de nos deux concepts-clés, c'est-à-dire le « quartier gai » et la « communauté gaie ». Et finalement, nous décrivons le cadre méthodologique emprunté en vue de répondre à nos deux questions spécifiques.

Enfin, les deux derniers chapitres sont consacrés à la présentation des résultats de 32 entretiens semi-dirigés menés auprès de trois groupes de personnes issues du milieu gai montréalais : des acteurs économiques, des leaders communautaires et des hommes s'identifiant en tant que gai ou homosexuel. Nous avons privilégié comme instrument de collecte de données un guide d'entrevue spécifique pour chacun de ces groupes. Ce guide a été conçu de manière à faire ressortir les perceptions et les opinions que chaque individu accorde au Village.

Le chapitre IV examine les témoignages recueillis auprès de 13 participants rencontrés individuellement, à l'automne 2013. Il s'agit de huit acteurs impliqués dans l'activité économique et commerciale du Village, et de cinq porte-parole responsables de divers organismes gais. L'objectif de cette première série d'entrevues consistait à vérifier les renseignements qui se dégageaient de la revue de presse afin d'examiner ce que les acteurs économiques et les leaders communautaires en pensaient.

Le chapitre V comprend les réponses obtenues de 19 hommes gais, âgés entre 21 à 67 ans, affirmant visiter peu ou pas du tout le Village. Afin d'obtenir la plus grande représentativité possible, les répondants ont été recrutés par la méthode boule de neige et par quota, au cours de l'été 2015. Le but de cette seconde série d'interviews visait à saisir les raisons de la fréquentation du Village par certains hommes gais. Dans l'ensemble, le jugement que portent les personnes interrogées sur le Village est plutôt favorable bien que critique et nuancé.

Sur le plan social, l'apport de ce mémoire est, nous osons croire, important en ce que cette étude participe à une meilleure compréhension concernant les différentes facettes de la communauté gaie montréalaise, en particulier les individus gais qui prétendent fréquenter rarement ou pas du tout le Village. Nous insistons d'ailleurs sur le fait que le choix du quartier gai comme sujet d'étude permet de cerner un peu mieux cette communauté culturelle, qui est loin d'être uniforme et homogène. Autrement dit, l'existence d'un quartier gai rend plus facilement identifiable cette communauté virtuelle, difficilement perceptible dans l'espace public. L'approche par l'espace permet de mieux documenter le vécu et les réalités sociales de ses membres. Cette étude sur le Village est aussi pertinente sur le plan scientifique, car elle permet de mieux définir la nature contemporaine des quartiers gais en Occident: leur forme, leurs usages multiples et surtout leur rôle. De plus, on connaît mal le point de vue de la population gaie elle-même à l'endroit de ces espaces, en ce qui concerne leurs pratiques et leurs représentations. Ainsi, ce mémoire participe à mieux comprendre les liens étroits entre homosexualité et espace urbain.

CHAPITRE I

L'HOMOSEXUALITÉ: CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

« La discrimination est beaucoup plus subtile que ce qui peut être inscrit dans un texte de loi. Elle sait se frayer des chemins complexes et tortueux. Elle sait aussi imposer ses règles sans que ses auteurs aient à dévoiler leur homosexualité »

Laurent McCutcheon, président de Gai-Écoute, novembre 1999 (2012a : 78).

Ce premier chapitre aborde les jalons théoriques et géographiques au sujet de l'homosexualité. Nous retraçons d'abord l'évolution de l'homosexualité en Occident sur le plan social et académique. En deuxième lieu, nous présentons le champ des études gaies et lesbiennes et ses paradigmes de recherche. Nous examinons en troisième partie un domaine de recherche en plein essor : la géographie des homosexualités. L'approche que nous adoptons est l'analyse des espaces de rencontre gais en milieu urbain. La dernière partie de ce chapitre met en lumière l'apport de notre travail pour la géographie sociale et la géographie culturelle.

1.1 L'homosexualité : un fait social et un objet d'analyse

La notion d'« homosexualité » ne renvoie pas uniquement à l'objet de désir et de sexualité. À vrai dire, le mot est polysémique, car il désigne un éventail de situations. Pour en citer quelques-unes, nous pouvons faire référence à une population étudiée, une pratique sexuelle, une catégorie juridique et politique, ou encore, une identité individuelle et collective. On peut donc affirmer que le sens du concept change selon la discipline scientifique concernée et le choix de la problématique.

[...] l'homosexualité est un objet pour le droit, la sociologie, la psychanalyse, l'anthropologie, l'imaginaire collectif, etc., mais est surtout un objet pluriel construit par les catégories, les paradigmes, les problèmes qui structurent les différents points de vue (qui ne sont pas nécessairement cohérents entre eux) (Cazier, 2009 : 7).

Dans ce chapitre, il sera question d'étudier dans une perspective géographique, la population gaie montréalaise, une communauté que nous définirons. Il importe de

préciser que la population lesbienne sera absente de notre recherche. En fonction de leur genre et de leur sexualité, nous défendons l'idée que les populations lesbienne et gaie représentent deux communautés culturelles distinctes sur divers plans : spatial, politique, social et culturel (Demczuk et Remiggi, 1998b :20-21). Ainsi, les gais et les lesbiennes de la région métropolitaine montréalaise forment des communautés distinctes au sens sociologique traditionnel :

on remarquera d'un côté comme de l'autre, un ancrage spatial clairement déterminé, un réseau d'organismes communautaires et d'établissements commerciaux, des structures politiques et des moyens de communication, sans compter une cohérence socioculturelle qui permet de tracer une frontière entre le « nous » et le « eux », entre deux communautés et les autres collectivités montréalaises (Demczuk et Remiggi, 1998b : 22).

Ainsi, compte tenu de ce qui précède, la population lesbienne pourrait faire l'objet d'un mémoire distinct. Nous nous limiterons pour le moment à retracer sommairement l'homosexualité en Occident, particulièrement au Québec, en tant que fait social, puis en tant qu'objet de savoir.

L'histoire de la civilisation occidentale nous rappelle que l'homosexualité⁷ a déjà constitué un fait social acceptable. Pendant l'Antiquité, le monde gréco-romain manifestait une tolérance sociale à l'égard des comportements homosexuels, en célébrant la bisexualité masculine. Après la chute de l'Empire romain, au Moyen-Âge, l'Occident chrétien associe l'homosexualité à la décadence. On assiste ainsi à la problématisation morale des plaisirs sexuels. Plus tard, à l'époque moderne, à la

⁷ Le terme « homosexualité » renvoie au grec *homo* (même) et à *sexus* (sexe) désignant le désir sexuel et affectif envers une personne de même sexe que soi (Courouve, 2002: 507). Il faut spécifier que l'introduction de ce concept est récente dans l'histoire, car il est apparu pour la première fois en 1869, sous la plume d'un médecin austro-hongrois, Karl Maria Kertbeny (Halperin, 2003: 256). Cela dit, avant cette date, l'utilisation du mot « homosexualité » devient un anachronisme, car d'autres termes ont été employés antérieurement, notamment les expressions comme « sodomite », « hérétique » ou encore « moeurs homoérotiques » qui renvoyaient aux comportements entre individus de même sexe et non à une façon d'être ni à une personne définie uniquement par son orientation sexuelle (Corriveau: 2008: 190). Il faut spécifier que cette notion a été retenue par la médecine à la fin du XIXe siècle et elle attribuera l'homosexualité à une pathologie mentale et non comme une identité spécifique (l'homosexuel).

croisée des XVIIe et XVIIIe siècles, l'État met en place des lois qui condamnent l'homosexualité pour assurer un discours rationnel sur la sexualité. Enfin, depuis la fin de XIXe siècle, on assiste à la médicalisation de l'homosexualité:

[...] on y voyait jusqu'en 1700 un péché contre Dieu, c'est-à-dire un défaut moral et théologique. On en fit ensuite un crime social contre lequel l'État mit en œuvre un arsenal législatif. Il s'agirait désormais d'une inadaptation médicale et psychologique, qui deviendrait vite une maladie mentale. Ce passage du péché à la folie est le fruit des changements sociaux (Spencer, 1995 : 331).

À cet effet, sur le plan académique, la science médicale est la première discipline à étudier l'homosexualité. Les spécialistes de la santé du XIXe siècle et, jusqu'au dernier quart du XXe siècle, conçoivent l'homosexualité comme une pathologie qu'il faut guérir. Conséquemment, « la science psychomédicale s'attarde alors à définir, à contrôler, guérir puis prévenir les différentes formes perverses de la sexualité, dont l'homosexualité » (Corriveau, 2008:194). Même si la conception médicale de l'homosexualité est fortement dominante, les travaux menés en sociologie entre 1956 et 1968, posent déjà les jalons d'une approche constructiviste de l'homosexualité. Dans une perspective sociologique, les facteurs sociaux et culturels déterminent les expériences et les formes de l'homosexualité. Ainsi, la communauté scientifique entrevoit l'homosexualité « au pire comme une anomalie sociale, au mieux comme une déviance » (Chamberland, 1997 :6).

Dans l'histoire du Québec, depuis la fondation de la Nouvelle-France, les hommes et les femmes ayant des comportements homosexuels ont vécu la condamnation sociale à travers les institutions religieuses, juridiques, et psychomédicales et du coup, par la société:

[...] l'État, par l'entremise de son appareil législatif, a participé (comme la science médicale, la psychiatrie, le droit, les *mass médias* et l'Église) à la stigmatisation des gais et des lesbiennes en ne leur accordant pas l'équité en matière de droit. Ils ont joué un rôle puissant dans la régulation des conduites et dans la vie des personnes homosexuelles. Ils ont tous

contribué à créer ou renforcer des stéréotypes qui ont longtemps servi de référents pour désigner les lesbiennes et les gais (Demczuk et Remiggi, 1998b :18).

Autrement dit, ces institutions ont structuré la place sociale accordée à l'homosexualité, c'est-à-dire dans l'illégalité, à titre de péché, crime et maladie. Conséquemment, la population homosexuelle a été contrainte de vivre dans la clandestinité pour échapper au contrôle social. Il faut souligner une distinction sur le plan du genre, car si l'homosexualité masculine a fait l'objet d'interdictions explicites, c'est l'occultation et la censure qui constituent la principale forme de répression sociale de l'homosexualité féminine (Chamberland, 1996: 33). Or, la transformation du statut social des homosexuels est survenue lorsqu'une masse critique ou un nombre seuil d'hommes et de femmes acceptent leur sexualité comme critère déterminant de leur identité sociale, et qu'ils décident de passer à l'action (Higgins, 1999: 9). Pour comprendre un tel changement, il faut retracer la naissance du mouvement gai et lesbien aux États-Unis que certains auteurs, tels D'Emilio, 1983 et Eribon, 1998, situent avec l'« effet Stonewall⁸ ». Cependant, l'événement a eu peu d'incidence à l'échelle du Québec; certains auteurs retracent la naissance du militantisme homosexuel avec la promulgation du *Bill omnibus*⁹ ou à la descente policière au bar Truxx en octobre 1977. Pour reprendre l'expression de Sivry (1998), l'événement a été baptisé de « Stonewall du Québec »¹⁰.

⁸ En juin 1969, à New York, le *Stonewall Inn*, un bar de travestis dans le Greenwich Village est la cible d'une descente policière. Pour la première fois, les gais ne se laisseront pas faire. Ils vont même enfermer des policiers dans le bar et y mettre le feu. Cet événement va créer une émeute de trois jours et ouvrir la voie au militantisme gai au sein du monde anglo-saxon (Noël, 1998 :190).

⁹ Le *Bill omnibus* (Loi C-150) décriminalise partiellement l'homosexualité. En effet, tout comportement homosexuel dans les lieux publics (rue, bars) est interdit. Par contre, l'homosexualité est autorisée dans la sphère privée (chambres) des citoyens.

¹⁰ Dans la nuit du 21 octobre 1977, on assiste à une violente intervention policière dans les bars Truxx et Le Mystique, faisant au total 144 arrestations. En guise de réponse à cette descente musclée, les homosexuels se regroupent et provoquent une émeute dans la rue (Sivry, 1998: 245). L'émeute pousse le gouvernement québécois à inclure l'article 10 de la Charte des droits et libertés, le 15 décembre

Dans une approche moderne de la science, Gould et Strohmayr (2003: 10) citent la pensée de Thomas Kuhn dans son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques* (1962) pour nous rappeler que les savoirs ne sont jamais statiques; au contraire, les connaissances sont ouvertes et changeantes:

Aucune science n'a jamais progressé de façon uniforme. Au contraire, les changements de centre d'intérêt, d'objectif et de méthodes – en bref les changements de «paradigmes» (Kuhn, 1962) – entrent en concurrence avec des théories et des pratiques plus anciennes juste avant que n'émergent de nouvelles hégémonies, si tant est qu'elles émergent (Gould et Strohmayr, 2003 :10).

Ainsi, dans les années 1970, l'évolution des idées scientifiques a renversé la conception médicale de l'homosexualité. Cette rupture épistémologique est attribuable aux répercussions du mouvement contre-culturel en Occident, à la fin des années 1960 (Chamberland, 1997 : 5). La naissance du militantisme gai et lesbien, leur quête de visibilité dans l'espace public, a modifié du coup la production des savoirs entourant l'homosexualité: « Une nette rupture avec les discours scientifiques jusqu'alors hégémoniques, lesquels avaient toujours appréhendé l'homosexualité comme un phénomène individuel et pathologique » (Chamberland, 2012 : 203).

Sur le plan médical, en 1973, la vision de l'homosexualité subit de profondes transformations, puisqu'on fixe sa démedicalisation, par son retrait du *Diagnostic and Statistical Manual (DSM)* par l'*American Psychiatric Association (APA)*, et plus tard, en 1983, par sa suppression de la classification internationale des maladies de l'OMS (de Larocque, 2009: 34). Sur le plan politique, le gouvernement du Québec a accordé en 1977 l'égalité juridique aux homosexuels au nom de la doctrine des droits de la personne et du droit à la vie privée (Corriveau, 2008: 196). L'article 10 de la *Charte*

1977. « Le Québec devient ainsi le premier État à interdire la discrimination contre les homosexuels » (Corriveau, 2008:196).

*québécoise des droits et libertés*¹¹ interdit la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle. Désormais, les recherches sur l'homosexualité permettent « de couper tout lien avec des sources secondaires homophobes, pour privilégier des analyses neutres ou du moins dénuées d'hostilité envers l'homosexualité » (Minne, 2009 :20). On peut faire l'hypothèse qu'à partir du moment où les homosexuels ont entrepris de militer dans l'espace public pour la reconnaissance de leurs droits, parallèlement cet activisme a eu des répercussions sur la production des savoirs, en ouvrant la voie à une nouvelle perspective de recherche, à savoir l'apparition des études homosexuelles:

Son émergence dans les années 1970 tient d'un projet militant de contestation, par les sujets eux-mêmes, des savoirs établis à leurs dépens, et de constitution de contre-savoirs qui contribueraient à la vie politique, culturelle et intellectuelle des mouvements de libération des gais et des lesbiennes (Chamberland, 1997 :6).

1.1.1 Les études gaies et lesbiennes

Cette nouvelle manière d'examiner la production de l'objet homosexuel s'exprime par l'émergence des *Gay and Lesbian Studies*. Selon Eribon (2003c), ce champ d'études se définit comme suit:

L'ensemble des productions scientifiques menées au sein ou en périphérie de l'université, dans les différentes disciplines des sciences sociales en ce qui a trait aux relations – sexuelles, affectives, amicales – entre personnes de même sexe, ainsi que sur les discours, culturels ou politiques, concernant ces sexualités et désirs, mais aussi, plus largement, sur la façon dont sont construites les catégories de la sexualité à travers le temps et l'espace (Eribon, 2003c : 183).

¹¹ En octobre 1977, l'Association pour les droits des Gai(e)s du Québec (ADGQ) présente au ministre de la Justice et à la *Commission des droits de la personne* un mémoire illustrant la vulnérabilité des homosexuels, à titre d'exemples, dans le domaine de l'emploi, du logement et de l'accès aux services publics (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, 1994 : 5).

De son point de vue, Chamberland explique que l'objet d'analyse s'est étendu à toutes les catégories de sexualité, plus précisément aux minorités sexuelles, c'est-à-dire aux populations LGBTQ: « toutes les sexualités qui transgressent les normes à l'ensemble des sexualités et des processus qui construisent les différenciations sexuelles dans différents contextes historiques et culturels » (1997 :13). Ce champ de savoir interdisciplinaire s'est constitué d'emblée dans les pays anglo-saxons, notamment dans les universités américaines, à partir des années 1980. Les études homosexuelles se sont développées par l'influence et la diversité de paradigmes – parfois contradictoires ou concurrents – entre autres, l'essentialisme et le constructivisme social (Chamberland, 1996 :17). Nous nous attarderons à définir cette dernière approche, car nous la mobiliserons pour le cadre théorique de notre recherche.

1.1.2 Notre cadre théorique: le constructivisme social

Le philosophe poststructuraliste Michel Foucault (1976), dans son premier tome de son ouvrage *Histoire de la sexualité, la volonté de savoir*, a mis de l'avant le paradigme du « constructivisme social » :

la sexualité n'est pas une qualité unique et inhérente à l'individu, mais une qualité construite socialement, une entité produite, reproduite et mobilisée en fonction du contexte culturel et historique. Cette approche de la sexualité a abouti à la création de plusieurs catégories sexuelles (cité dans Annes, 2009 :44).

En d'autres termes, l'homosexualité est une construction sociale de la sexualité, selon l'époque et l'aire géographique considérées.

Dans cette perspective, nombre d'historiens ont retracé la manière dont les relations entre personnes de même sexe ont été pensées, de l'Antiquité à nos jours. L'ouvrage de Georges Chauncey (1994), *Gay New York 1890-1940*, mobilise les réflexions théoriques sur la construction historique des catégories de la sexualité tout

en s'efforçant de redécouvrir des strates enfouies de la culture gaie (Éribon, 1998 :16). L'historien tourne le dos et porte un examen critique sur les trois « mythes » d'avant Stonewall : l'isolement, l'invisibilité et l'intériorisation. Chauncey (1994) retrace ainsi les modes de vie de ces hommes d'avant la Seconde Guerre mondiale. À l'échelle du Québec, l'anthropologue Ross Higgins (1999) dans son ouvrage *De la clandestinité à l'affirmation*, affirme que l'essor de la communauté gaie montréalaise est attribuable à deux institutions : « les bars gais, principaux lieux publics de rencontre pour les homosexuels à partir de 1930, et le mouvement politique des homosexuels qui commence à Montréal vers la fin des années 1960 » (Higgins, 1999:14).

Dans ce courant constructiviste, la psychologue Marina Castaneda (1999) met de l'avant l'identité construite du sujet homosexuel : « Surgit ainsi une homosexualité qui n'est plus donnée par la biologie, mais qui se construit et s'exprime à travers un discours, un style de vie, une sensibilité, une communauté qui est de plus en plus consciente d'elle-même » (Castaneda, 1999: 64). L'auteure explique que l'identité gaie n'est ni statique, ni immuable; qu'au contraire, elle est inscrite dans un processus évolutif. Ainsi, l'identité gaie s'élabore progressivement à des époques différentes de la vie:

Pour vivre ainsi l'homosexualité, chaque personne doit développer une identité gay en passant par toutes les étapes, depuis la première prise de conscience, la première expérience sexuelle et la première relation amoureuse, jusqu'à pouvoir vivre son orientation avec plénitude et dignité. Le but n'est pas d'entrer dans l'homosexualité comme dans un pays étranger, mais de la faire sienne; non pas d'adopter, mais d'inventer sa propre homosexualité (Castaneda, 1999: 68-69).

En résumé, ce qu'il faut retenir du constructivisme social est l'existence d'un système d'oppression que les populations homosexuelles doivent combattre dans un espace-temps déterminé. Selon Diane Lamoureux (1998), « pour les constructivistes, l'identité des groupes minorisés est un produit de l'oppression qu'ils subissent et la

tâche politique consiste d'abord à mettre en lumière le rapport d'oppression afin, ultimement, de libérer les acteurs sociaux d'une identité imposée » (Lamoureux, 1998: 14).

1.1.3 Le *coming-out* de l'hétérosexisme : la perspective *queer*

À la fin des années 1980, une nouvelle théorie émerge au sein des études homosexuelles : il s'agit de la théorie « queer ». Peu connue au sein de la Francophonie, cette théorie peut se définir comme suit : « remettre en cause les normes de genre et la dichotomie homosexualité-hétérosexualité en mettant de l'avant la multiplicité et la plasticité des identités » (Sedgwick, 1990 ; Butler, 2006 cités dans Blidon, 2008 : 186). Pour sa part, Chamberland définit le phénomène « queer » en ces termes:

L'approche « queer » déplace le point de mire des sexualités marginales vers une analyse critique des discours et représentations culturelles, y compris scientifiques, portant sur les sexualités. Mais elle ne se contente pas de dévoiler le caractère idéologique des catégories d'analyse ni de dénoncer l'arbitraire des règles du discours scientifique : elle en fait son leitmotiv épistémologique, questionnant sans relâche la possibilité et la pertinence d'un savoir scientifique sur le phénomène de l'homosexualité. Autrement dit, elle s'inscrit d'emblée dans la logique d'un désir qui refuse d'être nommé, catégorisé, analysé, contrôlé (Chamberland, 1997 :13).

La théorie *queer*¹² remet en question l'approche du constructivisme social qui conçoit la sexualité, notamment l'homosexualité, comme le produit d'une

¹² L'expression « queer » fait référence à deux réalités, l'une désigne un mouvement académique et l'autre un mouvement politique. « Le mot « queer » était jusqu'alors une injure qui signifiait «étrange», «bizarre», «spécial», «malade», mais aussi plus spécifiquement «pédé». C'est donc un mot d'insulte que se sont réappropriés les théoriciens et les historiens de la sexualité pour faire apparaître comme «bizarre» tout ce qui peut sembler naturel » (Eribon, 1998 :15).

Au Québec, selon l'Office québécois de la langue française, le terme « queer » est traduit par la terminologie *allosexuel* qui signifie « une personne dont l'orientation sexuelle est autre qu'hétérosexuelle, ou dont l'identité de genre ne correspond pas au sexe biologique ou assigné à la naissance ». Autrement dit, le terme *allosexuel* (et sa variante en genre *allosexuelle*) est formé à partir

construction sociale qui se transforme à travers le temps et l'espace. Apparu dans les universités nord-américaines, ce nouveau paradigme s'inspire des travaux de la seconde vague féministe (Sedgwick, 1990¹³; Butler¹⁴, 1990) et de la théorie de Foucault pour déconstruire le concept de l'hétérosexisme : « un système de domination qui hiérarchise les sexualités et fait de l'hétérosexualité – personne attirée au sexe opposé- la marque exclusive de la normalité » (Rocchi, 2003b :243). Cette théorie fait son apparition au tournant de la décennie 1990 qui fut marquée en Occident par la droite conservatrice et la crise du sida. D'ailleurs, Lavoie (1998) explique que « le sida a contribué à mettre en évidence l'hétérosexisme et l'homophobie de notre société » (Lavoie, 1998, 338). L'hétérosexisme constitue pour le courant *queer* un outil de contrôle et de régulation sociale de la sexualité. Les études *queer* prônent un détachement de ce concept en rejetant les normes de genre et de sexe, car elles sont imposées par la société hétérosexuelle. Du coup, elles mettent en marge également la question de l'identité. Tout ceci constitue des prisons identitaires et normatives dans l'espace social. L'approche *queer* s'oppose à ce que l'identité sexuelle soit définie arbitrairement, par une quelconque autorité morale, scientifique ou politique, et surtout à ce qu'elle serve de clivages normal / pathologique ou majorité / minorité (Dorais, 1999 : 151). Ainsi, les tenants *queer* refusent de catégoriser l'identité sexuelle puisqu'elle est une étiquette imposée de l'extérieur, c'est-à-dire de la société hétérosexuelle.

du préfixe allo -, qui signifie « qui est d'une nature différente » (Office québécois de la langue française, 2015).

¹³ Eve Kosofsky Sedgwick est une universitaire américaine unanimement considérée comme la fondatrice du champ universitaire des études gaies et lesbiennes. En 1990, elle publie *Epistemology of the Closet*. Dans son ouvrage, elle analyse le « placard » comme la structure même de l'oppression des homosexuels au XIXe siècle, et comme un régime de connaissance par l'intermédiaire duquel les hétérosexuels maintiennent toujours un privilège épistémologique et social. (Eribon, 2003f: 425)

¹⁴ Philosophe américaine, Edith Butler compte parmi les plus influentes théoriciennes du *queer*. Dans son ouvrage *Gender Troubles: Feminism and The Subversion of Identity* (1990), Butler analyse l'identité sexuelle (le sexe social, ou encore le genre) comme étant en elle-même une construction culturelle dont le caractère binaire (masculin-féminité) se fonde sur le conditionnement hétérosexuel et le refoulement de l'homosexualité (Rocchi, 2003a: 85).

Les mouvements féministes, gais ou lesbiens qui se réclament d'identités à articuler et à représenter politiquement, ne manquent pas de récuser cette approche « en raison de sa volonté rassembleuse qui finirait par minimiser ou par effacer, croient-ils, la spécificité des uns et des autres » (Dorais, 1999 : 153). Ils affirment que leur orientation sexuelle est un caractère fondamental de leur identité (Rambach et Rambach, 2003 :33). De façon pratique, des mouvements d'opposition revendiquant l'appellation *queer* se sont créés dès la fin des années 1980, mais ceux-ci n'ont pas mis de l'avant la théorie, devenant plutôt des groupes radicaux luttant contre l'homophobie et l'hétérosexisme omniprésents. « Il faut spécifier que l'élan *queer* n'est pas un mouvement de masse coordonné mais une série d'actions ponctuelles menées par des petits groupes et militants » (Lemoine, 2003: 397).

En 1987, à New York, on assiste à la formation d'une association intitulée Act-Up (Aids Coalition to Unleash Power), brandissant son slogan : « Silence = Mort, Action = Vie » (Lavoie, 1998: 346). Cette organisation dénonce la déshomosexualisation du sida et l'inaction du gouvernement américain face à cette maladie qui ravage la communauté gaie. Néanmoins, ces actions auront des effets limités dans la sphère politique, si bien qu'Act-Up disparaîtra au début des années 1990. Parmi les groupes militants créés en vue de s'opposer au modèle hétéro-normatif, et ainsi le déstabiliser, nous pouvons citer également le groupe Queer Nation. Fondée à New York, en 1990, l'association s'est étendue rapidement à d'autres villes états-uniennes et s'est donnée pour tâche, par des actions radicales et bruyantes, de lutter contre l'homophobie et d'affirmer la visibilité des gais et des lesbiennes dans toute leur pluralité (Eribon, 2003e: 394). Son mot d'ordre fut : « We're queer, we're here. Get used to it ». Sans fondement idéologique et stratégique, ce groupe ne durera que quelques années -jusqu'à sa dissolution en 1993 - mais il aura au moins diffusé son message dans l'ensemble des États-Unis et dans plusieurs pays occidentaux où certains groupes sont encore actifs.

Résumons que le mouvement *queer* comme l'expliquent Anne et Marine Rambach, « consiste à rassembler les gens sur un projet de subversion des normes, plutôt que sur leur orientation sexuelle » (2003 : 407). Ce mouvement appelle à une seconde révolution sexuelle, mais cette fois-ci, cette libération transformerait la façon même de penser la sexualité et de composer avec elle, y compris sur les plans social et politique (Dorais, 1999 :151).

1.1.4 Les études homosexuelles à l'échelle du Québec

Dans le milieu académique québécois, les études gaies et lesbiennes se sont introduites plus tardivement que dans les pays anglo-saxons (Warren, 2012 :11). À l'exception cependant de la thèse en sociologie de Leznoff (1954), une des rares études ayant traité des homosexuels dans les lieux de rencontre du centre-ville montréalais.

La plupart des auteurs s'entendent pour dire que l'intérêt porté à l'étude de l'homosexualité s'est manifesté à l'origine à cause de l'épidémie du virus d'immunodéficience humaine (VIH) au début des années 1980:

L'urgence et l'ampleur du problème ont permis l'essor d'un champ de recherche non seulement sur les déterminants proximaux des comportements à risque d'infection par le VIH, mais également sur des déterminants distaux telles que les conditions de vie plus générales des hommes homosexuels (Blais *et al.*, 2008:183).

La pandémie du sida est scrutée par les recherches médicales et les enquêtes épidémiologiques qui analysent, entre autres, les comportements sexuels à risque. Ces disciplines contribuent à légitimer l'homosexualité et la bisexualité en objets d'étude. Ceci a pour résultat une intensification de la production et de la diffusion des connaissances à ce sujet:

À des degrés variables, d'un pays à l'autre, la recherche sur l'homosexualité a été stimulée ou propulsée par le développement d'un secteur de recherches liées à la problématique sociale de l'épidémie du

sida, secteur qui s'est structuré à partir d'une dynamique triangulaire impliquant le mouvement gai, l'État et les chercheurs (Chamberland, 1997 :16).

Afin de concevoir des outils efficaces de prévention pour freiner la recrudescence du VIH, nous pouvons citer les recherches épidémiologiques menées par la cohorte Oméga¹⁵. L'objectif de cette étude appliquée visait à mieux comprendre pourquoi et surtout comment le VIH se transmet dans la communauté gaie et ce, malgré les efforts soutenus de prévention mis en place depuis le début de l'épidémie.

En 1992, Montréal devient la ville hôte d'un rassemblement de chercheurs de plusieurs disciplines et de plusieurs horizons géographiques sur les questions homosexuelles. Cet événement a pris la forme d'un colloque intitulé « La Ville en rose : lesbiennes et gais à Montréal –Histoires, Cultures et Société ». Cette réflexion d'envergure internationale a été organisée conjointement par l'UQÀM et l'université Concordia (Demczuk et Remiggi, 1998a : 9). La rencontre a comporté, entre autres, des communications sur divers aspects de l'histoire des lesbiennes et des gais de Montréal. En 1994, dans le but de développer l'enseignement et la recherche universitaire, l'UQÀM met sur pied un Groupe interdisciplinaire de recherches et d'études intitulé : *Homosexualité et société (GIREHS)*. (Demczuk et Remiggi, 1998a : 9). L'année suivante (1995), l'UQÀM offre pour la première fois, le cours intitulé *Homosexualité et société*. Ainsi, elle devient la première université de langue française à mettre sur pied un cours s'inscrivant dans le champ des études gaies et lesbiennes (Chamberland, 2012: 202).

¹⁵ La cohorte Oméga a été fondée en 1996 par un groupe de chercheurs dont la plupart œuvraient déjà dans le domaine de la prévention du VIH/sida, des soins destinés aux personnes vivant avec le VIH ou encore, au sein d'organismes communautaires gais. La collecte de données s'adressait à des hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes (HARSAH), qui étaient séronégatifs (ou qui ne connaissaient pas leur statut sérologique), âgés de 16 ans et plus, et qui vivaient dans la grande région de Montréal (Otis, 2002). Au total, 1 118 participants montréalais ont été recrutés. La cohorte a pris fin au cours de l'été 2003.

Dans l'optique de donner un sens à l'histoire de la population homosexuelle, des militants et des chercheurs du milieu universitaire ont retracé, dans un recueil de textes intitulé *Sortir de l'ombre* (1998), le passé des collectivités lesbienne et gaie de la métropole québécoise depuis 1950. Au fil des chapitres, les auteur(e)s observent que les gais et les lesbiennes constituent deux communautés culturelles distinctes : « les cultures gaie et lesbienne se sont presque toujours développées indépendamment l'une de l'autre, et c'est justement cette indépendance entre les sexes qui constitue un trait distinctif du vécu tant des gais que des lesbiennes » (Demczuk et Remiggi, 1998c :402). La science historique s'est aussi intéressée à la transformation de l'homosexualité dans la société québécoise (Higgins, 1999). Il importe de préciser que la plupart des travaux menés au Québec s'intéressent au milieu urbain, notamment Montréal, lieu où les deux collectivités homosexuelles ont développé des espaces de sociabilité et des infrastructures distincts.

Line Chamberland, sociologue et professeure au Département de sexologie à l'UQÀM est titulaire de la Chaire de recherche sur l'homophobie, depuis sa création en 2011. En mars 2007, un rapport de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) confirmait que les attitudes et comportements homophobes, continuent à se manifester au Québec dans tous les secteurs examinés: éducation, travail, famille, etc. (CDPDJ, 2007: 72). C'est dans ce contexte qu'est né le projet de créer, à l'UQÀM, une Chaire de recherche sur l'homophobie par le ministère de la Justice du Québec.

Somme toute, le faible poids du Québec et le sous-développement de ce champ d'études dans la Francophonie illustrent, du coup, la nécessité de mener notre travail de recherche sur le Village gai. Nous avons retenu le commentaire de Rambach et Rambach pour justifier la pertinence sociale d'étudier l'homosexualité : « Malgré la visibilité nouvelle des lesbiennes et des gais, et la tolérance grandissante dont ils bénéficient, les questions relatives à leurs mouvements politiques, à leur communauté

et à leur culture restent largement méconnues et souvent mal posées » (Rambach et Rambach, 2003). D'ailleurs, le statut social de l'homosexualité fait en sorte que cette identité est difficilement observable dans l'espace social. En effet, l'orientation sexuelle n'est pas un indicateur visible, voire ostentatoire, comme pour l'ethnicité, avec l'exemple de la couleur de peau. L'analyse du Village permet de rendre visible cette réalité sociale. En d'autres termes, à travers l'étude des lieux, l'espace est une entrée pour mieux saisir la communauté gaie et sa culture. Cela dit, les études gaies et lesbiennes, par leur portée interdisciplinaire, génèrent des interrogations qui peuvent alimenter la production et la réflexion des savoirs géographiques.

1.2. La géographie des homosexualités

Compte tenu de ce qui précède, notre recherche se rattache donc au cadre des études gaies et lesbiennes (en sciences sociales), car nous nous intéressons aux expériences et pratiques socio-culturelles des populations homosexuelles. En d'autres termes, nous pouvons nous questionner sur « *how sexualites are lived out in particular places and spaces* » (Binnie et Valentine, 1999: 183). L'étude des homosexualités a trouvé sa place à l'intérieur de la géographie. Nous manquons actuellement de connaissances empiriques sur plusieurs dimensions géographiques concernant les personnes qui vivent avec des sexualités marginalisées. Nous proposons de présenter une branche de la géographie humaine en pleine effervescence depuis les années 2000, malgré sa méconnaissance académique dans la Francophonie en général: celle d'une approche spatiale des homosexualités (Remiggi, 1998, 2000; Deligne *et al.*, 2006; Podmore, 2006; Blidon, 2008).

Avant d'esquisser la recension des écrits anglo-saxons et francophones, nous allons porter une attention particulière à l'expression « homosexualités ». Dans son article *Jalons pour une géographie des homosexualités*, Blidon (2008 : 185) justifie l'importance de conjuguer cette notion au pluriel à cause de « l'historicité de la catégorisation des sexualités, par le refus de toute essentialisation et par la diversité

que recouvre le mot homosexualité ». En effet, les populations homosexuelles peuvent entrevoir leur sexualité de façon identitaire ou non. Notons que dans les pays anglo-saxons, la traduction est différente, car la terminologie utilisée dans l'ouvrage collectif *Mapping Desire* (Bell et Valentine, 1995) est *Geographies of Sexualities*. Dans ce cas-ci, l'usage de la discipline au pluriel fait référence à la diversité des approches mobilisées pour étudier les sexualités dans l'espace et aux nombreux débats théoriques ayant cours dans l'univers académique.

À présent, nous tenterons de délimiter et de définir l'objet d'étude de ce champ de recherche qui s'est institutionnalisé dans la géographie anglophone durant les années 1990 et plus tard, au tournant des années 2000, au sein de la géographie francophone. Dans leurs recherches, plusieurs géographes prennent désormais en considération le rapport entre espace, genre et sexualité. Pour mieux comprendre l'objet d'analyse de la géographie des homosexualités, nous nous référons au concept de « territoire », défini comme un rapport de médiation de la société à l'espace et au temps:

Le territoire est un espace délimité, façonné et occupé par une collectivité, qui est à la fois instrument et milieu de sa reproduction et qui agit comme ciment des liens sociaux entre les acteurs et citoyens qui la constituent. La collectivité gère, planifie, aménage et habite le territoire, mais celui-ci provoque des perceptions et des attitudes différenciées chez les acteurs et les citoyens qui l'habitent, qui conditionnent leurs interrelations ainsi que leurs façons de l'habiter, le gérer, le planifier et l'aménager (Klein et Lasserre, 2007: 4-5).

À la lumière de ces remarques, on peut affirmer que le territoire n'est pas neutre ni statique, qu'il est au contraire muable et le produit de l'espace social. Il est à la fois le support matériel et l'enjeu des rapports sociaux. À cet effet, les géographes qui s'intéressent aux questions homosexuelles analysent la sexualité et le genre en tant que mécanismes d'inscription territoriale. En d'autres termes, le géographe étudie les diverses formes d'appropriation et d'inscription des sexualités dans l'espace. L'espace

est ainsi entrevu comme un vecteur et reflet des normes sociales liées aux genres et aux sexualités (Borghi, 2014:14).

Les recherches (Bell et Valentine, 1995 ; Binnie, 1997) menées jusqu'à présent démontrent que « le contrôle et l'accès à l'espace sont les produits directs de la société hétéronormative » (Lebrun, 2008: 276). Selon Borghi (2014:17), le concept d'« hétéronormativité¹⁶ » indique l'intériorisation de l'hétérosexualité comme expression normale des relations sexuelles. Ainsi, la discipline géographique contribue à dévoiler les normes et structures de pouvoir qui oppriment et excluent de l'espace (public) les dissident.e.s sexuel.e.s (Borghi, 2014: 23).

La géographie des homosexualités contribue ainsi à renouveler la pensée géographique et ses connaissances de nature hétéronormative :

[...] there have been significant developments in both geographical understandings of lesbian, gay and bisexual lives and signs that sexual dissidents are beginning to have an impact on the heteronormative nature of geographical knowledge (Binnie, 1997 cité dans Binnie et Valentine, 1999: 182-183).

Pour appuyer ces propos, Hancock et Garcier (2003 : 398) soulignent clairement la portée scientifique d'analyser les sexualités en géographie :

Il procède aussi d'un souci accru, sur le plan théorique, de s'affranchir d'une forme de pensée qui fait du couple hétérosexuel la norme sociale et la base unique de réflexion sur l'espace, urbain en particulier.

Pour confirmer le bien-fondé de ce champ d'étude, nous tenons à citer également Blidon (2008) :

¹⁶ Le terme d'hétéronormativité est un outil de critique sociale qui permet de repenser les dispositifs théoriques et pratiques de la domination sexuelle, à savoir la hiérarchie des sexualités. Cette hiérarchie est pensée comme naturelle et universelle. Sa puissance réside, « comme toute idéologie totalisante, [dans le fait qu'elle] empêche précisément de penser en dehors des cadres de pensée qu'elle institue *a priori*, point de vue sur le monde, mais point aveugle de ce point de vue (Tin, 2003). On parle aussi d'hétérosexisme. L'hétérosexisme peut être défini comme un principe de vision et de division du monde social, qui articule la promotion exclusive de l'hétérosexualité à l'exclusion quasi promue de l'homosexualité (Tin, 2003 cité dans Blidon, 2008:186).

Les questions de sexualité [...] sont à la fois un élément qui peut être étudié géographiquement et, au-delà, elles sont un élément à prendre en compte pour expliquer des localisations, des répartitions, des formes de ségrégation ou de pratique spatiale [...] les questions sexuelles trouvent donc leur pertinence à toutes les échelles (Blidon, 2008: 176).

En résumé, cette nouvelle perspective en géographie a permis de renouveler la compréhension de l'espace et de la société. Il convient de signaler que la géographie des homosexualités s'est renouvelée depuis ses premiers balbutiements à la fin des années 1970. Rushbrook (2003) évoque que la production des travaux sur les dimensions spatiales des sexualités est relativement récente: « although sexual identities and practices are embodied and spatial, attention to LGBT spatialities is relatively new in the geographic literature » (Rushbrook, 2003 : 447). En effet, ce champ de recherche a été influencé par l'apport des études gaies et lesbiennes, des études féministes, puis des théories « *queer* » (Blidon, 2008: 177). Maintenant, nous mettrons en lumière les trois grandes approches des études gaies que nous retrouvons dans les écrits scientifiques produits par les géographes anglo-saxons et francophones.

Dans la continuité des recherches en écologie urbaine réalisées par l'école de Chicago, les Américains sont les pionniers quant à questionner l'homosexualité dans l'espace. Les premiers travaux de cette école ont permis de cartographier les formes spatiales des communautés gaie et lesbienne en milieu urbain. En guise d'illustration, nous pouvons citer l'étude du sociologue Manuel Castells (1983) sur le quartier Castro à San Francisco. Par la suite, d'autres études ont démontré le rôle des gais dans le processus de la gentrification des espaces urbains centraux (Knopp, 1992; Lauria et Knopp, 1985; Rothenberg, 1995). Cependant, avec l'influence de la théorie *queer*, à partir des années 1990, les questions entre sexualité et espace sont abordées différemment avec le concept d'« hétéronormativité » défini précédemment. D'après cette approche, l'espace public est créé selon les normes hétérosexuelles et influence du coup les normes sexuelles. L'hétéronormativité représente une injonction, une

obligation (Prieur et Borghi, 2014) : « on la transforme en norme. Les hétérosexuel (le)s ont un accès légitime à l'espace public. Les sexualités produisent des espaces d'inclusion et d'exclusion ». Dorénavant, l'analyse des géographes examine les rapports entre espace, identité et pouvoirs. Les géographes *queer* tentent de déconstruire et questionner le concept d'« hétéronormativité » afin de comprendre le poids des normes sociales et sexuelles que leurs stratégies de résistances ou d'évitement révèlent (Blidon, 2008 : 182). À titre d'exemple, Cattani et Leroy (2010) ont démontré, dans leur étude sur Paris, que « l'orientation sexuelle participe de l'inégal accès à un espace public hétéronormé et que cette inégalité est « naturalisée » au travers des comportements ».

Comme deuxième approche, d'autres auteurs (Mendès-Leite *et al.*, 2000; Proth, 2002) ont révélé que les grandes agglomérations urbaines regorgent d'espaces invisibles ayant comme fonction la drague ou les rencontres sexuelles dans les lieux publics (parcs, quais, etc.) ou les établissements commerciaux (backroom, saunas, toilettes, etc.). Cette géographie du sexe exclut les lesbiennes en n'analysant que les pratiques sexuelles entre hommes – non exclusivement gais – dans l'espace public à l'échelle de la ville.

Enfin, une dernière approche consiste à examiner la pluralité des espaces de rencontres homosexuelles en milieu urbain. Il s'agit de l'approche que nous exposons dans la prochaine sous-section puisque c'est l'approche que nous adoptons pour réaliser notre analyse du Village montréalais.

Du côté de l'Hexagone, les géographes français se sont montrés timides, voire conservateurs face aux questions de sexualité. La désaffection des chercheurs s'explique par diverses raisons : l'une est académique et l'autre politique. D'abord, les valeurs « universelles » de la République française éclipsent le communautarisme au profit de la nation (Blidon, 2008: 180). Ainsi, l'étude des sexualités allait à l'encontre de la norme dominante, c'est-à-dire le paradigme de l'hétérosexualité.

Conséquemment, les travaux sur les sexualités étaient considérés comme tabous et illégitimes. Toutefois, à compter de 1989, la pandémie du sida poussera le gouvernement à financer des enquêtes statistiques sur le comportement sexuel des hommes dans les lieux publics. L'utilité sociale de ces recherches a ainsi été mise en lumière. Dès lors, on commence à observer un intérêt plus grand pour les questions de sexualité. Or, l'organisation d'un colloque au centre *Georges -Pompidou*, en 1997, sur les études gaies et lesbiennes constitue le catalyseur qui renversera le désintérêt des Français face aux questions de sexualité (Eribon, 1998). Depuis, à l'aube des années 2000, on assiste à l'essor des travaux menés par divers géographes français (Grésillon, 2000; Retoudey, 2002; Léobon, 2002; Jaurand, 2005; Leroy, 2005). Il faut noter que les travaux francophones ont été orientés principalement par l'approche des lieux de dragues et des espaces commerciaux. À l'échelle du Québec, les auteurs (Remiggi, 1998, 2000; Podmore, 2006) ont examiné les diverses formes d'appropriation de l'espace par les gais et les lesbiennes, respectivement le Village gai et le quartier du Plateau-Mont-Royal.

1.3 La géographie de l'homosexualité

En recherche sociale, les scientifiques disposent d'un éventail de paradigmes pour analyser les phénomènes sociaux (Gingras et Côté, 2009 : 127). Le champ (domaine) de recherche de notre travail s'inscrit dans la géographie de l'homosexualité, c'est-à-dire l'étude de la production de territoires de rencontre homosexuels (partiellement) visibles en milieu urbain. Il s'agit pour les géographes d'analyser la genèse, les diverses formes et l'usage des lieux appropriés par les gais ou les lesbiennes. Cette transformation de l'espace est une réponse face à l'espace marqué par une hégémonie du modèle hétérosexuel. Selon Léobon (2002) :

La production d'espaces de socialisation, appropriés ou destinés à la population homosexuelle, semble un signe tangible d'intégration, au paysage urbain, d'une construction visible d'un fait social gai et lesbien qui prend ses marques depuis quelques années (2002 :23).

Dans leurs diverses recherches sur la géographie de l'homosexualité montréalaise, Remiggi (1998, 2000) et Podmore (2006) ont examiné comment les gais et les lesbiennes ont réussi à s'inscrire, à différents niveaux, dans le tissu urbain. C'est ainsi que, la question suivante se pose: pourquoi étudier les villes ? Les grandes villes ont été les premiers espaces où les gais et les lesbiennes se sont rassemblés pour affirmer leur identité collective. La ville représente dans l'imaginaire gai une attractivité puisqu'elle procure à la fois l'anonymat et la visibilité et augmente les possibilités de rencontre. Leroy cite Park *et al.* (1925) à propos de la cité : « c'est un espace de forte densité et diversifié qui permet de maximiser l'interaction sociale et spatiale » (2010 :12). Par conséquent, la ville donne une certaine liberté face à la contrainte hétéro-normative qui diminue en fonction de la taille démographique. Lawrence Knopp dresse les avantages de l'espace social à l'échelle intra-urbaine : « the city's sexuality is described as an eroticisation of many of the characteristic experiences of modern urban life : anonymity, voyeurism, exhibitionism, consumption, authority (and challenges to it), tactility, motion, danger, power, navigation and restlessness » (Bell et Valentine, 1995: 151). Dans cette perspective, la ville est considérée comme un espace de libération (un rapport privilégié à la grande ville : déploiement de leurs cultures et de leurs modes de vie) pour cette minorité sexuelle : elle garantit à la fois l'anonymat et la visibilité d'un côté, et de l'autre, la ville augmente les possibilités de rencontres (Leroy, 2009 : 13).

1.3.1 La dimension spatiale de l'homosociabilité

Selon Levy et Lussault, le territoire permet d'engendrer la visibilité des communautés (2003 : 177). L'espace matérialise l'essence de la communauté gaie par l'entremise de « ses lieux territoire d'existence et de désirs » (Léobon, 2002 : 29). Conséquemment, l'appropriation de ces espaces participe à l'affirmation de l'identité collective des gais et de leur intégration dans l'espace social qui, rappelons-le, est de nature hétérosexuelle. La population gaie en tant que groupe social partage le

sentiment d'appartenir à une communauté dans la rencontre de l'autre. Marina Castaneda explique que

l'identité se construit en faisant connaissance avec ses semblables, et dans cette étape d'exploration, il est essentiel de connaître d'autres homosexuels. On apprend ainsi qu'on n'est pas seul, qu'il y a de nombreuses façons de vivre l'homosexualité, et qu'il existe beaucoup de partenaires possibles (1999 : 94).

Guy Rocher définit la socialisation comme

le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise les éléments socioculturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre (1968 :119, cité dans Campeau *et al.*, 2005: 187).

D'ailleurs, la socialisation se déroule nécessairement quelque part. La construction identitaire des homosexuels s'appuie sur la connaissance et la fréquentation d'espaces de sociabilité spécifiques. Les travaux de Léobon (2005, 2006) et de Deligne *et al.* (2006) ont décrit les différents types d'espace que les homosexuels investissent en milieu urbain. Inspiré de Léobon, nous avons choisi l'expression l'« univers de ressources LGBT » pour désigner « l'ensemble des services (tant associatifs que commerciaux) et des espaces publics appropriés ou destinés à la population LGBT en vue de satisfaire ses besoins ou de vaincre ses difficultés » (Léobon, 2006 : 287). On peut regrouper ces ressources en trois types d'espaces : 1) soutien, 2) socialisation/loisirs et 3) sexualité (Léobon, 2005 : 12). Cette typologie (énumération) mérite d'être approfondie davantage, mais nous allons préalablement fournir une explication concernant la production de ces diverses formes de spatialité. Selon Léobon, avec l'acceptation plus grande de l'homosexualité,

depuis une vingtaine d'années, les réseaux de sociabilité de la population homosexuelle se sont épanouis et inscrits, de manière visible, dans l'espace urbain en visant à combler le besoin d'interaction d'une

population, déplacée (par soucis de liberté et de plus grand anonymat) dans les grandes villes (Léobon, 2005 : 13).

L'effet d'entraînement dans une société plus ouverte à l'égard de l'homosexualité semble avoir joué un rôle déterminant dans l'univers des « ressources LGBT ». Les espaces de soutien font référence aux associations militantes et les organismes communautaires. Pour ce qui est des espaces de socialisation/loisirs, nous incluons les commerces et les services destinée à la population gaie Il faut ajouter les espaces *gayfriendly* (mixtes) propices à la rencontre homo/hétérosexuelle et le cyberspace. D'après plusieurs auteurs (Leleu, 1999; Cooper, McLoughlin et Campbell, 2000; Brym et Lenton, 2000; Calis et Salvaggio, 2002), depuis le début des années 1990, l'essor du cyberspace représente un territoire différent des espaces traditionnels de rencontre en face à face :

Dans le champ des nouvelles technologies de communication, Internet, grâce à ses multiples avantages (interactivité, connectivité, hypertextualité, accessibilité), à la versatilité de ses outils (sites, clavardage, groupes de discussion en ligne, *webcam*, courriel, etc.) et à son anonymat, a révolutionné les modes de communication et d'échanges dans tous les champs culturels y compris la sexualité (Lévy, 2008 : 241).

Certains chercheurs (Cooper, Scherer, Boies et Gordon, 1999) font référence à l'expression des trois « A » (Anonyme, Accessible et Abordable) pour qualifier cette nouvelle sphère des rencontres (cités dans Léobon et Frigault, 2008 : 1). Au Québec, depuis les années 2000, quelques études exploratoires ont examiné les usages sociosexuels d'Internet et leurs impacts, en particulier dans le milieu homosexuel. En guise d'illustration, s'intéressant aux réseaux du cyberspace et des pratiques qui s'y développent, les travaux de Léobon et Frigault (2008) posent l'hypothèse que

le cyberspace est perçu comme un nouveau territoire amenant de nouveaux potentiels et enjeux sur le plan des interactions sexuelles et servant clairement de relais à des groupes d'utilisateurs qui y réalisent des rencontres effectives et nombreuses. Ils perçoivent les communautés en ligne qu'ils fréquentent comme des espaces complémentaires ou

supplémentaires à l'univers traditionnel des rencontres qui, pour autant, n'est pas délaissé (2008 :5).

Donc, l'univers sociosexuel d'Internet ouvre un vaste champ de réflexion que la géographie sociale ne peut ignorer. Néanmoins, il importe de spécifier que les espaces de sociabilité gaie ne sont pas immuables, comme le suggère Remiggi (2000 : 12) : « À l'instar de toutes les autres communautés culturelles, les besoins des gais et des lesbiennes évoluent constamment, ce qui se répercute inmanquablement sur le plan géographique ». D'autres facteurs participent également à transformer les spatialités gais, notamment les législations en vigueur, les ouvertures ou fermetures d'établissements et les phénomènes de mode (Blidon, 2006 : 2). Compte tenu de ce qui précède, la discipline géographique peut trouver « matière à réflexion sur la construction spatiale de la population homosexuelle enracinée, par son désir de rencontre, dans un espace géographique identitaire » (Léobon, 2002 :30).

1.4 La géographie sociale et culturelle : un rapprochement intra-disciplinaire

Notre recherche relève d'une géographie à la fois sociale et culturelle. Nous allons expliquer à présent en quoi la mobilisation de ces deux approches est pertinente pour questionner les rapports entre homosexualité et espace. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les travaux de Remiggi (2007):

l'importance de l'identité et des pratiques culturelles dans l'appropriation de l'espace et dans la création de territoires d'appartenance en milieu urbain, ce qui de toute évidence influe inmanquablement sur des processus comme l'intégration sociale et l'acceptation (ou le rejet) par Autrui (Remiggi, 2007:1).

1.4.1 La géographie sociale

L'approche de la géographie sociale s'intéresse à étudier les interrelations du spatial et du social (Frémont *et al.*, 1984: 3). Plus précisément, au rôle des acteurs sociaux dans la production et l'organisation de l'espace (Cailly, 2003 : 853). Cela dit,

par sa réflexion « critique » et « engagée », la géographie sociale cherche à comprendre et démontrer l'existence des inégalités (différences) socio-spatiales. À cet effet, la géographie sociale s'intéresse aux problèmes sociaux et aux questions de société.

En effet, l'espace n'est pas neutre, il a joué un rôle chez les homosexuels dans la lutte pour leur intégration dans la société (Remiggi, 2000). En se rassemblant sur une base régulière dans des espaces de rencontre, une prise de conscience de soi - commune s'est développée au sein de la communauté gaie (Higgins, 1999). Il importe de préciser que la question de « l'appropriation de l'espace » est incontournable en géographie sociale. Ripoll et Veschambre (2006) avancent que :

l'appropriation de l'espace doit nécessairement se trouver sur le chemin de tout géographe qui interroge ce que l'on appelle généralement les rapports espaces/sociétés, et que nous préférons appeler la dimension spatiale des sociétés (2006 : 295).

Les mêmes auteurs ajoutent de plus que:

L'entrée par l'appropriation invite à ne jamais perdre de vue les inégalités sociales et les rapports de force ou de pouvoir qui traversent toute société, et plus encore, à les mettre en relation, à les appréhender dans leurs dynamiques (Ripoll et Veschambre, 2006 : 304).

L'appropriation de l'espace par les homosexuels est un moyen pour affirmer leur visibilité dans la société, c'est-à-dire exprimer leur identité sociale. En effet, Cattani et Leroy (2010 : 24) soutiennent que « l'appropriation constitue une stratégie de résistance qui renvoie davantage à un outil susceptible de renforcer la visibilité d'un groupe qui du fait de son orientation sexuelle est stigmatisé dans des espaces publics urbains fortement normés ». Ainsi, on ne peut pas négliger le rôle de l'espace urbain dans le processus d'inversion du stigmatisme pour la communauté gaie. À la lumière des travaux de Remiggi (2000), nous constatons que l'affirmation de la communauté gaie montréalaise s'est traduite par un phénomène d'appropriation de l'espace urbain en

trois temps : l'appropriation des lieux (clandestinité), l'émergence dans l'espace et l'inscription (consolidation) spatiale dans le paysage de la métropole.

Ce mémoire contribue à l'état des savoirs dans le domaine de la géographie sociale. En balisant le Village comme cadre d'analyse, nous cherchons à comprendre comment la communauté gaie – à la fois une nouvelle catégorie d'acteurs et un groupe minoritaire dans l'espace hétéronormatif – s'approprie ses lieux de rencontre, par l'entremise de ses pratiques socio-territoriales.

1.4.2 La géographie culturelle

Rappelons que dans l'approche de la géographie sociale, la société ou les acteurs s'approprient l'espace. Cette appropriation est appréhendée par les pratiques spatiales. Dans le cadre de notre recherche, nous faisons référence à l'ensemble des lieux de sociabilité gaie. Il importe d'ajouter cette dimension : les paysages d'action des acteurs sont modelés par la « culture ». Comme la notion de « culture » comporte plusieurs sens, notre choix s'est fixé sur la dimension suivante : « les idées et les valeurs communes à un groupe quelconque » (Lévy, 2003 : 217). Il nous a paru pertinent d'adopter cette approche de la culture, soit la prise en compte par la culture des réalités géographiques (Staszak, 2003a : 217). Dans le cadre de notre recherche, le Village est un cadre d'analyse qui permet de refléter et d'appréhender la culture de la communauté gaie, au sens de ses modes de vie, ses valeurs, ses motivations, ses significations et ses discours.

À partir des années 1980, la géographie culturelle est influencée par la pensée humaniste. Les adeptes de ce courant affirment « qu'on ne peut comprendre les pratiques d'un sujet ou d'un groupe sans s'attacher au sens que ceux-ci peuvent leur donner, et sans prendre en compte l'ensemble des valeurs culturelles et sociales qui

les guident » (Staszak, 2003b : 741). Cette approche met l'accent sur l'expérience géographique et la vie de l'esprit (Staszak, 2003a, 217).

Le cadre d'analyse est l'expérience subjective de l'espace. Les travaux de Yi-Fu Tuan (1976) aident à mieux définir cette approche :

The humanist's competence lies in interpreting human experience in its ambiguity, ambivalence and complexity. His main function as a geographer is to clarify the meaning of concepts, symbols and aspirations as they pertain to space and place (Tuan, 1976: 275).

Le courant humaniste est défini comme suit, selon Sanguin (1981 : 561):

[Il] met davantage l'accent sur l'étude des intentions, des valeurs et des buts d'un groupe humain donné. Son postulat central est le suivant: l'espace vécu est le monde de l'expérience immédiate antérieur à celui des idées scientifiques.

Ainsi, pour clarifier la vision de la géographie humaniste, nous avons repris un célèbre passage de Bailly et Béguin : « c'est montrer qu'au-delà des apparences existent des liens subtils et complexes qui unissent les hommes à leur milieu de vie » (2008 : 29).

Pour ce faire, la posture méthodologique que nous envisageons est celle de la phénoménologie. En analysant le discours des membres de la communauté gaie, nous examinons le sens qu'ils donnent à leurs actions. En portant un regard phénoménologique sur ses signes, ses peuplements, les interactions, les rencontres et les désirs qui y circulent, l'espace est une entrée pour comprendre la communauté gaie :

l'analyse phénoménologique qui se place sur le vécu de l'individu [...] nous abordons ici le confort et la qualité subjective de ces lieux de rencontre et d'existence. Le statut du vécu peut être, alors conséquence du comportement ou déterminant dans le comportement (à la recherche d'émotion, de plaisir, de bien-être, de sécurité, etc.) (Léobon, 2002: 30).

La phénoménologie affirme que l'homme seul est la mesure de toutes choses et elle s'identifie ordinairement comme la description des choses selon l'expérience que l'on en a sans aucun concept ou théorie pré-établies. C'est l'expérience pure du monde vécu (Sanguin, 1981: 562).

Enfin, en ce qui concerne le rapprochement de la géographie sociale et de la géographie culturelle, la contribution de notre mémoire se situe dans l'appréhension des rapports entre l'homosexualité et l'espace géographique; envisagée autant à travers les pratiques spatiales des membres de la communauté gaie qu'à travers leurs discours et leurs représentations.

CHAPITRE II

LE VILLAGE GAI DE MONTRÉAL À L'AUBE DU XXI^e SIÈCLE : UN ÉTAT DES LIEUX

« Le Village est un épiphénomène très restreint, commercial et récréatif, qui ne peut représenter fidèlement ce que peut être un membre de cette communauté. On ne dépeint qu'un aspect d'une personne quand on l'associe à un endroit où elle se divertit »

Alain Bouchard, psychologue et fondateur de *RG* (2009 : 18).

Ce chapitre brosse le portrait du Village dans la métropole montréalaise. Nous allons d'abord décrire les diverses particularités de ce territoire, en nous appuyant sur la recherche documentaire et trois collectes de données menées sur le terrain. En deuxième lieu, nous abordons, sous l'angle d'un dossier de presse, les nombreuses transformations, quelquefois difficiles, survenues au cours de la décennie 2000. La troisième et dernière section présente la problématique de la recherche. L'objectif consiste à présenter un diagnostic exhaustif de notre objet de recherche (l'état de la question) et nous amène à considérer la question suivante : qu'en est-il au juste du Village aujourd'hui ?

2.1 Un quartier gai dans la métropole québécoise

2.1.1 Localisation

Parmi les 19 arrondissements administratifs de la Ville de Montréal, celui de Ville-Marie (Fig. 2.1) représente le territoire du Centre-Ville, plus ou moins délimité par la colline du mont Royal et les quais du Vieux-Port (Ville de Montréal, 2012 : np). Le paysage fait référence au quartier des affaires et à ses gratte-ciels. On y retrouve également des artères commerciales importantes, comme l'axe du boulevard Saint-Laurent et la rue Sainte-Catherine. Cette dernière offre la plus importante concentration de magasins au Canada, s'étendant d'ouest en est sur une distance approximative de 11,2 kilomètres (Linteau, 2010). D'un point de vue récréotouristique, l'arrondissement offre de nombreux attraits, en particulier, le Vieux-Montréal, riche en lieux patrimoniaux et plusieurs quartiers culturels.

Laperrière (2003 : 91) décrit l'arrondissement Ville-Marie comme le cœur des activités économiques et de divertissement de la métropole : « Creuset de la vie culturelle montréalaise, lieu de la majorité des festivals, centre touristique de la ville, l'arrondissement Ville-Marie regroupe les organismes internationaux, les édifices gouvernementaux et les sièges sociaux d'entreprises ».

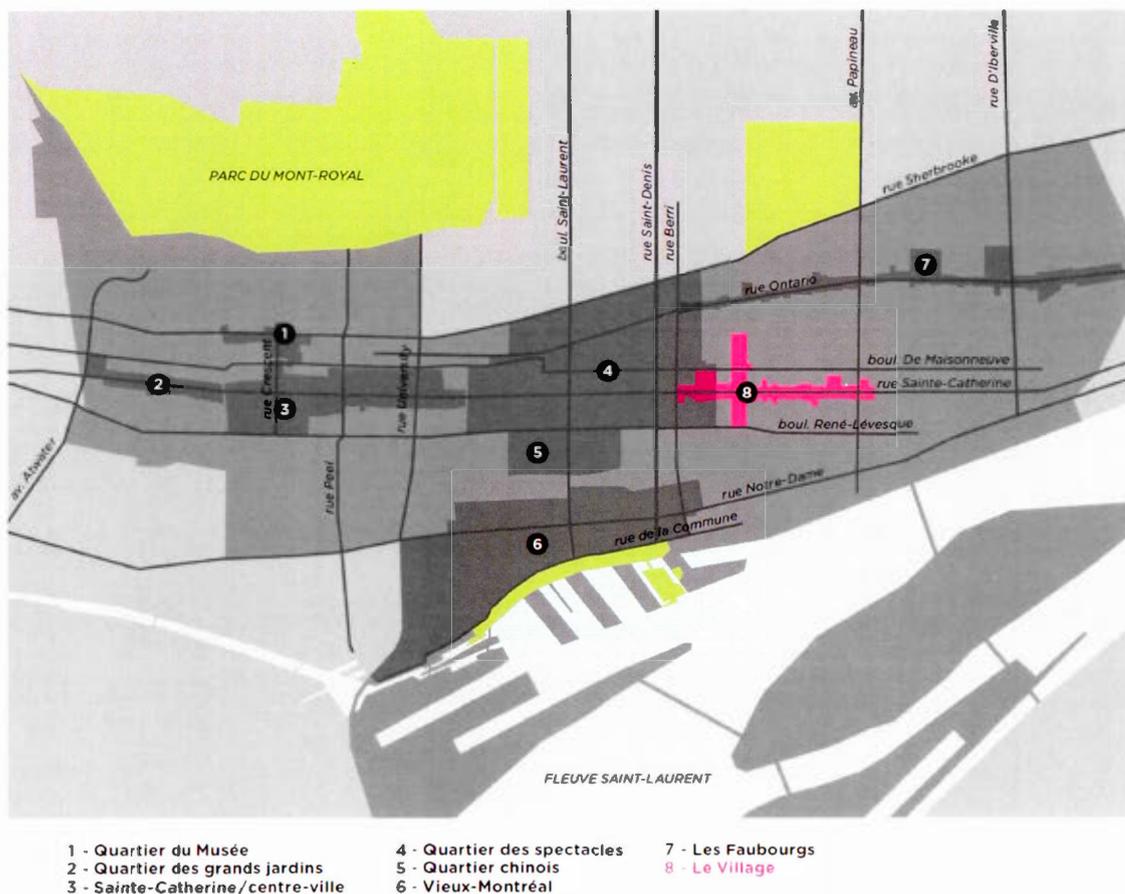


Figure 2.1 L'arrondissement Ville-Marie et ses huit secteurs commerciaux
 Source : Ville de Montréal (2015). *Portrait du Village. Arrondissement de Ville-Marie.*

Tel qu'indiqué à la figure 2.1, l'arrondissement comprend huit pôles commerciaux (Montréal, 2015). À l'extrémité est du Centre-Ville, on retrouve un secteur qui se

distingue par le type de clientèle qui le fréquente ou qui y demeure : le quartier gai de Montréal. Le Village se situe plus exactement dans la circonscription électorale de Sainte-Marie-Saint-Jacques, dans le quartier Centre-Sud (Hinrichs, 2011 : 21). Cette portion de territoire correspond à l'ancien « Faubourg à m'lasse¹⁷ », un quartier prolétaire et francophone, créé à l'époque industrielle, vers la fin du XIXe siècle. Le choix de Montréal comme terrain de recherche allait de soi, car Montréal est la seule ville au Québec qui possède un quartier gai visible et reconnu, comme en témoigne le professeur Remiggi : « il est le premier et, pour l'heure, le seul endroit au Québec où l'homosexualité peut se manifester pleinement et en toute quiétude » (Remiggi, 2000: 32).

2.1.2 L'histoire du Village

Il importe, avant d'aller plus loin, de mentionner que Remiggi (1998a : 267-289) a déjà étudié les facteurs ayant contribué à l'essor du Village dans un ouvrage collectif sur l'histoire des communautés gaie et lesbienne de Montréal. L'auteur explique comment le pôle d'attraction des établissements fréquentés par la clientèle gaie dans l'ouest du Centre-Ville plus anglophone¹⁸ s'est déplacé vers l'est, dans le secteur Centre-Sud, qui allait devenir le Village.

Les raisons pour lesquelles les entrepreneurs (et commerçants) ont choisi de s'y installer sont essentiellement spatio-économiques. D'abord, à l'est du Centre-Ville, la taxe foncière moins élevée pouvait les attirer à acheter ou louer à peu de frais; les infrastructures étaient suffisantes pour quiconque désirait ouvrir une discothèque, un bar ou une taverne et le secteur devient en 1966 facilement accessible par métro.

¹⁷ Le quartier était surnommé ainsi en raison de la mélasse déchargée sur les quais et dont l'odeur envahissant l'environnement (Laperrière, 2003 :94).

¹⁸ Depuis les années 1920 et 1930, la population gaie s'était approprié des lieux de rencontre par l'entremise des bars dans deux secteurs distincts du centre-ville : l'un était situé dans la zone du *Red Light*, aux angles de la rue Sainte-Catherine et du boulevard Saint-Laurent et l'autre, plus à l'ouest, à l'angle des rues Stanley et Sainte-Catherine (Remiggi, 1998a :270). Notons que ces endroits semi-clandestins et fragiles étaient la cible de descentes policières régulières.

Autrement dit, il y avait des avantages économiques considérables pour les gens d'affaires. Par ailleurs, une concentration importante d'homosexuels habitait le Centre-Sud, ce qui pouvait amener des clients potentiels. En outre, il y avait déjà quelques petits commerces éparpillés ça et là, mais ils étaient adressés à des clientèles mixtes et à des segments restreints de la communauté gaie, comme le sex-shop Priape depuis 1974, la taverne La Boîte en Haut et l'ancien club Le 1160.

Remiggi (1998) retrace la naissance du Village à l'hiver 1982, avec l'ouverture d'un bar de danseurs nus (Au Deux R) dans le quartier Centre-Sud, majoritairement francophone et défavorisé. L'année suivante, le voisinage accueille la discothèque Max, la taverne Normandie et le bar KOX. Selon Remiggi (1998), la venue de ces quatre établissements a jeté les bases commerciales du Village. En effet, leur regroupement constituait un « point d'ancrage » pour faire connaître et développer ce qui fût appelé initialement le « Nouveau Village de l'Est ». À partir de 1985, on assiste à la consolidation du Village qui se manifeste par l'ouverture de nouveaux établissements gais et *gay friendly*¹⁹, regroupés le long de la rue Sainte-Catherine Est, l'épine dorsale du quartier, comme l'explique Remiggi :

L'on soupçonne cependant que la popularité du Village se faisait déjà sentir, car il n'a suffi que d'une douzaine de mois avant que le noyau traditionnel du centre-ville ne s'effondre totalement. Entre-temps, le Village n'a cessé d'accueillir des clubs, des tavernes, des restaurants et divers types de commerce, une tendance qui ne fera que s'amplifier par la suite, de sorte que le Centre-Sud deviendra vite le seul lieu de rassemblement des homosexuels à Montréal (Remiggi, 1998a : 272).

¹⁹ L'expression « *gay friendly* » désigne un établissement (bar, restaurant...) qui n'est pas spécifiquement gai, c'est-à-dire fréquenté exclusivement et majoritairement par des gais, mais qui les accueille néanmoins avec bienveillance et où ils peuvent se sentir à l'aise sans avoir à dissimuler ce qu'ils sont (Eribon, 2003d: 212).

De surcroît, il faut ajouter que la migration de la clientèle gaie au Village serait attribuable à un mythe²⁰ qui a subsisté avec ténacité : le nettoyage du Centre-Ville par les autorités municipales.

Ainsi donc, une partie du quartier Centre-Sud se métamorphose sur le plan physique et social avec la venue de la clientèle gaie. Plusieurs auteurs (Sénécal, 1992; Remiggi, 1998 ; Van Crielingen, 2001; Giraud, 2010) avancent même qu'il se produirait un processus de gentrification. Sénécal (1992 :100) définit le phénomène de la gentrification comme « le remplacement de l'ancienne population d'origine ouvrière, par certains éléments de la classe moyenne, surtout des intellectuels et des professionnels ». On notera toutefois certaines réserves face à l'embourgeoisement du Centre-Sud. Pour reprendre l'expression de Remiggi (1998), il serait plus convenable de parler plutôt de « renaissance urbaine ». On peut donc dire que cette population a participé à la renaissance de la rue Sainte-Catherine Est où les commerces étaient désaffectés et les logements étaient vétustes : « un bel exemple de prise en charge par une communauté d'un espace dégradé, de sa rénovation, non sans heurter la vieille population résidente toutefois » (Sénécal, 1992 : 102). Il s'agit d'une gentrification partielle, voire une « gentrification marginale » pour reprendre le terme de Giraud (2010 : 140), car le secteur reste cependant un quartier contrasté :

D'un côté, il y a bien des indices d'une gentrification marginale, qui touche principalement certains secteurs du quartier : arrivée de populations plus jeunes, plus diplômées, parfois plus riches et vivant plus souvent seule que l'ancienne population du quartier. D'anciens blocs sont rénovés et des lofts apparaissent par exemple rue Amherst. Plus encore, la rue Sainte-Catherine apparaît comme un axe majeur de la vie

²⁰ Dans les années 70, la venue des Olympiques de 1976 incite le maire Drapeau à entreprendre des campagnes de moralité pour nettoyer le Centre-Ville de sa population marginale, en l'occurrence, les gais et les prostitués. Les forces de l'ordre utilisent même l'article sur les maisons de débauche pour intervenir dans les bars et saunas homosexuels (Corriveau, 2008: 195). À titre d'exemples, en 1975, il y aura une arrestation d'une trentaine de personnes au sauna Aquarius et une arrestation de 89 hommes au sauna Neptune en 1976. Puis une violente intervention policière (144 arrestations) du bar Truxx et le Mystique dans la nuit du 21 octobre 1977. En 1984, à la suite d'une rafle écrasante dans le club Bud's, la quasi-totalité des bars avoisinants ferment leurs portes.

commerçante montréalaise et constitue un exemple de rue commerçante gentrifiée [...] Pourtant, le Village Gai est loin de constituer un quartier huppé : il y subsiste des friches urbaines, une population pauvre, un nombre élevé de logements sociaux. Plusieurs indicateurs socio-économiques et un habitat encore hétérogène montrent que le Village comporte certaines niches de micro-gentrification loin d'être diffusées dans l'ensemble du quartier (Van Criekingen, 2001).

Le Village est situé dans le Centre-Sud, l'un des quartiers les plus pauvres de Montréal (Fig 2.1) (Ray, 2004 : 71). Si on se penche sur les indicateurs socio-économiques, tels que le revenu et le logement, contenus dans les données recueillies par le recensement de Statistique Canada en 2011, le portrait du Centre-Sud présente une population à faibles revenus élevée et composée majoritairement de locataires. En effet, on retient que 34% de la population du Centre-Sud se retrouve dans la catégorie de personnes à faibles revenus, comparativement à 26 % pour toute l'île de Montréal²¹. De plus, à peine 19% des logements sont habités par des propriétaires. Ainsi, 79 % des résidents sont locataires, soit beaucoup plus que la moyenne montréalaise, qui se chiffre à 64 %²². Par contre, on peut observer des traces de la gentrification avec l'indicateur de la scolarité. En guise d'illustration, en ce qui concerne les diplômés d'études post-secondaires, 12% des habitants du Centre-Sud ont étudié dans le domaine des arts visuels et de l'interprétation ainsi que la technologie des communications, comparativement à 7% à l'échelle montréalaise²³.

²¹ Table de développement social Centre-Sud (2015). *Portrait de la population du Centre-Sud*. p.9. [En ligne]. (<http://www.cdccentresud.org/wp-content/uploads/2015/12/Profil-populationnel-2011-synthèse-VF.pdf>). Page consultée le 24 septembre 2016.

²² *Ibid.*, p.16.

²³ Table de développement social Centre-Sud (2015). *Portrait de la population du Centre-Sud*. p.13. [En ligne]. (<http://www.cdccentresud.org/wp-content/uploads/2015/12/Profil-populationnel-2011-synthèse-VF.pdf>). Page consultée le 24 septembre 2016.

2.1.3 Un quartier fortement masculinisé

En plus d'être un lieu d'une activité économique significative, le Village se distingue par une forte concentration d'habitants gais. D'un point de vue résidentiel, le périmètre du quartier gai est délimité par la rue Saint-Hubert à l'ouest, la rue Sherbrooke au nord, l'avenue Papineau à l'est et le boulevard René-Lévesque au sud.

Étant donné l'absence de question sur l'orientation sexuelle dans le recensement canadien, il n'existe aucune statistique officielle concernant la population gaie qui habite ce quartier. Pour combler cette lacune, Hinrichs (2011) a recueilli les informations sociodémographiques disponibles dans la base de données de Statistique Canada afin d'identifier certaines caractéristiques de ce secteur résidentiel. L'analyse démographique de la population résidante du Village fait ressortir trois indicateurs : la population selon le sexe, le statut matrimonial et la distribution de l'âge pour déterminer les ménages avec ou sans enfants.

Selon les données recueillies par l'Enquête nationale auprès des ménages (ENM) de Statistique Canada, le Village comptait autour de 12 067 résidents en 2006 (Hinrichs, 2011 :46). La distribution de la population selon les sexes se distingue nettement par rapport à l'ensemble de Montréal : 60,7 % de la population est de sexe masculin dans le Village, comparativement à la moyenne de 48,1 % (*Ibid.*, 49). Autrement dit, il y a une forte concentration d'hommes dans le secteur. Par ailleurs, 70,5 % des ménages sont composés de personnes vivant seules, alors que cette proportion est de 43,1 % à l'échelle montréalaise (*Ibid.*, 51). De plus, le taux de ménage avec des enfants atteint 10,5 % dans ce secteur, alors que la moyenne pour Montréal est de 23 % (*Ibid.*, 49). À cet égard, on dénombre un pourcentage plus élevé de personnes âgées de 15 ans et plus, comparativement au reste de la ville.

En résumé, les données indiquent un pourcentage élevé d'hommes célibataires avec une faible présence d'enfants dans le secteur (Hinrichs, 2011 : 53). Ces résultats

tendent à suggérer qu'une partie de la population qui habite le Village possède les caractéristiques d'un mode de vie homosexuel :

the data supporting this conclusion includes an increasing percentage of males in the Village since 1971, an increasing percentage of single males in the Village, smaller household size in the Village compared to Montreal, a higher percent of persons over the age of 15 (Hinrichs, 2011 : 53).

2.1.4 La dimension commerciale du Village

L'activité commerciale du Village se concentre autour de la rue Sainte-Catherine Est aux limites de la rue Saint-Hubert à l'ouest et l'avenue Papineau à l'est (Fig. 2.2). Fait à noter, la rue Amherst accueille de plus en plus des commerces et des services destinés à la communauté gaie. En ce qui concerne sa morphologie, la rue Sainte-Catherine Est se distingue par un bâti relativement dense, contigu, de trois à quatre étages. Elle s'insère dans un cadastre orthogonal. Le plus souvent, les rez-de-chaussée, et parfois les premiers étages, sont occupés par des commerces, les étages supérieurs étant occupés par des logements; ce qui en fait un secteur possédant une grande mixité de fonctions (Pawlas, 2011: 90).

Le Village est davantage un lieu de passage et de consommation qu'un espace réservé à l'action communautaire. Pour s'en convaincre, nous nous appuyons sur les propos de Connil : « Il [le Village] est devenu un espace de consommation où l'esprit associatif semble avoir laissé peu à peu la place à des intérêts mercantiles » (Connil, 2000 : 11). Contrairement aux commerces, la présence d'associations gaies n'est pas concentrée le long de la rue Sainte-Catherine Est à cause du foncier élevé (spéculation foncière) : « [...] presque tous les organismes communautaires ont quitté le voisinage pour s'installer plus au nord, là où les loyers sont moins chers, ce qui renforce l'allure commerciale [...] de l'ensemble du Village » (Demczuk et Remiggi,

1998c : 400). On note un nombre relativement restreint de lieux associatifs²⁴ situés dans le quadrilatère du Village.

²⁴ Parmi les quelques services communautaires en présence, on peut citer l'église et le centre paroissial Saint-Pierre-Apôtre, la Maison Plein Coeur, les Archives gaies du Québec (AGQ), le Centre Communautaire Gai et Lesbienne de Montréal (C.C.G.L.M.) et l'Astérisk.

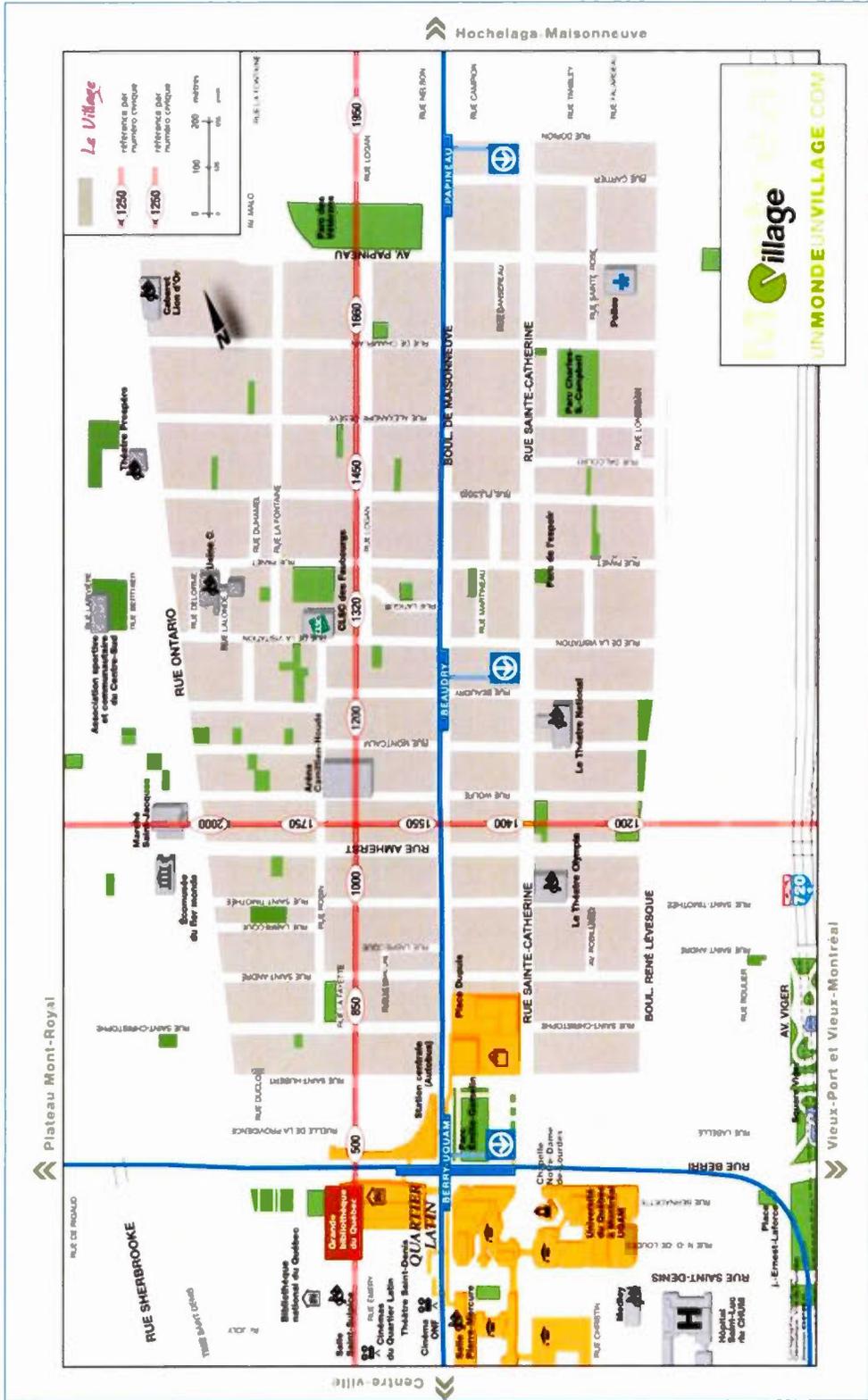


Figure 2.2 Le Village, un pôle commercial
 Source : La Société de Développement Commercial du Village (2012). Nos services. Carte et transport

L'investissement progressif du quartier par la population gaie va renforcer l'expansion et la visibilité du Village en tant qu'espace d'appartenance. Par ailleurs, au cours des années 90, on observe une expansion continue du Village, c'est-à-dire la croissance du nombre d'établissements et une plus grande mixité des types de commerces et de services (Demczuk et Remiggi, 1998c :399). Conséquemment, cette diversification a contribué à rendre l'homosexualité plus visible dans la société québécoise.

En 1994, le groupe d'action Act-Up, une association de lutte contre le sida, prend possession d'une partie de terrain appartenant à la Ville, coin sud-ouest de la rue Sainte-Catherine Est à l'intersection de la rue Panet, et y installe une affiche : « Parc commémoratif des personnes mortes du sida au Québec ». En 1997, on assiste à l'inauguration officielle de ce lieu public²⁵ (Fig. 2.3). Le Parc de l'Espoir est un lieu de rassemblement pour rendre hommage à la mémoire des victimes de cette maladie.



Figure 2.3 Le Parc de l'Espoir

Source: © Philippe Lecavalier, décembre 2011

²⁵ Marc Pageau, architecte et membre d'Act-Up, conçoit les installations en granit, symbolisant la permanence du deuil et l'inspiration à poursuivre la lutte contre le VIH/sida. (Non signé, 2012b :21).

En 1999, la Société des Transports de Montréal a rénové l'entrée du métro Beaudry pour repeindre sa devanture aux couleurs du drapeau gai et conséquemment, cette station est devenue « la première au monde à voir son édicule arborer fièrement l'arc-en-ciel, symbole de la fierté gaie » (Non signé, 2012c : 24) (Fig. 2.4). Depuis les années 1990, on observe le développement de lieux de plus en plus vastes et de plus en plus fréquentés, c'est-à-dire l'apparition de complexes festifs et nocturnes: Sky Pub (1994), Bourbon²⁶ (1995), Parking (2000) ou Unity (2002) (Giraud, 2013 : 41-42). Plus récemment, l'ouverture du complexe L'Apollon-Katacombes en 2011 (Lévesque, 2012 : 36). Selon Yves Lafontaine, rédacteur-en-chef du magazine *Fugues*, les bars du Village ont connu une période de mutation à la croisée des années 2000 :

[...] L'évolution dans les bars du Village ne s'est pas faite seulement sur le plan esthétique. Deux grandes tendances, apparemment opposées, sont apparues : la spécialisation et la diversification. Les plus petits bars se sont spécialisés par catégories d'âge, par style de musique, par leur ambiance en général, leur clientèle, leur décor. Au même moment se construisaient les gigantesques complexes multifonctionnels – le Complexe Bourbon, le Drugstore, et le Sky – comprenant plusieurs bars à thèmes, des cafés, des restaurants et des commerces connexes, offrant le concept « tout sur un même toit » (Lafontaine, 2002: 68).

Par ailleurs, l'arrivée de ces immenses complexes a bénéficié aux autres bars du Village. En effet, l'attraction engendrée par ces établissements amène en retour un va-et-vient plus important à l'intérieur du quartier.

²⁶ Le complexe Bourbon est le premier du genre destiné à la communauté gaie au Village. Apparu au début des années 90, on y retrouvait des restaurants, des bars et un hôtel regroupés dans le même édifice (Yates et Charest, 2015 : 4). Toutefois, il est à noter que l'établissement a fermé en 2014, suite à l'avis d'éviction reçu par les commerçants occupants.

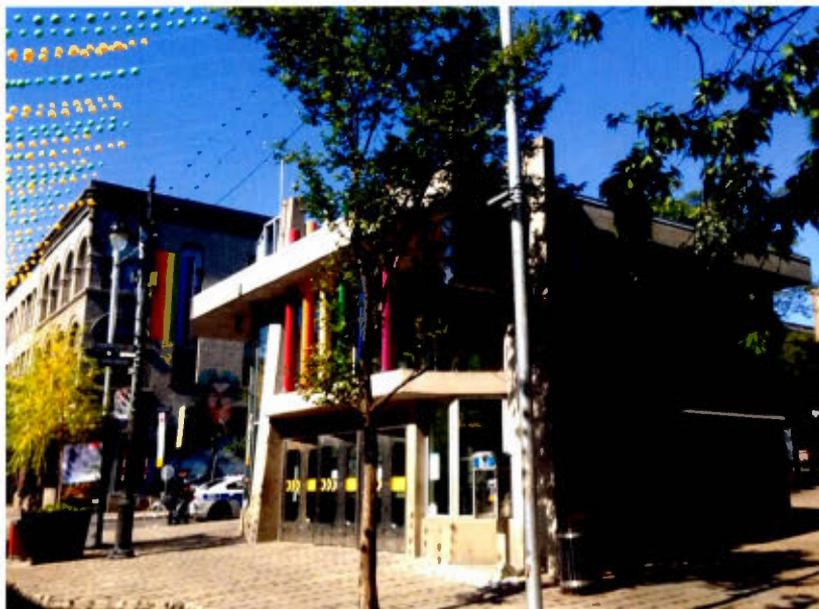


Figure 2.4 La station de métro Beaudry
Source : © Philippe Lecavalier, août 2017

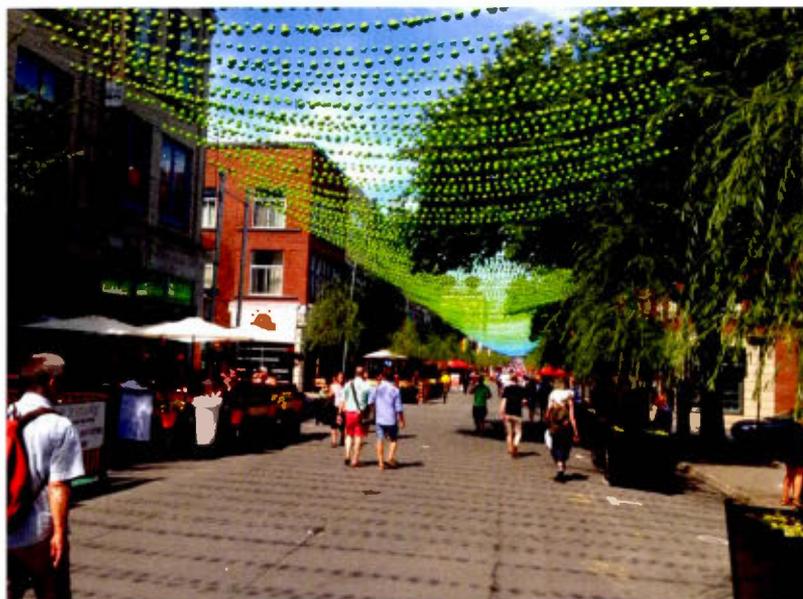


Figure 2.5 La rue Sainte-Catherine Est et les terrasses l'été au Village
Source : © Philippe Lecavalier, juillet 2017

Il importe de rappeler que le Village est essentiellement un regroupement de commerçants qui ont, au cours des années 1980, ouvert des bars et les discothèques. La décennie suivante, les entrepreneurs du Village développent leurs structures commerciales. En guise d'illustration, la Chambre de commerce gaie du Québec (C.C.G.Q) a été fondée en 1997 dans le but de promouvoir et défendre les intérêts de la communauté d'affaires gaie et lesbienne du Québec et de favoriser le rayonnement de ses membres (Godfrind, 2000 : 52). Plus tard, en 1999, les gens d'affaires du Village créent l'Association des commerçants et professionnel du Village (ACPV). Une des particularités de l'ACPV c'est qu'elle reposait sur la contribution volontaire de ses membres à l'égard du développement économique du quartier.

Conséquemment, en l'absence de financement, l'organisme décline progressivement et disparaît pour laisser place à la Société de Développement Commercial (SDC) du Village. En février 2005, les commerçants du Village ont participé à un plébiscite (référendum) pour se prononcer sur la mise en place d'une SDC: « ils étaient 81 commerçants à voter en faveur tandis que 31 s'y sont opposés, ce qui représente 73 % du vote » (Passiour, 2005 :14). Guy Corriveau, consultant pour les commerçants a dit : « ce vote est significatif et démontre indéniablement une volonté de changement dans le quartier » (*Ibid.*). Une SDC est une entité reconnue, à savoir un regroupement de commerçants, ayant comme mandat d'augmenter le nombre de clients potentiels et d'améliorer leur expérience, dans un environnement agréable et sécuritaire. L'article 458.2 de la *Loi sur les cités et villes* définit la société de développement commercial comme suit :

Ces entreprises autonomes à but non lucratif, qui regroupent tous les gens d'affaires (commerçants, professionnels et entreprises de services) implantés dans un périmètre défini, ont pour finalité la prise en main du développement économique d'une zone déterminée (centre-ville, artère commerciale...) (Gouvernement du Québec, 2009 : 10).

L'organisme en soi représente un levier économique pour assurer la vitalité d'une artère commerciale. L'association est dotée d'un conseil d'administration qui regroupe des gens d'affaires, des élus et des représentants du SPVM (Service de Police de la Ville de Montréal). Le territoire de la SDC du Village couvre, d'une part, la rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Berri et Cartier, et d'autre part, la rue Amherst, entre le boulevard René-Lévesque et la rue Robin. En incluant l'édifice de la « Place Dupuis²⁷ », la SDC regroupe près de 300 commerçants. Son financement provient de la cotisation obligatoire de tous ses membres²⁸, des subventions et des commandites privées.

Pour accroître l'achalandage de la clientèle et les bénéfices associés, la SDC propose des projets novateurs, tels que la piétonisation estivale, des installations artistiques et des partenariats avec les résidents et les commerçants du milieu. Néanmoins, la transformation majeure associée à la création de la SDC du Village est sans contredit l'aménagement temporaire d'un espace piétonnier.

Selon Annette Fehr (2003), l'aménagement d'espaces piétons en Europe comme en Amérique du Nord, s'inscrit dans les efforts de revitalisation des quartiers centraux : « pour des questions de transport, pour améliorer le commerce, en particulier la promotion du centre-ville, pour créer une certaine ambiance ou pour améliorer l'environnement naturel » (Fehr, 2003: 25, cité dans Pawlas, 2011: 21). Autrement dit, l'auteure explique que la piétonisation est une manière alternative de redonner vie aux centres-villes.

²⁷ À l'extrémité ouest du Village, à l'intersection des rues Sainte-Catherine Est et Berri, l'édifice de la «Place Dupuis » regroupe divers commerces au rez-de-chaussée, des espaces à bureau ainsi qu'un hôtel, le Gouverneur.

²⁸ Dès 1980, en vertu de la *Loi sur les cités et villes* ainsi que le Code municipal, le gouvernement québécois reconnaît l'existence des SDC. Tout commerçant situé sur le territoire d'une SDC est automatiquement membre et bénéficie des services offerts par sa SDC. Ce n'est que le 29 mars 2005 que le Village s'est doté d'une SDC. En 2005, on dénombrait 16 SDC sur le territoire montréalais.

Le projet d'espace piétonnier a vu le jour avec la tenue des premiers *Outgames*²⁹ à Montréal en juillet 2006. La SDC en collaboration avec la Ville de Montréal ont fermé temporairement la rue Sainte-Catherine Est, de la rue Saint-Hubert à l'avenue Papineau pour une période de 12 jours. Victime de son succès, les piétons ont repris possession de l'artère commerciale l'année suivante pour six fins de semaine consécutives. La réussite des fermetures à titre expérimental en 2006 et 2007 a permis aux commerçants et à l'administration municipale d'aller de l'avant avec ce projet.

L'inauguration officielle d'une zone piétonne au Village remonte donc à l'été 2008, avec la collaboration d'Aires Libres³⁰. Au cours de cet événement saisonnier, la rue Sainte-Catherine Est entre la rue Berri et l'avenue Papineau est fermée à la circulation automobile et plusieurs œuvres artistiques y sont exposées sur une distance de 1.2 km (Aires Libres, 2017: np). En l'absence de trafic motorisé donc, les propriétaires de restaurants, de cafés et de bars peuvent installer des terrasses; on en dénombre en moyenne une soixantaine (voir Fig. 2.5). Depuis l'édition de 2011, près de 170 000 boules roses³¹ de plastique recyclé sont suspendues au-dessus de l'artère commerciale. Cette installation artistique est une signature de l'architecte paysagiste Claude Cormier. En 2017, Aires Libres a tenu sa dixième édition (Fig. 2.6) pour une durée prolongée de cinq mois (du 4 mai au 25 septembre).

²⁹ Les jeux gais (*Outgames*) ont été créés par l'Américain Tom Waddell, médecin spécialiste des maladies infectieuses et décathlonien aux jeux Olympiques de Mexico en 1968. Les premiers jeux ont été organisés à San Francisco, en 1982. La pertinence de ces événements visait à rompre avec l'image stéréotypée de l'homosexuel efféminé et permettre à la communauté gaie de s'affirmer fièrement et en toute visibilité (Connil, 2000 : 13).

³⁰ Aires Libres est un organisme à but non lucratif (OBNL) créé pour gérer l'animation sur la rue piétonne grâce à une programmation *écoartistique* (Pawlas, 2011: 109). Chaque année, Aires Libres offre une sélection d'installations artistiques regroupées sous un thème différent.

³¹ Le rose est la couleur fétiche de l'artiste ayant exposé d'autres œuvres, notamment au palais des congrès.

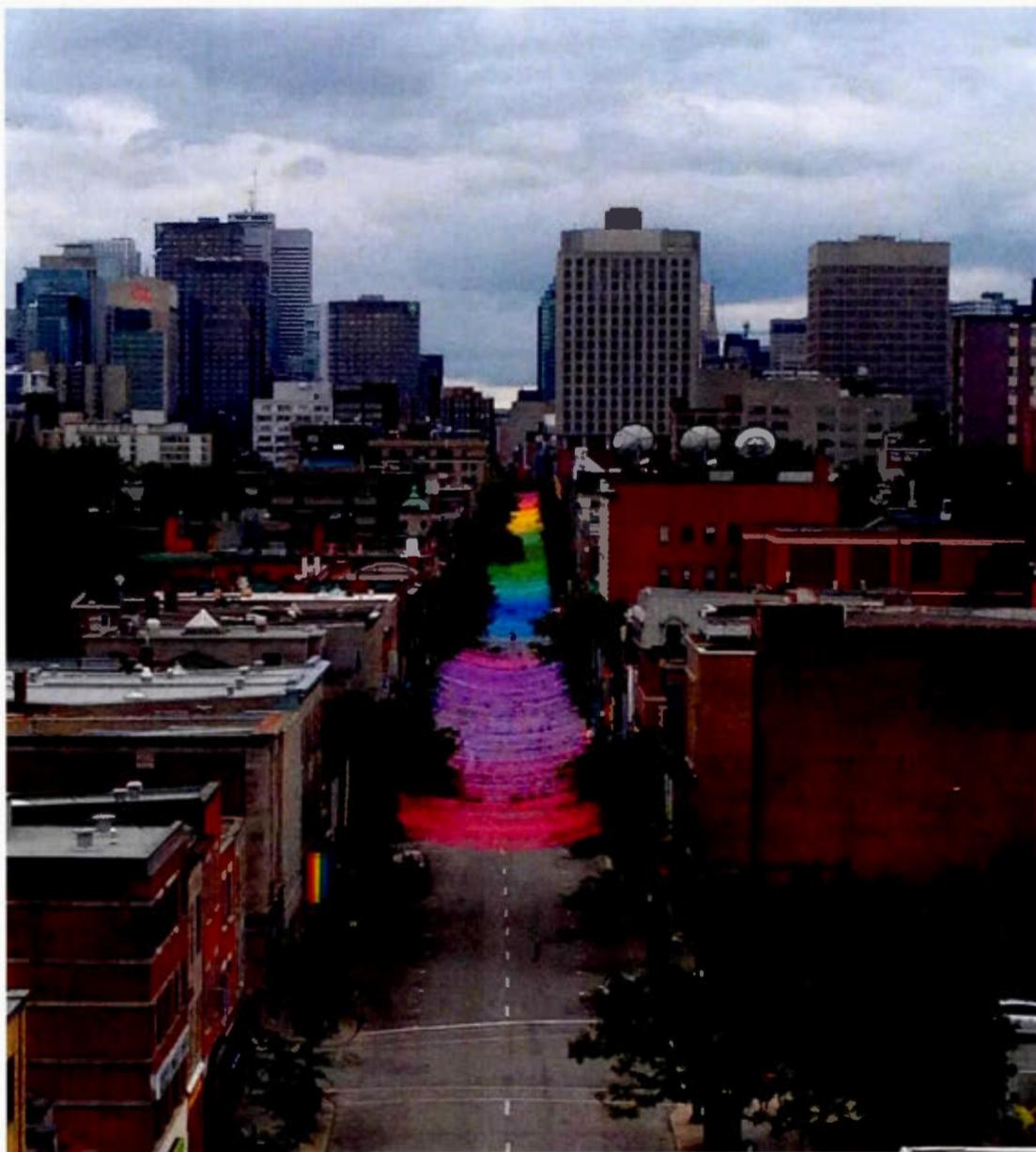


Figure 2.6
La rue Sainte-Catherine Est piétonne³² l'été dans le Village, vue du pont Jacques-Cartier
Source : © Philippe Lecavalier, juillet 2017.

³² Pour l'édition de 2017, Claude Cormier, le concepteur principal, a proposé une nouvelle mouture de boules suspendues. En effet, pour la première fois, la couleur rose est complétée par les autres couleurs (déclinées en trois teintes) du drapeau arc-en-ciel, soit 18 couleurs différentes se déployant au-dessus de la rue Sainte-Catherine Est (Aires Libres, 2017).

2.1.5 Une destination touristique

Au tournant des années 2000, Montréal devient, selon Connil (2000 :11), une destination gaie internationale de premier plan : « la ville de Montréal est devenue, à l'échelle mondiale, une ville modèle en matière de tourisme gai ». L'auteur fait valoir que l'attrait touristique de la métropole se compare à celui des autres grandes villes *gay friendly* que sont New York, Boston, Paris, Londres ou Sydney (*Ibid.*, 12). L'émergence de Montréal comme pôle touristique gai est attribuable à la stratégie de marketing de Tourisme Montréal³³, d'une part, et d'autre part, aux entrepreneurs du Village et leurs structures commerciales (*Ibid.*). Plusieurs événements annuels s'inscrivent dans le calendrier gai montréalais qui « attirent surtout des hommes de différents points du Canada, des États-Unis et même d'Europe » (Ray, 2004 : 71). Le tableau 2.1 fait état de la programmation des festivités et événements du Village pour l'année 2012.

³³ Tourisme Montréal est un organisme privé à but non lucratif créé en 1919 et incorporé en 1924. Il regroupe plus de 750 membres et partenaires de l'industrie touristique montréalaise, qui partagent son objectif visant à promouvoir Montréal comme destination touristique auprès des clientèles extérieures. (Tourisme Montréal, 2016).

Tableau 2.1
Festivités et événements annuels du Village gai

Festivité/Événements	Description et retombées pour le Village
Bad Boy Club Montréal (BBCM)	Depuis 1991, la fondation BBCM a pour mission de créer des événements de calibre international pour attirer des participants du monde entier. Les revenus générés sont redistribués en partie pour soutenir des causes, et en particulier celle du sida. La fondation est promotrice de 5 événements majeurs, notamment Le Bal en Blanc et le Black and Blue ³⁴ .
Aires Libres	Projet-pilote instauré officiellement à l'été 2008 par les commerçants du Village. La rue Sainte-Catherine devient piétonne durant l'été : installation de terrasses et d'un décor artistique.
Festival International Montréal en Arts (FIMA)	Fondé en 1999, le FIMA offre aux visiteurs l'occasion de rencontrer les artistes issus de toutes les disciplines des arts visuels. La GaleRue d'art s'étend sur plus d'un kilomètre sur la rue Sainte-Catherine Est, fermée à la circulation dans le Village. 300 artistes visuels d'un peu partout au Canada exposent leurs œuvres durant 5 jours et attirent plus de 450 000 visiteurs dans le Village.
Divers/Cité	Depuis 1993, la fête gaie de Montréal Divers/Cité est une manifestation artistique populaire, moderne et avant-gardiste. Ce festival présente des événements à grand déploiement au cœur du Vieux-Port de Montréal depuis 2012. Il attire des milliers de touristes LGBT provenant de partout à travers le monde pour une période de 7 jours consécutifs. Plusieurs événements thématiques sont également organisés dans les différents bars et salles de spectacles du Village.
Fierté Montréal	Depuis 2007, formée à l'initiative du milieu communautaire, Fierté Montréal organise la Journée communautaire et le Défilé gai et lesbienne de Montréal. La Journée communautaire réunit sur la rue Sainte-Catherine piétonne des centaines d'équipes sportives locales, groupes culturels et religieux ainsi que des organisations LGBT.
Image+Nation	Créé en 1987, ce festival international de cinéma LGBT propose 11 jours de programmation à la fin octobre-début novembre. L'événement attire des touristes et des artisans du cinéma LGBT à Montréal dans une période touristique plus tranquille, soit l'automne.

Source : Société de Développement Commercial (SDC) du Village, 2012.

³⁴ En octobre, au congé de l'Action de grâce, la fête du Black & Blue fait partie d'un circuit party rave. Quant à son homologue le Bal en Blanc, celui-ci a lieu durant le congé pascal, au printemps.

En 2011, dans l'article « Montréal ville ouverte aux gais : les villes s'arrachent le tourisme rose », les données de Tourisme Montréal révèlent que « 8 % des quelque 7 millions de touristes qui viennent chaque année à Montréal sont homosexuels. Leurs dépenses représentent toutefois 12 % des revenus du tourisme, ce qui laisse entendre qu'ils dépensent plus que les autres » (Béland, 2011 :A8). Ainsi, les retombées économiques du *tourisme rose*³⁵ sont considérables pour la Ville et son Village gai. Toutefois, l'on doit se demander si cette prospérité économique n'a pas engendré de sérieuses conséquences sur le plan linguistique.

En effet, même si le tourisme gai constitue un marché porteur pour Montréal, certains journalistes estiment que les entrepreneurs gais ont mis trop d'emphase sur l'anglais. Dans un article intitulé « Voyage au pays du tourisme gay » : « l'omniprésence de l'anglais au sein du Village gay [*sic*], une action commerciale visant sans détour les touristes américains, irrite les francophiles » (Allard, 2000 : B1). Cette critique vis-à-vis la démarche mercantile des propriétaires de commerces ne provient pas uniquement des chroniqueurs. « Si cette nouvelle tendance à l'anglicisation vise à rejoindre un maximum de touristes américains, ne risque-t-elle pas à l'inverse de provoquer la grogne chez les francophones qui perdent ainsi leur référent identitaire ? », s'interrogent Demczuk et Remiggi (1998c :403).

En 2006, Montréal a été la ville-hôte qui a accueilli les premiers Outgames mondiaux, connus aussi sous l'appellation Rendez-Vous Montréal. Le bien-fondé de cet événement sportif est défendu par Connil (2000 :13) : « soucieuses [les villes candidates] de montrer une image et de prouver un accueil ouvert et respectueux envers les gais et les lesbiennes du monde entier ».

³⁵ Le « tourisme rose » renvoie aux voyageurs gais fortunés. Le terme se conjugue aussi avec l'expression « argent rose ». Selon Remiggi (1998a : 282; 2000 :33), cette idée stéréotypée et de plus en plus répandue est que les gais disposeraient d'un énorme pouvoir d'achat, parce qu'ils sont des hommes célibataires et sans charges familiales.

Dans l'optique d'accroître et de développer de nouvelles clientèles, Tourisme Montréal a ajouté un nouveau créneau de voyageurs en 1995 : les touristes gais (Bellerose et Perrier, 2000 : 50). Par ailleurs, le Village a été reconnu en tant que pôle touristique montréalais la même année. Une étude réalisée par Tourisme Montréal (1999) souligne que « les gais font partie des nouvelles clientèles touristiques urbaines qui voyagent plus aujourd'hui par identité et centre d'intérêt commun que par choix initial de destination géographique » (Connil, 2000 :12). En plus de mener des recherches quantitatives sur les divers segments de la clientèle gaie et leurs besoins, Tourisme Montréal entreprend d'autres actions pour promouvoir la Ville de Montréal comme destination des homosexuels, telles que des campagnes de publicité, des commandites, des présences lors de défilés de la fierté gaie ou des congrès homosexuels.

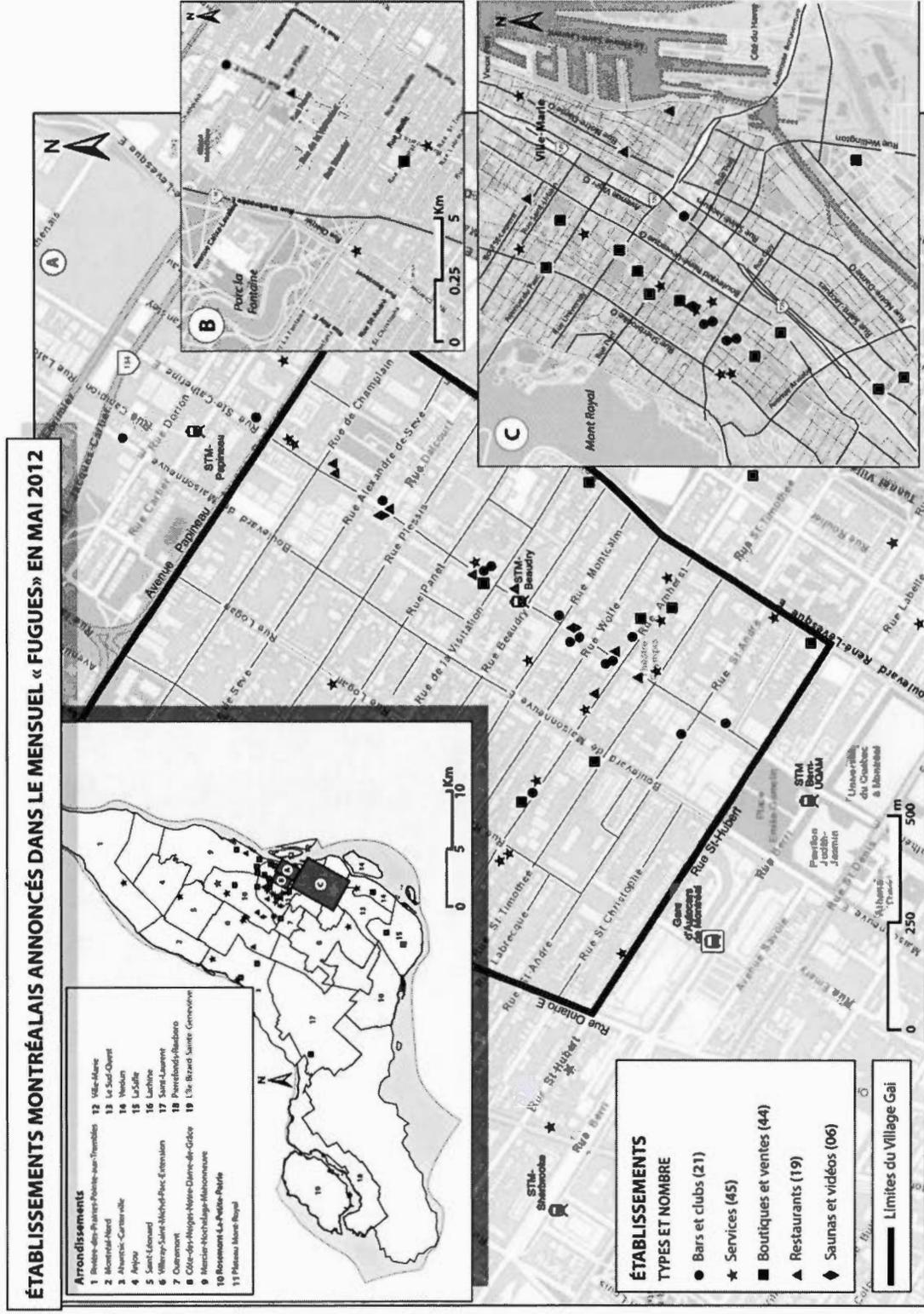
2.1.6 Enquête exploratoire de terrain: les résultats

Afin d'approfondir notre connaissance du quartier, nous avons entrepris un travail de terrain, entre les mois de mai et octobre 2012. Nous avons effectué trois collectes de données, à savoir la confection d'une carte de localisation, l'exploration de la typologie commerciale du Village, deux opérations suivies de nombreuses séances d'observations directes.

2.1.6.1 Carte de localisation

Les données sont présentées à la Figure 2.7 et au Tableau 2.2.

Figure 2.7



Conception : Mourad Djaballah, janvier 2017. © Collecte de Philippe Lecavalier, mai 2012
 Département de géographie, UQAM

Tableau 2.2
136 établissements montréalais annoncés dans le mensuel *Fugues* de mai 2012,
regroupés par secteurs géographiques

Types d'établissements	Secteurs géographiques de Montréal											
	Village gai		Centre-ville ³⁶		Plateau-Mont-Royal		Autres secteurs de la Ville de Montréal		Total			
	Nombre	(%)	Nombre	(%)	Nombre	(%)	Nombre	(%)	Nombre	(%)		
Professions et services	20	33.3	10	41.7	8	40.0	7	21.9	45	33.1		
Boutiques et ventes	9	15.0	9	37.5	6	30.0	20	62.5	44	32.4		
Bars et clubs	19	31.7	1	4.2	0	0.0	1	3.1	21	15.4		
Restaurants	9	15.0	3	12.5	4	20.0	3	9.4	19	14.0		
Saunas et vidéos	3	5.0	1	4.2	2	10.0	1	3.1	7	5.1		
Total	60	44.1	24	17.6	20	14.7	32	23.5	136	100.0		

Source: *Fugues*, Montréal, Nitram, vol. 29, no 2, mai 2012, 202 p.

³⁶ Tel que vu dans la sous-section 2.1.1, le Village gai fait partie administrativement du centre-ville montréalais. Cependant, par souci de précision, nous avons préféré séparer la ville-centre de Montréal et le Village en deux secteurs géographiques distincts.

Un peu moins de la moitié (44,1 %) des commerçants et professionnels annoncés sont regroupés dans le Village. La presque totalité des « Bars et clubs » et la majorité des « Professions et services », des « Restaurants », et des « Saunas et vidéos » sont localisés dans ce secteur de la ville. Cela dit, cette concentration de commerces au Village forme un noyau à l'échelle du territoire montréalais. Les « Professions et services » d'une part (33,1 %), et les « Boutiques et ventes » (32,4 %), d'autre part, représentent à eux seuls, plus de la moitié (65,5 %) des annonces du magazine. Ces deux types d'établissements sont dispersés à l'échelle de la ville et figurent parmi les types d'établissements les plus populaires par secteurs géographiques.

Cette analyse rejoint celle effectuée antérieurement par Remiggi (2000 :33) : « certes, il y a une panoplie d'endroits en ville où les gais peuvent se divertir et faire leurs achats, mais l'éparpillement spatial de ces commerces fait en sorte qu'ils ne peuvent servir de point de ralliement pour la communauté ». L'interprétation de la carte nous indique clairement la présence d'un agrégat, voire un noyau de commerces sur le site du Village. Il n'en demeure pas moins que le Village représente un pôle important de commerces gais, en particulier les «Bars et clubs», les «Restaurants» et les «Saunas et vidéos» ; ils constituent les principaux lieux de sorties nocturnes à Montréal pour les hommes gais.

2.1.6.2 Typologie commerciale

Les commerces du Village sont très diversifiés; il existe différents types d'établissements pour desservir les hommes gais (montréalais et touristes) et aussi la communauté locale, à savoir les résidents du Centre-Sud et ceux qui y travaillent. On

notera la présence d'une population de travailleurs (la Cité des ondes³⁷) qui viennent se restaurer durant leur pause ou après le travail. Ainsi, l'achalandage est partagé entre les résidents, les travailleurs du quartier et la population gaie. En fin de journée, la dimension festive s'affirme de plus en plus avec l'ouverture des bars et des discothèques, lieux de sortie nocturne pour les gais.

Tableau 2.3
Distribution des commerces du Village, classée par type d'établissement, sur les rues Sainte-Catherine Est et Amherst, en 2012

Types d'établissements	Nombre	(%)
Boutiques et ventes	53	26.0
Professions et services	53	26.0
Restaurants	61	30.0
Cafés	10	5.0
Bars et clubs	22	10.8
Saunas et vidéos	5	2.5
Total	204	100.0

Source: Philippe Lecavalier, dimanche le 20 mai 2012

Le tableau 2.3 montre qu'un peu plus de la moitié (52 %) des établissements du Village sont constitués de commerces de proximité, de commerces de détail et de services. Les autres établissements sont axés sur les loisirs et le divertissement. À cet effet, on y observe un nombre important de restaurants, suivi en nombre décroissant : des bars et clubs, des cafés et des saunas et vidéos. Les deux derniers types de

³⁷ Les sièges sociaux de grandes chaînes télévisuelles, tels que Radio-Canada-CBC, TVA, CTV et Global ainsi que de nombreuses stations radiophoniques privées s'y trouvent (Hinrichs, 2011:78).

commerces constituent des lieux de rencontres conviviales ou de sociabilité pour les gais. Enfin, les lieux de rencontre sexuelle se font plus rares.

Outre sa fonction commerciale, le Village, en tant qu'espace d'affirmation collective a contribué à la visibilité de la communauté gaie dans la société québécoise :

[...] en rendant l'homosexualité masculine clairement visible dans l'espace urbain, le Village a obligé la société montréalaise à faire un premier pas, aussi modeste soit-il, dans sa reconnaissance des réalités sociales de la communauté gaie [...] Il est un puissant symbole, pour la toute première fois dans l'histoire de l'homosexualité montréalaise et québécoise, de l'affirmation de la collectivité gaie [...] Le Village est un acquis incommensurable – pour la communauté gaie d'abord, mais aussi pour l'ensemble de la société (Remiggi, 1998a : 284).

2.1.6.3 Qui fréquente le Village gai ?

Nous avons effectué plusieurs séances d'observation dans le but d'identifier les populations qui fréquentent le Village. Concrètement, nous voulions observer le poids relatif des hommes gais par rapport aux autres populations (piétons, clients, etc.) qui fréquentent le Village. Il faut mentionner que nous voulions aussi comparer principalement l'affluence et les caractéristiques des piétons/clients pendant *Aires Libres* et une fois que cet événement est terminé.

À la lumière de nos observations, nous avons relevé cinq phénomènes: 1) pendant la piétonisation, on note une présence importante le jour de familles et de couples hétérosexuels; 2) un rajeunissement de la population en fin de journée ; 3) les jeunes gais se rassemblent essentiellement dans les boîtes de nuits/discothèques; 4) la visibilité homosexuelle³⁸ est plus évidente le soir et la nuit; et enfin, 5) les cafés et les

³⁸ La visibilité homosexuelle est observable dans l'espace public de la rue par l'entremise des deux indicateurs suivants : des hommes qui se tiennent par la main ou qui s'échangent un baiser. En effet, il demeure difficile sans ces indicateurs d'identifier une personne homosexuelle.

bars/*cocktail lounges* sont des lieux d'homosociabilité achalandés majoritairement par des hommes plus âgés. Les clientèles et les usagers du Village sont influencés non seulement par la piétonisation estivale, mais aussi avec le cycle temporel des journées : diurne et nocturne. Le Village est un lieu de rassemblement destiné aux gais, mais fréquenté aussi par une population diversifiée.

2.2 Revue de presse ³⁹

Après avoir décrit le contexte territorial de notre objet d'étude, la deuxième partie de ce chapitre présente un dossier de presse sur le Village pour la période couvrant 2000 à 2012. Près d'une quarantaine d'articles ont été recensés dans la presse généraliste montréalaise et les médias⁴⁰ écrits de la communauté gaie afin de mieux décrire l'évolution de ce quartier. D'ailleurs, nous avons sélectionné les articles autour des deux thèmes suivants: 1) le Village connaît des problèmes ; et 2) les sorties gaies à l'extérieur du Village. Cela dit, nous proposons de retracer de plus près - en ordre chronologique - ces deux réalités sociales auxquelles est confronté ce territoire.

2.2.1 Le Village gai de 2000 à 2005 : une situation de laisser-aller

Au cours de notre recherche documentaire, nous avons remonté dans le temps jusqu'à la fin de l'année 2000. Le premier article sur lequel nous sommes tombés fait référence à la dégradation du patrimoine bâti au Village. En entretien avec Carle Bernier-Genest, chroniqueur à *RG*, Sammy Forcillo, conseiller municipal, s'inquiète

³⁹ Pour connaître les références complètes de la revue de presse, se référer à la section qui y est dédiée dans la bibliographie à la fin du mémoire.

⁴⁰ La citation de Denis Daniel Boullé, chroniqueur au magazine *Fugues*, est intéressante afin de justifier la pertinence des médias gais: « La presse gaie agit comme regard collectif posé sur ce que nous sommes, et est constitutive de notre identité. Qu'on s'y retrouve ou non, elle pose par sa simple existence les questions essentielles sur notre devenir collectif et individuel » (Boullé, 2008 : 12).

de l'avenir du Village et décrit les difficultés auxquelles est confrontée sa trame commerciale:

Le développement sur Sainte-Catherine souffre de quatre plaies. Le cinéma Électra et le trou laissé par l'incendie du Crystal; l'ancien bureau de poste en face de la station de métro, qui laisse un nouveau vide; la Station C, pourtant magnifique et, enfin, le Ouimétoscope, dont l'intérieur est rénové, mais qui est toujours inutilisé. Ces quatre éléments retardent le développement de la rue et laissent une impression de laisser-aller, malgré tous les efforts autour (Bernier-Genest, 2000 :16-17).

Le témoignage du politicien dénonce ainsi l'allure vétuste de l'environnement bâti causée par l'inoccupation commerciale.

En 2003, Mali Ilse Paquin a publié dans *La Presse* un article intitulé « Nightlife au Village. Rien de bien rose sous la lune ». La journaliste s'appuie sur une étude de Tourisme Montréal pour constater une baisse d'affluence de voyageurs gais au cours de la dernière saison estivale.

La métropole a connu son pire été en 10 ans quant au nombre de touristes. Là où le bât blesse pour les commerces gais, c'est que cette baisse s'est traduite par une diminution de près de 14% du nombre de touristes américains. Une très mauvaise nouvelle en soi (Paquin, 2003: ACT5).

Par ailleurs, la même publication annonce qu'une génération de gais serait de moins en moins présente au Village, à cause de leur avancée en âge :

Le vieillissement de la population homosexuelle représente une menace imminente pour les boîtes de nuit. Puisque les besoins de la génération des baby-boomers évoluent, ces derniers désertent peu à peu les pistes de danse et développent une préférence pour les soirées au restaurant ou au théâtre (*Ibid.*)

En août 2004, à la lecture de l'article « Ce Village négligé », Alain Bouchard, rédacteur en chef à *RG*, nous fait part de ses observations au cours du dernier défilé

de la Fierté gaie. D'une part, il a constaté que les gais y étaient moins nombreux qu'à l'habitude :

il semble que le Village a été déserté par la foule festive [...] Les gais ont-ils boudé les bars et les restos du Village ? Difficile de l'affirmer, mais au hasard de conversations, on semble prendre conscience que les gais commencent à migrer hors Village [...] (Bouchard, 2004: 5).

D'ailleurs, Bouchard n'est pas le seul à remarquer une désaffection de la clientèle gaie à l'égard de ce quartier, comme nous l'indiquent ces deux titres évocateurs cités respectivement dans *La Presse* et *RG* : « Les commerçants du Village veulent reconquérir les gais » (Normandin, 2004 : 11) et « On veut ramener les gais dans le Village » (Hamel, 2004 :9). En terminant, Bouchard exprime d'autre part des commentaires peu élogieux pour qualifier le Village:

Il n'est pas nécessaire d'emprunter les ruelles pour voir les déchets joncher le sol. Le Village est sale, [...] Il faudrait qu'on bouche aussi les trous dans les rues, les trottoirs. Y a-t-il des fleurs dans le Village ? [...] Le petit bout de Sainte-Catherine- Village croupit sous le béton et la rouille, le «cimetière» au coin de Sainte-Catherine et Panet en étant la caricature dispendieuse [...] (Bouchard, 2004: 5).

Dans une lettre d'opinion, un résident du Centre-Sud critique également le paysage défraîchi de l'artère commerciale où plusieurs édifices auraient besoin de modernisation.

Il faut avouer que ce n'est pas le quartier le plus attirant de Montréal [...] en déambulant sur Sainte-Catherine, on remarque une certaine tristesse dans les façades de plusieurs bâtiments. Beaucoup de ces édifices sont sales et sans vie. Où sont passées les couleurs vives qui animent notre joli drapeau arc-en-ciel ? [...] J'ai l'impression que les commerçants ne sont fiers de le sortir que pour semaine de la fierté (Lavallée, 2004 : 9).

Dans un tout autre ordre d'idée, le Village est aussi affecté par une misère sociale, en particulier le vagabondage ainsi que la vente et la consommation de drogue. C'est

ce dont il est question dans l'article de Sylvain Linteau, chroniqueur à *RG*, qui interroge un propriétaire de gîte touristique à ce sujet. « Le Village est dans un état lamentable, sale, plein de revendeurs de drogue, d'itinérants à l'entrée de chaque commerce [...] Pourquoi les gais de Montréal doivent-ils vivre dans un endroit peu invitant ? », déplore-t-il (Linteau, 2004 :8).

2.2.2 La prise en main par la SDC du Village

En février 2005, dans un article de Nicolas Pommerleau, qui fait la promotion d'une société de développement commercial (SDC) dans le Village, un commerçant interrogé estime que « le Village se flétrit [...] l'avenir n'est pas très rose. [...] le secteur est négativement affecté par la perte de consommateurs, l'affaiblissement commercial, les fermetures d'entreprises, l'accroissement de la mendicité et du vagabondage », explique-t-il (Pommerleau, 2005 :16).

Compte tenu des difficultés citées dans l'article de Pommerleau, les entrepreneurs du Village se sont prononcés majoritairement pour l'implantation d'une SDC à l'hiver 2005. Comme nous l'avons indiqué dans la section précédente (2.1.4), la création d'une SDC au Village en mars 2005 représente un changement important dans le développement économique du quartier. En effet, cette association commerciale a permis l'inauguration d'un espace piétonnier avec ses installations artistiques sur la rue Sainte-Catherine Est durant l'été. Cette revitalisation de l'environnement bâti aurait contribué à hausser l'achalandage d'usagers et de clientèles dans le Village. Et pourtant, malgré les efforts déployés par la SDC et la Ville pour encourager sa vitalité économique, le Village semble présenter encore les mêmes signes de faiblesse.

2.2.3 Des difficultés persistent encore

En 2006, pendant l'été des Outgames, un article du *Devoir* de Lisa-Marie Gervais nous informait que les commerçants du Village se plaignent de ne pas faire de si bonnes affaires, malgré l'affluence des Montréalais et des touristes. « De l'avis de

Fouad El- Fakri, propriétaire de Folie en vrac, une petite épicerie en plein cœur du Village, les Outgames...ça ne change pas le monde. Il y a eu un plus grand va-et- vient sur la rue mais rien de miraculeux », a-t-il dit (Gervais, 2006 : a4). Partageant un point de vue similaire, Bouchard se montre plutôt sceptique quant à la zone piétonne dans le Village. Voici ce qu'il en pense dans son article publié en mai 2008 et qui s'intitule « Piétons recherchés »:

me semble un malheureux projet [...] cette formule piétonnière n'a jamais été un succès bœuf. [...] On peut penser, aussi que les gais et les lesbiennes se laisseront de déambuler main dans la main dans le milieu de la rue sur ce bout d'artère. Faut-il alors compter sur les touristes étatsuniens ? Leurs visites se raréfient depuis que le dollar est au pair (Bouchard, 2008 :4).

Dans une série d'articles sur la prostitution publiée dans *La Presse*, nous avons retenu le titre « Garçons de nuit ». Les hommes qui vendent leur corps dans la rue, voire les travailleurs du sexe, sont très souvent des toxicomanes ou des fugueurs :

Ils sont jeunes et viennent et reviennent chaque nuit dans les jardins fleuris du parc Charles-Campbell, dans le Village gai de Montréal. Noyés dans des vêtements trop grands pour eux, ils balancent leurs corps comme des canards fatigués. Leurs yeux vitreux implorant : emmène-moi pour calmer mon insatiable besoin de cocaïne, de speed, de crystal, de crack, d'ecstasy ou de marijuana [...] ce soir-là, sous la pleine lune et les étoiles, plusieurs silhouettes viendront frayer dans ce petit parc [...] La nuit, c'est le haut-lieu de la prostitution masculine montréalaise dans ce qu'elle a de plus sulfureux (Clément : 2008 : PLUS4).

Cette pratique engendre des problèmes de toxicomanie, comme la consommation de drogues illicites.

En 2009, André-Constantin Passiour, chroniqueur à *Fugues*, interviewait Bernard Plante, le directeur général de la SDC à l'égard de la zone piétonne : « ces réalisations [Aires Libres] de la SDC ont injecté de l'adrénaline au Village [...] qui, autrement vivrait une période dépressive, surtout dans la situation économique actuelle »

(Passiour, 2009b : 16-18). Cependant, l'année suivante, en 2010, l'article « Rue piétonne. Les gens ne sont pas tous satisfaits », réfute le commentaire de Monsieur Plante. En effet, l'événement en question ne semble pas constituer une panacée face aux maux des commerçants du Village :

Certains commerçants [...] se plaignent d'un manque flagrant de clients. [...] C'est le cas notamment de Steven Goodman, propriétaire d'un commerce de tissus. Ce dernier affirme avoir vu ses ventes baisser de 50% en raison de la piétonisation [...] Pour dénoncer la situation, il a même installé des affiches dans les vitrines de son commerce pour annoncer qu'il devra bientôt mettre la clé sous la porte en raison de la fermeture de la rue à la circulation automobile. [...] cette année, plusieurs locaux sont à louer sur cette portion de la populaire artère commerciale (Non signé, 2010b :12).

Dans une lettre ouverte sur la page web du journal *La Presse*, intitulée « Le Village triste », un résident du quartier déplore la croissance fulgurante du phénomène de l'itinérance :

Le Village gai est devenu le rassemblement des plus démunis, des plus amochés, des laissés-pour-compte. Ceux dont le reste de la population ne veut pas dans sa cour. Ils sont chez nous chez eux. Le Village ressemble de plus en plus à l'Accueil Bonneau, mais à ciel ouvert (Poisson, 2010).

Cet article montre que le Village est considéré comme le lieu de rassemblement des plus démunis.

Dans son article « Le Village encore dans le coup ? » Anabelle Nicoud a rencontré Peter Sergakis, propriétaire de plusieurs établissements phares de la rue Sainte-Catherine Est, dont le Sky. L'homme d'affaires ne s'émeut pas outre mesure : «L'orientation sexuelle est acceptée partout. On a remarqué une baisse et le fait que des gais ne sortent pas dans le Village » (Nicoud, 2010 :A2). De plus, dans une chronique publiée dans *Fugues*, Passiour souligne la même observation que Sergakis, c'est-à-dire qu' « on entend souvent dire que les jeunes LGBT fréquentent moins le

Village depuis l'obtention de l'égalité juridique et de l'ouverture de la société envers les LGBT » (2010: 18-20).

La venue de touristes gais nord-américains à Montréal aurait incité les commerçants à utiliser l'anglais comme stratégie d'affaires au Village. Pour s'en convaincre, nous citons la remarque de Frank W. Remiggi lors d'une entrevue accordée à *RG*: « la nouvelle génération se sent mal à l'aise vis-à-vis le Village : il est trop commercial, trop touristique [...] beaucoup de francophones déplorent l'anglicisation de la zone [...] les noms des principaux établissements commerciaux (*Unity, Sky, Parking*) » (Aubert, 2010: 25). Cela dit, on pourrait penser que l'affichage en anglais de certains établissements du Village pourrait déplaire aux francophiles gais montréalais. M. Remiggi qui, de plus, s'interroge : « À qui s'adresse aujourd'hui le Village ? Aux Touristes ou aux Montréalais ? » (*Ibid.*). De surcroît, Remiggi s'inquiète du vieillissement du quartier : « depuis trois ou quatre ans, j'ai constaté l'absence relative de jeunes lors de la fierté gaie » (*Ibid.*).

En mars 2011, l'article de Marie-Ève Fournier intitulé « Les artères montréalaises en arrachent » indique un taux élevé de vacance commerciale dans le secteur du Village : « la situation est particulièrement critique sur la rue Sainte-Catherine Est, dans le Village gai. Une vingtaine de locaux y sont vacants. [...] D'autres locaux sont libres depuis des années. Certains sont laissés à l'abandon » (Fournier, 2011 : 12). Bernard Plante, le directeur général de la SDC du Village, a affirmé avec un certain découragement que « des commerçants présents dans le quartier depuis 20 ans me disent qu'ils n'ont jamais vu ça » (*Ibid.*). Monsieur Plante d'en rajouter : la présence de locaux vides « sur la rue Sainte-Catherine, entre Papineau et Cartier, ceux-ci sont tellement délabrés que c'est un *no man's land* » (*Ibid.*). En contrepartie, le représentant des commerçants du Village se réjouit : « Heureusement, les touristes gais font partie de ceux qui se sentent bien accueillis, grâce à son Village rempli de discothèques, de saunas et de restos: c'est ce qui me sauve » (*Ibid.*). D'ailleurs, au cours d'une entrevue pour le magazine *Fugues*, M. Plante a souligné que la rue

piétonne « amène une clientèle qui ne venait pas dans le secteur ici [...] plusieurs membres de la communauté gaie avaient déserté le Village, associé aux bars et à la drague » (Passiour et Lafontaine, 2011 : 22-23).

Ce passage d'un article paru dans *Le Journal de Montréal* décrit une image peu flatteuse d'un sans-abri au Village :

Un homme couché dans l'entrée d'un immeuble, baignant dans son urine, un autre tellement saoul qu'il chute la tête la première sur le trottoir, le visage ensanglanté, pendant qu'une femme hurle de l'autre côté de la rue, traînant une poubelle avec elle. Ce genre de scènes seraient monnaie courante dans le secteur (St-Denis, 2011 : 8).

La vente et la consommation de stupéfiants peuvent engendrer diverses formes de délinquance ou actes d'incivilité. Dans un reportage intitulé « Montréal : Pétition pour assurer la sécurité dans le Village gai » sur le site de Radio-Canada, une jeune résidente du Village s'inquiète pour sa sécurité : « J'habite seule et honnêtement, j'ai peur le soir [...] Il y a des gens bizarres qui se piquent, qui dorment sur les bancs et tout ça » (Cloutié, 2011: np). Le propriétaire d'une boutique, Ghislain Rousseau, estime que le Village a besoin d'un grand ménage. « Non pas pour chasser les itinérants, mais pour éliminer les revendeurs de drogue et les gangs de rue qui contribuent au climat d'insécurité dans le quartier », dit-il (*Ibid.*).

Une première génération d'homosexuels arrive au troisième âge. En 2011, dans un blogue intitulé « Le quartier gai de Montréal en mutation », Côté souligne « qu'à l'instar de la population québécoise, la communauté gaie voit ses membres prendre de l'âge et les jeunes ont un poids démographique moins imposant » (Côté, 2011: np).

En janvier 2012, en dressant les éphémérides des lieux de sortie au Village pour la décennie 2000, voici ce que Mathieu Lévesque, chroniqueur pour *RG*, a écrit pour l'année 2007: « En 2007, alors que le Village connaît une certaine fatigue, un besoin

de nouveauté pousse des jeunes organisateurs d'événements à créer des soirées gaies hors-Village » (Lévesque, 2012: 36).

Zilon Lazer, artiste reconnu pour ses graffitis et ses œuvres peintes sur les bâtiments, avance les propos suivants: « Je pense que le quartier s'affadit de plus en plus. Il manque d'inspiration et de dynamisme » (Bernier, 2012: 64). En effet, le paysage de locaux vides sur Sainte-Catherine est loin de plaire aux consommateurs. Voici la remarque d'un Disc Jockey interviewé par Gaétan Vaudry, journaliste à *RG*: « Je crois qu'il est grand temps de prendre soin de son [Village] apparence. Il y a beaucoup de laisser-aller depuis quelques années. Ça ressemble à un vrai chantier de construction et plusieurs édifices sont horribles », a-t-il dénoncé (Vaudry, 2012 : 40).

Selon l'avis de plusieurs, le quartier serait toutefois plus violent qu'avant. Depuis l'été 2011, un sentiment d'insécurité se fait sentir dans le Village: « Residents of the neighbourhood say vandalism, intimidation and violence have been steadily on the rise since last summer » (Burnett, 2012a: A4). À titre d'exemple, il fait état d'une situation où le propriétaire d'une boutique a été la cible d'un acte de vandalisme lié à l'homophobie: « we want zero tolerance of violence and intimidation of any kind in the village, so our message is: If you see a crime or are victim of a crime, you need to report this to the police » (*Ibid.*). En guise de solution, une coalition de résidents, de marchands et d'activistes a lancé au printemps 2012 une campagne intitulée « J'aime mon Village » pour inciter les gens à reporter les crimes à la police.

Richard Burnett, journaliste à *The Gazette*, explique que l'itinérance et la misère sociale sont liées à un phénomène qui touche tout l'arrondissement de la ville-centre, ce qui est en partie expliqué par la présence d'un très grand nombre de services venant en aide aux personnes souffrant de problématiques diverses localisées près du Village.

Most of the city's 75 groups serving the indigent, drug addicts and sex workers are located in Ville-Marie Borough. Add to that gang-related

drug dealers in Parc Emilie Gamelin and Parc Serge-Garant just behind Beaudry metro station, and you have a combustible (*Ibid.*).

Ainsi donc, le phénomène de l'itinérance et les problèmes liés à la prostitution et à l'usage de toutes sortes de drogues font partie de la vie du Village. La cohabitation est loin d'être harmonieuse entre les résidents, les commerçants et les personnes marginales. On y observe des conflits de classe.

2.2.4 Vigoureuses concurrences : les espaces de rencontre à l'extérieur du Village

Pour l'année 2002, nous avons repéré un article dans *Fugues* intitulé « Hors Village, point de salut ? » (Metcalf, 2002 : 76), dont le thème portait sur l'univers des bars gays à Montréal. Certains gays affirment aimer sortir dans des bars situés en dehors du Village, spécifiquement dans l'ouest du Centre-Ville et le Vieux-Montréal. Jonathan, étudiant en arts à Concordia, explique que

il est important d'avoir des bars gays ailleurs que dans une même concentration. J'aime aller au Q-Zone parce que la clientèle est mixte, avec des anglos, des francophones, des bi et des gays, des étudiants et des vieux, des femmes et des hommes. Je ne retrouve pas cette mixité au Village (*Ibid.*).

Le commentaire de l'étudiant révèle que la mixité des bars à l'extérieur du Village peut être une bonne chose. Il importe de signaler que nous n'avons pas repéré d'autres articles publiés à ce sujet avant l'année 2009.

Passiour, journaliste à *Fugues*, fait la promotion des soirées Drama Queen dans le bar hétéro Le Tribe Hyper-Club situé dans le Vieux-Montréal. Cette sortie gaie à l'extérieur du Village réunit une fois par mois une clientèle gaie et hétéro pour entendre les meilleurs DJ de la planète ou pour rencontrer des stars. « Tout le monde est là pour le plaisir de danser, de s'amuser, et c'est très important de s'habiller, car chacun veut essayer d'épater l'autre, c'est une soirée très fashion, très rétro, et l'accent

est mis sur les *oufits*, sur ce que les clients portent », indique l'initiateur de Drama Queen, un Français connu sous le nom de Jam (Passiour, 2009a: 32).

L'année 2010 a été la période de référence pour laquelle nous avons rassemblé le plus d'articles au sujet des soirées LGBTQ en dehors du Village, soit six au total. Pour commencer, nous citons le commentaire de Remiggi au cours d'un entretien avec Antoine Aubert, chroniqueur à *RG*: « L'apparition de soirées LGBT à succès laisse songeur, surtout que de tels événements ne fonctionnaient pas dans le passé » (Aubert, 2010 : 25). Dans son article « Le Village encore dans le coup ? », la journaliste Anabelle Nicoud se questionne concernant l'avenir du Village : « après des années de gloire, devrait-il subir le revers de l'exode ? » (2010: A2). On constate en effet qu'« une partie de la jeunesse montréalaise ne se montre guère tendre à l'égard de ce quartier un peu dépassé selon eux » (*Ibid.*). Pour s'en convaincre, voici les attributs associés au Village au cours d'une conversation avec de jeunes homosexuels : « un ghetto de paillettes, de gros muscles, trop diva, trop Céline Dion », tranchent-t-ils (*Ibid.*).

Les soirées Lipstick, organisées chaque dimanche soir dans le Plateau attirent une clientèle homosexuelle, sensible à la mode et aux arts visuels. « Pour sortir, c'est vraiment à éviter. Il y a un melting-pot au Village, c'est un peu n'importe quoi. Les bars sont très typés, catalogués par type de clientèle », estime Patrick de Grâce, l'organisateur de ces soirées, qui porte un regard plutôt sévère sur le Village (*Ibid.*).

En 2008, on assiste à l'apparition des soirées bimensuelles Mec Plus Ultra (MPU), dans un bar hétéro du Plateau Le Belmont, à l'initiative du trio composé de Julien de Repentigny, François Guimond et Antoine Bédard : « Ce qui est important, pour nous, c'est le style de musique. On n'écoute pas Britney, Céline ou les grandes divas, on va dans des concerts, on est influencé par la culture londonienne », explique Julien de Repentigny (*Ibid.*). Pour souligner le 2e anniversaire des soirées MPU, François Bernier en fait la promotion: « ces fameuses soirées qui, deux samedis par mois,

permettent aux gais de se rencontrer dans un cadre différent de l'éternel Village » (Bernier, 2010 : 29). En entretien avec le chroniqueur, Antoine Bédard cite les raisons du succès incontestable de ces soirées : « il était clair que de plus en plus de gais ressentaient le besoin de sortir du Village, où l'on trouve la même clientèle et les mêmes styles musicaux » (*Ibid.*). Enfin, le tableau 2.4 présente une liste du circuit des soirées gaies et lesbiennes loin du Village qui ont eu lieu au cours de l'été 2010.

Tableau 2.4
Sorties gaies et lesbiennes hors Village annoncées dans *La Presse*, juillet 2010

SORTIES	DESCRIPTION
Mec Plus Ultra	Soirées ludiques et bimensuelles pour hommes, organisées le samedi soir au Belmont, boulevard Saint-Laurent
Meow Mix	Soirées cabaret, art et performances <i>queer</i> , organisées une fois par mois à la Sala Rossa, boulevard Saint-Laurent
FaggityAss Friday	Soirées dansantes <i>queer</i> qui, grâce à des collectes de fonds financent le programme d'éducation sexuelle Head&Hands, organisées à de Play House, avenue du Parc
Soirées Lipstick 3.0	Soirées mêlant mode, design, arts visuels et nouvelles technologies. Tous les dimanches soirs à La Porte Rouge, avenue Mont-Royal
Soirées Tease for the Ladies	Soirées pour femmes, organisées dans le Vieux-Port
Pink28	6 à 9 de réseautage pour femmes
Soirées Drama Queen	Soirées pour hommes aux Bains Douches, dans le Vieux-Montréal. Tous les derniers vendredis du mois

Source : Non signé. (2010a). « Les soirées gaies et lesbiennes hors Village ».

Dans un blogue intitulé *Urbania*, la collaboratrice Catherine Perreault-Lessard, abordait dans son reportage « Grindr: l'art du géosexe », les rencontres entre hommes sur le cyberspace. « Les membres de la communauté gaie n'ont plus besoin de passer leurs soirées dans les bars du Village pour trouver un partenaire sexuel ou plus si affinité [...] Il suffit de se brancher sur l'application iPhone Grindr » (Perreault-Lessard, 2010: np). Afin de mieux comprendre son fonctionnement, la bloggeuse a interrogé son créateur, le Californien Joel Simkhai. « Le principe ressemble à Réseau Contact, mais avec un système GPS qui permet principalement d'entrer en communication avec des membres qui se trouvent à proximité », explique-t-il (*Ibid.*).

Nous avons constaté que certains gais et lesbiennes, en particulier des jeunes anglophones qui s'identifient en tant que *queer*, s'opposent au concept de quartier gai et préfèrent fréquenter d'autres quartiers montréalais. C'est le cas notamment de Val Desjardins, 31 ans, copropriétaire d'un bar de lesbiennes Le Royal Phoenix, dans le Mile-End, un quartier branché situé à l'ouest du Plateau-Mont-Royal. En entrevue avec Sylvie St-Jacques, pour le journal *La Presse*, elle exprime son point de vue :

Je suis assez militante pour la communauté queer, gaie, que j'aimerais redéfinir. Je n'ai jamais trouvé ma place dans le Village gai [...] je cherche à créer des espaces ouverts et diversifiés, comme Le Royal Phoenix. [...] Je suis amoureuse de mon quartier, le Mile-End. Tout comme Williamsburg à New York, où j'ai vécu pendant quelques années, c'est un mélange entre juifs, queers, gens plus straights, jeunes couples, jeunes professionnels (St-Jacques, 2011 :VIVRE4).

Depuis son ouverture à l'été 2011, Le Royal Phoenix s'affiche comme un bar *queer*, adressé à une clientèle diversifiée et multiple, comme le quartier. Les personnes qui s'affichent en tant que *queer* partagent une certaine aversion pour la culture commerciale du Village. Elles se rassemblent plutôt dans des lieux alternatifs, comme le quartier du Mile-End et la Petite-Patrie. Selon l'opinion de Val Desjardins : « C'est une autre culture. On y trouve une foule plus jeune, plus créative et artistique. Les anglophones, à mon avis, ont réussi à « queeriser » le Mile-End » (*Ibid.*). En

novembre 2011, Shawn Thompson publie un reportage dans *RG* concernant l'émergence du Guerilla queer bar (GBQ) dans la Métropole:

Voici le petit dernier de la scène nocturne queer à Montréal. Non, c'est n'est pas un nouveau bar qui ouvre ses portes. Le Guerrilla queer bar consiste plutôt à faire débarquer une jolie bande de gais lurons queers dans un établissement habituellement fréquenté par les hétéros (Thompson, 2011 : 40).

Ce concept est apparu aux États-Unis lorsque la communauté LGBT en a eu ras-le-bol d'avoir trop peu d'options pour les sorties du soir où elle se sentait bienvenue. À Montréal, la branche locale du GQB a été fondée par des anglophones, Erika Jahn et Tyrone Smith. Leur première mission a eu lieu le 22 septembre 2011, au bar L'Abreuvoir, situé au cœur du quartier latin.

Dans son article « Le nouveau chouchou des gais célibataires », Mathieu Lévesque annonce la popularité grandissante de l'application Grindr. Le chroniqueur de *RG* décrit ce nouveau mode de rencontre, dont le premier critère repose sur la localisation:

Le 25 mars 2009, Apple lançait Grindr, une application qui révolutionne l'univers sexuel des gais du monde entier. Ce site de rencontre qui, grâce à un système GPS, permet d'entrer en communication avec des hommes se trouvant à proximité, continue de gagner en popularité. Deux ans après son apparition, Grindr compte maintenant plus d'un million d'utilisateurs dispersés dans 180 pays (Lévesque, 2011 : 17).

En janvier 2012, au cours d'une entrevue pour *RG* avec le chroniqueur Thibaut Temmerman, Réal Ménard, élu municipal, a observé un changement dans les modes de socialisation auprès des jeunes gais, en particulier dans les habitudes de drague; avec l'essor des rencontres virtuelles :

Quand on voulait rencontrer des gens, cruiser, il fallait aller dans le Village [...] Il me semble que les jeunes que je côtoie aujourd'hui ont moins ce sentiment d'appartenance à un lieu précis. Ils se créent plutôt

des lieux de rencontres à travers l'Internet et les réseaux sociaux (Temmerman, 2012 :29).

« Le bar Royal Phoenix est à l'avant-garde de la récente mini-exode du Village gai de Montréal, aidant à alimenter une vague de soirées *queer* le long du boulevard Saint-Laurent, comme Faggity Ass Friday et POMPe Thursdays », rapporte Richard Burnett, journaliste à *The Gazette* (Burnett, 2012b:C5). De plus, Burnett s'est entretenu avec Val Desjardins, copropriétaire du Royal Phoenix.

Les fêtes *queer* à l'extérieur du Village attirent des foules super diversifiées où tout le monde est bienvenu [...] nous ne sommes plus limités à certains quartiers ou espaces [...] Les frontières sont en train de disparaître. Lorsque vous ne connaissez pas la sexualité ou le genre de quelqu'un, vous ne pouvez pas tirer de conclusions C'est une idée que cette nouvelle génération - plus ambiguë et plus androgyne que jamais - veut célébrer (*Ibid.*).

Cette dernière fait valoir la philosophie de la diversité; sans limite physique, sexuelle et genrée pour ceux et celles qui fréquentent son bar.

2.3 Problématique et hypothèses

Après avoir survolé l'état de la question quant au Village gai de Montréal, la dernière section de ce chapitre aborde la problématique.

À la lueur de ce dossier de presse, il nous semble évident que le Village souffre d'un certain nombre de maux. Par ailleurs, plusieurs indices nous laissent songeur quant à l'avenir du Village comme point de ralliement pour les gais. La question se pose: le Village comme territoire d'appartenance est-il voué à disparaître ? En effet, le Village semble faire face à trois grands problèmes, tels que : 1) la détérioration de sa trame commerciale; 2) des relations de cohabitation difficiles entre tous ceux et celles qui fréquentent le Village, entre autres la marginalité; et enfin, 3) le Village

attire de moins en moins de gais. En outre, des observations préliminaires sur le terrain nous portent à croire que le Village vieillit, qu'il est achalandé par des hommes plus matures et que la piétonisation saisonnière amène une population plus diversifiée, en particulier des familles, des couples hétérosexuels et aussi des touristes.

Compte tenu de ce qui précède, se pose une question principale: le Village gai de Montréal, en tant que territoire d'appartenance, est-il en mutation ? Si oui, comment et pourquoi ? On peut émettre comme hypothèse de départ que le Village connaît une perte de vitesse, voire un déclin à cause de l'exode apparent des consommateurs gais montréalais.

L'objectif principal de se mémoire consiste à identifier les divers changements que le Village a subis et à relever les facteurs associés à ces transformations.

On s'interroge d'abord sur l'attractivité du Village, en tant qu'espace commercial et symbolique pour les gais. Notre première question spécifique est : dans quelle mesure le Village est-il un quartier en difficulté ?

Objectif secondaire 1 : Dresser le portrait de la situation actuelle du Village, en ce qui concerne son activité commerciale et sa portée symbolique.

Hypothèse secondaire 1 :

On y observe une dégradation de sa trame commerciale engendrée par une perte d'affluence de la clientèle gaie. Autrement dit, le Village serait témoin d'un inquiétant phénomène de dévitalisation et serait ainsi voué à une éventuelle disparition comme territoire d'appartenance pour les gais.

Notre deuxième question spécifique est : dans quelle mesure la population gaie montréalaise déserte-t-elle les lieux de rencontres du Village ?

Objectif secondaire 2 : Comprendre les rapports qu'entretient une partie de la population gaie à l'égard du Village.

Hypothèse secondaire 2 :

Notre hypothèse secondaire deux suppose d'une part, qu'à l'heure d'une plus grande reconnaissance sociale de l'homosexualité et des changements technologiques, cette évolution socioculturelle a eu une incidence sur la création de nouveaux espaces où les gais peuvent se réunir. En d'autres termes, cette désaffection tiendrait au fait que les gais se tourneraient désormais vers de nouveaux territoires de sociabilité. D'autre part, le Village subit de nombreuses perceptions négatives parmi les membres de la communauté gaie montréalaise. Ces deux variables peuvent être invoquées pour expliquer les difficultés des commerces du Village à la recherche d'une clientèle gaie.

CHAPITRE III

LE CADRE CONCEPTUEL ET LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Ce troisième chapitre du mémoire expose le cadre conceptuel de la recherche ainsi que les considérations méthodologiques. La première section présente l'opérationnalisation de nos deux concepts-clés : le quartier gai et la communauté gaie. Nous déterminerons les dimensions de ces concepts en énumérant les variables avec leurs indicateurs respectifs. Une fois l'analyse conceptuelle achevée, la seconde partie aborde la description et la justification de la démarche méthodologique utilisée.

3.1 L'analyse conceptuelle : des concepts-clés aux indicateurs

Partant de notre hypothèse de départ qui stipule que le Village connaît des difficultés à cause de la clientèle gaie qui le déserte (pour de multiples raisons), nous avons déterminé deux concepts-clés, à savoir le quartier gai et la communauté gaie. Pour Angers, les concepts « sont des représentations intellectuelles d'un ou de plusieurs phénomènes » (Angers, 2005: 35). Nous allons définir chacun de ces concepts et mettre en relief les dimensions à considérer pour le cadre opératoire. Cette étape de la recherche se nomme l'analyse conceptuelle, c'est-à-dire « le processus de concrétisation des concepts de l'hypothèse ou de l'objectif de recherche » (*Ibid.*, 28). Pour le formuler autrement, nous allons traduire les deux concepts-clés que nous avons vus plus haut en éléments observables.

Nous allons décomposer chacun de ces deux concepts en variables et en indicateurs afin de vérifier empiriquement notre hypothèse. En premier lieu, la variable constitue une dimension, un attribut ou une caractéristique du concept étudié. D'ailleurs, une variable peut prendre diverses valeurs (*Ibid.*, 31). Il existe en effet une chaîne de relations entre trois types de variables - indépendante, intermédiaire ou dépendante - qui permet de déterminer lesquelles varient en fonction des autres (Bédard, 2012: 73). En deuxième lieu, chacune des variables est liée à un indicateur,

c'est-à-dire un élément observable dans la réalité (Angers, *op.cit.*, 30). En d'autres termes, les indicateurs représentent une série d'éléments d'observations factuelles et concrètes d'un phénomène étudié. Par ailleurs, il existe trois échelles de catégorisation pour mesurer un indicateur: nominal, ordinal et numérique (Bédard, *op.cit.*, 75). Les indicateurs sont donc des données indispensables à la compréhension des concepts.

3.1.1 Le quartier gai

Il convient de signaler que les critères possibles de définition pour identifier les quartiers gais sont multiples (Giraud, 2009 : 151). Nous proposons d'abord de définir de manière générale le concept de « quartier ». D'après le *Petit Robert*, c'est une « partie d'une ville ayant sa physionomie propre et une certaine unité » (2013b : 2082). En géographie urbaine, selon Jean Remy et Liliane Voyé (1992), le terme « quartier » implique

une entité relativement homogène de petite échelle qui a sa propre originalité. Accompagné d'équipements socio-administratifs, il se développe un sentiment d'identité et de différenciation vis-à-vis les autres quartiers (Remy et Voyé, 1992: 133).

Un quartier renvoie donc à une portion de l'espace urbain ayant certaines caractéristiques lui permettant de se distinguer de son environnement. Selon Charbonneau et Germain (1998), le quartier se présente aujourd'hui comme un espace social à géométrie variable:

une construction socio-historique résultant de logiques de peuplement de territoire, qui fonctionne pour ses habitants à la fois comme un espace symbolique, un espace de sociabilité publique, un espace fonctionnel, et à l'occasion, comme un espace politique (Charbonneau et Germain, 1998: 99-100).

Les deux auteures affirment aussi que la distribution géographique des quartiers montréalais est relativement simple à identifier :

[...] si la délimitation de leurs contours exacts est toujours empreintes de subjectivité, il existe généralement un consensus large quant à leur identité. Plusieurs sont ceints par des barrières physiques (voies ferrées, artère de grande circulation, etc.) qui délimitent nettement leurs frontières. La plupart possèdent une histoire distinctive qui n'est pas étrangère aux particularités d'une morphologie urbaine héritée des premiers temps de la fondation de Montréal (Charbonneau et Germain, 1998 :100-101).

Nous avons vu plus haut (chapitre I) que l'essor des quartiers gais dans les métropoles de l'Occident est attribuable, entre autres, à l'évolution des législations en faveur de l'homosexualité. On assiste alors à « l'institutionnalisation de lieux commerciaux dont la prospérité est fondée sur la captation d'une clientèle gaye » (Royer, 2003: 126). Ross Higgins va dans le même sens. D'après lui,

ces bars servent de fer de lance pour ouvrir un marché gai où l'acceptation de son identité passe par la consommation d'une gamme de services dont les bars, les saunas, les agences de voyages, les magasins de vêtements, les agences de rencontre et les publications de toutes sortes (Higgins, 1998: 119).

La définition qui semble le mieux s'appliquer à la réalité du Village est celle de Leroy (2005) pour qui le quartier gai est « un modèle de centralité et un type de spatialité – disons commerciales et économiques et également un territoire approprié par les gais pour construire leur identité et leur culture » (Leroy, 2005 : 592). Cela dit, nous mettons en évidence deux dimensions: 1) la situation économique et 2) son entité symbolique. Nous avons donc convenu de définir un quartier gai par ces deux attributs.

On notera toutefois que nous avons exclu la dimension résidentielle dans la mesure où les quartiers gais sont des lieux de résidence privilégiés par les homosexuels: « des territoires identitaires caractérisés par des lieux de résidences et des services à base communautaire participant à une quête de reconnaissance sociale et politique, à l'abri de la violence et de la discrimination » (Deligne *et al.*,

2006 :137). Une prudence s'impose toutefois à l'égard de cette composante, puisqu'aucun outil statistique ne permet de connaître avec exactitude la taille de la population gaie. À titre d'illustration, le recensement canadien ne comporte pas de question sur l'orientation sexuelle. Les chiffres restent donc hypothétiques et comme le suggère Remiggi (2000 : 33), « la géographie résidentielle des homosexuels déborde largement les limites du Village gai ». Cependant, certains auteurs, dont Hinrichs (2011), ont employé des indicateurs secondaires pour détourner cette contrainte et obtenir un quelconque portrait démographique.

La première variable à considérer pour caractériser un quartier gai est avant tout sa situation économique. Pour Colin Giraud (2009 : 151), le quartier gai représente « le secteur de la ville où l'on constate une forte concentration des commerces et des établissements récréatifs fréquentés par et destinés aux homosexuels. C'est donc un critère économique et commercial qui permet en premier lieu de définir ces espaces ». L'auteur affirme également que l'existence des quartiers gais participe en retour au processus de revitalisation du tissu urbain :

les commerces gais ont un poids et un rôle singuliers dans la réanimation commerçante de l'espace urbain. Leur implantation et leur concentration dans ces quartiers ont eu des effets économiques non négligeables et ont aussi renouvelé les usages de l'espace public (Giraud, 2014: 51).

En supposant que le Village connaît des difficultés économiques, les phénomènes observables susceptibles d'en rendre compte sont: 1) le taux d'inoccupation; 2) les ouvertures et fermetures de commerces; 3) la mixité commerciale (types d'établissements); 4) les rénovations; 5) le taux de fréquentation; 6) la concurrence; 7) les investissements; 8) le chiffre d'affaires; 9) la spéculation foncière; et 10) les perspectives d'avenir. Les indicateurs énumérés permettront de mesurer l'attractivité, la performance ou encore la vitalité du Village en tant qu'espace économique et commercial.

Comme nous l'avons vu, les quartiers gais se distinguent d'abord par leur dimension économique et commerciale. Or, nous verrons qu'ils ne se limitent pas qu'à cette seule dimension. Nous verrons qu'ils comportent aussi une dimension symbolique. Un symbole étant une réalité matérielle (un bâtiment, une statue, une pièce de monnaie, etc.) qui communique quelque chose d'immatériel (une idée, une valeur, un sentiment...) (Monnet, 1998). « La dimension symbolique est une nécessité vitale et incontournable de l'existence humaine, car elle permet de créer des liens et de donner du sens à l'environnement, de rendre intelligible et appropriable le réel » (Monnet, 1998: 9). En guise d'illustration, le déploiement de drapeaux arc-en-ciel⁴¹ ou plus discrètement, de petits autocollants apposés dans les vitrines ou sur les portes d'entrée, indiquent aux visiteurs qu'ils se trouvent dans un quartier gai (Eribon, 2003a: 40). On peut par ailleurs repérer d'autres traces visibles de la culture gaie à l'échelle de ces quartiers, telles que: des affiches de corps masculins sexualisés, le nom de certains établissements, ou encore le baiser échangé entre deux hommes dans la rue.

Les quartiers gais sont à réfléchir en tant que symboles spatiaux et lieux symboliques. Autrement dit, ce territoire est porteur de références symboliques matérielles et immatérielles. Concrètement, en tant que symbole spatial, avec un certain nombre de marquages visibles et explicites, l'environnement physique et social du quartier gai reflète, voire manifeste, la présence homosexuelle et sa culture. En tant que lieu symbolique, le quartier gai signifie quelque chose dans l'imaginaire des personnes homosexuelles ; un espace de rencontre qui permet à la communauté gaie d'afficher et d'exprimer librement son identité sexuelle. Ainsi, selon Giraud

⁴¹ Le drapeau arc-en-ciel symbolise internationalement le mouvement gai. Il a été créé en 1978 à San Francisco. Cette année-là, alors qu'ils préparent la Gay Freedom Day Parade, le militant homosexuel Artie Bressant et l'artiste Gilbert Baker ont l'idée d'utiliser un drapeau arc-en-ciel pour célébrer la diversité et l'espoir. Baker dessine un drapeau à huit bandes horizontales (du haut vers le bas: rose, rouge, orange, jaune, vert, turquoise, indigo et violet). L'année suivante, il dessine une nouvelle version, à six bandes (rouge, orange, jaune, vert, bleu et violet). C'est cette version qui va s'imposer (Eribon, 2003a: 40).

(2009 : 152), les quartiers gais « offrent des traces concrètes et symboliques de la présence homosexuelle locale qui sont autant de signes et de symboles d'une identité spatiale et culturelle singulières ». Les indicateurs ou les signes tangibles dans la réalité de cette variable sont : 1) l'allure de la trame commerciale; 2) la zone piétonne; 3) les caractéristiques des clientèles/usagers en présence; 4) la qualité de vie; 5) le sentiment de sécurité; 6) les valeurs associées au Village; 8) l'importance et le rôle du Village pour les gais; 9) l'avenir du Village, comme point de ralliement pour les gais; et 10) les relations avec les associations gaies.

3.1.2 La communauté gaie

Avant d'approfondir la notion de communauté gaie, nous allons d'abord proposer une définition universelle du concept de « communauté ». Selon le *Petit Robert* (2013), une communauté est « un groupe social dont les membres vivent ensemble ou ont des biens communs ou des intérêts communs (2003a : 902). L'idée de communauté renvoie initialement à un groupe social, c'est-à-dire une « réunion de personnes ayant une certaine cohérence à partir d'un ou plusieurs critères communément partagés » (Bédard, *op.cit.*, 46). Ainsi, de manière générale, la notion de communauté désigne un groupe social ayant le sentiment de partager quelque chose en commun.

En deuxième lieu, nous replaçons la notion de communauté par rapport à la question gaie, c'est-à-dire à l'« homosexualité masculine ». Cette dernière expression n'est pas univoque; elle implique en effet deux dimensions. La première définit l'orientation sexuelle comme une identité dont les hommes se réclament :

Dans la mesure où les étiquettes qu'elle propose désignent l'aboutissement d'un cheminement vers la reconnaissance de son appartenance à une minorité sexuelle ou encore à l'adoption d'un style de vie en partie fondé sur l'orientation sexuelle (Blais *et al.*, 2008 :182).

Pour Higgins, la conception identitaire de l'homosexualité masculine se définit comme suit : « [...] le désir de se retrouver en compagnie de personnes avec qui on partage cet aspect majeur de nos vies que sont l'identité et l'orientation sexuelle » (Higgins, 1998 :131).

En ce qui concerne la seconde dimension, l'orientation sexuelle, elle se décrit essentiellement en fonction du sexe des partenaires sexuels :

[...] un simple code d'attraction qui détermine le sexe des partenaires envers qui le sujet est attiré sexuellement (les hommes ayant des relations «sexuelles» avec d'autres hommes [HRSH] ou hommes ayant des relations «sexuelles et affectives» avec d'autres hommes [HARSAH]) (Blais *et al.*, 2008 :182).

Spécifions que de ce point de vue, les HRSH et les HARSAH n'excluent pas le fait d'avoir également des relations sexuelles avec des femmes. Résumons que l'orientation sexuelle est confrontée à deux définitions, l'une est « identitaire » et l'autre « sexuelle ». Conséquemment, il serait plus juste de parler d'homosexualités masculines au pluriel.

Au-delà d'une préférence sexuelle, notre travail porte sur la conception identitaire de l'homosexualité masculine, à savoir des hommes qui s'identifient en tant que gais ou homosexuels. Puisque la société présuppose que tout le monde est hétérosexuel, certaines personnes décident à un moment de leur vie de rompre le silence concernant leur orientation sexuelle. Cette décision personnelle est communément appelée le *coming-out*⁴². Selon Didier Eribon (2003b):

cette expression désigne le moment où l'individu révèle publiquement son homosexualité. [...] Ce qui caractérise le *coming-out*, c'est qu'il est volontaire. C'est en général le fruit d'une décision longuement mûrie, après des années de silence sur soi et sa sexualité et de dissimulation aux autres. [...] Toutefois, il est évident que le *coming-out* ne saurait être pensé

⁴² Il s'agit de « sortir du placard » (*to come out of the closet*). L'expression anglaise s'est imposée en français, et l'on dit couramment « faire son *coming-out* » (Eribon, 2003b: 125).

dans le cadre d'une opposition simple entre « être dans le placard » et « être sorti du placard ». En effet, on peut par exemple, faire son *coming-out* auprès de ses amis ou de quelques-uns d'entre eux, mais continuer de se dissimuler à ses collègues de travail (ou à la plupart d'entre eux) ou à sa famille, etc. Par ailleurs, comme on est toujours présumé hétérosexuel, il faut sans cesse recommencer son *coming-out* dans les différentes situations de la vie sociale [...] Le *coming-out* est donc un geste qu'il faut inlassablement répéter, et qui est même, à proprement parler, interminable. On pourrait dire que c'est, en quelque sorte, le projet de toute une vie. [...] Le *coming-out* est donc toujours partiel, toujours situé, toujours provisoire (Eribon, 2003b: 125).

Cela étant dit, personne ne peut dire qu'il est définitivement et totalement sorti du placard. « La clandestinité n'a pas de fin, car il y aura toujours des personnes ou des situations nouvelles et dans lesquelles il sera considéré comme hétérosexuel jusqu'à preuve du contraire » (Castaneda, 1999:106). Le dévoilement de son homosexualité à ses proches (membres de la famille et amis) ou à son entourage (collègues de travail par exemple) est une manière d'affirmer son identité sexuelle et une façon de s'intégrer à la communauté gaie.

À la lueur de ces deux remarques préliminaires, nous allons maintenant nous attarder à définir ce que c'est au juste la communauté gaie. Il est intéressant de noter qu'il existe par ailleurs de nombreuses définitions de cette notion.

La communauté gaie est souvent décrite en tant que groupe minoritaire et en tant que communauté culturelle. En d'autres termes, les membres de ce groupe social partagent en commun deux caractéristiques: la dialectique majorité-minorité dans l'espace public et des pratiques culturelles. Il convient de signaler qu'il ne s'agit pas d'opposer ces deux conceptions, mais bien de les entremêler. Selon Fassin (2006), une minorité sexuelle se définit comme suit :

une catégorie naturalisée par la discrimination [...] c'est l'assujettissement d'un rapport de pouvoir [...] l'expérience partagée par la discrimination, la naturalisation d'une catégorie sociale par des

pratiques discriminatoires. La population gaie a connu la répression religieuse, médicale, puis pénale (cité dans Blidon, 2008: 178).

En complément, nous citons les remarques de Corriveau et Daoust (2010): « les minorités sexuelles constituent toujours un « groupe social d'opprimés qui ne jouissent pas de la validation de ses désirs et de ses sentiments amoureux, au même titre que les hétérosexuels » (Corriveau et Daoust, 2010 :10). Qui plus est, l'identité gaie est perçue comme fragile :

c'est une identité nécessaire, essentielle, indispensable, parce qu'elle est toujours menacée d'effacement et d'« invisibilisation ». C'est une identité qu'il faut à tout prix affirmer, sans relâche, et ce d'autant plus qu'elle est toujours et encore désignée comme honteuse, pathologique et déviante (Halperin,1998 :117).

Ensuite, la communauté gaie est autant considérée comme une communauté culturelle. À ce propos, Corraze (2006) affirme que:

il s'agit de groupes d'individus qui au sein d'une culture se reconnaissent une identité commune, partagent une ou plusieurs activités qui actualisent le même idéal ou la même valeur. Ces personnes entretiennent un réseau de communications spécifiques, un langage particulier, des signes de reconnaissance au travers des communications non verbales. Enfin, une subculture implique nécessairement plusieurs espaces de rencontre (Corraze, 2006: 23).

La définition d'Abraham Moles (1977) est beaucoup plus riche et nuancée :

La perception de la communauté gaie passe d'abord par celle de la rencontre de l'autre, et les valeurs, cultures et modes de vie apparaissent non plus comme l'essence, mais comme l'existence de la communauté: ils en sont les outils, les racines et les prétextes, ils sont les éléments concrets sur lesquels s'ancre le sentiment d'appartenance (Moles, 1977 cité dans Léobon, 2007: 263)

L'auteur explique que l'essence de la communauté gaie se trouve dans la rencontre de l'autre. En d'autres termes, cette communauté est définie davantage par le partage

d'une sexualité commune (Léobon, 2007: 250). Cette communauté existe dans la mesure où il y a rencontre, comme le dit le proverbe : « qui se ressemble s'assemble ». On peut donc dire que cette collectivité est *a priori* virtuelle, car ses membres ne sont pas visuellement identifiables. Nous pouvons la repérer toutefois par l'existence de ces signes visibles qui représentent ses attributs, tels que ses valeurs, ses cultures et ses modes de vie. Ross Higgins, anthropologue, définit les caractéristiques de la communauté gaie montréalaise:

Depuis plus d'un siècle, les hommes qui aiment les hommes et les femmes qui aiment les femmes se dotent de lieux de rencontre et élaborent un langage et une culture commune composée de connaissances, de pratiques, de rôles, de mythes partagés et éventuellement d'analyses politiques, sociologiques, anthropologiques et économiques (Higgins, 1998 :109).

Nous venons de voir que la notion de « communauté gaie » possède plusieurs facettes. Dans une perspective identitaire de l'homosexualité (Castaneda 1999; Giraud 2014), nous appréhendons ce concept en tant que communauté culturelle (Moles, 1977; Higgins, 1999; Corraze, 2006). Ainsi, les dimensions que nous avons déterminées sont les suivantes : 1) la culture et 2) les espaces de rencontre.

Notre seconde et dernière hypothèse spécifique avançait que le Village est moins fréquenté par les gais à cause de perceptions défavorables à son égard et la concurrence avec d'autres lieux d'homosociabilité. La prédiction contient deux variables, c'est-à-dire « les perceptions vis-à-vis le quartier gai » et « les fréquentations des lieux d'homosociabilité ». D'une part, nous allons dresser un portrait général des habitudes de sortie tournées vers les lieux de l'homosociabilité afin de vérifier l'hypothèse selon laquelle les gais désertent ou sont moins nombreux à fréquenter le Village. D'autre part, nous allons identifier les perceptions associées au Village afin de comprendre leur dévalorisation ou détachement.

À l'instar des définitions abordées plus haut, le mot « culture » comprend aussi plusieurs significations. La pertinence de la culture pour les fins de ce mémoire s'inspire du sociologue québécois Fernand Dumont (1958) : « aux manières de penser, de sentir et d'agir » (Dumont, 1958: 51). D'ailleurs, Campeau *et al.*, (2004) abordent les composantes de cette culture qu'ils qualifient de spontanée ou de première :

un ensemble de valeurs, d'idéologies (ensemble de croyances), un langage particulier, des symboles, des traditions, des rites et des modèles de comportement [...] Elle se distingue de la culture seconde, qui s'exprime dans la production de biens culturels (journaux, peinture, littérature, cinéma, exposition, etc.) (Campeau *et al.*, 2004: 156-144).

Formulé autrement, la culture est l'ensemble des représentations du monde. Pour comprendre pourquoi les gais sont moins nombreux à fréquenter le Village, nous allons examiner l'interprétation qu'ils en font. En géographie, l'interprétation découle des perceptions et des représentations (Levy et Lussault, 2003: 522; 791). Selon l'approche de la géographie comportementale, « chaque lieu a, pour chacun de ses sujets, une connotation, un sens spécifique » (Bédard, *op.cit.*, 53). « Comment les hommes perçoivent-ils et conçoivent-ils leur environnement, la société et le monde ? Pourquoi les valorisent-ils plus ou moins et chargent-ils les lieux des significations ? » (Claval, 2003:5). Nous allons faire appel aux perceptions et aux représentations des sujets eux-mêmes, c'est-à-dire aux membres de la communauté gaie montréalaise. L'étude des perceptions permet d'expliquer l'influence des processus cognitifs sur la connaissance et les pratiques spatiales (Bailly et Béguin, 2008).

Antoine Bailly définit la perception comme « la fonction par laquelle l'esprit se représente les objets en leur présence » (Di Meo, 1998:29).

En réalité il n'y a guère d'acte perceptif intentionnel qui ne subisse la double influence de l'intelligence et de l'imaginaire du sujet qui perçoit. Toute perception se charge aussi d'un contenu social. Cela revient à dire qu'il n'existe pas de perception pure. Nous n'avons affaire qu'à des

représentations du réel, plus ou moins déformées par les filtres individuels et sociaux. La matière des représentations sociales se compose d'opinions, d'images, d'attitudes ou de préjugés dont les principes organisateurs appartiennent en commun à des ensembles plus ou moins cohérents d'individus (Di Méo, 1998: 29-30).

Ainsi, Di Méo met en évidence que la culture joue un rôle de filtre s'interposant entre l'individu et le monde extérieur, voir le réel vécu. Voici les trois indicateurs associés à la variable « perceptions vis-à-vis le quartier gai »: « appréciation », « caractérisation » et « attachement ». L'échelle de catégorisation associée à ces données est nominale, car ce sont tous des critères qualitatifs.

Les habitudes de sortie en général et au Village renvoient aux formes de territorialisation des modes de vie homosexuels en milieu urbain » (Deligne *et al.*, 2006:149). Les sorties dont il est question sont celles attribuées à l'homosociabilité. Comme nous l'avons mentionné au chapitre I (section 1.3), on observe au sein des métropoles occidentales, un réseau d'espaces de socialisation appropriés ou destinés à la population homosexuelle. Même si le quartier gai constitue une concentration commerciale à fort marquage identitaire, il ne peut masquer une diffusion spatiale à la fois plus large et hétérogène d'autres espaces de rencontres moins directement visibles dans l'espace urbain (Deligne *et al.*, 2006).

Les indicateurs associés de la seconde variable « fréquentations des lieux de l'homosociabilité » sont: 1) localisation/préférence, 2) usages/motifs et 3) fréquence. Mentionnons d'une part, que l'échelle de catégorisation des deux premiers indicateurs est nominale, et d'autre part, que l'échelle de catégorisation de l'indicateur «fréquence» est à la fois ordinale et numérique.

Le premier indicateur « localisation/préférence » implique deux catégories de lieu: Le Village (la rue Sainte-Catherine Est elle-même, ses espaces de consommation⁴³, ses espaces de sexualité⁴⁴ et ses espaces de soutien⁴⁵) et les lieux en dehors du Village (les espaces consommation, les espaces de soutien, les espaces de sexualité, les espaces *queer*, les espaces de résidence et le cyberspace).

Le deuxième indicateur « fréquence » indique le nombre de fois que les gais disent se rendre au Village. En terme d'intensité, l'échelle de catégorisation passe de « élevé » à « faible » : quotidiennement, hebdomadairement, mensuellement ou encore annuellement. On peut toujours aussi employer en ordre décroissant les termes suivants: « régulièrement », « occasionnellement/sporadiquement », « rarement » ou encore, « jamais ».

Enfin, le troisième indicateur « usages/motifs » renvoie à la raison de leurs sorties. Afin de mesurer les multiples types d'usages, nous avons élaboré une typologie de cinq mesures ou registres de pratiques au Village : 1) sociabilité: la fréquentation de lieux de sociabilité (*bars/cocktail lounges*); 2) divertissement: les activités de loisirs associées aux sorties nocturnes (boîtes de nuit/discothèques); 3) consommation: la fréquentation de commerces (boutiques et services); 4) communautaire: les pratiques communautaires (associations gaies); et 5) professionnel: les pratiques liées à l'emploi (ceux qui transitent dans le Village dans le cadre de leur travail).

⁴³ Les espaces de consommation renvoient aux établissements récréatifs ou de loisirs tels que les *bars/cocktail lounges*, boîtes de nuit/discothèques, cafés ou restaurants.

⁴⁴ Les espaces de sexualité se composent des lieux de drague et de consommation sexuelle : saunas, parcs, jardins public et back-rooms, c'est-à-dire des espaces plus ou moins discrètement aménagés à l'arrière de certains bars ou boîtes de nuit destinés à accueillir les pratiques et relations sexuelles des clients (Deligne *et al.*, 2006: 145).

⁴⁵ Les espaces de soutien désignent l'entraide et les revendications. Ils comprennent essentiellement les associations gaies, les centres communautaires et même les points de ventes de magazines pour homosexuels.

Somme toute, l'analyse conceptuelle nous permet de décortiquer nos deux hypothèses spécifiques en éléments observables en vue de répondre à nos questions de recherche. Une fois l'opérationnalisation complétée, c'est-à-dire avoir décortiqué les concepts en variables et en indicateurs, la question se pose : « Comment » avons-nous mené cette recherche pour recueillir les informations dans la réalité ? Les réponses se trouvent dans la prochaine section qui porte sur le cadre méthodologique.

Tableau 3.1
Les dimensions spatiales de la communauté gaie

Concept	Variables	Indicateurs
Communauté gaie	Perceptions vis-à-vis le quartier gai	-Appréciation; -Caractérisation; -Identification
	Fréquentations des lieux de l'homosociabilité	-Localisation/Préférence; -Fréquence; -Usages/Motifs

Source : inspiré d'Higgins (1999), Corraze (2006) et Deligne *et al.*, (2006)

Tableau 3.2
Le quartier gai : dimensions commerciale et symbolique

Concept	Variables	Indicateurs
Quartier gai	La situation économique et commerciale	<ul style="list-style-type: none"> -Taux de vacance commerciale; -Ouvertures/ fermetures de commerces; -Mixité/typologie commerciale; -Investissements; -Rénovations; -Taux de fréquentation; -Chiffre d'affaires; -Concurrences; -Spéculation foncière; -Perspectives d'avenir
	Marquage symbolique	<p><u>Symboles spatiaux :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> - L'allure du cadre bâti; - La zone piétonne; - Types de clientèles; - Types d'usagers/passants <p><u>Lieu symbolique :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> -Qualité de vie (ambiance convivialité, événements); -Sentiment de sécurité; -Relations avec les associations gaies; -Valeurs associées au quartier; -L'importance du Village pour les gais; -L'avenir du Village, comme point de ralliement pour les gais

Source : inspiré de Leroy (2005) et Giraud (2009)

3.2 Considérations méthodologiques

L'objectif de la dernière section de ce chapitre vise à mettre en lumière la méthodologie, c'est-à-dire « à la fois la structure de l'esprit et la forme de la recherche et les techniques utilisées pour mettre en pratique cet esprit et cette forme (méthode et méthodes) » (Gauthier, 2009 : 8). Pour se faire, nous définissons d'abord les visées de la recherche, l'approche privilégiée, puis le cadre spatio-temporel. Par la suite, nous retraçons chacune des étapes de l'investigation: de la préparation du terrain jusqu'à la cueillette des données, sans oublier d'aborder le traitement et l'analyse des données.

3.2.1 Visées de la recherche

Notre étude sur le Village s'inscrit d'abord dans une recherche fondamentale, dans la mesure où elle a comme objectif premier « [...] la compréhension profonde d'un phénomène sans que cela ait des applications immédiates » (Bédard, *op.cit.*, 58). Autrement dit, il s'agit de mener une recherche pour tenter de comprendre pourquoi et comment le Village s'est visiblement transformé au fil des dernières années. Dans une moindre mesure, on peut penser qu'elle pourrait devenir une recherche appliquée, c'est-à-dire dont l'objectif est « de trouver une application pratique à de nouvelles connaissances » (*Ibid.*, 57). Ce mémoire pourrait être le point de départ d'une recherche appliquée. À cet effet, les retombées de ce mémoire pourraient être considérables auprès des acteurs préoccupés à accroître l'achalandage de la clientèle gaie et l'affluence du Village. Ces intervenants pourront bénéficier des perceptions recueillies dans cette recherche en vue de poser des actions pour améliorer la situation actuelle du secteur. En guise d'illustration, nous pouvons citer les instances municipales qui mettent en valeur les atouts du quartier : la Société de développement commercial (SDC) du Village et Tourisme Montréal. Sur le plan social, les programmes gouvernementaux (Ministère de la Santé et des Services sociaux; Chaire de recherche sur l'homophobie) et les organismes communautaires gais (Fondation Émergence) pourront mieux saisir la diversité des modes de vie de la collectivité gaie

montréalaise. Dans les deux cas, la recherche fondamentale et appliquée visent à réduire l'incertitude par rapport à l'univers du sens commun (Gauthier, 2009 : 7).

La démarche de notre recherche s'appuie à la fois sur des questions de types exploratoires, descriptives et relationnelles. Au cours de notre recherche, nous empruntons comme point de départ un raisonnement inductif. La démarche inductive part directement des faits observés d'une réalité pour ensuite les mettre en relation et les comprendre (Bailly et Béguin : 2008 : 20). Ensuite, nous avons formulé des hypothèses à partir de notre problématique et nous avons tenté de les vérifier empiriquement sur le terrain. Cette investigation emprunte donc également une démarche hypothético-déductive, puisqu'elle « élabore une construction théorique des processus qu'elle présume explicatifs du monde réel et elle la confronte ensuite avec la réalité étudiée afin d'en vérifier la validité » (*Ibid.*).

Par ailleurs, elle est exploratoire, puisqu'elle s'emploie à « observer la réalité afin de définir les principaux éléments d'un problème, d'une situation ou d'un comportement » (Bédard, *op.cit.*, 59). Son objectif est de « récolter un très grand nombre de données sur un phénomène peu ou mal connu » (*Ibid.*). Le but de cette recherche est donc l'avancement des connaissances. Pour s'en convaincre, nous n'avons qu'à considérer ce commentaire de Remiggi (2000 :29) : « Compte tenu de l'état peu avancé du champ des études gaies et lesbiennes au Québec, la plupart des questions posées ne se prêtent pas, pour l'heure, à des réponses limpides, ce qui par ailleurs n'invalide nullement la démarche empruntée ».

3.2.2 L'approche de la recherche

Pour les fins de ce mémoire, nous avons réalisé une recherche qualitative. Il est donc important de spécifier que cette approche :

cherche à comprendre les comportements individuels ou collectifs. Elle étudie à cet effet des individus ou des groupes dans leur milieu et interprète les phénomènes qui s'en dégagent en se fondant sur les significatifs qu'ils en donnent. Cette approche sert tout particulièrement à

comprendre le sens de la réalité sociale dans laquelle s'inscrit toute action (Bédard, *op.cit.*, 67).

Alami, Desjeux et Garabua-Moussaoui (2009) associent l'approche qualitative à une échelle micro-sociale: « elle analyse les mécanismes sous-jacents aux comportements et l'interprétation que les acteurs font de leurs propres comportements » (2009 : 4). Une recherche qualitative fait donc apparaître les dimensions invisibles ou opaques qu'une approche quantitative ignorerait. On peut reformuler autrement que les faits ne parlent pas d'eux-mêmes *a priori*. Parmi ses spécificités, elle fait apparaître la diversité des occurrences observées dans les phénomènes sociaux, tels que les ambivalences, les diversités et les permanences (*Ibid.*, 17). Sa principale force réside sur le fait qu'elle peut « montrer l'ambivalence de la plupart des réalités sociales mieux que ne peuvent le faire les approches statistiques » (*Ibid.*, 19).

En résumé, l'approche qualitative est d'une visée compréhensive dans la mesure où « elle vise à saisir les significations données par les individus eux-mêmes à leur conduite » (Angers, *op.cit.*, 18). Autrement dit, à travers une démarche inductive, nous découvrons la nature d'un phénomène (la logique sociale des comportements) à travers l'espace vécu des individus ou des acteurs.

3.2.3 Le cadre spatio-temporel

L'assise territoriale de notre de recherche est multi scalaire, car elle s'inscrit sur deux échelles : le Village gai et la Ville de Montréal. On pourrait même y relier l'échelle associée à l'individu : « La microgéographie est une approche qui utilise les données individuelles, elle se consacre aux petits groupes et à leur espace de vie quotidien, leurs attitudes et comportements spatiaux, à leur qualité de vie et à leur bien-être » (Bailly et Béguin, 2008). En ce qui concerne le cadre temporel, la chronologie de notre terrain remonte à décembre 2000. Cette date fait référence à l'article le plus ancien de notre revue de presse. L'échelle temporelle étudiée se termine le 19 août 2015, moment où a eu lieu la saturation des données, lors de notre

dernier entretien. Le tableau 3.3 illustre le cadre temporel de la revue de presse ainsi que la réalisation des entretiens.

Tableau 3.3
Le cadre temporel du terrain de recherche

Étapes de la recherche	Période de temps
Dossier de presse	Décembre 2000 à janvier 2013
Première série d'entrevues	Septembre à novembre 2013
Seconde série d'entrevues	Mai à août 2015

3.2.4 Techniques et collecte des données

Nous allons présenter successivement chacune des sept étapes distinctes - mais complémentaires - de la cueillette de nos données. Les quatre premières démarches ont été nécessaires pour la préparation du terrain, car elles nous ont permis de mettre sur pied la problématique et les hypothèses de notre travail.

D'emblée, il importe de souligner qu'aucune source statistique n'a été mobilisée dans le cadre de cette recherche, car aucune base de données sur l'orientation sexuelle des personnes homosexuelles n'est disponible. Pour contrer cet écueil, Blidon (2008) suggère aux chercheurs de:

construire leurs propres corpus de données qualitatives (archives, entretiens, observations, enquête socio-anthropologique de terrain) et/ou quantitatives (sondage, constitution de bases de données sur les commerces, annuaire des associations) (2008 :183).

La première étape de notre démarche a été la recension des écrits. Nous avons examiné diverses publications portant sur le Village à Montréal et les quartiers gais dans les grandes villes occidentales. Parmi les sources documentaires, nous avons exploré les écrits scientifiques produits au sein des milieux académiques francophone

et anglophone, notamment des ouvrages de référence, des ouvrages généraux et des articles de périodiques. L'inventaire de la documentation scientifique a été pluridisciplinaire, centré en géographie, mais également en histoire et en sociologie. Signalons aussi que le champ des études gaies et lesbiennes et la théorie *queer* ont enrichi notre compréhension à l'égard de l'homosexualité, en tant qu'objet d'analyse. Par conséquent, nous avons été en mesure de nous familiariser avec les méthodes, les notions-clés, les approches et les paradigmes. Nous avons consulté simultanément des sites Internet, des rapports d'activités de la SDC du Village, la presse généraliste quotidienne et les médias écrits gais présents dans la métropole.

Pour enrichir notre recherche documentaire, nous avons insisté sur l'utilisation de journaux et de magazines montréalais pour extraire des informations factuelles et des opinions à propos du Village. À cet effet, plusieurs de ces articles annonçaient que le Village connaît des difficultés d'une part et la popularité des sorties gaies à l'extérieur de Village, d'autre part. Afin d'approfondir notre connaissance à ce sujet, nous avons entrepris un travail de pré-terrain, entre les mois de mai et octobre 2012. Nous avons effectué trois collectes de données, à savoir un exercice de cartographie, l'exploration de la typologie commerciale du Village suivis de nombreuses séances d'observations directes. Il importe de souligner que les résultats ont été présentés dans notre problématique (voir chapitre II).

Comme deuxième démarche, nous avons réalisé un document cartographique par l'entremise d'un mensuel gai comme base de données. Inspiré de Remiggi (1998, 2000), nous avons recensé toutes les entreprises montréalaises ayant placé une annonce publicitaire dans la revue *Fugues*⁴⁶ du mois de mai 2012. La pertinence d'illustrer l'offre commerciale sur une carte se justifiait afin de vérifier si le Village

⁴⁶ Parmi les publications gaies disponibles, le *Fugues* a été retenu parce qu'il est le plus populaire auprès des annonceurs. En effet, son tirage varie entre 43 000 et 46 000 exemplaires par mois qui sont distribués gratuitement dans plus de 525 établissements au Québec (Lafontaine, 2012 : 6). Il faut ajouter à cela, la notoriété de la revue et de son prédécesseur *Attitude* qui est créé en 1984 (Blais, 2012 :12).

regroupe toujours un nombre important d'établissements pour la population gaie. Ce noyau commercial au cœur du Village représente du coup un point de ralliement pour la communauté gaie.

Nous avons regroupé les 136 annonceurs dans cinq catégories d'établissements: « Professions et services »; « Boutiques et ventes »; « Bars et clubs »; « Restaurants »; et finalement, « Saunas et vidéos ». Il importe de souligner qu'aucun café n'a été répertorié dans cette édition. Nous avons par la suite cherché les codes postaux de toutes les annonces pour intégrer les adresses dans le logiciel intitulé *MapInfo*. Enfin, le résultat de cette collecte de données nous a permis de constituer une carte de localisation afin d'examiner la distribution des commerces ouverts aux gais à l'échelle de la Ville de Montréal.

Troisièmement, au cours de la journée du 20 mai 2012, nous avons mené une sortie sur le terrain pour explorer la distribution des commerces aux limites du Village. L'objectif était de répertorier tous les établissements commerciaux entre les rues Sainte-Catherine Est et Amherst, ainsi que les classer dans une typologie. À la lumière du recensement, nous avons identifié exactement 204 lieux.

Depuis 2008, la rue Sainte-Catherine Est dans le Village est aménagée en zone piétonnière durant l'été. À cet égard, nous voulions mieux connaître la transformation de cette portion de la rue afin de mesurer son impact sur l'affluence et le profil des passants et de la clientèle au Village. C'est ainsi que notre quatrième démarche a été la conduite de plusieurs séances d'observations directes dans le Village entre août et octobre 2012. Il convient de signaler que nous avons réalisé ces séances en deux temps⁴⁷: pendant et après la piétonisation. Historiquement développée par

⁴⁷ La première série a été menée pendant la période de la piétonisation, soit du jeudi 23 août au dimanche 2 septembre 2012. La seconde série correspond à l'ouverture de la rue aux automobilistes, soit du jeudi 11 au 28 octobre 2012. Par ailleurs, nous avons veillé à ce que les séances d'observation ne coïncident pas avec une fête ou un événement spécial qui aurait eu pour effet d'augmenter ou de diminuer la fréquentation normale des allées et venues des gais. En conséquence, nous avons

l'anthropologie, l'observation directe est un instrument de collecte mobilisé pour explorer et « déchiffrer la culture et les routines sociales de communautés sur lesquelles on ne possédait pas de connaissances systématiques » (Laperrière, 2009 : 311). Un de ses principaux atouts est la perception immédiate de la réalité et des événements qui ont lieu :

Le critère de proximité des sources, physiquement et socialement parlant; une observation « de proche » et de « première main » vaut toujours mieux; une observation de seconde main doit tenir compte des intérêts, des idéologies et de la personnalité de celui qui la transmet (*Ibid.*, 335).

Ainsi, les informateurs sont observés dans leur cadre de vie réel. Cependant, le principal écueil mentionné dans la littérature est « sans aucun doute celui de l'ethnocentrisme et de la subjectivité du chercheur, qui risque d'orienter son choix des situations à observer, sa perception de ces situations et, en conséquence ses analyses » (*Ibid.*, 333). Malgré ces mises en garde, nous avons employé diverses stratégies pour minimiser les sources de biais. En nous inspirant de la démarche préconisée par Laperrière (2009), nous avons conçu un programme et une grille d'observation, accompagnés d'un calendrier du déroulement des séances. Pour chacune des séances, nous avons pris soin d'apporter une fiche d'observations pour y annoter les renseignements liés à notre objectif. Sur le terrain, les notes cursives ont été complétées par la suite et un compte rendu synthétique a été écrit.

La question qui soutenait nos observations était la suivante : Qui fréquente les lieux d'homosociabilité du Village ? Le but visait à identifier les usagers et les clientèles diurnes et nocturnes dans les divers lieux d'homosociabilité du Village. Concrètement, nous voulions observer le poids relatif des hommes gais par rapport aux autres usagers et clients qui fréquentent les lieux du Village. Il faut mentionner

commencé nos observations après le déroulement de la semaine de la Fierté gaie, soit le 23 août 2012. La piétonisation s'est tenue jusqu'au 3 septembre 2012 inclusivement.

que nous voulions comparer principalement l'affluence et les caractéristiques des passants/clients pendant *Aires Libres* et une fois que cet événement est terminé.

Quatre types de lieux ont été retenus pour servir de base de données. Il s'agit en effet de la rue Sainte-Catherine Est⁴⁸ elle-même, les cafés achalandés le jour et en soirée, les bars /*cocktail lounges* qui attirent des clients durant les 5 à 7 ou en soirée, et finalement les boîtes de nuit/ discothèques qui sont fréquentées surtout à compter de 23 heures environ. Nous avons exclu les bars de danseurs nus, les saunas et d'autres types d'établissements qui ont des clientèles spécifiques. Un des effets de la zone piétonnière est la mise en place de terrasses au sein des commerces suivants : les cafés et les bars /*cocktail lounges* et les restaurants. On comprendra qu'étant donné la nature et la fonction des boîtes de nuit/discothèques, ces derniers ne disposent d'aucune terrasse. C'est pour cette raison, par ailleurs, que nous nous en sommes tenus uniquement à la période après la piétonisation pour y mener nos observations pour ces derniers lieux. On notera que les quatre types d'endroits sélectionnés attirent différents passants/clients selon l'heure de la journée et le jour de la semaine. Ainsi, la rue attire une mixité d'usagers homos/ hétéros, les cafés une clientèle mixte de jour et les bars/*cocktail lounges* majoritairement gais et les discothèques, exclusivement gais ou presque.

Il importe de souligner qu'après la piétonisation, nos séances d'observation de la rue Sainte-Catherine Est se sont déroulées au parc de l'Espoir. Pendant la piétonisation, nous nous sommes installés en terrasse des cafés et bars/*cocktail lounges* mentionnés ci-après. L'objectif visait à mesurer le nombre relatif d'hommes par rapport aux autres usagers et par la suite, estimer, si possible, les divers types de personnes en présence: couples masculins, familles, couples hétérosexuels, hommes jeunes et matures, seuls ou en groupes.

⁴⁸ Il importe de mentionner qu'aucune observation n'a été menée sur la rue Amherst, car celle-ci est exemptée de la zone piétonnière d'été.

Nous avons retenu deux cafés (Mille grammes et Second Cup), à cause de leur popularité apparente, leur localisation dans le Village et leur aménagement. En ce qui concerne les boîtes de nuit/discothèques, nous avons retenu les deux établissements (Stud et Apollon) du Village qui, selon la revue *Fugues*, ont la réputation d'attirer différents segments de la communauté gaie. Aussi, l'aménagement intérieur de ces lieux se prête plus facilement à l'observation. Nous avons exclu en revanche les discothèques qui attirent des clientèles précises (bears, cuirs à l'Aigle Noir) ou qui sont difficiles à observer (club Unity et complexe Sky, plusieurs étages et bars à l'intérieur). Parmi la dizaine de bars/ *cocktail lounges* au Village, nous avons éliminé ceux qui s'adressent aux clientèles mixtes (hétérofriendly, comme chez Mado) ou à une clientèle particulière (Rocky et le Relaxe qui sont fréquentés majoritairement par une clientèle plus âgée). Notre choix s'est arrêté sur le Club Date Piano Bar et le Cocktail. Selon de Busscher (2003), les bars sont l'une des plus anciennes institutions clés dans l'affirmation de l'identité collective gaie :

un des points d'ancrage centraux de la sous-culture gaie dans la société occidentale [...] le théâtre d'une sociabilité spécifique marqué notamment par l'inversion des genres. Les fonctions sociales de ces lieux permettent l'élaboration de styles de vie spécifiques et la diffusion de normes, de valeurs, de codes sociaux (de Busscher, 2003 : 245).

Tableau 3.4
Calendrier de la 1^{ière} série d'observations durant la piétonisation

Lieux et nombre d'établissements	Séances	Durée (heures)	Total d'heures
La rue Sainte-Catherine Est (2) en général	5	3	15
Les cafés (2)	6	3	18
Les bars/ <i>cocktail lounges</i> (2)	4	3	12
Total (6)	15	9	45

Source: séances d'observation sur le terrain (jeudi 23 août au dimanche 2 septembre 2012)

Tableau 3.5
Calendrier de la seconde série d'observations après la piétonisation

Lieux et nombre d'établissements	Séances	Durée	Total d'heures
La rue Sainte-Catherine Est (1) en général	2	3	6
Les cafés (2)	4	3	12
Les bars/ <i>cocktail lounges</i> (2)	3	3	9
Les boîtes de nuit /discothèques (2)	4	3	12
Total (7)	13	12	39

Source: séances d'observation sur le terrain (jeudi 11 au dimanche 28 octobre 2012)

Cinquièmement, en vue de bien analyser les articles de journaux consultés précédemment, nous avons dressé un dossier de presse couvrant la période 2000-2012. En janvier 2013, nous avons lu et rassemblé un nombre important d'articles publiés dans la presse généraliste montréalaise (*La Presse*, *Le Devoir*, *The Gazette*, *Le Journal de Montréal*, *Métro* et *24 heures*), puis dans les médias écrits de la

communauté gaie (*Fugues* et *RG*)⁴⁹. La recherche dans les archives des deux magazines gais en version papier a été réalisée manuellement à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) à Montréal. Pour faciliter la recherche dans les quotidiens québécois, nous avons fait appel à une base de données informatique en ligne intitulée *Eureka*, afin d'indexer les articles par mots-clés. Il convient de signaler que notre questionnement de recherche découle du dossier de presse que nous avons constitué.

« Utiliser la presse écrite comme source de données n'est pas sans danger », souligne Trudelle dans sa thèse portant sur la visibilité des femmes dans l'activité conflictuelle de Québec entre 1965 et 2000 (Trudelle, 2005 : 93). En effet, plusieurs contraintes limitent la validité et la fiabilité de l'information rapportée par les médias. Ces obstacles sont regroupés en deux catégories de biais, soient le biais de sélection et le biais de description. Ces biais exercent une influence certaine sur les nouvelles qui paraissent ou ne paraissent pas dans les médias tout comme sur la façon dont elles sont décrites et relatées.

D'un côté, les nouvelles journalistiques sont induites par le biais de sélection, c'est-à-dire qu'une portion du réel seulement est rapportée dans la presse. En d'autres termes, les médias ne décrivent pas toute la réalité sur le terrain. Ainsi, Shoemaker

⁴⁹ Pour ce qui est de *RG* et *Fugues*, nous avons passé en revue tous les tirages publiés chaque mois, incluant même les numéros spéciaux, entre janvier 2000 et décembre 2012. Ces deux périodiques sont distribués gratuitement à chaque mois. *Fugues* a été fondé en 1984 et il est le successeur d'*Attitude* (1978-1984). C'est le plus important média gai du Québec. On y retrouve toute l'actualité gaie d'ici et d'ailleurs, ainsi qu'un nombre considérables de rubriques, des chroniques ainsi que des suggestions de sorties. Cette publication est plutôt commerciale en ce sens qu'elle s'inscrit davantage dans une logique marchande avec une proportion de publicité nettement plus importante. *RG* fut aussi fondé en 1984. Alain Bouchard en fut son fondateur ainsi que son rédacteur en chef pendant 24 ans (1984-2012). Visant moins davantage le divertissement (modes de vie) que son concurrent, il s'adresse spécifiquement aux gais. Cette publication à un engagement social et militant et elle est le reflet des préoccupations sociales et politiques de la communauté gaie du Québec. Ses collaborateurs incluent des spécialistes, sociologues, psychologues et autres individus impliqués dans le monde gai et homosexuel. Il donne aussi la chance à ses lecteurs de s'exprimer.

(1991) aborde cinq niveaux de contraintes ayant une incidence sur le contenu présenté dans les médias. Par ordre d'importance :

(1) les facteurs liés aux sélectionneurs de nouvelles (valeurs, attitudes, préférences, etc.), (2) les facteurs liés aux contraintes/routines des organisations (pratiques et méthodes de travail, contraintes matérielles et de temps, etc.), (3) les facteurs liés à l'organisation (pouvoir et orientation politique des propriétaires, objectifs de l'entreprise, etc.), (4) les facteurs relevant de l'environnement immédiat (annonceurs, lecteurs, acteurs du pouvoir politique, etc.) et enfin, (5) les facteurs relevant du système social, puisque les forces exercées sur les sélectionneurs proviennent de la culture, des intérêts, de la structure et des idéologies sociales, par exemple (Shoemaker, 1991 citée dans Trudelle, 2005 : 29).

Dans cette perspective, on voit finalement que les médias font des choix en fonction de plusieurs facteurs qui s'influencent mutuellement.

D'autre part, la description que font les médias au sujet des faits et des événements demeure la seconde source de biais. Voici ce qu'en dit Trudelle (2005 :93) à ce sujet : « Il est clair que les armes de la rhétorique employées par un journal influencent grandement le contenu des nouvelles qui seront publiées ». L'information est empreinte d'une charge idéologique que les stratégies discursives mettent en œuvre. Autrement dit, les stratégies discursives sous-tendent une charge idéologique. En conséquence, on assiste à une distorsion de la réalité pouvant mener à une sous-représentation et/ou une surreprésentation médiatique des acteurs sociaux (Trudelle, 2005 : 36).

Compte tenu de l'existence de ces biais, l'information dans les médias écrits ne constitue jamais la réalité elle-même, mais une image que se font les journalistes de la réalité. Cette connaissance n'est pas absolue, mais bien relative. Nous devons plutôt parler d'une « construction de la réalité ». Ainsi, selon Derville (1999), « le monde que montre les médias n'est pas donné, mais façonné [...] il n'existe tout simplement pas de monde réel à propos duquel on pourrait tenter d'être objectif » (1999 : 153).

Si les chercheurs n'exercent aucun contrôle au sujet de ces biais, « il faut être conscient de cet écart par rapport à la réalité même s'il n'est pas toujours possible d'en évaluer l'ampleur » (Angers, 2005 :52). Selon Trudelle, la presse écrite comme source de données est toutefois « une source d'information valide pour qui s'intéresse à l'analyse des grandes tendances du changement social » (Trudelle, 2005 : iii). En élaborant une démarche de recherche rigoureuse, on peut minimiser les impacts de ces biais. Il importe de souligner que notre revue de presse s'inscrit dans la recherche documentaire et non pas comme fin d'analyse. Nous recherchons les grandes tendances et non pas la vérité absolue.

Même si la presse écrite comporte certains inconvénients, ils offrent toutefois plusieurs avantages. Pour Trudelle (2005 :44), les journaux « sont facilement accessibles et peu dispendieux. Ils rapportent plusieurs événements sur une base quotidienne ou hebdomadaire ». Olzak (1992) défend aussi que « les journaux fournissent les comptes rendus les plus complets sur une large gamme d'événements se produisant à l'intérieur d'unités géographiques et temporelles variées (Olzak, 1992 : 57 cité dans Trudelle, 2005 : 44).

Finalement, les deux dernières démarches de notre recherche reposent sur la réalisation de 32 entrevues semi-dirigées échelonnées en deux temps: 1) à l'automne 2013 et 2) à l'été 2015. La première série d'entretiens interroge des acteurs économiques du Village et des leaders de la communauté gaie, puis des hommes gais montréalais pour la seconde. Chacune de ces deux séries vise à fournir des réponses limpides à nos deux questions spécifiques. Nous estimons que le choix de l'entrevue semi-directive correspondait au meilleur instrument de collecte pour décrire l'expérience du Village telle que vécu et rapportée par les personnes concernées. À cet effet, cette méthode d'enquête permet de capter en profondeur les points de vue nuancés des individus :

L'une de ses forces principales est qu'elle donne un accès direct à l'expérience des individus. Les données produites sont riches en détail et en descriptions. Le sens de l'entrevue est de plus négocié entre les interlocuteurs alors que le chercheur tente de bien comprendre la perspective de l'autre grâce à la relation interpersonnelle établie. Le chercheur est aussi en mesure d'adapter son schéma d'entrevue pendant son déroulement afin de tenir compte du discours de l'interviewé et de bien comprendre sa perspective au regard du phénomène à l'étude (Savoie-Zajc, 2009 : 356).

Cependant, l'entrevue semi-dirigée comporte aussi des inconvénients, notamment la subjectivité du chercheur et celle du répondant, ainsi que le manque de comparabilité des propos, comme l'explique Bédard :

La plus évidente [difficulté] est sans doute le paradoxe qui consiste à interroger un individu alors que la géographie s'intéresse au collectif, quel qu'en soit l'échelle. Le chercheur qui réalise des entretiens doit à cet effet constamment avoir à l'esprit, sous crainte de biais, que l'individu interrogé l'est en tant que représentant d'un groupe, d'une communauté, etc. Un autre écueil est que l'entretien est fort distant d'une science qui utilise des procédés clairement formalisés et identifiables. Alors qu'elle met en présence deux sujets, avec leurs subjectivités, on ne peut certifier que les informations obtenues seront identiques dans une autre situation d'interaction. On ne peut non plus assurer une parfaite comptabilité des données d'une fois à l'autre, voire d'un répondant à l'autre, puisque le dispositif de questionnement ne peut être rigoureusement identique (Bédard, *op.cit.*, 108).

3.2.5 La première série d'entrevues

Nous avons cherché à connaître l'opinion de personnes averties qui connaissent bien le Village afin de répondre à notre première question spécifique : dans quelle mesure le Village est-il un quartier en difficulté ? Ainsi, nous avons rencontré huit acteurs économiques du Village et cinq leaders de la communauté gaie entre les mois de septembre à novembre 2013. L'objectif visait à connaître leur avis par rapport aux changements que connaît le Village depuis les dernières années afin de comprendre la situation actuelle du quartier.

3.2.5.1 Les critères de sélection

Nous avons procédé à une technique d'échantillonnage non probabiliste orientée par choix raisonné. En effet, nous avons nous-mêmes choisi délibérément les répondants en respectant les critères tels que la représentativité et la diversité de la population étudiée. En guise d'illustration, nous avons sélectionné des commerces à partir d'une liste créée par la SDC du Village. Le choix du recrutement des personnes militantes s'est effectué à partir des associations gaies annoncées dans le mensuel *Fugues*. Nous sommes entrés en contact avec eux en personne à leur lieu de travail afin de solliciter leur participation au projet de recherche. Pour les convaincre, nous leur avons transmis une lettre personnalisée (voir Annexe B) qui présentait entre autres le but de la recherche. Nous avons obtenu un seul refus.

Les acteurs économiques font référence aux personnes qui occupent un emploi dans le circuit économique du Village. Nous avons regroupé ces acteurs en deux sous-catégories: les entreprises et les administrations publiques.

En ce qui concerne les entreprises, leur but premier est la production de biens ou de services en quête d'un profit. Ainsi, nous avons sollicité la participation de commerçants, membres de la SDC du Village, c'est-à-dire des propriétaires (ou à tout le moins des gérants) qui exercent leur travail dans l'un des cinq types d'établissements suivants : bar/ *cocktail lounge*, restaurant, café ou boutique.

Au contraire de l'entreprise, l'administration publique a pour fonction la production de services non commerciaux mais plutôt au bénéfice des collectivités territoriales. Notre choix s'est arrêté sur les trois organisations suivantes : la SDC du Village, la Chambre de commerce gaie du Québec et Tourisme Montréal. Cette seconde sous-catégorie d'acteurs économiques comprend les personnes qui exercent leur emploi à titre de fonctionnaires et contre rémunération. Nous avons interrogé ainsi un porte-parole de la SDC du Village et un représentant du domaine touristique LGBT à Tourisme Montréal. Toutefois, en cours de route, nous n'avons pas réussi à

obtenir une entrevue avec un responsable de la Chambre de commerce gaie du Québec. Il importe de mentionner que nous avons essayé de communiquer avec eux à plusieurs reprises. Les actions suivantes ont été sans résultat : lettre personnalisée, appels téléphoniques avec message vocal ainsi que l'envoi d'un courriel par un organisme communautaire sollicitant la Chambre. Nous considérons alors cette absence de réponse comme un refus.

Enfin, la dernière catégorie de répondants fait référence aux leaders communautaires de la communauté gaie. Il s'agit de porte-paroles qui travaillent pour des organismes à but non lucratif dédiés à la collectivité gaie à l'échelle de Montréal. Par ailleurs, Campeau *et al.*, (2004), considèrent les groupes communautaires comme des « acteurs sociaux » dans la mesure où ces groupes permettent aux individus d'agir collectivement :

Ces groupes supposent l'existence, chez les individus, d'un niveau de conscience élevé. Ils soutiennent ainsi leurs semblables qui ne peuvent compter sur l'aide de parents, d'amis, de voisins ou de collègues. Cette solidarité prend aussi la forme d'expériences humaines visant à compenser les déficiences de l'État ou à offrir parallèlement des services à la population (Campeau *et al.*, 2004: 466).

Tel est le cas des militants que nous avons rencontrés. Ces derniers œuvrent dans l'un des quatre domaines d'intervention suivants : 1) média gai, 2) culturel, 3) santé et 4) un centre communautaire.

3.2.5.2 Le profil des répondants et le déroulement des entrevues

Au cours de l'automne 2013, de la mi-septembre à la mi-novembre, nous avons interviewé 13 participants. Parmi eux, nous avons recueilli le point de vue de huit acteurs économiques [trois femmes et cinq hommes] et de cinq leaders communautaires [quatre hommes et une femme]. Parfois, comme il serait facile de les

repérer, nous avons préféré utiliser le masculin, tel que promis dans le formulaire de consentement (voir Annexe C), en vue de protéger la confidentialité et l’anonymat. Le tableau 3.6 dresse respectivement un profil synthèse des répondants et répondantes.

Tableau 3.6
Profil des répondants

Numéro de l’entrevue	Fonction ou emploi
#1	Gérant de bar
#2	Propriétaire de restaurant
#3	Gérant de <i>cocktail lounge</i>
#4	Propriétaire de café
#5	Porte-parole d'une boutique
#6	Militant dans le domaine du média gai
#7	Propriétaire de bar
#8	Militant d'un centre communautaire
#9	Porte-parole de Tourisme Montréal
#10	Militant dans le domaine culturel
#11	Militant dans le domaine de la santé
#12	Militant dans le domaine du média gai
#13	Porte-parole de la SDC du Village

Notes : Le masculin est utilisé par souci de conserver la confidentialité et l’anonymat (4 femmes) chez tous les répondants qui ont signé un formulaire de consentement (voir Annexe C).

Tous les entretiens se sont déroulés au lieu de travail de chacun des répondants, sauf pour un seul (Entrevue # 6) qui a eu lieu à son domicile. Les discussions se sont déroulées en français et ont été enregistrées sur dictaphone après la signature du formulaire de consentement (Annexe C). Inspiré du dossier de presse, le guide d’entretien (voir Annexe D) comprenait dans cet ordre les thèmes suivants : 1) l’affiliation des répondants, 2) la rue piétonne, 3) les gais désertent le Village, 4) les

solutions pour attirer les gais dans le Village et 5) l'avenir du Village. Les échanges ont duré en moyenne une heure (66 minutes) : l'enregistrement le plus court dure 35 minutes et le plus long fait deux heures et quart. Les entrevues ont été retranscrites sous la forme de 13 verbatim, ce qui totalise 236 pages informatisées.

3.2.6 La seconde série d'entrevues

La dernière série d'entretiens vise à fournir des éléments de réponses concernant notre seconde question spécifique : dans quelle mesure les gais désertent-ils le Village ? L'objectif a pour but d'éclaircir le sujet et d'en saisir les causes:

En étudiant les motivations qui guident les comportements spatiaux des individus, ceux-ci peuvent être des facteurs explicatifs des structures spatiales observées [...] c'est montrer qu'au-delà des apparences existent des liens subtils et complexes qui unissent les hommes à leur milieu de vie (Bailly et Béguin, 2008 : 29).

À une échelle micro géographique, ce qui nous intéressait c'était de connaître le point de vue de la collectivité gaie elle-même à l'égard de ce territoire d'appartenance. Au cours de l'été 2015, nous avons ainsi constitué un échantillon composé de 19 hommes gais montréalais affirmant de leur propre aveu fréquenter peu ou pas du tout le Village. Nous allons aborder les critères de sélection, le déroulement du terrain et dresser le profil des interlocuteurs.

3.2.6.1 Les critères de sélection

Il importe de mentionner qu'un échantillonnage probabiliste représentait pour nous une contrainte, car aucun outil de recensement ne permet de connaître avec exactitude la taille actuelle de la population gaie. À titre d'exemple, Statistique Canada n'a jamais abordé la question de l'orientation sexuelle⁵⁰. Pour contrer cette

⁵⁰ Spécifions toutefois qu'en 2006, pour la première fois au pays, le recensement de Statistique Canada a tenu compte des couples de même sexe, mariés ou vivant en union libre. L'agence a ainsi quantifié des estimations sur les ménages de même sexe au Canada.

difficulté, nous avons donc effectué un échantillonnage non probabiliste. Nous avons constitué nous-mêmes un échantillon d'individus suffisamment représentatif de la communauté gaie montréalaise. Nous avons rejoint les participants par la technique en boule de neige.

[...] une technique qui consiste à ajouter à un noyau d'individus (des personnes considérées comme influentes, par exemple) tous ceux qui sont en relation (d'affaires, de travail, d'amitié, etc.) avec eux, et ainsi de suite. Il est alors possible de dégager le système de relations existant dans un groupe, ce qu'un échantillon probabiliste classique n'aurait pas permis de découvrir (Beaud, 2009 : 266).

Les principaux critères d'inclusion des interlocuteurs étaient: 1) être un homme gai ou homosexuel⁵¹; 2) être majeur (18 ans et plus); 3) avoir la capacité physique et les moyens financiers de sortir; 4) avouer fréquenter peu, rarement ou pas du tout le Village⁵²; 5) élire domicile dans la ville-centre de Montréal ou ses quartiers adjacents, exception faite du Village. Concernant le lieu de résidence, nous faisons référence aux six arrondissements suivants : Ville-Marie, Westmount, Outremont, Le Plateau-Mont-Royal, Hochelaga-Maisonneuve et Rosemont-La Petite-Patrie. Plus précisément, nous avons sollicité des participants en âge légal de fréquenter des établissements qui vendent des consommations alcoolisées. L'expression « sortir » signifie dans notre recherche: s'adonner à fréquenter divers lieux de loisirs et de rencontres, particulièrement les bars/*cocktail lounges*, les boîtes de nuit/discothèques et les raves. Ces habitudes de sortie engendrent des coûts monétaires et se déroulent habituellement à des heures tardives.

⁵¹ Il importe de mentionner que nous devons faire face à la difficulté de définir l'identité sexuelle auprès des participants. Comme nous l'avons vu plus haut, l'homosexualité masculine renvoie à deux conceptions, l'une est identitaire et l'autre strictement sexuelle (HARSAH) (Lévy et Dupras, 2008 : 182). Pour détourner cet obstacle, au cours du recrutement, nous avons employé l'orientation sexuelle comme critère de sélection. Ainsi, tous les répondants devaient préalablement s'identifier en tant que gais ou homosexuels.

⁵² On notera que ces expressions n'étaient pas aussi évidentes sur le terrain que lorsque nous avons conçu notre guide d'entretien. En effet, lorsque nous avons interrogé les répondants à ce sujet, nous nous sommes aperçus qu'il s'agit d'un critère subjectif.

Comme nous l'avons vu plus haut, il n'y a pas de représentativité parfaite dans l'élaboration de notre échantillon. Pour représenter la diversité de la population gaie montréalaise, nous devons rejoindre des candidats au profil varié en ce qui a trait à la langue maternelle, l'occupation, le revenu annuel, le statut civil et l'origine ethnique. De manière plus détaillée, ils devaient parler français et/ou anglais; occuper des corps d'emplois divers, incluant aussi le statut d'étudiant; le statut civil renvoie à des hommes gais célibataires, en couple, mariés (même sexe) avec ou sans enfants; et enfin, des personnes issues des minorités culturelles visibles, comme de la communauté africaine, latino, asiatique et arabe. Pour éviter de mettre mal à l'aise les participants en demandant leur revenu annuel, nous avons constitué sept échelles de revenu possibles allant de 0\$ à 60 000\$ et plus (voir Annexe E).

Comme les critères énumérés sont spécifiques, par conséquent les critères d'exclusion étaient : les hommes qui peuvent se déplacer difficilement de façon autonome et qui ne possèdent pas les moyens financiers pour sortir; les personnes mineures (moins de 18 ans); les personnes qui résident à l'extérieur de la ville-centre de Montréal ou qui résident dans le Village; les hommes qui ne s'identifient pas ouvertement gais ou homosexuels; et les personnes qui fréquentent régulièrement ou souvent le Village. Comme l'échantillon visé était très hétérogène, nous espérions recruter un nombre suffisant de participants. Plus exactement, la taille de l'échantillon devait rejoindre entre 15 et 20 participants. Ainsi, l'échantillonnage est guidé par deux principes, soit la diversification et la saturation. Concernant le nombre de personnes choisies, nous nous sommes appuyés sur le principe de saturation des données :

Kvale (1996) avance le nombre de 10 à 15 personnes, ce chiffre faisant davantage référence à un ordre de grandeur habituel que l'on rencontre dans la pratique de ce genre de recherche qu'à un nombre établi en conclusion à une argumentation bien développée. Un critère souvent utilisé dans pareille forme de recherche est celui de la saturation théorique, c'est-à-dire que les nouvelles données issues d'entrevues additionnelles n'ajoutent plus à la compréhension que l'on a d'un phénomène. Il y a conséquemment contradiction entre l'identification *a*

priori d'un nombre de participants à la recherche et le respect du critère de saturation. Le chercheur peut toutefois observer une règle intermédiaire : un nombre initial de participants est d'abord établi, lequel est modifié (augmentation, réduction) en cours de recherche, selon le degré de saturation atteint (Savoie-Zajc, 2009 : 349).

3.2.6.2 Le déroulement des entrevues

Le terrain de recherche s'est étalé sur une période de 15 semaines consécutives, au cours de l'été 2015, plus exactement du 6 mai au 21 août inclusivement. Au total, nous avons recruté 19⁵³ hommes gais montréalais, soit 14 par l'entremise d'un échantillonnage en boule de neige et cinq autres, via un échantillonnage en quotas.

La position du chercheur peut avoir une incidence sur la collaboration auprès des répondants qui s'affichent en tant que gais ou homosexuels. En s'inspirant de l'étude de Chamberland (1996 : 35), nous nous sommes identifiés en tant que gai à l'égard des participants contactés. Ce souci de transparence nous a engendré plus de bienfaits que de désagréments. Du point de vue de l'auteure indiquée ci-haut, le statut de l'*insider* facilite le recrutement des participants, gagne leur confiance et amène un climat propice au déroulement des entrevues, puisque l'interlocuteur à moins l'impression d'être jugé.

D'une durée moyenne d'environ 50 minutes chacune, toutes les entrevues ont été réalisées en français, sans exception. On notera que l'entrevue la plus longue fait une heure et demie et la plus courte fait 26 minutes (tableau 3.7). Les échanges enregistrés ont généré plus de 15 heures de matériel audio. Chaque entrevue a été retranscrite intégralement en verbatim qui nous a servi de support de base pour le traitement et l'analyse des données. On notera par ailleurs que tous les verbatim réunis ont généré au total 213 pages et ont tous été relus par le premier directeur de

⁵³ Les 19 entrevues avec les participants de sexe masculin s'identifiant en tant que gais ou homosexuels sont numérotées de 14 à 32 pour faire suite à la première série de 13 entretiens auprès des acteurs économiques et aux militants : # 1 à 13.

l'étudiant. L'accès aux enregistrements et aux verbatim sont maintenant strictement réservés à l'étudiant et à sa directrice. Nous avons employé des pseudonymes afin de garantir l'anonymat des participants dans le traitement des données et la diffusion de la recherche.

Avant le commencement de chaque interview, nous avons pris soin de remettre au participant un formulaire de consentement (voir Annexe C) qui mentionne entre autres, le but de la recherche et le protocole éthique. Ainsi, le formulaire de consentement a été lu et signé par tous les répondants. Cependant, il convient de signaler qu'une seule personne (Entrevue #28) s'est montrée réticente à l'enregistrement audio. Malgré nos efforts pour convaincre le participant de la confidentialité de ses propos et la protection de son anonymat, ce dernier n'est pas revenu sur sa décision.

En respectant l'éthique en recherche impliquant des êtres humains, puisque la participation est volontaire, aucune pression n'a donc été exercée sur ce participant qui n'était pas à l'aise avec l'enregistrement de l'entrevue, quelle qu'en soit la raison.

En conséquence, refusant de manière catégorique l'enregistrement, le participant a accepté toutefois que l'étudiant prenne des notes manuscrites au cours de l'échange qui a duré près de 50 minutes. Une demi-heure après la rencontre au domicile du répondant, le chercheur a retranscrit dans un verbatim de 6 pages un compte rendu détaillé à partir des notes prises lors de l'entrevue afin de ne pas perdre l'essence de la discussion. Pour les 18 autres participants, l'enregistrement de l'entretien sur dictaphone débutait au moment où le chercheur commençait l'entrevue.

Notre instrument de collecte, soit le guide d'entretien (voir Annexe E) a été conçu à partir des informations relevées dans le dossier de presse et de la première série d'entrevues. On notera que le guide d'entretien comprenait 45 questions, distribuées en questions de types ouvertes, semi-ouvertes et fermées. Il a d'ailleurs été présenté aux interviewés avec les différents thèmes dans cet ordre: 1) éléments du vécu en tant

que gai, 2) les habitudes de sorties dans le Village, 3) les habitudes de sorties à l'extérieur du Village, 4) l'attractivité du Village gai, 5) la rue piétonnière, 6) l'avenir du Village et enfin, 7) le profil du répondant.

Étant donné que la sélection des participants se faisait par la technique en boule de neige, la dernière question de l'entrevue demandait ainsi à chacun des interlocuteurs : « Connaissez-vous quelqu'un de votre entourage qui affirme fréquenter rarement ou pas du tout le Village gai ? » Advenant une réponse positive, les coordonnées du chercheur étaient transmises au participant afin qu'il puisse contacter lui-même des personnes dans son réseau de connaissances. De cette manière, il nous a été impossible d'obtenir les coordonnées confidentielles de ces personnes sans leur consentement préalable. Seuls les candidats interpellés par le projet de mémoire ont rejoint le chercheur par téléphone ou par courriel. Parmi les participants recrutés par cette méthode, 10 répondants ont été rencontrés à leur domicile; deux entrevues ont été réalisées dans un local étudiant à l'UQÀM; un rendez-vous a été fixé dans un café du Village et un autre, au lieu de travail du répondant. Au final, nous avons interrogé 14 hommes par le mode de triage en boule de neige.

À ce stade-ci, nous avons mis en veille la séance de recrutement et avons ainsi effectué à une première analyse des données, à partir des résultats bruts des 14 entrevues. À la lecture des verbatim, notre attention s'est portée sur une entrevue avec le plus jeune des répondants. Effectivement, nous avons relevé des informations sur les soirées en dehors du Village attirant la jeunesse gaie montréalaise. Nous voulions ainsi recueillir des informations plus spécifiques, voire plus détaillées en ce qui concerne ces soirées gaies à l'extérieur du Village. La question se posait : « Pourquoi les soirées gaies hors Village sont-elles si populaires ? » De manière imprévue, nous avons alors dérogé du mode d'échantillonnage en boule de neige pour effectuer un échantillonnage par choix raisonné ou par quotas. Autrement dit, nous avons délibérément nous-mêmes choisi les participants sur une base volontaire et dans des lieux spécifiques. Concrètement, les cinq derniers participants (entrevues # 28 à 32)

ont été rejoints sur place, c'est-à-dire à l'une des soirées gaies en dehors du Village. Nous sommes allés à deux événements mensuels différents qui se tenaient à l'extérieur du quartier gai, soit des fêtes itinérantes, aussi communément appelées des soirées gaies hors Village. L'un de ces événements avait lieu au bar Le Belmont, dans le quartier du Plateau et l'autre au bar Peopl, dans le quartier du Vieux-Montréal, respectivement les soirées Mec Plus ultra et Drama Queen. Il importe de spécifier que ce ne sont pas des bars habituellement fréquentés par des gais, mais bien une clientèle hétérosexuelle.

L'objectif de s'y présenter était double: mener une séance d'observation directe d'une part, et d'autre part, recruter des participants potentiels. Au cours de ces deux soirées, soit les 25 et 31 juillet 2015, nous avons approché uniquement des hommes qui correspondaient à nos critères de sélection. Spécifions que nous avons davantage sollicité la participation d'hommes âgés dans la vingtaine. Nous avons évidemment obtenu des refus, mais aussi des hommes se portant volontaires. Dans ce cas, nous avons transmis nos coordonnées personnelles aux hommes intéressés par le projet de recherche. Ainsi, cinq personnes nous ont contactés par courriel pour manifester leur intérêt à réaliser une entrevue. Nous avons fixé avec eux un rendez-vous à un endroit, une date et une heure qui leur convenaient. Les cinq derniers répondants ont été interviewés dans divers lieux : un à son domicile; un dans un café du quartier du Plateau; et les trois autres, à la terrasse d'un bar gai dans le Village. Précisons qu'au terme du 19^e entretien, nous avons de toute évidence atteint un niveau de saturation, car nous avons obtenu peu de nouvelles informations auprès du 19^e participant. Ce dernier a tout de même offert des réponses confirmant les données recueillies auprès des 18 autres interlocuteurs. Ainsi, nous avons cessé la cueillette de données pour nous attarder à l'analyse.

3.2.6.3 Le profil des répondants

Le tableau 3.7 dresse un profil synthèse des hommes gais ayant participé à notre projet de recherche. Nous avons pris soin d'identifier des participants présentant des caractéristiques très différentes. L'âge des 19 individus se situe entre 21 et 67 ans. Ainsi, l'âge moyen s'élevait à 37,2 ans, ce qui indique que l'échantillon d'hommes est relativement jeune. Nous avons rejoint neuf hommes âgés entre 20 et 30 ans, cinq hommes âgés entre 31 et 45 ans et cinq hommes âgés de 46 ans et plus

En ce qui concerne le lieu de naissance des participants, sept personnes sont nées à l'extérieur du Canada. Parmi celles-ci, nous retrouvons un Américain; trois individus originaires d'Amérique latine, soit le Mexique, le Salvador et la Colombie; et trois Asiatiques, plus exactement de l'Asie du Sud (Inde et Bangladesh) et de l'Asie du Sud-Est (Indonésie). Par conséquent, deux participants ayant immigré plus récemment avaient le statut de résident permanent lorsque nous les avons interrogés et les cinq autres ont déjà obtenu leur citoyenneté canadienne. Parmi les hommes nés au Canada, onze sont nés au Québec et un est né en Ontario. Fait à noter, parmi les individus nés au Québec, un seul est natif de Montréal et le reste d'entre eux se sont installés plus tard dans la métropole. Ils proviennent soit de la région métropolitaine, à savoir les banlieues des couronnes nord et sud, ou encore, des municipalités à l'extérieur de cette agglomération.

En ce qui a trait à la langue maternelle, 10 des hommes interrogés parlent le français comme première langue. Une seule personne est bilingue, deux personnes sont anglophones, trois personnes parlent l'espagnol. Pour les trois autres, leur langue maternelle est le bahasa indonesia, le marathi et le bengali. Au sujet du statut civil, un seul des répondants est marié (même sexe) et a adopté un enfant. Huit répondants étaient en couple lorsque nous les avons interrogés. La majorité des hommes rencontrés étaient célibataires, soit 11 au total.

Concernant leur localisation résidentielle, ils ont élu domicile principalement dans les quartiers adjacents au centre-ville montréalais. La majorité d'entre eux vivent dans les arrondissements Hochelaga-Maisonneuve (7), Plateau-Mont-Royal (5), Ville-Marie (3), Rosemont-La Petite-Patrie (3) et enfin, Parc-Extension (1). Au sujet du métier exercé au moment de l'entrevue, 12 hommes étaient sur le marché du travail à temps plein. Nous les avons regroupés ainsi par secteur d'activité : domaine de l'éducation (1) ; domaine des arts/culture (5), dont un en recherche d'emploi ; domaine de la gestion/cadre supérieur (2); fonctionnaires du secteur parapublic (2); et dans le domaine de la vente et services (2). Deux hommes retraités ont participé à la recherche, l'un ayant travaillé dans le domaine de l'enseignement et l'autre dans la vente et services. Pour les autres participants, nous retrouvions quatre étudiants à temps plein, soit trois inscrits dans un programme universitaire de premier cycle et un candidat à la maîtrise. Une personne était un assisté social.

Enfin, en ce qui concerne le niveau de scolarité le plus élevé des interlocuteurs, nous retrouvons : deux hommes sans diplômes d'études, un homme ayant un diplôme d'études secondaires, 16 hommes ayant fait des études postsecondaire, dont six possédant un diplôme d'études collégiales et 10 diplômés universitaires. Cela dit, on observe que la majorité des répondants ont fait des études postsecondaires. Somme toute, l'échantillon d'hommes interrogés provient de milieux très différents (niveau de scolarité, profession/métier, lieux de naissance, lieu d'habitat, origine ethnique).

La plupart d'entre eux s'identifient en tant que gais. Cependant, les plus jeunes interrogés sont plus fluides quant à l'étiquette de leur orientation sexuelle : LGBT et *queer*. Notons que deux répondants se sont identifiés à l'aide d'une expression différente de celles proposées dans le guide d'entretien : l'un s'est identifié comme inter-sexe ou transgenre et l'autre, « open mind » pour exprimer son identité sexuelle. Les plus âgés vont davantage employer l'expression gaie ou homosexuelle. La presque totalité des participants ont déjà fait leur *coming-out*, sauf un seul qui ne l'a pas encore annoncé à ses parents. La jeune génération de gais semble affirmer leur

orientation sexuelle assez tôt, au stade de l'adolescence, tandis que les 46 ans et plus l'ont fait plus tard dans leur vie d'adulte. Plusieurs de nos répondants (dix sur dix-neuf) sont membres ou ont déjà été membres d'un organisme gai. Huit de ces répondants font partie ou ont déjà fait partie d'une association gaie dans le domaine communautaire et les deux autres, dans le domaine culturel.

Tableau 3.7
Le profil des répondants: tableau synthèse

#	Nom fictif	Âge	Lieu de naissance	Origine ethnique	Langue maternelle	Lieu de résidence en 2015 *	Statut civil	Emploi en 2015	Études complétées	Revenu annuel
14	Georges	56	Montréal	Québécois	Français	Hochelega-Maisonneuve	Couple	Aide-sociale	Secondaire 3	[Moins de 10 000\$]
15	Joël	67	Terrebonne	Québécois	Français	Hochelega-Maisonneuve	Couple	Retraité	9 ^e année	[40 000\$ à 59 999\$]
16	Gabriel	25	Roxboro	Québécois	Français	Plateau-Mont-Royal	Célibataire	Chômeur	DEC en cinéma	[10 000\$ à 19 999\$]
17	Simon	29	Longueuil	Québécois	Français	Hochelega-Maisonneuve	Marié avec enfant	Chargé des services éducatifs	Programme court (2 ^e cycle) éducation de l'environnement	[20 000\$ à 39 999\$]
18	Yannick	30	Saint-Hyacinthe	Québécois	Français	Plateau-Mont-Royal	Couple	Traducteur	DESS en traduction	[40 000\$ à 59 999\$]
19	Marc	33	Saint-Jérôme	Québécois	Français	Ville-Marie	Célibataire	Courtier immobilier	Maîtrise en ergonomie	[60 000\$ et plus]
20	Geoffroy	29	Lasalle	Québécois	Français	Plateau-Mont-Royal	Couple	Étudiant	BAC enseignement secondaire	[10 000\$ à 19 999\$]
21	Juan	46	Salvador	Salvadorien	Espagnol	Hochelega-Maisonneuve	Célibataire	Éducateur spécialisé	DEC en éducation spécialisée	[40 000\$ à 59 999\$]
22	Lucien	61	Trois-Rivières	Québécois	Français	Ville-Marie	Célibataire	Retraité	BAC enseignement primaire	[40 000\$ à 59 999\$]

*Renvoie à un arrondissement dans la Ville de Montréal.

Tableau 3.7 (suite)
Le profil des répondants : tableau synthèse

#	Nom fictif	Âge	Lieu de naissance	Origine ethnique	Langue maternelle	Lieu de résidence en 2015*	Statut civil	Emploi en 2015	Études complétées	Revenu annuel
23	Denis	54	Ottawa	Ontarien	Français/Anglais	Hochelega-Maisonneuve	Célibataire	Planificateur institutionnel	Maîtrise en Affaires	[60 000\$ et plus]
24	Mathieu	21	Dolbeau-Mistassini	Québécois	Français	Hochelega-Maisonneuve	Couple	Adjoint à la production	DEC Art production et média	[20 000\$ à 29 999\$]
25	Indra	39	Indonésie	Indonésien	Bahasa indonesia	Hochelega-Maisonneuve	Célibataire	Fonctionnaire d'un organisme municipal	BAC en économie	[40 000\$ à 49 999\$]
26	Troy	43	État du Colorado	États-Uniens	Anglais	Rosemont-La Petite-Patrie	Conjoint de fait	Directeur de gestion (informatique)	BAC en ART	[60 000\$ et plus]
27	Rustom	40	Inde	Indien	Marathi	Plateau-Mont-Royal	Couple	Hygiéniste du travail à la fonction publique	Maîtrise santé environnement	[60 000\$ et plus]
28	Fabrice***	40	Saint-Jean-Sur-Richelieu	Québécois	Français	Rosemont-La Petite-Patrie	Célibataire	Monteur dans une maison de production	BAC études cinéma	n.d.**
29	Jesus	24	Mexique	Mexicain	Espagnol	Rosemont-La Petite-Patrie	Célibataire	Serveur restaurant	DES	n.d.**
30	Kyle	24	Bangladesh	Bangladesh	Bengali	Parc-Extension	Célibataire	Étudiant	DEC en Commerce	[20 000\$ à 29 999\$]
31	Lucas	24	Québec	Québécois	Anglais	Plateau-Mont-Royal	Célibataire	Étudiant	AEC Design graphique	[10 000 \$ et moins]
32	Alejandro	22	Colombie	Colombien	Espagnol	Ville-Marie	Célibataire	Étudiant	DEC science pure	[10 000\$ et moins]

* Renvoie à un arrondissement dans la ville de Montréal.

** n.d. (non disponible). Le répondant a refusé de divulguer cette information.

*** Le répondant a refusé l'enregistrement.

3.2.7 Traitement et analyse des résultats

Toutes les entrevues conduites auprès des 32 participants ont été enregistrées et retranscrites sur support informatique sous la forme de verbatim, en respectant bien sûr, les règles éthiques de la recherche pour garantir la confidentialité et protéger l'anonymat des interviewés. Après la lecture et relecture intégrale et attentive de chaque verbatim, nous avons dégagé les informations « frappantes, inusitées ou surprenantes ». Ces « thèmes » sont alors devenus des fils conducteurs pour regrouper les réponses recueillies de nos répondants. Dit autrement, nous avons procédé effectué une condensation thématique, c'est-à-dire un « processus de regroupement de données qualitatives axé sur la découverte de thèmes signifiants pour le problème de recherche » (Angers, *op.cit.*, 144). L'analyse de contenu a permis de découvrir les observations qui renseignent plus précisément sur nos hypothèses de recherche. Conséquemment, les données ramassées sur le terrain nous permettront de vérifier ou de rejeter nos hypothèses de recherche.

CHAPITRE IV

LES ACTEURS ÉCONOMIQUES ET LES LEADERS COMMUNAUTAIRES SE PRONONCENT : RÉSULTATS DE LA PREMIÈRE SÉRIE D'ENTREVUES

Ce quatrième chapitre présente les résultats de nos entretiens avec les huit acteurs économiques et les cinq leaders de la communauté gaie que nous avons rencontrés durant l'automne 2013. Nous avons cherché à les interroger pour connaître leurs perceptions concernant la situation actuelle du Village. Nous rappelons que, de manière générale, ce chapitre vise à vérifier les constats que nous avons dégagés dans notre revue de presse (voir chapitre II). Le chapitre est organisé en fonction des thèmes abordés de notre guide d'entretien, qui sont successivement : la viabilité économique du secteur; les facteurs pour lesquels les gais désertent le Village, les effets de la rue piétonne; et l'importance du Village, comme point de ralliement pour les gais. Enfin, l'analyse des données nous permettra de répondre à notre première question spécifique qui est : *dans quelle mesure le Village est-il un quartier en difficulté ?*

4.1 La viabilité économique du Village

4.1.1 Les réactions suscitées des répondants

Nous avons demandé l'opinion des répondants quant à l'hypothèse que le Village connaît des difficultés économiques. Les points de vue sont partagés: certains se disent préoccupés des fermetures de commerces, alors que d'autres se montrent plus réalistes devant la situation actuelle.

Un propriétaire de restaurant pense que la situation économique du Village n'a rien d'alarmant. Au contraire le quartier se porte plutôt bien :

Je ne te dirais pas que le Village connaît une période difficile. Je te dirais que le Village reflète l'économie en général [...] Économiquement, à Montréal, la restauration et les ventes au détail assistent à une période plus tranquille, plus précaire. Les gens sont peut-être portés à moins dépenser. Donc, c'est sûr que le Village va refléter la même réalité qui se passe partout ailleurs. Donc, mais je ne vois rien de dramatique [...] Alors, moi je trouve que le Village est en bonne posture (Entrevue # 2).

D'après ces propos nuancés et réfléchis, l'activité commerciale du Village ne fait pas exception dans la Métropole. En effet, la restauration et le commerce de détail représentent des secteurs sensibles. En guise d'illustration, un des répondants souligne l'expérience éphémère des restaurateurs :

Les restaurants, à un moment donné, il y en a qui fonctionnent et d'autres qui ne fonctionnent pas. Il y a 70 % des restos, selon l'Association des restaurateurs du Québec, je pense, qui ne se rendent même pas à leur cinquième année d'existence : c'est très difficile la restauration. Donc, il y a une grosse rotation de ce côté-là (Entrevue #13).

Un porte-parole de la SDC du Village a même ajouté avec un rire sarcastique que : « Il y a des commerçants qui sont dans le Village depuis 20-25 ans : ils vont te dire toujours que ça ne va pas bien » (Entrevue #13). Ainsi, tout porte à croire que les difficultés rencontrées par certains commerçants ne datent pas d'hier. Cependant, un seul répondant a exprimé son désaccord. En effet, un gérant d'un *cocktail lounge* a exprimé sa satisfaction générale à l'égard de l'achalandage dans son établissement :

Je trouve qu'actuellement, ça va très bien, au niveau culturel et touristique [...] tout le monde se force. Je ne suis pas d'accord. [...] on n'a pas besoin de plus de clientèle ici. On fait de beaux spéciaux, les barmans sont accueillants et gentils [...] Ça prend quelqu'un qui accueille son monde comme il faut. On n'a pas d'autres atouts de plus. Nous avons notre réputation à garder. C'est tellement dur à bâtir, mais facile à perdre (Entrevue # 3).

Le même interlocuteur explique que la réputation d'un établissement est un facteur important pour attirer et conserver la clientèle. En contrepartie, un leader communautaire dans le milieu de la santé se montre plutôt craintif quant à la présence de locaux vacants causée selon lui par la situation économique :

En fait, peut-être que, ce qui risque d'avoir un impact sur la vie du Village, n'est pas en lien avec les habitudes des gais [sorties], mais plutôt en lien avec la situation de crise économique, par exemple : la fermeture

d'un bar important [Drug Store] et du Priape. Beaucoup d'espaces à louer, c'est plus ça qui m'inquiète (Entrevue #11).

Un porte-parole de la SDC du Village a répondu que la vacance commerciale a reculé de manière significative depuis les dernières années : « Quand la SDC a été créée ici, on avait environ 20 à 22% de locaux à louer. Actuellement, nous sommes à 6 à 7 %, c'est la norme pour une artère coûteuse comme Sainte-Catherine » (Entrevue #13). Ainsi, pour estimer la vitalité commerciale d'un quartier, il nous a été suggéré par le même interlocuteur de mettre en relief deux indicateurs :

Pour mesurer la santé économique du territoire, le premier signe, c'est les locaux à louer et combien de temps que ça prend à le relouer, c'est l'autre indicateur. C'est les 2 indicateurs vraiment qu'on peut regarder. Essayer de savoir c'est quoi les augmentations ou les baisses du chiffre d'affaires des commerçants, ça n'existe pas : c'est impossible. On se fie aux indicateurs que moi je peux vérifier : le pourcentage des locaux à louer et ça prend combien de temps à louer quand un local se libère. J'ai eu quelques commerçants dernièrement qui ont dû mettre la clé dans la porte, mais qui se sont trouvés un autre local dans le Village, ils sont restés dans le Village (Entrevue # 13).

Enfin, un porte-parole dans le domaine du tourisme LGBT a exprimé une attitude plus enthousiaste en signalant que les fermetures d'établissements dans le Village engendrent en retour la venue de nouveaux commerces:

C'est certain quand on voit deux établissements qui datent depuis longtemps, c'est toujours inquiétant. Par contre, ça ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de renouvellement qui ne suivra pas. Dans la vie, il y a toujours des choses qui ouvrent et toujours des choses qui ferment. Tout se transforme. Par exemple, en automne 2011, on a vu le Parking fermer et un mois plus tard, l'Apollon a ouvert. C'est une évolution et j'ai confiance que cette évolution va continuer (Entrevue # 9).

Bref, l'hypothèse selon laquelle le Village connaît une perte de vitalité est loin de faire l'unanimité (est discutable). Nous avons recueilli principalement deux types de

réactions : certains ont porté un regard inquiet, alors que d'autres sont plus positifs quant au développement futur du quartier.

4.1.2 Le contexte économique

Du point de vue économique, la plupart des répondants interrogés s'entendent sur le fait que Village vit des périodes difficiles, comme le souligne un militant dans le domaine culturel : « Économiquement parlant, ce n'est pas toujours facile pour les commerçants du Village » (Entrevue #10). C'est ainsi que la conjoncture économique a été pointée du doigt. Parmi les causes avancées, plusieurs obstacles freineraient la vitalité commerciale du Village : les comportements du consommateur, les périodes de ralentissement économique et les enjeux de la spéculation foncière.

D'abord, un gérant d'une boîte de nuit a observé que cette réalité se manifeste aussi ailleurs, en particulier dans d'autres secteurs commerciaux montréalais : « Le Village vit une période dépressive, comme Saint-Denis, comme Crescent » (Entrevue #1). Le Village reflète ainsi le climat économique de la Métropole. De plus, l'activité commerciale est soumise aux comportements du consommateur. Par exemple, la saison estivale enregistre les meilleures ventes de l'année et ce, pour diverses raisons telles que, la hausse de vacanciers, la venue de touristes et la tenue d'événements :

C'est l'été qu'il y a les vacances, c'est là où il y a beaucoup plus de touristes. C'est pendant ces périodes-là qu'on va avoir Divers/Cités, Fierté Montréal, ce qui nous amène beaucoup de gens. La piétonisation de la rue ça fait aussi qu'il y a beaucoup plus de circulation. [...] L'été c'est festif, mais c'est juste partout pareil (Entrevue #1).

Dès l'automne, on dénote un changement : « c'est la période où les gens retournent travailler, les étudiants retournent à l'école, on a moins d'argent subitement » (Entrevue #1). À l'inverse, l'hiver représente la période la moins intéressante pour leur chiffre d'affaires, et ce, jusqu'à l'arrivée du printemps :

Le début de l'année est un moment beaucoup plus difficile. [...] Noël vient de passer, c'est les mois les plus froids, c'est le retour à la session d'hiver pour les étudiants. C'est tout ça. On a dépensé, on a bien festoyé, pis là on est rendu aux nouvelles résolutions où on se dit en début d'année: « je vais sortir moins, je vais boire moins ». Nos clients réapparaissent au mois de mars. [...] au printemps, les gens vont finir par revenir (Entrevue #1).

Donc, la situation commerciale est dépendante du cycle des saisons, marqué par des phases dépressives, stagnantes et de reprises. Ensuite, un propriétaire de bar explique que le Village subit les contres-coups de la crise financière de 2008 : « Le Village a toujours eu des hauts et des bas, mais c'est vrai qu'en 2008-2009, il y a eu un paquet de commerces qui se sont vidés. L'année passée, il y a eu un paquet de commerces qui se sont vidés aussi » (Entrevue # 7). Avec la diminution du pouvoir d'achat, les périodes de crise économique forcent les consommateurs à restreindre leurs dépenses ou du moins à les réorienter. Conséquemment, cela affecte leurs habitudes de sortie; certains commerces font face à une diminution de revenus et sont contraints de fermer boutique à cause d'une perte de clientèle.

Enfin, une hausse de l'évaluation foncière faisant ainsi grimper considérablement les taxes foncières peut engendrer la fermeture de commerces, comme le démontre un porte-parole de la SDC du Village :

La quasi-totalité des commerçants sont locataires à 95 % dans le Village. Ce qui veut dire que le moindre soubresaut de l'économie, les gens ne renouvelleront pas leur bail, donc ils s'en vont, ils ferment, etc. [...] Donc, les baux peuvent d'année en année augmenter de façon absolument astronomique. Moi, j'ai vu un commerçant passer de 3,000.00 \$ par mois à 8,000.00\$ au renouvellement. [...] À un moment donné, les commerçants deviennent serrés jusqu'à la gorge. [...] Aussi bête que ça puisse paraître, on a tellement augmenté l'achalandage du secteur que les propriétaires d'édifices commerciaux se sont dits : c'est rendu le nouveau coin in de Montréal et les loyers montent en flèche. Malheureusement, comme les commerçants sont à peu près tous locataires, ceux qui ont des reins moins solides au niveau financier, ils doivent quitter (Entrevue #13).

La hausse de la valeur immobilière attribuable à la revitalisation du quartier, notamment avec la création de la rue piétonne, est une bonne et une mauvaise chose. D'un côté, les propriétaires fonciers voient leur propriété prendre de la valeur, tandis que les locataires d'établissements sont forcés d'assumer une hausse du prix de leur loyer. Cette difficulté d'acheter ou de louer entraîne le départ ou l'arrivée de nouveaux commerces.

En résumé, les difficultés économiques au Village n'ont pas de point de départ facilement identifiable, ni de cause unique. Il s'agit plutôt d'un ensemble de facteurs, dont les symptômes peuvent devenir eux-mêmes les causes. Force est de constater toutefois que l'activité commerciale du Village est traversée par des phases cycliques. Le caractère cyclique de l'économie est influencé par le comportement des agents économiques. Pour Dominic Roy et Raymond Munger (2004), les agents économiques font référence aux

individus ou groupes d'individus qui prennent des décisions de nature économique. Par exemple, les ménages font des choix de consommation en fonction de leur revenu limité, tout comme les entreprises font des choix de production et les États font des choix de distribution (Roy et Munger, 2004: 3).

4.1.3 Les gais sont moins nombreux à fréquenter le Village : les raisons plausibles

Le dossier de presse abordé au chapitre précédent nous amène à penser que de plus en plus de gais désertent le Village pour se rassembler ailleurs, en particulier au bar Royal Phoenix dans le quartier du Mile End, dans certains bars straights du centre-ville et du Plateau ou encore, ils utilisent le cyberspace pour rencontrer. Nous avons donc demandé l'avis de nos 13 répondants au sujet de cette hypothèse en leur posant la question qui suit : « est-ce que la population gaie montréalaise délaisse réellement le Village ? »

La presque totalité des répondants partage l'idée que la communauté gaie montréalaise est moins présente dans le Village, comme le suggère un propriétaire de bar : « de façon générale, je pense que le Village est moins fréquenté par les gais » (Entrevue # 7). En contrepartie, un seul répondant était en désaccord avec cette supposition. C'est d'ailleurs le cas d'un responsable au tourisme LGBT à Montréal :

Des gens qui bourent le Village ? Qu'est-ce que c'est ce genre d'individus là ? Moi, mon coloc est gai et il fréquente le Village deux fois par semaine. Nous habitons près du Royal Phoenix. Moi, j'ai tendance à aller au Royal Phoenix, parce que c'est à côté, mais je vais aussi dans le Village. Je ne connais pas personnellement des gens qui vont me dire : «non, moi je ne vais pas dans le Village (Entrevue # 10).

Selon l'opinion des répondants, plusieurs raisons expliquent pourquoi le Village est moins achalandé par les gais. Nous allons présenter ces facteurs par ordre d'importance. On distingue principalement les trois réponses suivantes: 1) avec l'acquisition de leurs droits civiques, les gais sont plus nombreux à se rassembler ailleurs; 2) une concurrence avec le cyberspace; et 3) le manque d'innovation ou de renouvellement au Village. Et dans une moindre mesure : 4) la Loi anti-tabac; et 5) la situation économique actuelle.

L'avis des répondants a été unanime quant au fait qu'il y aurait moins de gais qui fréquentent le Village depuis l'évolution des législations en faveur des homosexuels au cours des dernières années. Ces changements amènent en retour une plus grande reconnaissance sociale des gais. En conséquence, les homosexuels, en particulier, les plus jeunes, ont moins besoin de fréquenter le Village:

Avec l'acceptation sociale et les changements de lois, la jeune génération de gais et lesbiennes qui n'a pas connu « l'avant » ne se sentent pas obligés d'aller strictement dans le Village gai pour prendre son chum ou sa blonde par la main. Ils se sentent moins gênés de se regarder dans le blanc des yeux dans un resto ou au café, sans se faire lancer des roches ou se faire rire d'eux autres ou se faire traiter de tapettes (Entrevue # 13).

L'acceptation plus grande de l'homosexualité amène l'ouverture d'autres endroits en ville pour se réunir, comme le mentionne un leader communautaire dans le domaine de la santé :

Avec le fait que la société québécoise soit de plus en plus ouverte, on a vu des gens fréquenter des bars, par exemple des bars à la mode sur Saint-Laurent et dans Parc-Extension...Il y a un bar à la mode sur Sainte-Catherine, comme maintenant, il y a plus d'ouverture, je sais qu'en tant que gai, si j'y vais avec mes amis, je sais que je ne me ferai pas mettre à la porte, je ne me ferai pas ostraciser (Entrevue # 11).

Cet argument, qui a fait consensus parmi tous les répondants, rejoint ainsi les observations du sociologue Colin Giraud dans son ouvrage « Quartiers gays » :

Les gays n'auraient plus aujourd'hui le même besoin de lieux gays, identitaires, notamment, ni de quartier gay, car ils auraient conquis le droit de vivre leur homosexualité de manière normale à peu près partout dans l'espace social et dans l'espace physique (Giraud, 2014 :49).

Ainsi, les gais ne se limitent plus à sortir dans le Village, puisqu'ils sont maintenant moins marginalisés qu'autrefois.

En deuxième lieu, les sites Internet et les applications téléphoniques ont eu pour effet de modifier les modes de rencontre entre gais. Voici l'opinion d'un propriétaire de restaurant à ce sujet :

Je pense que c'est un peu un changement de mœurs en général. Avant que toutes les applications, Grindr...la cruise se fait maintenant sur ton cellulaire. Tout est devenu informatisé. Avant, il y a 6 ans, quand tu voulais cruiser, il fallait que tu ailles marcher dans la rue. Il fallait que tu sortes dans les bars, que tu prennes une bière, il y fallait que tu t'asseyes. Il y avait quelque chose d'un peu plus...humain. Donc, je dirais qu'il y a eu des changements associés à la drague (Entrevue # 2).

Pour sa part, un militant dans le domaine culturel reconnaît que l'usage d'Internet simplifie les rencontres sexuelles:

L'autre facteur, c'est l'Internet : toutes les applications mobiles. [...] le sexe pour les gars, c'est important. Maintenant, tu n'as plus besoin de cruiser dans un bar, pas besoin d'aller dans un sauna, l'application t'amène là (Entrevue # 10).

Si le développement de la technologie facilite les rencontres, il a un impact certain sur les modes de communications interpersonnelles des utilisateurs. Nous traitons plus amplement de cette question à la sous-section 3.5.

Troisièmement, certains répondants croient que l'allure générale du Village est responsable de la perte de consommateurs gais : « l'offre est peut-être moins intéressante [...] Le fait que le Village soit moins glamour », suggère un propriétaire de café (Entrevue # 4). Un gérant de bar aux études à temps partiel constate que les commerçants du Village ne se sont pas adaptés aux exigences de la clientèle :

Ça prend du renouveau, du renipage. Eille ! Les édifices vont bientôt nous tomber sur la tête! Let's go gang ! Faudrait actualiser ça avant que ça tombe. Il y a beaucoup d'articles dans le *Fugues* qui expliquaient que dans le temps, les gens venaient dans le Village, parce qu'il y avait les meilleurs DJ, le meilleur éclairage, les meilleurs systèmes, les meilleurs soirées. On a rien inventé de nouveaux depuis très longtemps et ces concepts-là, ces éléments-là, on les retrouve dans n'importe quel bar où tu vas aller. Il faut être capable de réinventer de quoi, parce que, ce que j'ai appris dans mes cours de marketing c'est qu'un établissement ou un produit ne peut pas survivre en se basant seulement sur sa réputation et sur ce que les gens connaissent (Entrevue #1).

Anciennement directeur dans une maison de jeunes, le même interlocuteur reconnaît que les jeunes citoyens sont plus facilement influençables. Si le Village innovait, ce changement, pense-t-il, pourrait attirer davantage de jeunes gais:

Ils [les jeunes] suivent tout ce qui est populaire. Si on dit que ce n'est plus populaire de sortir au Village, ces gens-là vont sortir ailleurs. Si du jour au lendemain, boom! Le Village est redevenu le centre de l'univers à Montréal, ils vont tous réapparaître parce que : « oh! My good, its so funny, je peux le mettre sur Facebook, je suis tellement In (Entrevue # 1).

Un propriétaire de bar accuse les commerçants du Village de ne faire aucun effort pour accroître la visibilité de leur établissement:

Depuis des années, les bars du Village sont tous encroutés dans leur popularité, pis ils dorment sur leurs lauriers, ils n'ont pas besoin de rien changer selon eux. Je me fais souvent dire, que je suis l'un des seuls qui travaille pour amener un souffle de rajeunissement dans le Village, un souffle nouveau (Entrevue #7).

Pour redevenir attrayant, le nouveau propriétaire de bar nous raconte comment il a revampé le décor de son commerce au goût du jour :

Je suis arrivé à la base : « qu'est-ce que les gens veulent aujourd'hui dans les bars ? » De ma propre expérience, quand je sortais, je me disais souvent : « ah! C'est donc plate, on va au Stud, pis on ne se voit pas, on s'enfarge dans le monde quand il fait noir ». Je me suis dit que la première affaire que je vais faire, on va commencer à mettre de la lumière un petit peu. Les gens viennent ici pour avoir du plaisir, ils veulent que ça soit happy [...] moi j'ai travaillé sur l'éclairage, l'ambiance pour rendre ça un peu plus moderne. [...] Donc, j'ai décapé les murs en tôle, j'ai peinturé les murs en bois, j'ai enlevé les paravents partout qui avaient en tôle [...] À un moment donné, mon personnel s'est aperçu qu'il y a plus de monde (Entrevue #7).

Quatrièmement, la loi anti-tabac (Loi 44)⁵⁴ aurait eu des effets sur la fréquentation des bars, comme le fait remarquer un militant dans le domaine culturel :

Qu'est-ce qui a fait que les gais fréquentent moins de clubs ? La loi sur la cigarette. La loi a contribué à vider les clubs et certains propriétaires te diraient que la loi a affecté 30 % de la clientèle [diminution] (Entrevue # 10).

Enfin, un militant d'un centre communautaire pointe du doigt le contexte économique actuel d'entraîner une baisse de fréquentation dans les bars du Village:

⁵⁴ Entrée en vigueur le 31 mai 2006, la Loi anti-tabac vise la prévention du tabagisme en protégeant les non-fumeurs contre la fumée de tabac dans l'environnement. Parmi les faits saillants des principales mesures, notons l'interdiction de fumer dans les bars (Gouvernement du Québec, 2017, np.)

À l'époque, les bars fonctionnaient beaucoup, c'était beaucoup plus populaire que maintenant, je trouve. Moi, je suis arrivée à Montréal en 1975 et la bière n'était vraiment pas chère, tu avais une bière pour 25 sous. À partir des années 2000, les propriétaires de bars ont changé, des bars ont fermé. Les gais, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas ce qu'il s'est passé, les gais allaient moins dans le Village, lundi au mercredi, c'est devenu tranquille, mais du jeudi au dimanche c'est toujours plein. La formule a changé. Les formules de promotion pour attirer les gais dans les bars ont changé beaucoup. Les jeunes ont moins d'argent, ensuite on a eu des crises économiques qui se sont succédées et c'est ça qui a fait tomber les sorties (Entrevue # 8).

En effet, le revenu disponible des consommateurs a changé et les gais, notamment les jeunes, auraient moins d'argent pour sortir compte tenu de la hausse des prix des consommations dans les bars.

Somme toute, les interlocuteurs sont tous d'accord pour dire que la population gaie montréalaise ne délaisse pas le Village : « Je vous dirais qu'ils le fréquentent moins. Est-ce que c'est l'équivalent de délaisser ? Parce qu'ils le fréquentent moins, je pense qu'ils y vont moins souvent, mais les gais ne le mettront jamais de côté, ils ne le délaisseront jamais, je pense » (Entrevue # 12).

4.2 Perceptions au sujet de l'attractivité du Village

À la lecture du dossier de presse abordé au chapitre II, nous avons identifié neuf facteurs expliquant pourquoi les gais sont moins nombreux à fréquenter le Village. Rappelons ici ces neuf facteurs : 1) la présence de sans-abri, 2) les vendeurs de drogue, 3) la présence de prostitués, 4) l'allure générale du Village, 5) avec l'acceptation de leurs droits civiques, les gais trouvent le Village dépassé, 6) le vieillissement de la communauté gaie, 7) l'affichage commercial en anglais, 8) les anglophones qui s'identifient en tant que *queer* et qui se rassemblent à l'extérieur du Village et 9) les rencontres sur le cyberspace.

Sans ordre d'importance, nous avons demandé aux répondants de commenter chacune de ces réalités sociales.

D'abord, en ce qui concerne l'itinérance, qui est notre première réalité sociale abordée, tous les répondants sans exception perçoivent (considèrent) ce phénomène comme une dévastation au Village : « les itinérants causent ou créent des problèmes à la communauté gaie » (Entrevue # 12). À cet effet, éveillé par un sentiment d'envahissement, un gérant de boîte de nuit dénonce exagérément l'occupation considérable des itinérants dans la rue l'été :

On en a 850 000. Ils sont tous gaissant. On connaît toute leur nom pis leur histoire. Le fait qu'on piétonnise la rue fait que ce monde-là peut traîner chez nous tout le temps et les gais sont bien sympathiques dans la vie. Comme on n'envoie pas chier les gens ouvertement, donc on ne les envoie pas chier eux non plus. Ils ne se font pas tasser [...] Tu arrives dans le Village, tu es accueilli par des sans-abris avant de voir ton premier homosexuel, peu importe par quelle rue tu arrives. C'est sûr que tu en tombes sur un. Je pense qu'il y a un consortium (Entrevue # 1).

Un porte-parole d'une boutique va même envisager les sans-abri comme des nuisances publiques:

[...] Une question de 2-3-4 %-là qui [itinérants] traînent dans la rue qui nous font chier et qu'on est obligé de faire avec parce que nous sommes dans le Centre-Sud. Tout ça, c'est bien moins présent ailleurs, parce que les itinérants sont tous concentrés ici (Entrevue # 5).

Même si la plupart des commerçants déplorent la situation avec des remarques cinglantes, un propriétaire de restaurant s'est montré plus compréhensif par contre, en proposant des moyens (solutions) pour lutter contre l'itinérance :

Oui, des itinérants, il en a, pas parce que c'est le Village, parce que nous sommes au centre-ville d'une métropole. Tu te promènes sur Saint-Laurent, il y en a autant, tu t'en vas dans le centre-ville il y en a autant. Tu les vois peut-être moins, c'est parce qu'il y a plus de population. Il y a au-dessus de 100 organismes qui viennent en aide aux démunis, aux personnes avec des problèmes de drogues, situés à l'intérieur du

quadrilatère du Village. Donc, c'est sûr que tous ces gens-là, ils viennent ici, consomment ici, couchent ici. Ça fait en sorte qu'on veut les aider, mais là nous sommes rendus avec une problématique où ils sont omniprésents. Il faut cohabiter. Je pense que c'est l'enjeu, il faut cohabiter, il ne faut pas les chasser. Nous en plus, nous sommes des commerçants, donc ça serait mal vu de les chasser, on se ferait jeter des roches. Il faut collaborer, préciser des problématiques, travailler avec les policiers, il faut conscientiser tout ça, donc, c'est vraiment un travail de longue haleine, mais il faut voir ça de façon positive (Entrevue # 2).

L'interlocuteur précise que la pauvreté se concentre à l'échelle des centres-villes dans les grands centres urbains. Cependant, un regroupement d'organismes d'aide aux démunis situés dans le quadrilatère du Village explique leur forte présence. Les itinérants sont pour la plupart des personnes souffrant de maladies mentales; ils peuvent devenir agressifs et incommodants, comme le décrit un porte-parole dans le domaine du média gai :

Moi, personnellement, je me sens très incommodé. Un moment donné, je me privais pratiquement d'y aller. Quand la rue est piétonnisée, l'été, ça ne me dérange pas, parce qu'il y a plein de monde. Mais quand l'automne est de retour, on les voit plus, pis ils nous abordent en plus. Qu'est-ce qui me rend triste en plus, c'est qu'en grande partie, les itinérants, ce sont des jeunes atteints de problèmes de santé mentale. Avant, ils étaient en institution, on s'en occupait, pis après ça on les a envoyés dehors, pis on leur a donné des pilules, pis eux autres ils ne les prennent pas leurs pilules. Il y en a qui sont agressifs, incommodants, ils te demandent de l'argent et tu ne leur en donnes pas, pis ils te répondent : «va donc chier». C'est insécurisant à certains moments de fréquenter le Village. Ce n'est pas attrayant (Entrevue # 6).

Aussi, l'itinérance engendre en retour un sentiment d'insécurité auprès des passants : « Ne serait-ce l'insécurité la nuit quand on fréquente le Village. Ou encore, par exemple, lorsqu'il a des « squeegees » qui arrivent avec leurs chiens, leurs gros pitbulls, moi ça me fait peur » (Entrevue # 12). Un propriétaire de restaurant a répondu que : « les sans-abris sont présents, il y en a

qui sont violents et encore là, c'est souvent associé à la drogue. Effectivement, ça peut rendre les gens rébarbatifs à l'idée de fréquenter le Village, malheureusement » (Entrevue # 2).

Ce commentaire nous amène alors à aborder le deuxième facteur : les vendeurs de drogue et les toxicomanes. Les réactions sont partagées. D'un côté, plusieurs répondants pensent que les consommateurs et les trafiquants de narcotiques sont à risque et peuvent devenir violents et commettre des actes d'incivilités. Un militant d'un centre communautaire nous raconte son expérience sur la rue Sainte-Catherine Est au Village:

C'est des gens le soir où ils vont dormir sur René-Lévesque à la Maison du Père, mais le jour, ils ne savent pas quoi faire de leur peau : ils vont la passer sur la Catherine. [...] une fois, j'ai croisé un gars avec une brique dans les mains : « la journée qu'il va décider de la lancer, il va avoir quelqu'un va la recevoir sur la tête, ça ne sera pas long. Alors, on a averti la police et elle est intervenue avec l'itinérant : il était sur la drogue » (Entrevue # 8).

Un des répondants explique que les drogues de synthèse sont responsables des actes d'incivilités, car elles provoquent des symptômes comme la psychose:

Malheureusement, contrairement à l'époque, il y a des drogues de synthèse qui sont moins chères et plus facilement accessibles. On peut les faire plus facilement, tu n'as plus besoin de les importer comme avant. Donc, toutes ces drogues de synthèse sont souvent dans des sous-sols et elles sont de mauvaises qualités, dangereuses et de courte durée. Souvent, elles créent des psychoses. Donc, les gens qui consomment ces produits sont plus dérangés, on n'avait pas ça à l'époque. La personne qui consomme une 10 onces ou sa petite bière dans son sac de papier brun et après il va dormir dans son petit coin, il ne dérange pas personne. Par contre, il peut arriver qu'il y ait des gens violents et là c'est des incivilités. Il y a une nuance au niveau des incivilités. Si quelqu'un n'est pas « tannant » qui dort dans son banc de parc en consommant sa petite bière ou qui fume son p'tit joint pis la vie c'est cool. Ça toujours été ça. Mais, quand tu arrives et qu'il y a de l'incivilité parce que la personne veut une autre dose et la veut tout de suite : tu regardes quelqu'un dans

les yeux par hasard et la psychose s'installe. Le bobo est là : des incivilités reliées aux drogues de synthèse (Entrevue # 13).

Quelques interlocuteurs croient toutefois que la drogue fait partie du paysage des bars et des boîtes de nuit au Village: « Aussitôt que tu parles d'un club, la drogue c'est souvent associée. Si tu parles d'un 5 à 7, la drogue ne saura pas si apparente que durant la nuit. C'est sûr que dans les discothèques, la drogue c'est plus prédominant » (Entrevue # 10). Un autre répondant avance enfin que les vendeurs de drogue pourraient devenir attrayants pour certains consommateurs gais :

Il y a aussi l'aspect qui peut être vexant pour une personne, mais il y a aussi ceux qui par exemple, la drogue, ceux qui veulent faire le party pour une soirée et ils savent qu'il y a de la drogue dans le Village. C'est nuancé. Dans le Village, il y a des gens qui peuvent facilement avoir accès à des substances, mais je pense qu'on se retrouve dans un bar straight ou dans un bar gai, il n'y a pas beaucoup d'établissements à Montréal où il n'y a pas un pusher [vendeur de drogue] attiré à l'intérieur des lieux (Entrevue # 11).

Le troisième facteur renvoie à la prostitution dans le Village. Les avis sont partagés encore une fois. Pour certains répondants, les prostitués peuvent attirer une clientèle spécifique, à savoir le tourisme sexuel, comme le prétend un porte-parole dans le domaine de la santé :

Peut-être que pour certains, oui, ça peut faire fuir la population gaie. Par contre, ça va attirer une autre population, je pense entre autres, vous savez ce qu'on appelle le tourisme sexuel, il y a des gens qui viennent de l'extérieur de Montréal, du Québec, des États-Unis ou de l'étranger, parce qu'ils savent que Montréal a une ouverture par rapport à l'homosexualité. Il existe aussi des établissements de types danseurs, les bars de danseurs, ce qui n'existe pas partout aux États-Unis par exemple. C'est l'une des raisons par exemple, le Grand Prix de Montréal, lorsqu'il y a des événements pendant de longs week-ends, il y a des gens qui vont venir spécifiquement pour faire du tourisme sexuel. Pareille, ce qu'on va trouver dans l'ouest de la ville avec les filles (Entrevue #11).

Pour d'autres, la présence accrue de policiers pendant la piétonisation de la rue Sainte-Catherine Est a fait fuir les travailleurs du sexe durant l'été :

Je pense que la prostitution, ça vraiment diminué sur la rue. D'après ce que je constate, quand on marche dans la rue, surtout quand c'est piétonnisé, les prostitués n'ont plus vraiment d'endroits pour faire la rue. Il y en a beaucoup moins depuis quelques années (Entrevue #10).

Un répondant exprime son désaccord en supposant que la prostitution est moins présente qu'autrefois:

Il y a déjà eu à un moment donné beaucoup de prostitués à l'extérieur, parce qu'avant il y avait des rues où il y avait de la prostitution aux extrémités du Village. Champlain et Alexandre-de-Sève. Moi, j'arrivais avec ma voiture, pis je stationnais, pis il arrivait un jeune qui offrait ses services. Moi, ça ne me dérangeait pas. Pis le parc Campbell, il faut y aller pour voir la prostitution. Si tu n'y vas pas, tu n'en verras pas. Moi, je n'ai pas vu depuis quelques années de la prostitution quand je vais dans le Village (Entrevue # 6).

Après réflexion, l'interlocuteur s'interroge: « Je ne verrais pas pourquoi la prostitution empêcherait les gais de sortir dans le Village, je dirais même plutôt que ça pourrait en attirer plusieurs (rires). Pourquoi pas ? » (Entrevue # 6). Un seul participant a mentionné que la prostitution est encore très présente et soulève par le fait-même plusieurs inquiétudes :

Moi, je ne pense pas, au contraire, j'aurai tendance que ça augmente un peu. Depuis une vingtaine d'années, je ne pense pas que ça soit rassurant de fréquenter des prostitués, à cause du sida. [...] La drogue, les agressions, il y a beaucoup de facteurs qui dissuadent des gens d'avoir recours à la prostitution de parcs ou de rues, qui vont probablement plus se rabattre sur la prostitution de petites annonces, de masseurs ou d'agences de rencontre, même si le prix monte en flèche (Entrevue # 12).

En ce qui concerne les problématiques sociales comme l'itinérance, la toxicomanie et la prostitution, un porte-parole d'une boutique a généralisé ces phénomènes en les rassemblant dans une seule réalité :

Ce n'est pas la prostitution autant que le profil des gens qui la pratiquent et de tous les autres itinérants dans le Village, je les mets tous dans le même bateau. Ce n'est pas un profil qui attire bien, bien. Tiens ton portefeuille, pis tiens fort ta sacoche, madame. Alors, que ce soit avec les prostitués ou ceux qui ont de problèmes de drogue ou de santé mentale, c'est tout le même bateau d'itinérance et qui se retrouvent beaucoup dans le Centre- Sud et qui peuvent faire peur aux gens. J'ai envie de te dire oui, mais de par leur profil, ce n'est pas la prostitution. C'est l'allure de la personne, ce qu'elle dégage (Entrevue #5).

Le quatrième facteur concerne l'allure générale du Village, notamment la présence de commerces défraîchis. Encore une fois, la question a suscité plusieurs réactions. D'un côté, la création d'une SDC dans le Village et la rue piétonne ont réussi à réanimer le secteur, comme nous le fait remarquer un gérant de *cocktail lounge* : « Je te dirais que ça dépend en quelle année tu veux parler, parce que je trouve qu'actuellement, ça va très bien, au niveau culturel et touristique dans les parcs, tout le monde se force. Je ne suis pas d'accord » (Entrevue #3). Un militant d'un centre communautaire observe lui aussi une nette amélioration depuis quelques années :

Non, encore ce qui est bénéfique de la SDC, c'est qu'il y a presque tous les jours (365 jours par an), une équipe qui est engagée par la SDC du Village pour nettoyer les trottoirs : ils passent avec leurs p'tits balais. On n'avait pas ça avant. Tu vois beaucoup moins de papiers et ils ont mis des grosses poubelles bleues (sections recyclages et ordures). La rue est beaucoup plus propre qu'elle l'était (Entrevue # 8).

D'autres répondants ont soulevé que le paysage commercial du Village n'est pas plus différent qu'ailleurs à Montréal :

Je pense juste que le paysage est différent quand la rue est fermée aux automobilistes ou rouverte à l'automne. Dans le sens où, quand vous n'avez pas de terrasses, visuellement, c'est une rue comme une autre dans

le fond. Est-ce que c'est plus triste que la rue Sainte-Catherine dans l'ouest du Centre-ville ou que sur Saint-Denis ? Non, je ne dirais pas qu'on pourrait dire ça (Entrevue # 9).

De l'autre côté, plusieurs répondants ont exprimé leur mécontentement vis-à-vis l'allure physique du quartier. Voici quelques-unes de leurs réactions : « Bien oui, c'est laid ! Ça ne donne pas nécessairement envie de venir, c'est pour ça que la piétonisation est cool, parce que la terrasse innove. Alors, ça fait que ça camoufle un peu la laideur de l'établissement cachée en arrière » (Entrevue # 1). « C'est lamentable. Il n'y a pas beaucoup de belles façades » (Entrevue # 12). « C'est vrai que le mobilier urbain dans le Village y fait dur [...] Quand les boules roses quittent en septembre, qu'est-ce qui reste ? Les gens trouvent le Village trash » (Entrevue #7). Ainsi, la piétonisation embellit le Village durant la saison estivale. Néanmoins, dès le retour du trafic motorisé, le quartier perdrait son attrait.

Le cinquième facteur était l'affichage des noms de commerces en anglais. La presque majorité des répondants ont exprimé une attitude indifférente. Selon eux, les gais continuent quand même à fréquenter le Village malgré le nom anglophone de certains établissements. Nous avons retenu les commentaires suivants :

Oh mon Dieu, si ça les choque à ce point- là. Fuck! Achetez-vous une vie! Voyons donc, d'accord on rebaptise le Sky, le ciel. So what! Voyons donc ! Ça change quoi ! C'est un nom de place ! Est-ce qu'on va changer tous les noms de rue parce qu'ils sont anglophones ? Wolf, c'est en anglais ! Ouin pis ? (Entrevue # 1).

« Je ne pense pas à ce point-là, parce que c'est généralisé à travers la ville » (Entrevue # 3). « Je pense que c'est *trendy*, au contraire » (Entrevue #10). Une infime partie des répondants ont contesté la généralisation d'établissements gais qui s'affichent en anglais. Selon eux, les propriétaires de bars ont raté une belle occasion d'attirer les touristes, comme l'estime un militant dans le domaine du média gai :

Honnêtement, je ne pense pas. Je trouve ça triste, lamentable, déplorable que les bars s'affichent en anglais, alors que pour attirer des touristes. Quand les touristes américains, généralement, quand ils voient des places en français, ils en bandent, ils prononcent l'enseigne (rires). Je pense que c'est une étroitesse d'esprit par les propriétaires de bars d'utiliser des mots en anglais. Ici, à Montréal, d'après moi, les proprios ont manqué d'imagination d'intelligence et de bon sens et ont raté l'occasion de faire du quartier gai, un quartier francophone avec des noms, de beaux noms originaux : la patate chaude (rires). Actuellement, ils prennent des noms qu'on voit à New York, Los Angeles ou à Chicago, je les trouve pitoyables (Entrevue # 12).

Le sixième facteur fait référence au phénomène du vieillissement au sein de la communauté gaie. Bien que les gais plus âgés fréquentent moins le Village, ils ne sont pas tous à le délaisser, mais le fréquentent d'une autre manière. En effet, plusieurs répondants pensent que les gais âgés, notamment les célibataires, se rassemblent principalement dans les restaurants, les *cocktail lounges* et les cafés, comme l'estiment respectivement un gérant de boîte de nuit et un militant d'un centre communautaire :

Le gai qui reste vieux garçon, sa gang de chums vieux garçons sortent au bar, pis ils vont manger la gang de vieux garçons aux restos, pis y vont ensemble la gang de vieux garçons au Mexique. Pis lorsqu'ils reviendront, la gang de vieux garçons au bar vont raconter aux vieux garçons du bar, leur voyage au Mexique. Ça fait partie de leur routine. Ça dépend si le gai se case ou si le gai reste vieux garçon. Ça dépend si c'est un couple fermé ou un couple ouvert (Entrevue #1).

Ils aiment aller prendre un café à 3 heures de l'après-midi, il y en a que c'est réglé comme une horloge ou en soirée parce qu'avec la rue fermée, c'est facile, les cafés étaient en terrasses, tu prends ton café dehors, ils aiment aller au restaurant. Eux autres, ils vont plus aller dans les bars, style brasserie, les *cocktail lounges*, comme la Relaxe, ils vont aller à la Taverne Normandie, le Cocktail (Entrevue # 8).

D'autres répondants, comme un gérant d'un *cocktail lounge* pense néanmoins que ce ne sont pas seulement les vieux garçons qui continuent à sortir dans le Village; certains couples gais y viennent régulièrement :

Prends mon cas, regarde ce que tu vois dans mon bar. La clientèle est vieille ici. Je te dirais pas qu'ils sortent jusqu'à 3 heures du matin eux autres. [...] Oui, des vieux garçons ou ils viennent en couple. Ils viennent ensemble, mais pas indépendamment l'un de l'autre. Par exemple, je connais un couple qui vient la fin de semaine, le vendredi, samedi et dimanche. Je pense que ça doit faire au moins 47 ans, je pense qu'ils sont ensemble, c'est un couple de vieux pompiers. Eux autres, ils l'ont vécu (rires). Il en a qui viennent ici depuis 24 ans, depuis l'ouverture de La Relaxe (Entrevue # 3).

Pour d'autres interlocuteurs, le phénomène du vieillissement amènerait les gais à s'éloigner du Village à cause des changements de perceptions ressenties comme nous l'indique un militant d'un média gai :

C'est une question de sécurité aussi, parce qu'il y a des gens qui ont peur. Moi, je n'irai pas dans le Village gai tout seul à 11 heures du soir [...] (rires). Il y a une question de sécurité et de lassitude aussi. Quelqu'un qui est allé beaucoup dans le Village, il a le goût de faire autre chose. Avec l'âge, on n'a plus les mêmes intérêts. On a le goût de faire autre chose et on se désintéresse de beaucoup de choses, on revient à l'essentiel (Entrevue #12).

Le huitième facteur porte sur les rencontres dans le cyberspace. Ce phénomène a été abordé précédemment. Toutefois, les propos ici sont plus nuancés. Voici comment a réagi le porte-parole d'une boutique à la question :

C'est un des phénomènes le plus important, je pense, qui est venu affecter les commerces du Village. C'est pour cela que les bars ont des difficultés. [...] Tu n'as pas besoin de prendre trois à quatre bières, pis cruiser quelqu'un dans un bar osti, quand tu peux plutôt rester assis à maison, en robe de chambre, en pantoufle, la table à café, pis : ding dong ! Une baise va venir sonner à ta porte tantôt. Tout a changé dans les modes de rencontre, elles se font de plus en plus virtuelles (Entrevue # 5).

Un militant dans le domaine du média gai précise que les bars et les saunas ont été les établissements les plus affectés par les rencontres virtuelles :

Dans *RG*, on publiait un coin des rencontres, mais qui a décliné au fur et à mesure que montait toute la technologie web de rencontre, de sites de rencontres virtuelles. C'est sûr que pour les bars et les saunas, c'est de la grosse concurrence (Entrevue # 12).

Par ailleurs, certains ont précisé que le phénomène toucherait davantage les jeunes que les plus âgés : « ça affecte l'âge de la clientèle, la vieille clientèle n'est pas vraiment affectée par cette réalité-là. Nos vieux ne sont pas installés la gang ensemble à « texter » sur leur téléphone. Non, ils sont assis, pis ils jasant » (Entrevue #1). Cependant, plusieurs sont d'avis pour dire qu'Internet et les applications téléphoniques constituent des modes de rencontre éphémères, car le contact humain est laissé de côté :

Quand tu vois sur ton téléphone et que le gars est à 3 mètres de toi et qu'il t'envoie comme message texte : « allo tu es vraiment cute, est-ce que tu as plus de photos ? ». Eille ! Je suis ici ! Viens me voir en personne. Come on, je suis à côté, tu n'as pas besoin plus de photos, viens juste me regarder la face. Je suis très proche. Les gens n'ont plus de contacts sociaux. Tu trouves un gars super cute et tu lui dis : « excuse, est-ce que tu attends des amis ? ». Il te répond : « euh! Ouais.. ». Moi aussi ! Est-ce que je peux te payer une bière en attendant ? Il te répond ensuite : « pourquoi ? Je ne te connais pas ! » Bien parce que tu es cute, je voudrais te payer une bière. Il se justifie en te disant : « mais je ne te connais pas ! ». Je pense qu'on ne se comprend pas. Je t'ai dit que je te trouvais cute. Est-ce qu'il faut que je te parle par téléphone pour avoir une discussion ? (Entrevue #1)

Le huitième facteur, avec l'acquisition de leurs droits civiques, les gais trouvent le Village dépassé : « Dépassé ? Il y a un certain nombre de jeunes qui se retrouvent moins bien dans ça [...] C'est peut-être une catégorie de jeunes » (Entrevue # 6). En effet, certains jeunes préfèrent se rassembler à l'extérieur du Village pour des raisons

diverses. En premier lieu, de plus en plus de jeunes trouveraient les bars du Village démodés, comme le dit un propriétaire des lieux:

Je pense que les jeunes commencent à moins fréquenter le Village, ils trouvent qu'ils n'ont plus besoin de ça, ils trouvent ça ringard, ils trouvent que le Village est une vieille mentalité des années 1980. Oui, eux autres ils vont te dire qu'on n'a plus besoin de Village maintenant, car on peut se promener partout, pis on est accepté (Entrevue # 7).

Un gérant de bar, ayant suivi des cours en marketing à l'université, propose des moyens intéressants pour attirer la nouvelle génération de clientèle:

Le nouveau gai qui sort dans les clubs maintenant, versus le nouveau gai il y a 10 ans, ses besoins sont pas les mêmes. Alors, il faut savoir s'adapter, savoir aller chercher des événements différents, faut savoir publiciser d'une nouvelle façon. Faire des affiches ou mettre dans le *Fugues*, est-ce que c'est la méthode ou je suis mieux de passer par des capsules web, des messages Facebook, des statuts, des photos, publiciser. Si à 11 heures, ma salle est pleine, je le mets sur mon mur de Facebook et que les clients qui sont amis avec la page du club voient : « Oh my God, il y a déjà du monde- là, eille gang, on s'en va au Sky, c'est super occupé, ça va être super cool comme party. C'est le genre de pub qui faut qu'on soit capable d'aller chercher, parce que notre clientèle a accès à cette information-là dans sa poche, n'importe quand, n'importe quelle journée, n'importe quel moment, ils sont capables d'aller chercher l'information (Entrevue #1).

Le même interlocuteur dénonce l'inertie de certains commerçants et entrepreneurs, qui à cause de leur âge, freinent le renouvellement du Village. À cet effet, le gérant, âgé dans la fin vingtaine, ne mâche pas ses mots :

selon moi, on a besoin de mettre à la porte tous les vieux de la vieille qui s'occupent des bars [...] Les gérants qui sont dans leur cinquantaine, soixantaine pis qui ont connu la belle époque du Village il y a 20 ans. Guys ! Vous n'êtes plus « update » ! Vous n'êtes plus en contact avec la jeune clientèle. Vous n'êtes plus en contact avec leurs réalités, leurs besoins [...] C'est là que ça prend du nouveau sang dans les établissements dans ta gestion pour amener des nouveaux concepts et des nouvelles idées (Entrevue #1).

En deuxième lieu, un militant dans le domaine du média gai observe une évolution dans les habitudes de socialisation chez les jeunes :

ce qui change beaucoup, aujourd'hui, par rapport à ce que j'ai vécu dans mon temps, plus jeune, je regarde le comportement des jeunes gais, ils n'ont pas nécessairement besoin d'aller dans le Village, parce que maintenant, ils ont des groupes d'amis. Le jeune gai ou la jeune lesbienne qui, à l'école secondaire a fait son *coming-out*, pis qui a fait son cercle d'amis, hétéro, gais, pis qui sont tous ensemble, un peu plus vieux, ils sortent ensemble, ils vont dans les bars, ils vont danser, ils vont n'importe où, au restaurant. Ils n'ont pas besoin d'être dans le Village, parce que leurs milieux de vie se sont créés avec leur réseau d'amis. Donc, les jeunes ne trouvent pas d'intérêt à aller dans le Village beaucoup (Entrevue #6).

Certains répondants ont exprimé leur désaccord; ils sont plutôt d'avis que les jeunes ont encore besoin du Village :

Je pense que les jeunes au contraire, ont besoin de... malgré la société, malgré l'acceptation à un certain degré, je pense justement qu'ils ont besoin de se retrouver entre eux et de vivre leurs trucs et après ça, ils iront s'établir peut-être un peu plus ailleurs, qui sait ? (Entrevue # 2).

Enfin, un des interlocuteurs a même contesté la popularité des soirées gaies à l'extérieur du Village:

De temps en temps, tu vas avoir un bar straight, je ne sais pas, sur le Plateau : « ce soir il y a une soirée gaie, une fois par mois ». Mais, il y a des accrochages, ça crie à chaque fois, c'est parce que la clientèle régulière est là : « penses-tu que la clientèle régulière trouve ça drôle ? ». Tout ça, ça va durer 2-3 mois, pis après ça va tomber. Les soirées thématiques pour les gais à l'extérieur du Village, ça ne fonctionne pas. Ces thématiques essaient d'aller chercher des clientèles ciblées...ça tombe. Dans le coin du Mile-End, un coin plus pour les filles, le Royal Phoenix, dans le coin de la rue Bernard et Saint-Laurent, ça marché un peu, oups ça tombé et là c'est revenu (Entrevue #13).

Le neuvième et dernier facteur était : les anglophones, particulièrement les jeunes s'identifiant en tant que *queer* se rassemblent à l'extérieur du Village. La presque totalité des répondants ont exprimé de l'inconfort à répondre à la question. C'est le cas notamment d'un porte-parole d'un média gai :

C'est une culture américaine anglo-saxonne au départ. Ici, on n'est pas dans cette mouvance-là. On a adopté ce langage-là, principalement dans le milieu anglophone [...] Le phénomène *queer* c'est très peu répandu au Québec, il y a quelques personnes qui sont dans cette mouvance- là. Je ne connais pas vraiment assez les *queer* pour prendre position (Entrevue #6).

Pour la plupart des commerçants interrogés, le phénomène *queer* ne les inquiète pas outre mesure. Au contraire, l'ouverture d'un bar *queer* dans le Mile-End a permis de diversifier l'offre des lieux de rencontres auprès des gais. Les commerçants ne pensent pas que le bar Royal Phoenix entraîne un exode des gais du Village :

L'ouverture du Royal Phoenix a en fait été un gros coup, c'était super le fun, parce que pour une des rares fois de la vie, il y avait un bar, hors Village qui focussait sur une clientèle gaie, lesbienne qui fonctionnait et qui attirait du monde, c'est intéressant. Le Mile-End nous a pas volé une clientèle, le Mile-End a permis de diversifier l'offre. Ils vont se tanner du Royal Phoenix, ils vont donc revenir au Village. Et vice et versa, ça fait une rotation (Entrevue #1).

Un porte-parole de Tourisme Montréal explique que les anglophones qui s'identifient en tant que *queer* interprètent différemment le phénomène de l'homosexualité. Pour eux, il n'y aurait pas de catégorisation de l'identité sexuelle [orientation sexuelle]. Les *queer* rassemblent toutes les identités sexuelles [hétéro, homo, bi, trans]. Sur le plan spatial, ils recherchent des espaces différents du Village. Voici ce que pense l'interlocuteur au sujet de l'essor des soirées *queer* dans le quartier du Mile-End:

Je pense que le Mile-End va vivre un peu comme on voit dans Williamsburg dans Brooklyn. C'est devenu comme un peu le coin *Hipster* de New York. Il y a deux bars gais à Williamsburg, il y a des partys gais,

il y a plein de gais qui y habitent. Par contre, ce n'est pas un 2^e Village, c'est un coin Hipster et les Hipsters ça englobe aussi la notion de *queer* parfois, parce qu'on va avoir aussi des personnes straights, des gens gais un peu de tout. Tout le monde est le bienvenu. C'est une autre mentalité. C'est un style qu'on ne voit pas dans le Village. Pour ces gens-là, le Village ne représente pas la vie gaie qu'eux ils vivent. Donc, il y a d'autres options qui se sont présentées [...] Donc, il y a un peu de tout pour tout le monde, sauf ce qu'on va voir dans le Mile-End, c'est que ça va être un peu plus les gens un peu plus jeunes ou aussi des gens qui sont des gais et lesbiennes qui peuvent aller sortir ensemble. [...] Sauf, que peut-être l'environnement, la musique et le style va peut-être un peu plus plaire dans le Mile-End, au Royal Phoenix. C'est une autre option. C'est ce que j'aime de Montréal aussi, c'est qu'il y a des options pour tout le monde (Entrevue # 9).

Les bars *queer* s'inscrivent comme de nouveaux espaces de sociabilité dans le paysage montréalais. Ces lieux alternatifs sont fréquentés majoritairement par des personnes qui s'identifient en tant que *queer*, c'est-à-dire qui refusent toute catégorisation ou étiquette à l'égard de l'orientation sexuelle. En conséquence, les valeurs que partage cette clientèle sont différentes de ceux qui fréquentent le Village. En effet, selon la pensée *queer*, les quartiers gais sont envisagés entre autres, comme des espaces de consommation identitaires et normatifs :

C'est aussi des gens qui auront peut-être tendance à se sentir moins à l'aise dans ce qu'on leur propose dans le Village : l'univers commercial, la consommation. Je ne connais pas personnellement, je ne suis pas allé au Royal Phoenix, mais je pense que c'est une atmosphère beaucoup plus détendue et relax, c'est plus un bar de quartier, c'est différent du Village [...] La culture, quand je vous dis que c'est des gens qui adhèrent moins à ce qu'on leur propose dans le Village : approche commerciale, surconsommation, l'hypersexualisation pour certains. Je pense que les jeunes sont à la recherche de leur propre culture (Entrevue # 11).

Les commentaires exprimés par nos répondants nous ont permis de dégager un portrait plus juste et nuancé des renseignements relevés dans notre revue de presse. Si ces réalités sont largement discutées, on dénote toutefois que les itinérants, et plus largement les groupes marginalisés, représentent un problème en regard de la qualité

de vie du secteur. Dans certaines remarques émises par les interviewés, l'occupation du Village par les personnes marginalisées dissuaderait les gais à le fréquenter. Selon Michel Parazelli (2009), dans une vision normalisée du monde de la rue, le jugement des répondants met en relief quatre pôles de représentations sociosymboliques mises en tension contradictoire : la saleté/propreté; l'insécurité/sécurité; l'incivilité/civilité; et la figure du sauvage/ cultivé (Parazelli, 2009). Dit autrement, la pauvreté et les problèmes liés à la drogue et à la prostitution contreviennent au discours dominant de la morale écosanitaire du développement urbain.

4.3 La piétonisation estivale au Village

Le projet *Aires Libres* est un cas de revitalisation urbaine avec l'aménagement de terrasses et de boules roses qui représentent des facteurs d'attractivité. Cette réhabilitation du cadre bâti engendre la création d'un nouvel attrait culturel : une place publique extérieure avec une ambiance, marquée par la concentration de terrasses et l'achalandage de piétons. Un des interlocuteurs a comparé le caractère singulier de la rue piétonne au Village dans la Métropole :

C'est le seul endroit à Montréal où il y a autant de terrasses, environ une cinquantaine, sur une distance aussi courte. Donc, c'est sûr, qu'en tant que client, tu vas toujours te trouver une place sur une terrasse. Des fois, tu t'en vas sur la rue Saint-Denis ou sur Crescent, les terrasses sont éparpillées et sont quasiment toujours pleines. Il n'y a pas de place ! Ici, tu vas toujours avoir une place, d'autant plus c'est facilement accessible avec le métro. C'est piéton, tu n'as pas le bruit, ni la pollution des autos, tu as un beau décor, c'est agréable, il y a du monde, etc. (Entrevue # 13).

Mentionnons que l'absence du trafic motorisé soustrait plusieurs inconvénients, comme le bruit et la pollution. Un des répondants a dit :

Tout se fait à pied, tout le monde marche partout, pis je trouvais ça vraiment le fun. Je trouve que ça crée une meilleure dynamique aussi. Les gens de la communauté ne sont plus dans les bars, mais en face de leur bar, donc ils voient les gens passer (Entrevue # 1).

D'autant plus, l'appropriation de la rue par les piétons et les décors créent une atmosphère de fête et un environnement qui procurent une proximité avec les usagers

:

Quand on vit au Québec et à Montréal, on est très enfermé pendant 9-10 mois quasiment. Quand arrive le printemps, on a une espèce d'effervescence, on sort, on peut être dehors. La piétonisation, je trouve que c'est comme un plateau d'argent qui nous arrive. Le printemps, le monde veut sortir dehors, le monde a encore leur manteau sur le dos et veut aller prendre leur café dehors. L'automne, dès qu'il y a un petit frisson, le monde sont tous rentrés (rires). Tu remarqueras le comportement. Je pense que la piétonisation ça apporte la vie extérieure, de prendre l'air, d'être dehors pis de se rencontrer, pis c'est une atmosphère de fête aussi. Quand tu vas là, tu t'en vas pas là en braillant, tu t'en vas là pour prendre un verre, manger, rencontrer des amis, c'est un endroit festif (Entrevue # 6).

Toutefois, un faible nombre répondants a déploré, au cours de la piétonisation, la faiblesse de l'animation urbaine, notamment en soirée:

Globalement, je pense que c'est une maudite bonne idée, mais l'exploitation de l'idée d'après moi est très déficitaire, en terme de mettre des activités et ça ne prend pas une fortune pour ça. C'est peut-être beau de mettre des ballounes roses, mais meubler le terrain des vaches. Des ballounes roses, c'est beau et original, mais je pense qu'il faut qu'ils meublent le plancher des vaches, qu'ils meublent avec des artistes, qu'ils ferment leurs kiosques vers 7-8 heures. En soirée, il n'y a plus de vie, les piétons qui viennent sur Sainte-Catherine viennent pour prendre une petite marche de santé (Entrevue # 12).

Enfin, plusieurs répondants étaient d'avis que le projet de la piétonisation est bon pour la vie de quartier, à savoir pour les riverains et leur espace de vie

Pis c'est sûr, qu'au niveau de la population, ça été bien accepté parce que ça crée une autre dynamique au niveau du Village. Moi, je n'habite pas très loin, quand j'arrive dans le Village l'été, mon Dieu que c'est calme, mon dieu que c'est le fun, il y a du monde, il n'y a pas de voiture, c'est mieux (Entrevue # 1).

Par contre, plusieurs répondants ont soulevé des inconvénients pour les résidents du quartier. Par ailleurs, on a relevé les problèmes de bruits et de circulation automobile, en particulier des problèmes de stationnement :

Je ne suis pas sûr que la personne qui habite au-dessus du Cacao [commerce] sur Sainte-Catherine aime ça entendre du bruit jusqu'à 3 heures du matin. La piétonisation n'a pas été faite pour les résidents, mais pour les commerçants (Entrevue # 3).

Disons que moi, lorsque je prends mon auto pour faire des courses de temps à autre, je reste à 4 coins de rue, quand la rue est piétonne je fais le double de trajet pour aller au même endroit. C'est le double de trajet. Ce n'est pas vrai que la qualité de vie des résidents du quartier s'est nécessairement améliorée (Entrevue # 7).

Bref, la mise en place d'un espace piétonnier transforme le paysage du Village durant la période estivale. La rue est passée d'une infrastructure de transport à un véritable attrait culturel.

4.3.1 Les effets de la rue piétonne

En vue de mieux saisir la piétonisation estivale au Village, nous avons cherché à connaître l'opinion des répondants à ce sujet. Nous verrons dans les paragraphes qui suivent que l'événement saisonnier a apporté des effets bénéfiques mais aussi inattendus et que certains inconvénients ont émergé. Nous avons dégagé ces changements tant au niveau économique que social.

4.3.1.1 Un succès commercial mitigé

D'entrée de jeu, la question se pose : la rue piétonne est-elle viable pour tous les commerces du Village ? Bien que l'aménagement d'un espace piétonnier sur la rue commerciale du Village durant l'été entraîne une hausse de l'achalandage, il n'en

demeure pas moins que l'événement n'est pas viable pour tous les établissements. Un de nos répondants a dit:

Ouvrez vos œillères, si tu regardes le bilan net de tous les commerces du Village, oui c'est positif. C'est un beau succès populaire, parce qu'il y a beaucoup de gens qui viennent dans le Village, mais ce n'est pas un succès commercial sur toute la ligne. C'est un succès populaire, parce qu'il y a toujours du monde, même s'il ne faisait pas beau, le monde venait quand même. Ils ne consomment pas nécessairement, mais tant mieux (Entrevue #7).

À l'inverse, d'autres des répondants ont défendu l'idée que la rue piétonne constitue une panacée pour les commerces:

J'ai de la difficulté à croire qu'il y a des commerces qui ont souffert de la piétonisation et il y en qui vont dire ça. Moi j'ai envie de leur dire : « vas prendre un miroir et regardes-toi, il est peut-être là ton problème ». Ce n'est pas à cause de la SDC que ton commerce ne va pas bien. C'est facile de blâmer son voisin. C'est toujours la faute de l'autre. Et la piétonisation à mon avis...comment une augmentation aussi grande de l'achalandage pourrait possiblement faire du tort à n'importe quel commerce : impossible. Ça ne peut que faire du bien. Alors, si ton commerce va mal, ce n'est pas la piétonisation, il y a d'autres choses (Entrevue # 5).

En complément, un autre interlocuteur ajoute : « C'est unique d'avoir quelques 1.8 kilomètres de terrasses. Une rue piétonnière, ça été une première à Montréal et en Amérique du Nord aussi. C'est pour ça que je suis favorable. Ça ne peut pas nuire à mon commerce » (Entrevue # 2).

L'été, parce que d'abord, ce n'est pas pour vanter la SDC, mais tu as d'abord la fermeture de rue, ça amène un achalandage incroyable dans le Village et c'est excellent pour nous. Il fait beau, les gens se promènent, les gens rentrent, même tard le soir, jusqu'à 9-10 heures. Tandis qu'en hiver, à 30 en-dessous de zéro, moi je ne m'en vais pas magasiner à cette température. Donc, la saison hivernale est la moins intéressante dans nos ventes, mais c'est comme ça partout ailleurs aussi (Entrevue # 5).

En effet, certains commerces sont plus avantagés que d'autres, en particulier ceux qui ont installé une terrasse. La plupart des répondants ont mentionné que les commerçants qui possèdent une terrasse sont plus susceptibles de hausser leur chiffre d'affaires :

Ceux qui ont des terrasses, pour eux c'est une augmentation beaucoup plus grande. Ça augmente la superficie et les clients peuvent veiller aussi jusqu'à minuit le soir. Moi mon commerce, il y a une loi au Québec qui m'oblige de fermer à 21h00, mais je l'étire pareil jusqu'à 10 ou 11 heures (rires). Quand il y a un bel été et qui fait beau, ils ramassent la manne eux autres, tu as 40 places en dedans, puis 40 autres dehors, ton resto fait 80 pendant trois mois, c'est sûr que c'est bon pour eux, c'est génial (Entrevue # 5).

D'ailleurs, le succès des terrasses serait attribuable à quatre facteurs. Elles attirent un nombre important de clients [le monde attire le monde]; elles font agrandir la superficie de l'établissement; les consommateurs peuvent profiter de l'atmosphère festive; et elles ont ramené les fumeurs⁵⁵ :

Parce que ça permet d'augmenter la superficie de l'établissement. Ça permet d'augmenter les ventes automatiquement. [...] En passant sur Sainte-Catherine, tu vas voir du monde sur la terrasse et tu vas te dire : « d'accord, on va aller s'asseoir ». Ça donne un coup de main, parce que ça met en avant-plan tout de suite que tu es occupé, que tu as des gens [...] Ça permet aussi de se démarquer quand tu es capable de créer une belle terrasse. Ça rajoute à la beauté de ton édifice. Le design d'une terrasse va jouer pour beaucoup. [...] Le fait qu'ils aient des terrasses, justement ça permet aussi aux personnes qui fument de revenir, parce que ces gens-là ont quitté le Village (Entrevue # 1).

Certains répondants ont signalé que les restaurants, les bars et les cafés représentent les types d'établissements qui profitent le plus de la rue piétonne, car ils possèdent une terrasse : « Parce que le but ultime de la piétonisation, c'est d'être

⁵⁵ Il importe de préciser que la réglementation en vigueur à propos de la Loi anti-tabac permet l'usage de la cigarette, à condition que la terrasse ne soit pas couverte par un toit (Gouvernement du Québec, 2017 : np)

dehors, la terrasse devient super invitante » (Entrevue # 2). Par contre, on déplore qu'à la réouverture de la rue au trafic motorisé, un nombre important de commerces est susceptibles de fermer :

Moi, je pense que les restos, si on regarde il y a plein de restos qui ouvrent le printemps et qui ferment à l'automne (rires). C'est triste, mais il y en a qui viennent pour faire des affaires pour l'été. Pis à l'automne, ils n'ont presque plus de clientèle, les gens sortent moins aussi. Mais, moi je pense que ça profite principalement aux restaurants et aux bars qui vendent de la bière (Entrevue # 6).

Parmi les inconvénients au point de vue de l'activité commerciale, la fermeture du trafic motorisé peut nuire aux livreurs qui acheminent leurs produits en destination des commerces, comme nous l'a fait remarquer un propriétaire de café :

Il n'y a rien de négatif avec Aires Libres. Les gens du quartier sont vraiment heureux d'avoir ça. Le seul inconvénient c'est peut-être pour les livreurs. Mais quand même, au Second Cup, j'ai des livraisons chaque jour, les fournisseurs sont au courant. Ils viennent livrer entre 7h00 et 10h00 am, pour l'ouverture spéciale de la rue. Les fournisseurs sont corrects, ils se plient à ça, ils s'arrangent, il n'y a pas de problème avec ça (Entrevue # 4).

D'ailleurs, les commerçants qui décident d'installer une terrasse en face de leur établissement doivent déboursier les frais exigés par la Municipalité et aussi par la SDC du Village et se plier à des exigences réglementaires (spécifiques) et autres. Le coût d'une terrasse ne fait pas l'unanimité des commerçants du Village. Un de nos répondants a critiqué les dépenses exorbitantes qu'engendre l'ouverture d'une terrasse:

Avant Aires Libres, il n'y avait aucune terrasse sur Sainte-Catherine. On paye pour notre terrasse, pis ça coûte cher. Cet été, j'ai installé aussi un gros parasol immense quand il s'est mis à pleuvoir... On paye une taxe de sortie, si une terrasse ne marche pas, les commerçants vont s'ennuyer de leur mère, parce que tu as beaucoup de frais d'entrées pour avoir ta terrasse. Ce n'est pas payé à même la cotisation annuelle à la SDC, il y a

une taxe supplémentaire. En fait, il y a 2 taxes supplémentaires : une taxe de la ville et une taxe pour l'alcool (Entrevue # 7).

À l'opposé, un autre répondant a louangé les bienfaits de la rue piétonne:

En fait, la SDC a créé la rue piétonnière. Je ne verrais pas pourquoi les gens ne voudraient pas cotiser. Ils ont fait quelque chose d'extraordinaire. Je veux dire en mettant la rue piétonnière, des normes sur les cendriers, la présence policière, le nettoyage de la rue, c'est magnifique. C'est un bel investissement. Il y a quelqu'un qui s'occupe de notre publicité dans le fond (Entrevue # 3).

Un militant d'un centre communautaire a répondu que la rue piétonne a attiré les grandes chaînes de restaurants :

Les grosses franchises sont venues s'installer : Dunns (Smoked meet), Steak frites, A&W (Burger). Donc, ces gens-là ne seraient pas venus dans le quartier s'ils n'avaient pas vu le potentiel qui existe justement l'été : les commerçants font leur argent l'été (Entrevue # 8).

Ainsi, on peut observer une diversification de l'offre commerciale. Par contre, lorsque la piétonisation est terminée, la plupart des restaurants ne survivent pas l'automne: « Il y a plein de commerces qui ont ouvert au début de la piétonisation, mais qui ne seront malheureusement pas capables de survivre après », regrette un propriétaire de café (Entrevue # 4).

Un faible nombre des répondants n'était pas convaincu que les commerces qui desservent principalement les résidents du quartier bénéficient d'une amélioration de leurs ventes à cause de la rue piétonne : « Les petits commerçants qui vendent du café ou je ne sais pas quoi... des pâtisseries, crème glacée... je ne pense pas que qu'ils fassent de grosses affaires » (Entrevue # 6). « Je sais que pour les boutiques, on m'a dit que la piétonisation n'avait pas une très grande influence; il n'y avait pas de très grand changement » (Entrevue # 10).

Au contraire, un répondant a mentionné que la rue piétonne permettait une plus grande visibilité de l'offre commerciale du Village, du moins celle de jour :

La première année qu'on a commencé, en 2008, j'ai un ami qui m'a annoncé : « ah! Enfin, je découvre des belles boulangeries, pâtisseries, etc. ». Je lui ai répondu : « on a toujours eu une boulangerie et une pâtisserie dans le coin ». Et mon ami me relance : « oui, il y a une nouvelle boulangerie à côté du dépanneur Couche-Tard ». Mon ami ne l'avait jamais vue. C'est fou. C'est sûr quand les gens marchent sur le trottoir, tu es dans ta bulle et les gens marchent vite, la largeur de l'édifice n'est pas large non plus, donc, c'est peut-être normal aussi que mon ami l'ait pas vue plus tôt. Ça l'a amené à se rendre compte qu'il y a autre chose dans le Village, ce n'est pas juste des restaurants et des bars ! (Entrevue # 13)

Quelques répondants partageaient l'avis que les boutiques et aux autres magasins au détail étaient désavantagés à cause de la rue piétonne. En effet, les terrasses environnantes devenaient sources de distractions pour les consommateurs dans la rue :

Les commerces au détail, les magasins qui vendent du linge, mon Dieu que ça ne les affecte pas, parce que la petite famille qui va se promener va pas nécessairement rentrer parce qu'il y a une méga terrasse avec plein de monde. Tu as un creux qui t'amène vers la porte du magasin, tu as une autre grosse terrasse pleine de monde. Le magasin finit par ne plus avoir pied sur rue, il est à cinq mètres finalement des gens. Il est à six mètres des gens. La boutique, le monde n'ira pas essayer le linge dehors. Que ce soit piéton ou pas, les gens s'ils veulent acheter, ils doivent aller entrer à l'intérieur de la boutique (Entrevue # 1).

En contradiction, un des interlocuteurs a insisté sur le fait que c'est aux magasins au détail de tirer leur épingle du jeu :

Pour ce qui est ensuite des commerces de détail, je pense que c'est à eux a vraiment tirer leur épingle du jeu. La clientèle est là, elle est sur la rue, elle est captive, elle est présente. Pour aller chercher la clientèle, il faut des belles vitrines, un bel aménagement extérieur, de la publicité. [...] Il y

a eu certains commerçants qui ont dit : « depuis qu'il y a des terrasses, mon commerce fonctionne moins ». Je pense que chacun a un travail à faire pour aller chercher la clientèle (Entrevue # 2).

Certains commerces ont dû fermer, car l'usage de l'automobile était nécessaire :

Le centre du rasoir a fermé carrément à cause de la piétonisation. Ils ont fait une vente de fermeture. Par exemple, va commencer à t'acheter une machine à café et marché 3-4 coins de rue pour l'amener à ta voiture, parce que la rue est fermée aux autos, ce n'est pas agréable pour personne. La même chose pour les succursales bancaires, le problème de stationnement. Pour les commerces qui sont les cafés, bars et restos, c'est positif, mais tous les autres commerces d'appoint, comme la quincaillerie, vas t'acheter du 2 par 4, pis commencer à faire tous les coins de rue avec ça, tu vas sacrer (Entrevue # 7).

Bref, les impacts de la rue piétonne selon les commerçants du Village sont de deux ordres, soit durables ou précaires. D'un côté, on assiste à un accroissement des profits de certains établissements, notamment ceux qui aménagent une terrasse. De plus, la fermeture de la rue aux automobilistes amène une visibilité plus accrue et une diversification de l'offre commerciale au cours de la journée. De l'autre, une dévitalisation de quelques commerces qui se traduit par leur fermeture. Enfin, un certain nombre de répondants a rappelé la nécessité que les marchands fournissent les efforts pour assurer la viabilité de l'événement. La rue piétonne a amené le Village à se transformer par la perte de certains commerces, par exemple, mais aussi avec l'apparition d'une variété de nouveaux commerces.

4.3.1.2 Un nouvel espace social

La rue piétonne permet de faire deux observations, à savoir qu'il y a une hausse de l'achalandage et une plus forte mixité sociale.

La piétonisation amène beaucoup de trafic, beaucoup d'achalandage. Si on compare par exemple, une journée comme aujourd'hui [ensoleillée d'automne et chaude] versus une journée d'été où il ferait moins beau, il y

aura quand même toujours plus de monde qui se promène dans la rue l'été (Entrevue # 4).

Nous allons traiter à présent des effets de la rue piétonne sur les fréquentations des populations dans le Village. En ce qui concerne la notion de population, nous faisons référence aux usagers qui circulent dans l'espace public de la rue Sainte-Catherine Est et aux clients qui consomment dans les divers établissements. Nous constatons que la zone piétonne attire des populations qui n'investissaient pas le quartier auparavant. Considérés comme une bonne chose pour certains, alors que pour d'autres, le partage de l'espace ne se fait pas sans accrochage : de nombreux conflits surviennent entre les populations quant à l'utilisation de ce nouvel espace de sociabilité.

Cette hausse d'affluence n'est pas homogène. En effet, plusieurs populations se retrouvent dans le Village l'été en tant qu'usagers ou consommateurs. Plusieurs piétons se retrouvent dans le Village en transit

Et tu regardes les gens, ce n'est pas tous des gais, c'est des familles, des mères monoparentales, c'est des personnes âgées qui se promènent et qui fréquentent le Village, parce qu'ils passent dans le Village, soit pour aller aux feux d'artifice ou soit qu'ils arrivent du quartier des Spectacles et voient les boules roses (Entrevue # 2).

Cette hétérogénéité amène la formation d'un nouvel espace de proximité et de convivialité. La figure du téléphone est empruntée pour comprendre la fonction de sociabilité qu'endosse la rue piétonne l'été :

Ça facilite la communication et la prise de contact. Vous devriez voir sur la Sainte-Catherine l'été, il y a des gens qui se donnent rendez aux coins des rues. J'habite dans Parc-Extension et tous près de chez moi, près de la station de métro Parc, il y a un parc, une ancienne gare qui est là et devant la gare, il y a un parc. À l'intérieur d'autres communautés culturelles, les parcs deviennent leurs téléphones. Les gens se réunissent, se prennent contact, se donnent des rendez-vous, au lieu de jaser au téléphone, ils se rassemblent aux parcs. Donc, la rue Sainte-Catherine sert un peu à ça

durant l'été. Ça devient un lieu de prise de contact, d'échange, de vie de quartier en fait. Même si, ce qui diffère, c'est des gens qui pour la très grande majorité sont de passage, ce ne sont pas des résidents du quartier (Entrevue # 11).

Aussi, la rue piétonne attire les hommes gais plus âgés à fréquenter non seulement celle-ci, mais également les terrasses des cafés, des restaurants et des bars/*cocktail lounges*. Un des répondants a affirmé :

Une chose que j'ai remarquée cette année, c'est qu'il y a beaucoup d'ânés gais qui sont venus dans le Village pour profiter des cafés et des restaurants. Alors, étant donné que la rue est fermée, ils vont se donner une raison pour sortir, parce qu'il y en a beaucoup qui habitent dans le coin. Ça va leur donner une occasion de sortir, de sociabiliser, de rencontrer, de jaser et de marcher sur la rue (Entrevue # 8).

De plus, la rue piétonne constitue un nouveau lieu de rassemblement pour accroître la visibilité des associations gaies. Un des répondants dans le domaine de la santé a mentionné ceci:

Juste pour vous mentionner qu'il y a quand même des opportunités pour la communauté gaie, les organismes communautaires, d'être visibles avec des kiosques. [...] Notre marque de commerce c'est que c'est nous qui allons vers la population. Donc, le Village, surtout depuis la piétonisation de la rue Sainte-Catherine, devenait pour nous un beau terrain de jeux. On s'est dit, c'est une façon [kiosque], d'avoir un plus grand contact avec la population, autant la population résidente que des visiteurs. On s'est dit aussi pour être plus stratégique pour rejoindre des gens au départ des gens qui ne pourraient pas se sentir concernés par la question de la santé sexuelle, VIH, etc. (Entrevue #11).

En revanche, cette visibilité a eu pour effet de nuire aux interventions d'un organisme :

Encore là, on s'est dit : « la piétonisation va nous permettre de mieux faire notre travail ». Sauf, qu'on s'est aperçu qu'Aires Libres avait un impact sur... Il y a une augmentation de la présence policière. Par conséquent, nos travailleurs du sexe s'éloignent durant l'été du secteur du

Village. Alors, au lieu de nous aider, je dirais que ça rend plus difficile notre travail d'intervention, parce que pendant cette période, il y a des gens avec lesquels on travaille pendant les autres périodes de l'année et l'été à cause des policiers, on les perd de vue. Ils sont craintifs de rester dans le secteur du Village compte tenu de l'augmentation de la présence policière et des cadets (Entrevue #11).

La plupart des répondants s'entendaient pour dire que la rue piétonne a permis de mettre un terme (fin) à la caricature du ghetto⁵⁶ associée au Village. L'appropriation de la rue par plusieurs populations, particulièrement hétérosexuelle, transforme le Village :

Ça devient beaucoup plus accueillant pour Monsieur et Madame tout le monde. Le Village c'est inclusif, ce n'est pas un ghetto. Ça déjà été un ghetto. C'est devenu très inclusif (Entrevue # 2).

Oui! Ça permis aux familles hétéros qui demeurent aux alentours de s'intégrer à travers la foule LGBT sans être obligé de dire : « bien là, moi je suis hétéro ». Au contraire, ils vont dire : « moi je me promène, je fais partie de la gang, merci bonjour » (Entrevue # 8).

L'affluence des hétéros participe à défaire les préjugés au sujet de l'homosexualité et les stéréotypes véhiculés, entre autres, par les médias:

La petite famille qui sort du fin fond de la Beauce ou du fin fond du Bas-Saint-Laurent, pis qui arrive à Montréal, pis qui apparait dans le Village, ce qui vont voir en passant dans la rue, c'est des gais, des lesbiennes, des *drag-queens*, des gars en cuir, ils vont voir de tout, pis ils vont pouvoir à partir de là, se faire une opinion qui va être différente que les médias peuvent envoyer, avec par exemple les images qu'on a de la parade de la fierté gaie. On n'est pas tous habillés avec des robes, on n'a pas tous des plumes, on n'a pas tous le cul à l'air. Il y en a, mais vraiment pas beaucoup. Alors ça permet aussi de mettre de l'avant la réalité du milieu.

⁵⁶ Le terme est évidemment polysémique: il désigne à la fois la configuration dramatique des ghettos imposés aux populations stigmatisées et persécutées (le ghetto juif en particulier) et le cas des ghettos socio-économiques de fait (cas des quartiers ethniques nord-américains). Dans le cas des quartiers gais, l'expression « ghetto » est surtout exploitée dans un sens péjoratif par l'ensemble des protagonistes : il signifie pour la plupart des médias gais ou non un danger. Ces ghettos sont choisis et volontairement constitués par les gais (Giraud, 2014 :81).

On a des professionnels, on a des jeunes, on a des vieux, on a tout. C'est une société, c'est un groupe social. C'est plus qu'un ghetto le Village (Entrevue # 1).

Dit autrement, la venue des hétéros participe à la démystification de l'homosexualité et favorise une meilleure connaissance des réalités LGBT. Par contre, quelques membres de la communauté gaie seraient gênés par la présence d'une population hétéro dans le Village :

Par contre, ce n'est pas comme ça pour tout le monde, moi j'avais eu un chum, on se promenait dans le Village dans la main, pis on avait croisé un couple straight avec des enfants. Il m'a lâché la main à cause des enfants. Moi je lui ai répondu : « on n'a pas une maladie honteuse. [...] Donc, la présence hétéro pourrait gêner certains gais (Entrevue # 7).

Plusieurs facteurs influent sur le fait que oui ou non, la présence des straights gêne les gais. Certains des répondants ont expliqué que les gais plus âgés avaient de la difficulté avec la présence des hétérosexuels dans le Village l'été. Par exemple :

Ça dépend de quelle génération qu'on parle. Si on parle des personnes plus âgées de 50 ans, eux ils sont habitués à des bars pour hommes seulement. C'est là-dedans qu'ils ont grandi. Si on parle des plus jeunes, ils sont habitués vraiment à ce que le ghetto n'existe pas. Les jeunes gais sont beaucoup plus confortables avec les jeunes hétéros qu'avant je pense, dans leurs sorties dans les clubs de tout genre, je pense que les jeunes ça ne leur dérange vraiment pas. C'est une grande différence (Entrevue #10).

D'autres répondants expliquent que l'étape du *coming-out* va déterminer si oui ou non, la présence d'hétéros dans le Village devient contraignante. Dans la situation d'une personne qui n'a pas dévoilé son orientation sexuelle à son a son entourage, elle pourrait se sentir mal à l'aise car elle ne serait pas bien nulle part. Par exemple :

Probablement, ils pourraient avoir quelques personnes, mais je ne pense pas que ça soit un grand nombre de gais. Il y a chez les gais et ça c'est un phénomène qui n'existe pas chez les hétéros : c'est toute la question du

coming-out. Quand tu n'as pas fait ton *coming-out*, tu n'es pas bien nulle part. Si tu vas dans le Village, il va avoir quelqu'un qui va me voir. Si tu as fait ton *coming-out* et tu vois quelqu'un qui te voit dans le Village, ça ne te dérangera pas. Et je pense qu'il y a beaucoup de facteurs qui sont associés à tout ce processus-là. Il y a des jeunes qui n'ont pas encore fait leur *coming-out*, pis ils arrivent dans le Village, ils sont timides et ils ne veulent pas être reconnus. Certains gais sont plus vieux et c'est la même chose aussi. À partir du moment où tu t'assumes, tu vas dans le Village, pis ça ne te dérangera pas (Entrevue # 6).

Quelques répondants ont réagi de cette manière lorsque nous avons posé la question, à savoir si les gais étaient gênés par la présence des straights dans le Village. La plupart défendaient l'idée que les hommes gais ne seraient pas gênés, au contraire, certains seraient curieux:

Je ne pense pas que les gais pourraient se sentir observés comme une attraction touristique. Je pense plutôt le contraire, c'est les gais qui vont observer les straights (rires). C'est les hétéros qui viennent dans le Village pis qui se font regarder (Entrevue #10).

Enfin, la plupart des commerçants interrogés étaient du même avis pour dire qu'être gêné d'apercevoir des hétéros était tout à fait bizarre et de la vieille époque :

Non. Je pense qu'il y a une petite gang de la vieille école, qui n'ont pas vieilli, pis qui se plaignent qu'on a des femmes pis des straights dans notre espace. Moi, ça me déboussole d'entendre ça, parce que je me dis, depuis des années, des décennies qu'on se bat pour nous faire accepter, pis ils nous acceptent tellement qui viennent se mêler parmi nous, pis on va oser les pointer, tabernacle, c'est quoi ces niaiseries-là ! (rires) (Entrevue # 5).

D'autres ont mentionné que la terrasse d'un bar qui accueille des familles a pour effet de changer la nature du lieu de rencontre entre hommes :

Je dirais qu'il y a des familles qui viennent des fois s'installer sur la terrasse, parce que les enfants sont acceptés sur les terrasses quand tu as un permis resto-bar jusqu'à une certaine heure. Il y a des clients qui disaient : « bien là !, parce que c'est un bar ! ». Oui, mais on est resto-bar,

on sert de la nourriture, donc ils (famille) peuvent être installés sur la terrasse. Là ça posait problème, parce que ça change la dynamique de ta terrasse. Par exemple, tu es assis à ta table, tu es en date avec un super de beau gars et la table qui s'installe à côté de toi, c'est une maman et ses deux enfants et le papa, pis les petits pleurent. Tu es comme : « Fuck, je suis dans un bar ! Pourquoi êtes-vous là ? » (Entrevue #1).

Certains répondants ont mentionné que la piétonisation a augmenté la présence des itinérants dans le Village. De par ce fait, un répondant a insisté qu'il faut faire attention aux enfants et renvoie au sentiment d'insécurité:

La piétonisation a apporté surtout de l'itinérance si tu veux savoir, beaucoup [...] C'est sûr qu'en tant que parent intelligent, on vient pour la beauté de la rue. C'est certain que mes enfants seraient très près de moi. Je ne leur dirais pas : va jouer dans le trottoir. En effet, il y a beaucoup d'itinérants. Il faut faire attention, pas aux itinérants, mais à mes enfants (Entrevue # 3).

Au contraire, d'autres répondants insistent plutôt sur le fait que la rue piétonne et la venue de populations hétéros [travailleurs du secteur et résidents] rend moins visible [évince] la population itinérante :

Avec la rue piétonne, j'ai constaté qu'il y avait moins d'itinérants [...] même pendant la journée communautaire, on n'en a presque pas vu. Je ne sais pas où ils les ont mis ? (Entrevue # 8).

4.4 Le Village : un quartier d'appartenance unique

« Je pense qu'il [Village] va continuer de prospérer. Je pense qu'il traverse une période de transition » (Entrevue #5).

4.4.1 L'importance du Village comme point de ralliement pour les gais

La dernière section de notre guide d'entretien abordait l'importance du Village pour la communauté gaie. Sans exception, tous les répondants interrogés étaient d'accord pour dire que les gais ont encore besoin d'un lieu spécifique, comme le

Village, pour se rassembler. Dans une forme de « déclaration », un militant dans le domaine du média gai a défendu la place et le rôle du Village aujourd'hui :

Premièrement, le Village n'est pas un milieu de vie pour moi. C'est un milieu de rencontres. Les hétéros, quand ils sortent, qui vont dans les bars, dans l'ouest, ils s'en vont ensuite coucher chez eux après. Et pour les gais, le Village c'est un lieu de rendez-vous, on ne peut pas se rencontrer n'importe où, donc quand on veut sortir prendre un verre, bien on s'en va là, c'est notre « spot » pour prendre un verre, c'est notre lieu de rendez-vous. Deuxièmement, ça donne beaucoup de la visibilité à la communauté gaie. On a été longtemps dans le placard, cachés pis le monde ne nous voyait pas. Aujourd'hui, tu arrives là, pis là quelqu'un qui voit les boules roses va se dire : wow! C'est quelque chose. C'est une opération d'une très grande visibilité. Pour moi, c'est clair. C'est même devenu sur le plan international, une espèce de marque de commerce du Village, avec les boules roses et la rue fermée. Pis ça ne se fait pas, je ne pense pas, nulle part ailleurs (Entrevue # 6).

L'énoncé indique sans hésitation que le leader communautaire accorde une importance particulière au Village. Par ailleurs, nous y avons repéré deux processus qui correspondent à la notion de quartier gai, c'est-à-dire l'affirmation de l'homosexualité et la réanimation du centre-ville. D'abord, le Village représente encore pour l'instant un territoire d'appartenance pour les gais, car « le fait de résider ou de se rassembler sur une base régulière dans ces secteurs déterminés de la ville, peut aider les minorités à se forger une identité collective, qui leur permette de se positionner dans la société ambiante » (Remiggi, 2000 : 29). Le Village en tant qu'espace de sociabilité permet aux gais d'affirmer librement leur identité. Ensuite, nous mettons en relief que les commerces fréquentés majoritairement par les gais participent à la revitalisation des quartiers centraux. Selon Giraud (2014),

depuis les années 1970, les aspects commerçants de la gentrification sont aujourd'hui bien connus: regain d'activité et baisse de la vacance commerciale, réanimation des vitrines et fréquentation accrue, affirmation de certains produits et modes de consommation spécifiques aux nouveaux habitants du centre (Giraud, 2014: 17-18).

La réhabilitation de la trame commerciale du Village, par l'entremise de la zone piétonne et ses installations artistiques, aurait accentué la visibilité du quartier au sein de la métropole et à l'échelle internationale:

Les boules roses ont fait le tour du monde. Tous les magazines en parlent, donc je pense qu'au niveau touristique, le Village est en train de se positionner comme étant une destination où l'offre est vraiment intéressante. [...] Je pense que le Village a quelque chose d'intéressant à offrir, surtout que, d'après moi, les bonnes années sont devant nous (Entrevue # 2).

Un porte-parole du tourisme LGBT à Montréal cite la réaction de la plupart des touristes gais qui viennent visiter le Village: « Quand tu es dans un quartier gai, habituellement, il n'y a pas grand-chose à prendre en photo. Sauf que, les boules roses sont devenues une image-destination » (Entrevue # 9). Ainsi, plusieurs des répondants ont clamé haut et fort le panorama unique du Village l'été:

j'appelle ça un électrochoc, pas du Village, mais de Montréal. Pis en même temps, je disais qu'il fallait se réveiller, il y avait un côté endormi de Montréal, à part les festivals l'été, il ne se passait pas grand-chose. L'espèce de morosité qui s'était installée sur Montréal un moment donné : écoutez, vous n'avez pas besoin toujours de budget faramineux pour faire des trucs, comme les Jeux olympiques ou l'expo 67. Il y a un moyen avec la créativité avec les gens d'ici d'aller chercher un regain d'énergie (Entrevue # 13).

La remarque du porte-parole de la SDC du Village est solidement ancrée dans l'idéologie que sous-tend la métropolisation de la culture, expliquée par Brenner et Théodore (2002):

à la fin des années 1990, les politiques urbaines sont conçues pour mobiliser les sources endogènes au territoire, et favoriser l'éclosion de projets visant à renforcer la compétitivité territoriale. La globalisation néolibérale de l'économie entraînerait donc les grandes villes telles que

Montréal dans une course concurrentielle pour acquérir une position enviable sur le marché international (cités dans Parazelli, 2009: 93).

Soucieuse d'occuper une place majeure au sein de la compétition internationale, une métropole comme Montréal serait pensée désormais « pour les touristes qu'on veut attirer en grand nombre, comme si leur présence massive confirmerait sa valeur et son importance planétaire » (Bock-Côté, 2017 : np).

Enfin, les réponses des répondants ont indiqué que l'existence du Village aujourd'hui est importante comme endroit sécuritaire pour ceux qui n'ont pas accès à une homosociabilité ou qui subissent la stigmatisation. Par exemple, un militant dans le domaine du média gai a montré la pertinence qu'offre la visibilité du Village auprès des jeunes qui proviennent de la région extérieure de Montréal :

Ça va toujours avoir son utilité le Village, parce que c'est un lieu où des gens qui veulent... des jeunes qui veulent faire leur *coming-out* savent qu'ils peuvent aller là et ils peuvent rencontrer d'autres gais. À Montréal, c'est peut-être moins utile, parce qu'un gars gai peut rencontrer à sa polyvalente ou au cégep un autre gars gai pis... mais à Montréal. Je ne pense pas que ça soit encore possible à Québec, à Chicoutimi, à Trois-Rivières, il y a beaucoup de gens, de jeunes qui viennent de la province pour aller dans le Village, parce qu'ils savent où s'est situé. Ils savent qu'ils vont se sentir beaucoup plus en sécurité et ils vont se sentir beaucoup plus à l'aise là (Entrevue #12).

L'interlocuteur soulève la prémisse que le Village serait moins utile pour les Montréalais, car l'acceptation plus grande de l'homosexualité, notamment en milieu urbain, faciliterait la création de multiples territoires d'homosociabilité. Bien que les gais aient acquis de plus en plus de droits, l'homophobie et ses formes de violence persistent encore aujourd'hui, comme nous l'indique un militant dans le domaine culturel à propos du suicide chez les jeunes :

Oui, c'est sûr qu'avec l'égalité juridique ça amène moins de problèmes, mais au niveau de l'acceptation sociale, ce n'est pas encore réglée à 100 % par contre : ça s'en vient, c'est toujours de mieux en mieux. Il faut

rappeler aux gens la raison pour laquelle il y a un Village gai à Montréal. [...] Il y a encore des personnes qui se suicident. Chez les jeunes 20-24 ans, le suicide est sept fois plus élevé chez les jeunes gais : alors on ne peut pas dire que l'acceptation est parfaite encore. Quand tout ça sera réglé, je pense alors que le Village n'aura plus la même raison d'exister (Entrevue # 10).

Les propos du répondant rappellent que si les gais ont obtenu l'égalité politique, la reconnaissance sociale, quant à elle, n'est pas encore gagnée. Dans les quartiers gais, les homosexuels peuvent vivre leur différence sans honte et se reconnaître en côtoyant d'autres gens comme eux. Anne et Marine Rambach (2003 :26) affirment que « la construction de lieux commerciaux identitaires répond à l'insécurité des lieux de drague extérieurs et à la fréquence des agressions homophobes ».

4.4.2 Les gens d'affaires et le milieu communautaire

La dernière sous-section de ce chapitre examine les rapports entre les entrepreneurs du Village et les leaders de la communauté gaie. Nous avons constaté le phénomène suivant : la commercialisation du Village semble se réaliser aux dépens de l'action communautaire. Un des interlocuteurs a bien dépeint cette réalité :

Le Village a mal vieilli, il ne répond pas aux besoins fondamentaux, ça c'est clair, mais est-ce que c'est sa mission ? Pfff.... Je ne pense pas. Les gens sont là, ils ont investi, ils veulent que ça rapporte. Il n'y a pas une conscience sociale et de solidarité dans le Village gai, chez les propriétaires comme il y en avait une à San Francisco dans les années 1975-1980. À San Francisco, les commerçants étaient à la fois militants aussi. Ici, on ne trouve pas ça ! (Entrevue # 12)

La plupart des leaders communautaires interviewés sont d'accord pour dire que les commerçants du Village sont davantage soucieux de leur chiffre d'affaires que de la communauté gaie. Sous la forme d'une caricature, un militant dans le domaine du

média gai exprime la valeur accordée au Village par les acteurs économiques en général:

Le Village, c'est pour vendre de la bière, pis amener les gens à manger aux restaurants, pis faire tourner la caisse enregistreuse, c'est ça le Village. C'est le caractère commercial du Village et moi je pense que si les marchands veulent que le Village survive et qu'il se développe, il va falloir qu'ils investissent un peu. Les marchands n'aiment pas ça investir, eux autres, c'est tout de suite (Entrevue # 6).

Dans le guide d'entretien, nous avons posé la question suivante aux commerçants :
quelles solutions envisageriez-vous pour attirer plus de gais dans le Village ? Un propriétaire de restaurant a répondu que :

On ne peut pas en faire plus de ce qu'on fait actuellement. Il faut mettre quelque chose au clair. Nous sommes une société de développement commercial et non responsable d'une société gaie. On représente les commerces ! En représentant les commerces, on s'assure que ces commerces-là sont viables, on aide les commerçants à s'épanouir, les aider dans des trucs de marketing et on aide évidemment le quartier en général (Entrevue # 2).

Ces énoncés mettent en évidence la priorité des propriétaires d'établissements du Village, à savoir un intérêt purement pécuniaire. Par ailleurs, nous avons demandé aux commerçants s'ils entretenaient des liens avec certains organismes communautaires. L'un d'entre eux, un propriétaire de restaurant, nous a confié :

Des liens, je te dirais non, pas tant. Nous avons beaucoup de demandes de commandites, d'associations, comme les Pères gais du Québec, les joueurs de bowling gais, il y a toujours une association ou un organisme, je te les nomme comme ça, mais il y en a plusieurs, comme le Gris Montréal, en autres. Ils vont solliciter notre participation pour une commandite par exemple. La plupart du temps, ça va être un échange, je vais leur donner un certificat cadeau pour leur soirée bénéfice par exemple. Il y a aussi AID- Sida Montréal, qui est situé juste à côté. À toutes les années, on leur fait un panier de Noël. Ce sont pas mal tous les organismes qu'on choisit, parce qu'un moment donné, nous n'avons pas le choix de choisir, il y en a tellement (Entrevue # 2).

Ainsi, les liens entre les commerçants et les organismes communautaires sont décidément officieux et ponctuels. Les gestes posés par les commerçants pour aider le milieu communautaire se résument grosso modo à des dons, des commandites, des certificats cadeaux ou encore des échanges. « On dessert le *Fugues*, on affiche pour eux tout le temps. On fait toujours un don pour la maison du Sida juste à côté. Ce sont des liens de bons procédés, mais pas des liens étroits », affirme le gérant d'un *cocktail lounge* (Entrevue #3). Nous constatons également une forte sollicitation des associations gaies envers les commerçants du Village. De leur côté, les commerçants réagissent avec une timide collaboration, voire même des refus à certains moments : « Ce ne sont pas tous les commerçants qui contribuent, ce n'est pas facile », lance timidement un militant d'un centre communautaire (Entrevue #8). Ce dernier explique que les commerçants n'ont pas les moyens d'investir dans la communauté gaie à cause du prix exorbitant de leur loyer :

Les commerçants ont beaucoup de dépenses, ça coûte très cher leur location, certains c'est 6 000 \$ par mois : il faut que tu en vendes du café. Même les petites boutiques, ça varie entre 3 000 et 6 000 \$ par mois de location. Alors, tu comprends quand on arrive et on propose une commandite, c'est sûr qu'ils vont aller plus vers la commandite : donnant-donnant. Mais, il y a certains groupes communautaires qui n'ont pas la capacité de le faire. Les commerçants vont quand même participer à certaines causes. Ils ne sont pas si fermés que ça, il suffit de bien les connaître par contre (Entrevue # 8).

Ainsi, le faible investissement des commerçants auprès du milieu communautaire s'explique par leurs préoccupations économiques et financières. L'interlocuteur avance toutefois que certains marchands du Village sont à l'écoute de la communauté gaie et qu'ils sont ouverts à les aider, s'il y a un lien d'établi. Néanmoins, les commerçants sont plus ouverts et favorables à offrir leurs espaces, comme lieu de rassemblement pour les associations, comme le souligne un militant dans le média gai :

Si on organise un événement, on va demander à un bar de nous prêter par exemple, Le Cocktail, organiser un 5 à 7. On va leur demander de nous réserver une section dans le bar. Pour eux, ils sont bien contents, on remplit leur bar, leur chiffre de vente grimpe (rires). Disons qu'avec les commerçants, on n'a jamais eu de grandes générosités pour aider les organismes communautaires. Eux autres, c'est des gens d'affaires, ils sont là pour faire des affaires. Ils ne sont pas là pour faire la charité (Entrevue # 6).

Comme expliqué plus haut, les commerçants du Village sont satisfaits lorsqu'ils réservent leur espace aux diverses associations, car le geste est rentable pour eux. Certains leaders communautaires interviewés ont souligné la collaboration nécessaire entre les commerces du Village et les associations gaies. L'interlocuteur en question s'explique :

Ce sont nos principaux partenaires [commerçants] je vous dirais. Comme je disais, notre propre, ce qui est spécifique à nous, c'est qu'on va à l'intérieur des lieux de socialisation, donc les bars, les restos, les saunas, alors c'est clair que... et c'est ça depuis le début de notre existence, nous avons tissé des liens. Si nous n'avions pas de lien, on pourrait difficilement être présent dans leur lieu. Il y a une collaboration, un partenariat qui s'est installé. Ils autorisent à ce qu'on soit présent, qu'on aille à la rencontre de leur clientèle. Je vous dirais à ce niveau-là, développer une approche marketing, parce qu'au tout début certains de ces responsables disaient : « vous ne viendrez pas nuire ou casser le party chez nous en parlant de prévention de VIH-sida, c'est un thème qui est assez plate quand quelqu'un est sur le party ». Donc, il y avait souvent des craintes qu'on fasse fuir leur clientèle. Mais, au fil des ans, je pense qu'ils se sont aperçus que de un, on avait la capacité de faire notre travail en s'adaptant au contexte et puis que, la population, leur clientèle appréciait qu'on soit là, qu'on aille à leur rencontre. Ça c'est un aspect vendeur, parce qu'il y a des établissements qui ont fini par réaliser qu'il y avait des gens qui se présentaient sur leur lieu parce que nous on y était (Entrevue #11).

Le Village offre un espace de visibilité aux associations gaies pour tenir leurs activités, entre autres. Économiquement parlant, si le Village s'en tire bien, les organismes communautaires peuvent en profiter en retour, par exemple, avec la tenue

de kiosques d'information ou les activités au cours de la journée communautaire au mois d'août. Un militant dans le domaine culturel évoque cette réalité :

Parce que c'est certain que les personnes qui en profitent le plus c'est les commerçants. D'autre part, le Village c'est le cœur un peu de la communauté LGBT de Montréal et si le Village va bien, les organismes communautaires peuvent en profiter. Un endroit plus vivant, en meilleure santé, les organismes vont pouvoir tenir leurs activités. Alors, il y a du pour ou du contre là-dedans (Entrevue # 10).

En résumé, ces observations rejoignent les propos de Ross Higgins (1998) au sujet des tensions entre les motivations capitalistes des gérants et propriétaires de bars, et l'espace alternatif réclamé par les militants gais:

Ils [commerçants] croient à la communauté gaie mais à leur façon. Chez les militants, les critiques fusent au monde des bars. On pense surtout à l'aliénation qu'ils engendrent, au taux élevé d'alcoolisme chez les clients et à l'exploitation de capitalistes qui profitent de ceux qui veulent se retrouver avec d'autres gais dans un endroit public: ils prennent notre argent et ne font rien pour la communauté (Higgins: 1998: 115).

4.5 Retour sur la première question spécifique

À la lueur des discussions avec les répondants, l'analyse de la situation actuelle du Village est certes beaucoup plus réfléchie et nuancée. Par ailleurs, rappelons notre première question spécifique : dans quelle mesure le Village est-il un quartier en difficulté ? Au contraire du discours véhiculé par les médias au sujet de sa vitalité économique, le Village semble s'en sortir un peu mieux que les autres trames commerciales de la Métropole. Nos résultats indiquent que le quartier a subi les contrecoups des changements structurels de l'économie au cours des dernières années. La piétonisation estivale au Village s'inscrit dans un processus de réhabilitation du mobilier urbain de la rue Sainte-Catherine Est. Cette valeur ajoutée a eu pour effet de faire grimper la pression immobilière des établissements; certains ont dû fermer tandis que d'autres s'y sont installés, ce qui a entraîné une diversification de l'offre

commerciale et un taux de roulement élevé de certains établissements. On notera que les réactions à l'endroit de la rue piétonne sont largement discutables. Pour l'essentiel, nous retenons qu'elle a engendré une hausse de l'affluence des hétéros dans le Village sans pour autant mousser le chiffre d'affaire des commerçants de manière univoque. Pour plusieurs, la venue des hétéros encourage la démystification de l'homosexualité et indiquerait une plus grande reconnaissance des réalités LGBTQ. Alors que d'autres font preuve de réserves, en se montrant plus distant à leur égard. L'occupation des personnes marginalisées dans l'espace public de la rue du Village se heurte à l'idéologie du développement « écosanitaire » des espaces centraux des grandes villes. D'ailleurs, le Village conserve de plus en plus son importance pour le tourisme et en tant que pôle économique pour Montréal, à l'heure de la métropolisation de la culture.

En ce qui concerne la présence des gais dans le Village, les commerçants s'entendent pour dire qu'ils sont moins nombreux à le fréquenter. Plusieurs facteurs expliqueraient l'origine de ce changement. Les espaces d'homosociabilité s'élargissent en fonction d'une plus grande acceptation sociale de l'homosexualité. En conséquence, la communauté gaie ne se limite plus à fréquenter uniquement le Village. Ces avis rejoignent sensiblement la recherche de Deligne *et al.*, (2006) sur l'émergence d'un quartier homosexuel à Bruxelles:

Le contexte actuel relativement libéral qui permet aux homosexuels de se rencontrer ailleurs que dans les lieux clos réservés à un entre-soi gai ou lesbien, voire le succès des rencontres virtuelles sur Internet sont autant de facteurs qui, selon nous, peuvent être invoqués pour expliquer les difficultés des établissements et commerces, à la recherche d'une clientèle homosexuelle (Deligne *et al.*, 2006: 143).

En dépit de l'essor des multiples territoires où les gais peuvent désormais se rencontrer, le Village conserve toutefois son importance en tant qu'espace d'appartenance. En effet, la concentration d'établissements gais dans un périmètre

déterminé de la ville permet aux homosexuels qui le fréquentent ce territoire, d'affirmer leur identité à l'abri des gestes homophobes. Finalement, le Village représente un nécessaire territoire d'attachement pour ceux qui n'ont pas accès à des ressources d'homosociabilité ou pour ceux qui veulent se découvrir dans un endroit sécuritaire.

CHAPITRE V

DES MEMBRES DE LA COMMUNAUTÉ GAIE SE PRONONCENT : RÉSULTATS DE LA SECONDE SÉRIE D'ENTREVUES

Le dernier chapitre du mémoire présente les résultats de nos entrevues effectuées durant l'été 2015 avec 19 hommes gais qui, de leur propre aveu, disent fréquenter peu ou pas du tout le Village. Nous avons donc interrogé leurs pratiques et leurs perceptions vis-à-vis ce quartier afin de répondre à notre seconde question spécifique de recherche qui est : *dans quelle mesure les gais désertent-ils le Village ?* Le chapitre est organisé en suivant la structure (thèmes) de notre guide d'entretien. Nous abordons successivement les raisons personnelles pour lesquelles les répondants admettent s'éloigner du Village, leurs habitudes de sortie en général, leur avis concernant la situation actuelle du quartier, et enfin, leur point de vue concernant l'avenir du Village.

5.1 À quoi est dû l'écartement que vivent des hommes gais à l'endroit du Village ? Les facteurs explicatifs

Dans la présente section, nous examinons les principales raisons pour lesquelles les participants admettent s'écarter du Village. L'analyse des réponses obtenues a relevé que cet écartement est dû à des multiples facteurs. Par ailleurs, nous les avons regroupés en deux dimensions, soit celles reliées au plan de l'identité, c'est-à-dire les caractéristiques individuelles et sociales des répondants, et celles associées à l'échelle du lieu, c'est-à-dire le site du Village. D'un côté, les composantes de l'identité influencent les perceptions à l'égard du Village, et de l'autre côté, l'environnement et les composantes vécues de l'individu influencent ses propres perceptions. En premier lieu, le plan individuel fait référence à la variété des identités en termes de caractéristiques socioéconomiques et culturelles: la question de l'âge, la situation familiale, l'occupation, les ressources financières; le réseau social et la localisation résidentielle. À une autre échelle d'analyse, le quartier gai de Montréal est entrevu aux yeux de plusieurs répondants à comme un lieu répulsif. Nous allons analyser les

divers « irritants » à l'échelle du Village en y abordant son environnement social et physique. L'environnement social renvoie à la population en présence, plus particulièrement à la clientèle gaie. Enfin, l'environnement physique fait référence à l'allure générale du quartier : la rue commerciale, les restaurants et les bars.

5.1.1 L'âge

La question de l'âge constitue un des motifs pour lesquels les participants admettent fréquenter moins souvent les divers commerces du Village. Ce facteur fait référence au vieillissement, un triple processus physiologique, biologique puis psychologique qui bouleverse le mode de vie des individus, notamment les activités de la vie quotidienne. En d'autres termes, l'avancée en âge dans le cycle biographique a une incidence sur le style de vie des personnes. Aussi, il faut ajouter que les pratiques culturelles des individus s'ajustent en conséquence. Par ailleurs, les quatre répondants les plus âgés de notre échantillon, dont une personne du troisième âge, ont avoué diminuer la fréquence de leurs sorties dans le Village à cause de ce facteur.

En guise d'illustration, Georges, un assisté social de 56 ans, exprime son détachement en ce qui concerne les bars et les discothèques: « [...] disons que j'ai une vie plus tranquille, je n'ai plus besoin de ça des bars. Autrement dit, ça n'a plus d'intérêt depuis 15 ans [...] La musique rave puis tout ça, ça ne m'intéresse pas » (Entrevue #14). Il en va de même pour un répondant plus jeune, c'est le cas de Marc, un courtier immobilier de 33 ans :

Plus ou moins maintenant, je te dirais, j'ai comme un peu passé cette étape-là [...] Mais maintenant, j'ai l'impression qu'en vieillissant, ça m'intéresse moins d'aller dans les bars, parce que c'est de la musique forte, pis il n'y a pas de moyen de communiquer avec les gens. Si j'y vais, c'est vraiment pour sortir danser, pis je vais avoir mes bouchons dans mes oreilles, donc il n'y aura aucune communication (Entrevue #19).

Malgré son jeune âge (33), Marc évoque sa faible motivation à l'endroit des lieux festifs du Village à cause du volume élevé de la musique et des faibles échanges

sociaux. L'avancée en âge s'accompagne d'un changement de perception en ce qui concerne les lieux de rencontre du Village. Ces lieux sont considérés comme des « irritants » à plusieurs niveaux, notamment le bruit, les heures tardives, l'alcool et la danse. Les quatre répondants les plus âgés partageaient un avis unanime par rapport à leur baisse d'intérêt vis-à-vis les bars. À cet effet, âgé de 54 ans, Denis se confie :

[...] maintenant dans la cinquantaine, je me rends compte que mon niveau d'énergie a changé, principalement depuis un an ou deux. Donc, même à ce temps-ci de l'année, je peux être un bon deux semaines sans aller au Village, parce que je n'ai juste pas le goût d'aller me balader avec le bruit dans les bars ou de me coucher trop tard ou de consommer trop d'alcool [...] Moi, c'est plutôt une question d'énergie (Entrevue # 23).

Par ailleurs, Georges mentionne que les discothèques s'adressent essentiellement aux jeunes gais : « [...] c'est un monde jeune qui va là. À 50 ans en montant, on ne va plus dans les raves, on n'est plus capable » (Entrevue # 14). Il en va de même pour Joël, le plus âgé des participants, un retraité de 67 ans, en se remémorant un de ses nombreux souvenirs de jeunesse dans les bars et boîtes de nuit du Village :

Dans la cinquantaine, quand tu commences à pogner le cinquante, tu commences à voir un changement. Tu es moins motivé. L'énergie n'est plus la même, tu n'as plus l'énergie pour te garrocher sur les murs pour aller danser, pis prendre un verre. Un moment donné, tu veux t'asseoir, prendre ça relaxe, pis jaser, pis danser, mais danser normalement, pas dans un rave là! De toute manière, un rave, c'est de la danse, pis de la drogue. N'essaye pas de discuter là-dedans avec un gars, tu ne t'entends pas parler. Un rave, c'est quelque chose. Nous autres, on a pris de l'âge, on est plus calme, on veut avoir quand même de la danse, on veut avoir quand même de la boisson, on veut quand même avoir des p'tits partys entre gais, mais ce n'est pas comme quand tu as 20 ans ! À 20 ans, c'est des nuits complètes, tu dances sur le plancher, tu bois comme un trou, ça finit plus ! Tu veux prendre un verre, le lendemain, tu y retournes. À mon âge, tu vires une brosse, pis après je suis sur le K.O. pour 3 jours. Mais, avant ça, le lendemain, j'y retournais. Moi, 7 soirs sur 7, j'étais au club, moi. Je travaillais le jour. J'allais prendre une douche à Terrebonne criss, pis après ça, j'allais m'habiller pour sortir, envoye au bar ! Je ne ferais pas ça aujourd'hui, je mourrais (Entrevue # 15).

Le témoignage du répondant évoque désormais son manque d'intérêt face à l'environnement nocturne du Village. Dans les bars et discothèques, les principales activités pratiquées sont la consommation de boissons puis de substances illicites, la musique forte et la danse. Ces lieux sont perçus comme des irritants à cause d'une altération des sens liée au phénomène du vieillissement. Lucien, un retraité célibataire de 61 ans, admet fréquenter les bars du Village, malgré son âge. Toutefois, il se rend plutôt dans les *cocktail lounges* et les fréquente à des heures moins tardives : « Maintenant c'est plus des 5 à 7, mais partir le soir sur la drague, beaucoup moins, depuis au moins une dizaine d'années [...] Je pense aussi avec l'âge on change et ça dépend aussi de nos besoins » (Entrevue # 22). Le même interlocuteur précise ses nouvelles habitudes de vie désormais :

Mes sorties maintenant, c'est plus pour aller au cinéma, les musées, l'opéra, le théâtre et le ballet. Puis, je te dirais que 4 fois sur 5, j'y vais tout seul, parce que les amis ne sont pas toujours disponibles. [...] Non, j'en ai, des fois, j'aime ça être tout seul tranquille, c'est un choix que j'assume et vois-tu, j'aime ça voyager, partir tout seul. Je l'ai fait souvent, je me levais, je faisais mon baluchon et j'allais passer une journée à Québec, ni vu ni connu. Alors, c'est pas mal ça mes sorties, je prends souvent des marches, je vais à la piscine. Je pars en fin de matinée et je m'amène un piquenique (Entrevue # 22).

Les loisirs des personnes plus âgées doivent tenir compte de leurs besoins et être adaptés à leur réalité. Joël partage ce point de vue en défendant la pertinence des *cocktail lounges* dans le Village :

Je n'ai rien contre qu'il y ait des bars pour des personnes d'un certain âge, ils ont le droit eux aussi d'avoir des bars ou être plus tranquille sans qu'il y ait la grosse musique heavy. Certains vont passer devant ces bars-là et vont dire : bon, un club de sacoche. Eille, tu vas être aussi une sacochette plus tard. Comme on voit un bar comme la Relaxe, on voit que ce n'est pas le même âge, pantoute. Moi, je ne me sens pas vieux à ce point-là. Ça en prend des bars comme ça aussi (Entrevue #15).

Georges, pour sa part, abonde dans le même sens et fait référence aux piano-bars, des lieux qu'il décrit ainsi :

C'est des spectacles souvent avec des chansonniers qui viennent chanter là. Ils mettent un peu de danse et de disco qui mettent à travers ça [...] Les gens sont assis, ils jasant et prennent un drink en regardant un spectacle [...] C'est le fun, parce que c'est une place où tu peux t'asseoir, jaser, parler et écouter de la musique (Entrevue # 14).

Lucien, dénonce le faible nombre d'établissements culturels au Village:

Veux-tu bien me dire qu'est-ce qu'il y a comme activité culturelle dans le Village ? RIEN. Je ne considère pas que les bars de danseurs soit une activité culturelle, c'est une activité de CUL, mais pas CULTurelle (rires). Moi, ça ne m'attire pas, ce n'est pas un besoin que j'ai d'aller voir des gars danser. Mais dans le Village, il n'y a pas de cinémathèque, il y a un centre communautaire, mais il faut savoir où il est... Il n'y a pas de spectacles, à part les drag queens, et c'est ça que je trouve maintenant le Village, c'est qu'il n'y a pas d'activités culturelles. Il pourrait y avoir des pièces de théâtre, des places où il y aurait des concerts: il y en a un sur la rue Amherst, mais ce n'est pas réservé aux gais, ce n'est pas un endroit gai comme tel. Mais, dans le Village, au point de vue culture, c'est... je trouve c'est ce qui manque (Entrevue # 22).

Denis, cadre et diplômé d'études supérieures, est lui aussi un consommateur de loisirs culturels. Ce dernier a répondu qu'il investirait davantage dans le Village si le quartier offrait cette plus-value (valeur ajoutée) :

j'aimerais des commerces de classes un peu plus aisées, j'aimerais avoir des librairies qu'on a perdues, j'aimerais avoir une galerie d'art, un musée d'histoire pour les gais dans le Village, parce qu'à Montréal, c'est le point pivotant pour le pays, le Canada, pour les gais (Entrevue # 23).

Comme on vient de l'examiner, en prenant de l'âge, les personnes s'adonnent à des activités ludiques propres à leur condition de vie et qu'ils ne peuvent pas retrouver dans le Village. Cela nous amène à observer un changement dans leurs pratiques culturelles, intimement liées au phénomène du vieillissement. Pour sa part, Joël critique la manière dont les hommes s'exercent à la danse dans les discothèques aujourd'hui :

[...] il n'y a plus de danse, c'est toujours la même affaire... il n'y a plus de danse ! Il n'y a plus de mouvements, il n'y a plus de danse. On ne s'amuse plus, il n'y a plus de contact en danse non plus. La danse avec un contact,

y'en a plus. Peut-être il y a encore des danses country... Avant ça, on dansait tous en couple au Limelight, c'était le fun. Maintenant, il n'y a plus ça (Entrevue #15).

Tout porte à croire, selon Joël que les bars sont moins amusants désormais. Le même répondant déplore également le comportement des hommes gais dans ces lieux:

[...] il n'y a plus rien d'intéressant. Le monde est rendu...sont tous sur leur cellulaire, sont tous sur le chat et puis ça ne te regarde plus, ça ne te sourit pas, puis c'est : « je-me-moi, regardez-moi ! Les beaux bodys, les messieurs muscles, regardez-moi ! Plus ça va, plus il y en a ! (Entrevue #15)

Aussi, comme le disait Marc, les activités du Village ne correspondent plus à ses préoccupations: « [...] ce n'est pas quelque chose que j'ai de besoin présentement. Moi, j'ai mes activités, j'ai mes hobbies, puis, c'est juste que le Village ne les offre tout simplement pas. Je joue de la musique, je fais du crossFitt [...] » (Entrevue #19).

Somme toute, avec l'âge les sorties dans le Village sont remises en cause. Le processus du vieillissement modifie les perceptions des personnes homosexuelles à l'égard du Village. En effet, les lieux de rencontre associés à la vie nocturne ne coïncident plus avec leurs nouvelles pratiques culturelles. Ce modèle de consommation dans le Village ne fait plus désormais partie de leur mode de vie ou leurs types de loisirs sont maintenant associés aux *cocktail lounges*, piano-bars et diverses autres activités qu'on ne retrouve presque pas dans le Village.

5.1.2 La situation conjugale

Outre l'âge, l'état matrimonial d'un individu peut limiter la fréquentation des sorties dans le Village. Dans ce cas-ci, nous faisons référence au statut civil de personnes ayant avoué être en couple (homosexuel), marié ou en union libre, au moment d'effectuer l'entrevue. Ainsi, comme nous le fait constater Mathieu, âgé de 21 ans : « le fait que je sois en couple [...] fait que je n'ai pas envie d'y aller,

vraiment » (Entrevue #24). On peut en déduire que l'installation en couple amène de nombreux changements dans le mode de vie des individus. Lorsque nous avons interrogé Yannick, 30 ans, à propos de ses habitudes de sortie en général, voici ce qu'il a répondu : « Quand je sors, par exemple, sortir au restaurant en amoureux, ça va être dans mon quartier ici ou si je vais chez des amis dans Hochelaga, on va sortir dans un restaurant dans ce coin-là » (Entrevue #18). Simon, 29 ans, et son conjoint sont devenus des pères adoptifs, quelques semaines avant le déroulement de l'entretien. En effet, le couple qui s'était marié un an plus tôt a répondu aux critères d'homoparentalité exigés par les services sociaux de la Province. Un centre jeunesse de leur région a confié un enfant en bas âge au couple homosexuel, considéré comme famille d'accueil. En procédure d'adoption donc, la vie quotidienne du participant s'est profondément transformée pour laisser une plus grande place aux amis et à la famille. Conséquemment, sa fréquentation du Village a donc diminué:

[...] C'est même enthousiaste de dire une fois par saison maintenant, parce que surtout avec la vie que je mène maintenant avec le p'tit Adib et tout ça cette année, je suis pas mal à la maison [...] quand je sors, je vais voir des amis ou je fais autre chose, mais ce n'est pas géographiquement dans le Village (Entrevue #17).

Le même interlocuteur dénonce l'absence de vie de quartier, articulée sur la proximité entre résidents et les projets communautaires; ceci n'existe absolument pas dans le Village. Ses visites dans d'autres quartiers montréalais lui ont fait constater cette inexistence. Comme Simon est désormais impliqué dans un projet familial, le père revendique ce type d'espace dans le Village:

[...] quand tu traverses le Village ou que tu te promènes sur Sainte-Catherine, tu ne sens pas cette vie de quartier qui se passe. Je ne sais pas à quel point les gens du quartier sont mobilisés sur les projets collectifs et communautaires. Est-ce que les gens sortent dans la rue pour planter dans les carrés verts ? Est-ce qu'il y a des fêtes de voisinage ? Est-ce qu'on se fait un barbecue dans le coin de la rue dans le parc ? Je ne sais pas ? Pour moi, le Village serait beaucoup plus intéressant si on y voyait cette vie-là, si on sentait qu'il était habité par des gens [...] Maintenant, je ne sens plus

les gens qui habitent dans le Village, je sens que des gens qui y transitent, ils y vont pour consommer quelque chose. On y passe, on y va, pis après on retourne chez nous, on s'en va ailleurs. Ce n'est pas un quartier qui vit. Ce n'est pas un espace de vie. Quand je vais dans Ville-Saint-Laurent pis, je me promène sur le chemin de la Côte-Vertu, c'est super beau, Du Collège aussi, ce sont de belles promenades, c'est des gens du coin, c'est des restos sénégalais...Ou encore sur la rue Masson, dans Rosemont, c'est une place qui est en train de devenir très, très vivante, mais elle est investie par les familles qui habitent les rues transversales. Il y a quelque chose de l'ordre du très communautaire, très local, tu n'as pas ça dans le Village, pis on est train de le perdre de plus en plus. Le Village se déshumanise malheureusement, il devient complètement décompartimenté des résidents qui sont autour (Entrevue #17).

Les acteurs économiques du Village pourraient se sentir spécifiquement impliqués face à cette critique. Un tel changement, à savoir un quartier plus assumé ou affirmé par ses résidents, pourrait amener Simon et d'autres personnes à fréquenter probablement plus souvent le Village. Au fil des discussions, quelques répondants en couple ont exprimé leur malaise à l'idée de fréquenter les bars du Village, car ils les associent à la drague. C'est la situation de Troy, qui partage près de 15 années de vie commune avec son partenaire :

[...] je pense aussi, qu'il y a un côté, que j'aime moins au Village, j'ai l'impression que ça drague...les gens se regardent beaucoup...tu sens que les gens t'observent beaucoup plus qu'ailleurs. Je dirais que je ne suis pas à l'aise avec ça. [...] je dirais que je n'ai jamais été très à l'aise de fréquenter des endroits exclusivement gais ou tu sens que...ça drague (Entrevue #26).

On peut donc dire que la situation conjugale des personnes vivant avec un partenaire est une deuxième variable qui incite les gais à s'éloigner du Village ou à tout le moins, ne le fréquenter qu'à l'occasion. L'installation des gais en couple se traduit par des changements dans leur style de vie. De nouvelles préoccupations apparaissent; ces derniers passent plus de temps à la maison, à faire des activités entre amis, comme sortir au restaurant dans des quartiers montréalais autres que le Village.

Du coup, ce changement au sein des habitudes de vie influence la fréquence des visites dans le Village.

5.1.3 L'occupation et les ressources économiques

Pour un faible nombre de personnes interrogées, nous avons relevé également que l'occupation pouvait expliquer en partie la perte d'affluence des hommes gais au Village, comme nous le fait constater Mathieu: « [...] j'ai vieilli, je travaille dans un bureau [...] j'ai des responsabilités d'adulte, pis [...] tous mes amis sont encore à l'école [...] mon horaire chargé au travail [...] fait que je n'ai pas envie d'y aller, vraiment » (Entrevue #24). Effectivement, pour ceux dont le travail ou les études occupent une place prépondérante dans leur sphère personnelle, cela peut du coup devenir une contrainte aux sorties dans le Village. Indra, un célibataire de 39 ans et fonctionnaire dans un organisme municipal, se souvient d'une époque de sa vie où il était davantage impliqué dans sa carrière :

[...] Avant, je travaillais à L'OACI : organisation de l'aviation civile internationale. C'est au niveau de l'ONU pour le Québec. Moi, j'étais assistant-représentant pour mon pays, l'Indonésie. Et là, je travaillais comme un fou, je n'allais jamais au Village, je n'avais pas le temps. (Entrevue # 25)

Précisons que l'interlocuteur nous a mentionné en entrevue que depuis qu'il a quitté son emploi précédent, il fréquente un peu plus souvent le Village qu'autrefois. Pour sa part, Marc, un courtier immobilier, explique l'instabilité de ces fréquentations dans les discothèques du Village: « [...] j'ai toujours été ON et OFF dans mes sorties. Ça dépendait, si j'étais moins impliqué dans mes études ou moins impliqué dans mon travail, bon bien je sortais un peu plus » (Entrevue #19). Il va sans dire que ce facteur personnel n'est pas le plus déterminant des entrevues. Toutefois, ce motif est sans doute considérable pour expliquer en partie la perte d'affluence que connaît le Village. Il en va de même aussi pour les ressources économiques d'un individu. Se rendre dans un établissement du Village implique nécessairement une consommation

reliée à un coût monétaire. Geoffroy, 29 ans, candidat à la maîtrise, a invoqué se rendre rarement dans le Village, « parce que c'est plus cher » (Entrevue #20). En effet, un faible nombre de répondants ont fait allusion à ce facteur. Georges, un assisté social, dénonce le prix des boissons alcoolisées en vente dans les bars du Village : « [...] pis dépenser sa bière qui est devenue excessivement chère. Quand tu dis qu'une petite bière te coûte 6\$, à part le pourboire, ça commence être cher pour les classes moyennes, qui n'a pas d'argent » (Entrevue #14). Par ailleurs, en entretien, Georges avait déclaré gagner le revenu annuel le plus modeste de tous les participants à cette recherche. Cependant, cela n'empêche pas pour autant Indra, déclarant avoir gagné un revenu plus élevé, de s'opposer au coût dispendieux des restaurants du Village : « Puis, je ne gagne pas beaucoup pour manger aux restos tous les jours dans le Village. Ce n'est pas donné les restos dans le Village [...]. Si j'avais plus d'argent, [...] j'irais beaucoup plus souvent » (Entrevue # 25). Comme nous venons de le voir, les ressources financières d'une personne figureraient parmi les motifs qui expliquent sans doute pourquoi les gais sont moins nombreux à fréquenter le Village.

5.1.4 Le réseau social

Le réseau formé par les pairs a été rapporté comme motif pour lequel les hommes interrogés sont moins enclins à fréquenter régulièrement le Village. À vrai dire, un des effets de la socialisation par les pairs est l'adoption d'une attitude conformiste, à savoir une acceptation plus ou moins consciente des normes. Yannick manifeste ce conformisme en se modelant sur les normes de son groupe d'amis. Voici ce qu'il en dit à cet effet :

Je ne suis pas particulièrement attiré par le Village. Entre autres, peut-être parce que je ne le connais peu [...] Je connais peu de gens qui fréquentent le Village aussi, mes amis gais et lesbiennes ne vont pas nécessairement très souvent dans le Village eux aussi. Donc, ça ne m'amène pas moi non plus à y aller (Entrevue # 18).

Gabriel abonde dans le même sens : « Ce n'est pas dans ce coin-là [Le Village] je vais, parce que mes ami(e)s et les gars que je fréquente, ce n'est pas dans ce coin-là qu'ils vont non plus » (Entrevue #16). D'ailleurs, l'entourage social de l'interlocuteur constitue un agent de socialisation, c'est-à-dire un acteur social qui a une influence sur l'individu au cours de son existence (Campeau *et al.*, 2004 : 198). Dans cette situation, le groupe formé par les ami(e)s a une influence sur la socialisation des répondants. Du même coup, cet agent de socialisation a un impact sur les habitudes de sortie des gais au Village. Simon pour sa part, exprime son inconfort à l'idée d'inviter ses amis hétérosexuels au Village. Conséquemment, les sorties entre amis se déroulent en dehors de ce quartier :

lorsqu'on sort, comme on sort rarement avec d'autres amis gais, pis on sort avec notre gang d'amis hétéros, on n'a pas envie de les encarcanner dans un milieu exclusif où perçu comme exclusif. Donc, alors que nous, à l'inverse, si on s'en va dans un bar dans n'importe quel autre quartier de la ville, il n'est pas comme étiqueté exclusif aux hétéros, il est juste exclusif aux utilisateurs. Donc, qu'on soit gai ou hétéro, c'est beaucoup plus inclusif en fait d'être dans un bar à l'extérieur du Village. C'est plus facile pour tout le monde de se sentir chez eux, que si mettons on amenait nos amis hétéros hommes et hétéros filles dans une microbrasserie dans le Village par exemple. Là, soit ça serait comme perçu pour certaines filles ou des hommes : «oui, on va faire un trip dans le Village, ça va être cool». Il y a tout de suite un élément d'exotisme ou un élément qui peut être perçu comme : « ah!, j'y vais, mais moi je ne suis pas gai ». On veut se distancer de ça (Entrevue # 17).

Le commentaire de Simon renvoie une attitude de contestation à l'égard des bars du Village. Le répondant veut se distinguer des gais qui fréquentent le quartier, car il s'identifie davantage à son groupe de pairs hétérosexuels. Dans ses temps libres, Marc raconte qu'il fait partie d'un régiment de cornemuses et de tambours. À cet égard, son groupe d'appartenance a un impact sur ses habitudes de sortie: « Je sors beaucoup aussi dans mon régiment. Dans mon régiment, on a un bar à l'intérieur du régiment, donc je n'ai pas vraiment besoin de sortir, car je suis déjà là avec mes chums. Donc, je n'ai pas besoin nécessairement de sortir dans le Village ou ailleurs »

(Entrevue #19). Denis, le répondant ayant le revenu annuel le plus élevé des participants, peut profiter d'élargir ses habitudes de sortie avec un vaste réseau social en dehors du Village, le plus souvent, orientées vers des activités sociales privées :

Je fais beaucoup d'activités sur le Plateau, sur la rue Mont-Royal, on va sur le boulevard Saint-Laurent, dans des restos. Je vais dans des p'tits bars de musiques exotiques, comme arménien, du Maghreb et des choses comme ça. Je fais aussi beaucoup de restos sur le Plateau, des restos végétariens avec des amis. Récemment, je suis allé aussi des fois, j'ai 2 gangs avec qui je fais des activités un peu plus loin qui demandent une auto. Par exemple, une gang avec qui je me tiens, on fait des activités à Laval et Terrebonne et j'ai aussi des activités à Beloeil, récemment, je suis allé en Montérégie avec des amis, on est allé souper avec des amis sur le bord de la rivière. Avec des amis, on fait des soirées thématiques comme ça. Donc, j'ai 2 gangs avec qui je m'en vais faire des activités à l'extérieur du Village. Moi, je fais aussi beaucoup de soupers à domicile, j'en fais beaucoup, j'ai des amis sur le Plateau, j'ai des amis au centre-ville, pas très loin du quartier des spectacles. J'en ai aussi à Hochelaga-Maisonneuve, j'en ai plusieurs amis dans le quartier, j'ai 3-4 amis couples que je vais chez eux, on fait des soupers, des soirées, surtout, on fait peut-être des barbecues l'été, mais surtout à l'hiver justement (Entrevue # 23).

5.1.5 La localisation résidentielle

Dans un autre ordre d'idées, la notion de localisation résidentielle constitue un motif d'ordre géographique ayant une incidence sur la baisse d'affluence des gais au Village. Ce facteur a été rapporté par quatre des participants. À cet effet, nous citons Gabriel : « Moi, je me tiens dans les bars dans mon quartier d'étudiants » (Entrevue #16). Plus exactement, quelques hommes interrogés ont admis accorder un attachement à leur quartier résidentiel, en tant qu'espace de vie.

On le remarque surtout chez les répondants qui habitent l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal⁵⁷ et celui d'Hochelaga-Maisonneuve. Chacun des deux secteurs

⁵⁷ Ce quartier a complété un processus de gentrification qui lui a donné une image de village urbain à l'instar de Greenwich Village de New York. Le Plateau symbolise ainsi l'habitat, voire l'habiter d'une

résidentiels est traversé par une artère commerciale, sur laquelle on retrouve une concentration de bars et de restaurants. Au nord du Village, le Plateau-Mont-Royal se distingue par un espace fortement habité par une population composée d'artistes et d'étudiants. À l'est du Village, le secteur d'Hochelaga-Maisonneuve connaît un phénomène de gentrification récente avec l'édification de condominiums et la venue d'une population de professionnels. Majoritairement défavorisé et francophone, l'ancien quartier ouvrier subit des transformations, entre autres, le clivage entre les anciens résidents et l'arrivée de nouvelles familles mieux nanties. Par ailleurs, avec l'embourgeoisement, le quartier se fait couramment appeler désormais par l'acronyme d'HoMa, ce qui se produit dans plusieurs grandes villes en Occident comme le quartier SoMa (South of Market) à San Francisco par exemple. En effet, c'est la contraction des deux premières lettres du nom d'origine du quartier (Hochelaga-Maisonneuve).

Les discussions auprès des répondants nous amènent à constater que leur quartier résidentiel fait compétition avec le Village. Pour sa part, Gabriel a élu domicile sur le Plateau depuis qu'il est sur le marché du travail, dans le domaine de la réalisation artistique. Ce dernier nous explique pourquoi il privilégie les bars et les restaurants de son quartier:

Je préfère les bars du Plateau, parce qu'ils te font ton cocktail préféré, c'est meilleur je trouve. Quand tu sors, je ne fais pas juste prendre une bière, je vais prendre par contre un Manhattan, un Old Fashion et toutes sortes de cocktails qui prennent un peu plus de temps à faire. C'est le fun aussi quand ton drink est vraiment bon et tu peux le faire de pleines façons différentes est c'est le fun quand c'est fait de façon un peu unique [...] Ce que j'aime, c'est qu'il y ait une ambiance, que chaque restaurant ou bar ont de la bouffe qui soit unique, avec un chef et des cocktails : ils ont une façon particulière de faire ton drink préféré (Entrevue #16).

Pour sa part, Denis, natif d'Ottawa, est déménagé à Montréal en 2007 dans le quartier HoMa. Cadre dans un organisme fédéral, le répondant admet que les possibilités de rencontre entre hommes sont plus fortuites dans son quartier résidentiel qu'au Village :

[...] je trouve que c'est rendu beaucoup plus facile de rencontrer juste ici dans la rue : sur la rue Ontario, c'est presque rendu un 2^e Village dans le Hochelaga-Maisonneuve. Alors, c'est plus facile de rencontrer là ou par les réseaux ou les gens que tu as déjà rencontrés, si tu veux avoir des moments spéciaux et intimes. Maintenant, ce n'est plus comme dans ma palette de dire que je vais cruiser, dire que je vais au Village juste pour ça. Moi, je l'ai déjà fait, je te dirais que j'ai arrêté de faire ça en 2011-2012. Alors, ça va faire environ 2-3 ans que je ne vais plus au Village avec les intentions de cruiser (Entrevue # 23).

Par ailleurs, au fil des discussions, quelques répondants ont mentionné la notion de distance géographique pour invoquer leur faible investissement du Village. « Je n'irais pas dans le Village à une demi-heure de transport, si je peux marcher cinq minutes à partir de chez moi », réplique vivement Gabriel (Entrevue #16). Mathieu, résidant du quartier Hochelaga-Maisonneuve, perçoit lui aussi la distance comme une contrainte :

Je pense que c'est vraiment les emplacements, parce que s'il y avait tous ces bars-là à l'intérieur du Village, j'irai. C'est sûr que je trouve ça plus agréable d'aller dans un bar qui n'est pas à 35 minutes de chez nous ou de pouvoir revenir à pied ou de revenir en taxi à la place de devoir se taper une run d'autobus. Mais, je pense que oui, la proximité change quelque chose (Entrevue # 24).

5.1.6 L'allure du Village

L'allure du Village gai fait référence au site de l'artère commerciale du quartier en général. Plus exactement, la rue Sainte-Catherine Est, les restaurants et les établissements reliés aux sorties nocturnes, tels que les bars et les discothèques. La valeur dépréciative associée à l'un ou l'autre de ces trois types de lieux a été

rapportée comme motif pour lesquels certains hommes interrogés admettent fréquenter moins souvent le Village. À cet effet, nous citons divers propos peu élogieux à l'égard du cadre physique du Village. Voici ce qu'en dit Juan : « Je trouve que le Village ça se détériore [...] Je trouve que la qualité du Village a diminué depuis les cinq dernières années, énormément » (Entrevue # 21). Pour sa part, Lucien partage une opinion similaire : « Je trouve qu'il y a une espèce de morosité dans le Village, ils sont en train d'implorer » (Entrevue # 22). Gabriel n'y va pas lui non plus de main morte : « C'est un quartier qui est un peu crade [...] c'est laite, ce n'est pas un quartier qui est intéressant [...] » (Entrevue #16). Yannick abonde dans le même sens : « Pour moi, le Village, ce n'est pas un quartier qui est invitant » (Entrevue #18). Jesus renchérit : « [...] je n'aime plus ça. C'est rendu trash. [...] » (Entrevue #29).

En deuxième lieu, trois des participants interrogés ont sévèrement critiqué la qualité des restaurants en présence dans le Village. Voici ce qu'en dit Troy, 43 ans, gastronome: « je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de bons restos dans le Village » (Entrevue # 26). Par ailleurs, à la question posée « C'est quoi pour toi un bon restaurant ? », l'interlocuteur a répondu :

D'abord, un bon rapport qualité/prix. De la cuisine raffinée, intéressante et différente, pas un...Je privilégie un peu la cuisine française [...] Oui, mais j'aime toutes les cuisines. Mais pour moi, un bon resto, c'est surtout un propriétaire qui est passionné par ce qu'il fait, il y avait de très bons restos dans le Village qui ont fermé malheureusement (Entrevue # 26).

Juan abonde dans le même sens : « la qualité des restaurants est vraiment minable, il y a beaucoup de restaurants asiatiques, je n'ai rien contre les restos asiatiques, j'aime ça, mais...c'est ça [...] » (Entrevue # 21). Comme le Village offre une faible diversité de restaurants, en revanche, le même interlocuteur admet consommer dans d'autres quartiers de la métropole pour découvrir une plus grande mixité :

Justement, c'est la variété et la qualité. Je vais aussi sur la rue Prince-Arthur, un restaurant bistro français qui s'appelle le Square. J'ai un couple d'amis gais du 3^e âge qui m'a introduit là. Les propriétaires sont tellement le fun, ils nous connaissent et ils savent qu'on est gais. J'aime la convivialité, le service et les gens qui vont offrir une qualité aussi, pas juste au niveau de la bouffe, mais le service aussi. Moi, c'est ça que j'adore et justement c'est un resto straight, pis nous on est gais et quand on va là, on vire le party et les propriétaires sont supers avec nous, ils nous aiment beaucoup finalement (Entrevue # 21).

Lucien, pour sa part, remet en question le service à la clientèle au sein des restaurants situés dans le Village : « Je déplore que les commerçants dorment au gaz et prennent pour acquis que la clientèle est là pour rester. Ça m'agace et tu le sens » (Entrevue # 22). Par conséquent, il se permet d'élargir ses horizons en dehors du Village pour obtenir une meilleure satisfaction :

on dirait que le service baissait dans certains restaurants dans le Village, parce que les marchands se disaient : les gais vont venir pareil [...] Mais, vas sur le Plateau, tu vas en voir des gais, même ici sur Saint-Laurent, parce que moi je me dis : ma piastre est bonne partout. Ce n'est pas parce que je suis gai que j'ai le droit à un moins bon service et la même chose se fait quand je vais dans un restaurant soit dit hétéro. Si je suis mal servi, je n'y retournerai pas (Entrevue # 22).

Pour citer encore une fois Troy, ce dernier se désole de la fermeture des « bons » restaurants au Village :

mon conjoint et moi, nous sommes tous les deux gastronomes, on mange souvent aux restos : on cherche toujours des bonnes tables. Mon conjoint travaille à l'OSM, donc on a souvent des billets pour des concerts [...] moi je ne suis pas emballé par les restos au Village. Et avant, quand il y avait un bon resto que j'aimais bien dans le Village, j'y allais un peu plus souvent, mais ils ont tous fermés (Entrevue # 26).

Comme Juan et Lucien, Troy constate lui aussi qu' « il y a d'autres quartiers des fois qui sont beaucoup plus intéressants sur le plan gastronomique » (Entrevue # 26).

En troisième lieu, les bars et les discothèques du Village ont été cités comme des établissements « dépassés » ou « surclassés » aux yeux de quelques répondants. Voici les propos de Fabrice, monteur dans le domaine de la musique : « Je pense que le Village a atteint un tournant, il est en train de s'étioler. Les commerçants devraient innover le Village pour le faire évoluer » (Entrevue # 28). L'interlocuteur, qui blâme les commerçants, critique également la musique jouée dans les discothèques: « [...] la musique au Village, c'est monolithique, ils font tout le temps jouer les top 40 qu'on entend à la radio. [...] c'est la répétition, c'est un vieux dinosaure » (Entrevue # 28). Jesus, serveur de restaurant, 24 ans, partage cet avis concernant le phénomène d'usure, voire de répétition dans les établissements nocturnes du Village :

Par exemple le staff dans le Village, c'est le même staff depuis 5-6, la plupart des places, depuis 5-6 ans que je suis là. Au Mado, tu vois les mêmes danseurs pour chacune des drag queens. C'est mauvais, il faut changer, avoir de la nouveauté, pour que le monde soit plus attiré à venir. Au Mado, tu vois, c'est la drag queen qui fait les mêmes choses, les mêmes spectacles, les mêmes choses, les mêmes danseurs. Tu vois ? C'est toujours la même chose. Je me rappelle avant au Sky, au 5 à 7, il y avait des danseurs presque tous nus, c'était intéressant. Avant, les 5 à 7 au Sky, c'était écoeurant, aujourd'hui c'est déprimant. Il n'y a plus rien. Avant, il y avait des DJ, c'était amusant. Maintenant, c'est toujours la même chose, c'est plate de venir au Village (Entrevue # 29).

Juan nous raconte une mauvaise expérience dans un bar du Village avec ses amis :

Avant le Sky, c'était une place qui était agréable et le fun à sortir, mais depuis, mon dieu, 10 ans, c'est toujours la même cochonnerie. La bière n'est même pas bonne, elle est très chère. Quand tu vas sur la terrasse du Sky, il te charge quasiment le double du prix pour être assis dehors. Quand je suis allé avec mon ami la semaine passée, on passait par là pis il m'a dit : on va s'arrêter au Sky. Puis il a voulu prendre une bière, pis dehors, ils n'ont même pas donné la bouteille, ils lui ont dit : non, on n'a pas le droit. En tout cas, ils l'ont servi dans un verre...Moi, je n'aime pas ça, c'est toujours la même cochonnerie, sale, délabré, le Sky n'a même pas été rénové [...] Non, je trouve qu'il y a une qualité, puis c'est toujours la même chose... [...] Bien, le Sky, c'est toujours le Sky, ils ne l'ont jamais rénové ! Pourtant, le propriétaire de la place est super riche ! (Entrevue # 21)

En contrepartie, l'interlocuteur précise qu'il préfère se rendre dans d'autres bars plus intéressants dans d'autres quartiers de la ville :

À Montréal, il y a sur la rue Ontario aussi dans le nouveau HoMa, je me tiens beaucoup au pub Le Trèfle, j'aime beaucoup, c'est un petit bar-restaurant, parce qu'on peut manger et la bouffe est bonne, la bière aussi et l'ambiance. Je vais dans ces endroits là avec mes amis gais ou straights, y a aucun problème (Entrevue # 21).

Précédemment, nous avons relevé que Gabriel préférait sortir dans son quartier résidentiel. À cet égard, il perçoit d'une toute autre manière les bars du Village gai. Son point de vue se rapproche à celui de Juan :

Je n'ai pas vraiment souvenir d'un endroit dans le Village qui était nécessairement un bar le fun avec une belle ambiance avec une place super propre, de la bonne nourriture et des supers bons cocktails et tout ça. Je préfère les bars du Plateau, parce qu'ils te font ton cocktail préféré, c'est meilleur je trouve [...] tu as une belle terrasse et c'est plus propre, c'est des pubs, ils servent de la bouffe, tu vas prendre un verre, pis passer une soirée entre ami(e)s, puis jaser (Entrevue #16).

Comme on peut le voir, certains de nos répondants réclament un renouvellement commercial du Village. En effet, plusieurs d'entre eux ont exprimé des réserves sur la qualité des bars et des restos. À leurs yeux, ces établissements font piètre figure et ils pensent que les entrepreneurs ne déploient pas suffisamment d'efforts pour attirer puis conserver leur clientèle. Pour comprendre cette distanciation par rapport au quartier, nous avons considéré leur scolarité et leur emploi occupé dans l'analyse des réponses obtenues. Ainsi, nous pouvons reconnaître que ceux qui ont émis des avis négatifs sont pour la majorité des professionnels. Dit autrement, nous sommes en mesure de constater que les hommes issus des classes aisées et/ou ayant un niveau de scolarité élevé ont des goûts et des attentes plus exigeants et plus distingués à ceux provenant des milieux populaires. Par ailleurs, un contexte social et politique inclusif à l'égard de la diversité sexuelle entraîne une commercialisation à outrance des établissements gais. Ainsi, nous proposons que les consommateurs homosexuels ne

sont plus contraints de fréquenter exclusivement le Village à cause de la multiplicité et de la mixité des lieux de sociabilité gaie. Cette concurrence affecte en retour l'activité commerciale du quartier.

5.1.7 Le caractère normalisant du Village

La clientèle gaie du Village constitue le motif ayant été le plus cité par les participants, relié au fait qu'ils fréquentent moins souvent ou rarement le quartier. Voici ce qu'en dit Lucas, âgé de 24 ans:

Je n'ai pas envie de rencontrer des gens dans un milieu comme ÇA [...] Moi, je ne bois pas, je ne prends pas de drogue, ce n'est pas quelque chose qui m'attire et je sais que la plupart des personnes là-bas... Je ne sais pas, j'ai une weird vague avec le Village, je n'aime pas (Entrevue # 31).

À cet effet, certaines des personnes interrogées ont attribué des propos méprisants ou ont exprimé des réactions plutôt négatives à l'endroit de la population qui consomme dans ce quartier de sorties et de loisirs pour les gais. D'autres répondants ont dénoncé l'« homo-normalisation », c'est-à-dire l'uniformisation des valeurs, des codes culturels et des rapports au corps à l'égard des personnes qui fréquentent le Village. Les établissements associés généralement à la vie nocturne, comme les bars et les discothèques, s'adressent à une catégorie spécifique de la collectivité gaie montréalaise. Ces lieux sont davantage décrits et perçus comme des lieux de rencontre, liés notamment à la pratique de la drague et l'expression de la sexualité entre hommes. Il faut ajouter à cela, la vente et la consommation d'alcool et de stupéfiants comme dans tous les bars qu'ils soient dans le Village ou non. Conséquemment, plusieurs des répondants ne s'identifient pas au groupe culturel qui fréquente cet espace de rencontre. C'est le cas de Lucas qui préfère sortir dans les soirées *queer* en dehors du Village: « [...] Ce n'est pas une place à laquelle je m'identifie. C'est bien qu'il y ait un Village pour les personnes qui sentent le besoin ou qui sentent une affinité pour eux, mais pour moi, ce n'est vraiment pas mon monde » (Entrevue # 31). Même si le même interlocuteur admet fréquenter

occasionnellement une discothèque du Village pour danser, il précise cependant qu'il ne s'adonne pas à la drague, ne boit pas et ne consomme pas de drogue.

Certains répondants ont même cité des images stéréotypées vis-à-vis la clientèle en présence. Par exemple, Alejandro dénonce l'attitude ivrogne des hommes qui fréquentent les boîtes de nuit du Village :

Mais, ce qui me dérange un peu, c'est les gens qui...je trouve que les gais, c'est des gens qui se saoulent beaucoup la gueule...Je trouve que les gais, ils font certaines façons que les hétéros ne feraient pas, parce qu'ils viennent se saouler la gueule. Ils sont des « ratchet », ils sont tout le temps pétés, pis les hétéros ils voient ça. Socialement, ce n'est pas beau à voir, tu comprends ? Je trouve ça dérangeant [...] Ici, dans le Village, on dirait que les gens s'en fou, carrément. C'est over rated : « je me saoule la gueule, pis je me pète la face par terre ». Ces gens-là n'ont pas de jugement (Entrevue # 32).

Dans un autre ordre d'idées, quelques répondants rejettent les normes corporelles en vigueur, à savoir les codes vestimentaires et/ou les critères esthétiques sur le corps, comme le mentionne Lucas :

Je ne suis pas comme le mainstream gai qui va aller dans le Village. Pour moi, j'imagine que le gars mainstream qui va dans le Village, c'est un gars qui : va au salon de bronzage l'hiver, qui va au gym, le gel dans les cheveux, les souliers blancs, une camisole fluo...Pour moi, c'est ça le Village. Dans un sens, je suis gai-queer, s'il faut mettre un mot dessus (Entrevue #31).

Pour sa part Fabrice, âgé de 40 ans, explique que l'incorporation des normes corporelles au Village est dépassée. Il suppose que c'est pour cette raison que la jeune clientèle préfère se rassembler dans les soirées LGBT en dehors du Village :

Il y a plus de monde à l'extérieur du Village, car ils sont tannés du Village : c'est la répétition, c'est un vieux dinosaure. Le Village, c'est toujours les mêmes valeurs sûres : le culte du corps, le gars musclé et épilé, comme on voit sur les publicités des saunas. C'est désuet maintenant. Le Village n'a même pas rattrapé la mode de l'homme «lumbersexuel», le métrosexuel qui joue le bucheron avec une barbe. La

clientèle qui fréquente les soirées Mec Plus Ultra, ce sont les jeunes de 25 à 35 ans (Entrevue #28).

Âgé de 39 ans, Indra, d'origine asiatique, se sent complexé lorsqu'il fréquente un bar spécifique du Village :

Au moins, par contre, au Sky, ce que j'aime, il n'y a pas de regards, comme à l'Aigle Noir. Avant aussi, j'allais à l'Aigle Noir et maintenant je n'y vais plus. Ils ont des regards que je n'aime pas : « qu'est-ce que tu fais ici l'Asiatique ? ». Je suis le seul Asiatique qui est là-bas et se sont des poilus qui sont là, ils se disent : « qu'est-ce qu'il fait ici lui ? ». Je n'aime pas l'ambiance et en plus, le barman n'est pas très gentil, il part, j'ai senti la différence. J'ai l'impression que les poilus aiment être entre poilus. Au Stud, par contre, les barmans sont plus gentils, ils saluent tout le monde, puis les gens aussi sont plus gentils. Tu ne vois pas le jugement au Stud (Entrevue #25).

Les attributs liés à la virilité du corps masculin peuvent discriminer, voire exclure les personnes qui ne correspondent pas à cette image. Kyle évoque que le Village est un lieu de socialisation restreint. Cela dit, l'étroitesse du réseau formé par les pairs, le bouche-à-oreille, entre autres, peut amener des conflits : « [...] dans le Village, je trouve que...tout le monde se connaît. Je n'aime pas le fait que tout le monde se connaît, et comme les gens se connaissent, les rumeurs se répandent rapidement, puis c'est vraiment énervant » (Entrevue # 30). Le cas de Simon illustre bien l'étanchéité du réseau social :

c'est comme si tu arrives dans une nouvelle école, [...] quand tu vas là de façon sporadique, tu ne connais pas le monde, pis eux autres, ils se connaissent entre eux, ils ont plein leurs insides jokes, ils sont déjà en cercle fermé, donc tu ne peux pas facilement t'intégrer dans ces cercles-là. Ça fait juste comme exacerber le côté que tu es un outsider dans la crowd (Entrevue #17).

Lucas conteste le comportement volage de certaines personnes dans les bars : « Je n'aime pas l'atmosphère de se faire regarder de la tête aux pieds, vraiment tu te sens comme une pièce de viande un peu » (Entrevue # 31). Simon quant à lui, se sent mal

à l'aise lorsqu'il fréquente les bars du Village. Il décrit l'atmosphère en relatant ses propres observations sur les diverses normes par rapport au corps et à la sexualité:

J'ai l'impression qu'il faut que tu sois volubile, faut que tu aimes être un peu au-dessus de la mêlée, un peu comme dans le showbizz. On dirait il faut que tu te montres, il faut que tu flashes. Ça vient avec toute une mode justement, qui est très codifiée, si tu ne suis pas le code de cette mode-là, tu te fais regarder un peu de travers aussi, parce que la tenue vestimentaire devient super importante j'ai l'impression. Ça induit aussi des comportements un peu bizarres, la sexualité débridée, banalisée : « ah! J'ai couché avec un tel, avec un tel l'autre, lui, pas lui ». Beaucoup parler de sexe, jamais en profondeur, juste pour le fait de consommer, d'aller coucher avec quelqu'un et tout ça. J'ai l'impression que cette image-là, tout le temps cette aura de cruising, cruiser l'un, cruiser l'autre. À certains endroits, ce sont des espaces de consommation de la sexualité. Je ne le critique pas nécessairement, parce qu'il y en a des espaces de consommation de la sexualité hétéros à Montréal aussi [...] Pour moi, je ne suis pas attiré dans un endroit où il y a juste des gars gais, c'est tout. Ma culture n'est pas une culture de clubbing. En plus de ça, je ne vais pas clubber ailleurs dans les clubs hétéros non plus en contrepartie. C'est un peu un cul-de-sac. On peut bien m'attirer dans le Village, mais ce n'est pas ma façon de vivre et de consommer ma culture (Entrevue # 17).

L'interlocuteur explique que le Village produit des normes sur la sexualité, la sociabilité ainsi que la tenue corporelle. Il insiste pour dire qu'il ne s'identifie pas à cette sous-culture. Ces remarques viennent rejoindre l'énoncé de Cattan et Leroy (2010 : 13) : « comme tous les territoires appropriés, ils [quartiers gais] sont potentiellement porteurs de normativité (Enrikin, 1991) et susceptibles de créer une uniformisation des styles et des modes de vie homosexuels ».

Pour sa part, Geoffroy, qui préfère se rassembler dans les lieux *queer*, dénonce l'effet d'« homo-normalisation » produite au sein des lieux de rencontres du Village :

Généralement, il y a une réflexion politique derrière ces partys, soit une partie de l'argent va aller à une cause ou un groupe communautaire, puis c'est aussi une culture différente. Dans le Village, pour moi, c'est gai, ce sont des hommes gais où le masculin est généralement la norme. Alors, que dans les soirées *queer*, c'est plus mélangé et il y a un effort à ne pas

reproduire les mêmes stéréotypes, soit homonormatifs. C'est plus mixte, il y a des lesbiennes trans (Entrevue # 20).

Enfin, le même interlocuteur dénonce la faible valeur accordée au milieu communautaire au profit de l'aspect consumériste:

Le Village, c'est un produit de la SDC. Le Village, c'est la SDC, c'est commercial. Les commerçants ne peuvent rien faire pour m'attirer davantage là. Ça serait peut-être que les commerçants fassent moins de choses. Par exemple, ne pas demander plus de présence policière et de caméra de surveillance. Si les centres communautaires étaient sur Sainte-Catherine, j'investirais davantage le Village. S'il y avait plus d'espaces pour avoir des réflexions politiques et communautaires (Entrevue #20).

Du coup, on peut conclure que les manières de se représenter le Village reflètent les particularités de chaque homme interrogé. Il importe de souligner que leurs réponses ne rejoignent pas tout à fait les motifs cités dans le dossier de presse et dans les entretiens réalisés auprès des acteurs du milieu. Effectivement, parmi les neuf⁵⁸ facteurs, aucun des hommes interrogés n'a fait référence à l'itinérance, aux vendeurs de drogues, à la prostitution, à l'affichage en anglais et au cyberspace. L'autre aspect, contrairement à ce que les acteurs économiques et les militants ont évoqué (voir chapitre IV), aucun répondant n'a mentionné la Loi anti-tabac. Il importe de rappeler les principales raisons citées (en ordre de popularité) lors de la première série d'entrevues en ce qui concernait la baisse de fréquentation et d'attractivité au Village : 1) une plus grande acceptation des homosexuels dans la société, 2) les réseaux de rencontres virtuels, 3) le Village ne s'est pas adapté aux changements, 4) le revenu disponible des consommateurs, et 5) la Loi anti-tabac. Enfin, la seconde série d'entretiens a fait ressortir des nouveaux motifs (6) : l'âge, la situation conjugale, l'occupation; le réseau social; la localisation résidentielle; et la clientèle en présence.

⁵⁸ Les neuf facteurs cités dans le dossier de presse étaient : 1) la présence de sans-abri, 2) les vendeurs de drogue, 3) la présence de prostitués, 4) l'allure générale du Village, 5) avec l'acceptation de leurs droits civiques, les gais trouvent le Village dépassé, 6) le vieillissement de la communauté gaie, 7) l'affichage commercial en anglais, 8) les anglophones qui s'identifient en tant que *queer* et qui se rassemblent à l'extérieur du Village et 9) les rencontres sur le cyberspace.

Nous constatons que la complémentarité des deux séries d'entretiens a fait clairement ressortir que la diversité des identités gaies est liée à des styles de vie différenciés ayant des répercussions sur leurs perceptions et leurs pratiques à l'égard du Village. Ceci est un élément qui justifie la baisse d'affluence au Village. Il importe d'ajouter que les raisons varient énormément d'un individu à l'autre. Le Village ne constitue pas le seul endroit de rencontre gaie en ville. Pour citer Leroy à propos des quartiers gais:

il faut bien voir qu'il en existe d'autres. Comme il y a plusieurs manières de vivre son homosexualité, comme un individu peut avoir plusieurs identités, suivant la sphère (publique ou privée) dans laquelle il se trouve, il y a plusieurs espaces, plusieurs spatialités de l'homosexualité, plus ou moins visibles (Leroy, 2005: 592).

5.2 Les habitudes de sortie

5.2.1 Fréquentations au Village

Pour étudier les rapports que les répondants entretiennent avec le Village, nous leur avons posé une série de questions à propos de leurs habitudes de sortie en général. En d'autres termes, nous nous intéressions à examiner leur fréquentation à l'égard de ce quartier. Cependant, à la lecture de plusieurs verbatim, nous avons mis en lumière quatre bémols à propos des questions sur les habitudes de sortie dans le Village. Ces bémols nous permettent d'approfondir et de nuancer la compréhension des pratiques rapportées par les répondants. Voici ces quatre bémols⁵⁹: 1) la fréquentation (types de lieu), 2) la fréquence, 3) la rue piétonne et 4) les facteurs occasionnels.

Le premier bémol a trait à la notion de « fréquentation ». En effet, la question « À quand remonte ta dernière visite au Village ? » a créé un certain équivoque et a été interprétée différemment d'un répondant à l'autre. Nos observations révèlent des différenciations spatiales, c'est-à-dire une diversité d'endroits cités. En premier lieu,

⁵⁹ Il importe de préciser que les bémols 1) et 2) renvoient à des valeurs subjectives de l'individu.

pour certains, déambuler sur la rue Sainte-Catherine Est à titre de passant ne correspond pas du tout à fréquenter le quartier gai. Cela dit, Simon, père de famille, s'interroge : « Fréquenter un lieu ? Ça remonte à loin » (Entrevue # 17). Pour Geffroy, un candidat à la maîtrise de 29 ans, cette question portait à confusion : « Est-ce que tu fais référence au territoire de la SDC du Village ? » (Entrevue # 20). Alors que pour d'autres, au contraire, ce type de pratique équivaut à une sortie au sens large du terme, c'est le cas pour Troy, un Américain d'origine, qui nous raconte son dernier passage au Village :

La dernière fois, c'était vraiment juste pour traverser, parce qu'on ne s'arrêtait pas, je suis descendu voir les feux d'artifice, mercredi soir...et on a traversé la rue Sainte-Catherine à pied. [...] J'étais avec un ami gai. [...] on a traversé la rue pour retourner chez nous (Entrevue #26).

La trame commerciale du Village concentre trois types de lieux distincts, à savoir la rue Sainte-Catherine Est elle-même, les établissements pour les gais et les autres genres d'établissements commerciaux, ceux pour la consommation de biens courants, durables, semi-durables, le divertissement et les services par exemple. Précisons que ces commerces ne sont pas - a priori - des espaces de rencontre adressés spécifiquement aux homosexuels, mais bien des espaces de consommation ouverts à toute clientèle. Ainsi, les réponses obtenues ont été diversifiées à cause des maintes interprétations possibles de la part des interlocuteurs. En d'autres mots, l'interrogation portait à confusion. Dans le cas présent, il pourrait s'agir d'une erreur de clarification dans la conception de notre guide d'entretiens. Autrement dit, l'expression « visite au Village » n'était pas assez précise ou trop large et a fait ressortir des différenciations spatiales sur le territoire du quartier gai. De l'autre côté, on pourrait formuler au contraire que les frontières physiques du Village sont perçues différemment d'une personne à une autre.

Ensuite, le deuxième bémol a trait à la notion de « fréquence ». En début d'entretien, à la question posée « Est-ce vrai que tu fréquentes peu ou rarement le

Village gai ? », les réponses obtenues de plusieurs interviewés étaient loin de rejoindre nos attentes. Nous avons obtenu des réponses comportant de fortes divergences. Dans le cas d'Indra, un Indonésien d'origine : « Écoute, j'y vais au moins une fois par semaine. Pour toi fréquemment, est-ce que ça veut dire tous les jours ? » (Entrevue # 25). Le même interlocuteur signale en effet qu'il y allait plus souvent auparavant, spécifiquement au cours de sa première année au Canada à titre de nouvel arrivant : « [...] me promener sur la rue Sainte-Catherine [...] j'y allais minimum 2 à 3 fois par semaine » (Entrevue # 25). Jesus, un Mexicain immigré au Québec, abonde dans le même sens : « Ça fait peut-être 15 jours ? Oui, parce que je sors beaucoup moins dans le Village qu'avant [...] Quand j'avais 18-19 ans, je sortais au Village du lundi au dimanche » (Entrevue #29). Tout porte à croire que la fréquence n'est pas envisagée de la même manière d'une personne à l'autre. On peut conclure que la notion de fréquence constitue un bémol, car elle renvoie à la valeur subjective de l'individu.

Le troisième bémol concerne la saison estivale et la piétonisation de la rue Sainte-Catherine Est. Au cours de cette période, on observe une hausse de l'affluence au Village, comme le mentionne Geoffroy : « J'y vais plus l'été, parce que la rue est fermée » (Entrevue # 20). Pour sa part, Denis raconte que la rue piétonnière l'incite à venir plus régulièrement dans le Village durant l'été :

Moi, j'y vais un peu plus souvent durant l'été [...] À cause des festivités, un, on peut utiliser les terrasses, à cause de la transformation du Village, à cause de l'aire piétonne, à cause qu'il y a une différente énergie, on revoit des connaissances qu'on n'a pas revues durant l'hiver, parce que tout le monde reste chez eux, donc ça nous donne encore ce fameux point de repère que le Village a été fondé pour (Entrevue # 23).

En revanche, la saison hivernale représente une période moins attrayante, selon le point de vue du même interlocuteur : « [...] pendant l'hiver, je peux être au-delà d'un mois sans y aller...Donc, je te dirais que j'y vais en moyenne deux fois par mois. Au

mois de novembre-décembre, je n'ai jamais été attiré par le Village à cette époque de l'année » (Entrevue # 23). Denis s'explique :

[...] Parce que c'est sombre, il n'y a personne, c'est froid, il fait noir tôt, les endroits sont plus ou moins vides, il y a moins d'énergie...et puis on a passé beaucoup de temps durant l'été, donc c'est un peu, on se refole chez nous, on se repose, on lit des livres, puis on regarde la télé, on reçoit des amis à souper, des choses comme ça (Entrevue #23).

La saison estivale est associée également aux vacances pour de nombreux étudiants, comme d'autres congés dans l'année, c'est le cas de Kyle :

Lorsque je ne suis pas à l'école, comme les vacances d'été ou la semaine de Relâche au printemps, ça peut aller jusqu'à trois à quatre par semaine. L'hiver, peut-être une fois par semaine quand je vais à l'UQÀM, donc minimalement une fois par semaine (Entrevue # 30).

Enfin, comme quatrième et dernier bémol, nous avons relevé que les hommes gais fréquentent le Village de façon occasionnelle. Dans cette perspective, nous avons retenu le témoignage de Denis :

Moi, je regarde dans mon entourage, mes amis et la plupart ne vont pas au Village, ils y vont comme moi, à l'occasion. On y va une fois par 2 semaines, trois semaines, des fois on peut y aller 2 fois dans la même semaine, à cause d'une coïncidence, de la saison, il fait beau... Des fois, j'ai vue...je suis allé au Village au mois de novembre seulement une fois, puis, je suis retourné au mois d'avril et ça ne m'a jamais manqué...et quand j'y suis retourné au mois d'avril, c'était le même monde qui était là (Entrevue # 23).

Originaire du Colorado et ayant fait ses études dans la région de la Nouvelle-Angleterre, Troy admet faire visiter le Village à ses amis américains lorsqu'ils viennent faire du tourisme à Montréal :

[...] par exemple, ce week-end, j'ai des amis du Vermont qui viennent régulièrement à Montréal pour faire la fête et eux, ils adorent le Village : ils vont rester et dormir au Village, ils vont fréquenter les bars de danseurs, comme le Campus et le Stock bar. Donc, quand eux ils

viennent, forcément, moi je les accompagne et on va manger aux restaurants (Entrevue # 26).

Compte tenu de la faible taille de l'échantillon, il nous semble évident que pour la presque totalité des participants interrogés, ces derniers ne délaissent pas complètement le Village. Quoi qu'il en soit, nous avons repéré la contradiction suivante : même si les participants ont été recrutés en fonction de leur faible implication dans le quartier gai, les réponses obtenues en entretiens démontrent le cas contraire. Par ailleurs, un faible nombre de personnes ont même admis s'y rendre sur une base hebdomadaire. Tout compte fait, la perception de la fréquence renvoie à une valeur subjective. Donc, il serait plus approprié de dire que les répondants s'y rendent de temps à autre pour une raison ou une autre, à l'exception de Joël, un retraité de 67 ans et de Georges, un assisté-social de 56 ans, qui vraisemblablement à cause de l'âge, se distancient, voire délaissent le Village. En effet, lorsque nous leur avons posé la question « À quand remonte ta dernière visite dans le Village ? », ces derniers se sont souvenus de ne pas y être allés depuis l'année précédente. Georges s'est rappelé le but de son dernier passage au Village : « Ça remonte à l'été dernier, en août, à la parade de la Fierté [...] j'étais venue avec mon chum, on était juste les deux [...] on est allé dans le Village, puis c'est tout. On a marché sur Sainte-Catherine là » (Entrevue # 14). Joël, pour sa part, a mentionné lui aussi l'événement en question.

À la question posée : « Combien de fois en moyenne fréquentes-tu le Village, par année, par mois, par saison ou par semaine ? », les réponses ont été fortement divergentes. Cela dit, d'un répondant à l'autre, nous avons relevé des irrégularités à propos de la périodicité des visites au Village. En effet, nous estimons que la majorité des personnes le fréquentent usuellement et qu'un faible nombre le fréquente exceptionnellement. À titre d'exemple, voici ce qu'a répondu Simon, père de famille : « Je te dirais trois fois max, peut-être une fois par saison ? C'est même enthousiaste de dire une fois par saison maintenant » (Entrevue # 17). À un extrême, Yannick, admet qu'il n'a pas fréquenté un seul établissement du Village depuis les trois

dernières années : « Ça va faire au moins plus de trois ans, facilement » (Entrevue #18). Alors qu'à l'autre extrême, la dernière visite au Village de Marc, courtier immobilier, remonte à une semaine avant le déroulement de l'entrevue : « C'était peut-être la semaine passée dans le fond ? » (Entrevue #19). Le célibataire de 33 ans s'y rend fréquemment : « Peut-être une fois semaine ? » (Entrevue # 19). Pour sa part, Juan, un éducateur spécialisé de 46 ans, admet lui aussi s'y rendre fréquemment : « Je te dirais une fois aux deux semaines, pas plus » (Entrevue # 21). Alors que Mathieu, travailleur dans un établissement de création télévisuelle, admet se divertir par moment dans les boîtes de nuit au Village, plus ou moins une fois par mois : «Écoute, peut-être moins de 20 fois par année ? » (Entrevue # 24).

Tableau 5.1
La fréquence des visites dans le Village gai, selon l'âge

Fréquence	20 à 30 ans	31 à 45 ans	46 ans et plus	Total
	Nombres	Nombres	Nombres	Nombres
Au moins une fois par semaine	1	2	2	5
Au moins une fois par mois	3	1	1	5
Au moins une fois par 6 mois	2	2	0	4
Moins d'une fois par 6 mois	3	0	2	5
Total	9	5	5	19

Source : Compilation personnelle à l'aide des entrevues semi-dirigées réalisées à l'été 2015

Nous avons cherché à connaître plus exactement la fréquence des sorties dans le Village. À la lecture du tableau 5.1, nous constatons que la fréquence des sorties dans le Village gai est très variable. Il y a presque autant de « moins d'une fois par 6 mois » que « d'au moins une fois par semaine ». Autrement dit, nous pouvons dégager ce double constat : d'un côté, plus de la moitié des répondants admettent se rendre au Village au moins une fois par mois, et de l'autre, près de la moitié des hommes interrogés admettent fréquenter le Village minimalement, c'est-à-dire au moins une fois par six mois ou au moins une fois par année.

À la lumière des pratiques citées par les répondants, le Village constitue un lieu d'usages multiples. Les fréquentations du quartier se différencient en fonction des catégories d'individus. Nous allons présenter les cinq types de pratiques rapportées (par ordre de popularité) de nos répondants : 1) Loisirs et divertissement, 2) Consommation, 3) Sociabilité, 4) Professionnel et 5) Communautaire.

Pas plus de quatre répondants ont invoqué leur fréquentation du Village pour des motifs professionnels. Indra, fonctionnaire dans un organisme municipal, est un usager du transport collectif montréalais. Il précise qu'il doit se rendre dans le Village pour prendre l'autobus : « Dimanche [...] J'ai traversé la rue... parce que c'est pour prendre mon bus #34 ici et ça débarque et commence à Papineau, donc, je marche à pied dans le Village jusqu'à Berri pour aller travailler » (Entrevue # 25). Quotidiennement, pour Marc, son travail dans la vente immobilière exige de multiples déplacements, notamment dans les secteurs résidentiel et commercial du Village. Pour accroître sa visibilité et pour élargir sa clientèle, sa stratégie de marketing repose sur le bouche-à-oreille et la distribution de cartes de visite :

[...] je vais passer des pamphlets, des listings [...] C'est quand même une microsociété, alors le bouche-à-oreille c'est super efficace, puis quand tu le dynamises avec le Village gai, c'est merveilleux. J'ai un listing, si quelqu'un veut s'acheter un condo, ça donne de la visibilité pour le marketing (Entrevue # 19).

Seul ou avec ses collègues, l'interlocuteur admet aussi s'arrêter hebdomadairement à sa pause, dans un café du Village :

Je fréquente pas mal Starbucks dans le Village [...] pour juste prendre un café, parce que je passe par là. J'ai quelques inscriptions dans le fond, disons que je suis un courtier et je me promène pas mal partout, donc j'ai quelques inscriptions dans le coin du Village [...] Je ne fréquente pas le Starbucks parce que c'est IN, c'est juste que j'aime ça le Starbucks, c'est tout (Entrevue # 19)

Gabriel, diplômé dans le domaine de la réalisation artistique, admet fréquenter à l'occasion le Village, dans le cadre de son travail, plus précisément pour un événement dans une salle de spectacle au Village : « Je suis allé là pour le travail, pour une visite technique, dans une salle de spectacle, l'été passé, en juin-juillet » (Entrevue # 16).

Dans ce cas-ci, cette pratique n'est pas du tout, sinon peu, tournée vers une identification homosexuelle affirmée. Leurs pratiques s'apparentent ainsi à un lieu de passage au Village. Pour d'autres, deux des répondants ont attribué leur fréquentation du quartier à des circonstances accidentelles. Pour Yannick, le Village constituait une halte lors d'une sortie culturelle au centre-ville, avec son conjoint et un couple d'amies lesbiennes. Pour leur déplacement, l'accessibilité à une bouche de métro au Village les a amenés à s'arrêter dans un restaurant: « Aller manger avant d'aller voir une pièce de théâtre, puis je pense que c'était un peu sur le chemin, on était sur la ligne verte de toute façon, on connaissait bien ce café-là » (Entrevue # 18). Ils ne se présentaient pas comme clients cette fois-ci, mais bien à titre d'usagers de l'espace public.

Un faible nombre de répondants reconnaît fréquenter le Village pour les commerces et les services tournés vers des besoins plus quotidiens. Pour sa part, Simon signale qu'il ne fréquente pas le Village pour exprimer son identité sexuelle : « [...] c'est pour le plaisir et le divertissement, mais pas des lieux associés à la vie socio-culturelle et homosexuelle du Village [...] Ce n'est pas pour consommer la spécificité homosexuelle du Village » (Entrevue #17). Simon et son conjoint fréquentent à l'occasion le Village pour consommer des biens courants au Village, notamment une salle de spectacle, les supermarchés ou encore des restaurants :

[...] chaque été, je passe sur Sainte-Catherine pour minimalement aller à l'Olympia, voir un spectacle, prendre une bière à l'Olympia, pis je me rappelle d'être allé au Steak Frites l'été dernier, c'est un resto, c'était bon. Ma visite la plus récente dans le Village c'est au restaurant le Steak Frite

et même on est allé faire notre épicerie au nouveau Rachel Berri, j'ai vraiment aimé l'expérience, parce que nous on mange bio, ça remonte à 5-6 mois (Entrevue #17).

Pour Marc, en plus de s'arrêter dans un café du Village pour le travail, il consomme également des types d'établissements de biens semi-durables et de services : « [...] j'ai fréquenté beaucoup le Physiotech, sinon le Mohawk, le salon de coiffure. Le Starbuck, juste pour le café, puis j'essaie de visualiser la rue dans ma tête... Le Wood Sport, c'est du crossFit » (Entrevue # 19). Deux participants en font usage comme des lieux privilégiés, d'achats de biens de consommation spécialisés. D'ailleurs, c'est le cas de Simon :

[...] quand je vais dans le Village, pour les rares fois, ça rentre à peu près environ une fois par saison, ça m'arrive d'aller dans des sexhops spécialisés pour les gais, comme Priape, pour la consommation d'objets sexuels. C'est assez sporadique. Oui, en fait, ça, ça m'attire dans le Village, une certaine spécialisation qu'on ne peut pas retrouver ailleurs, parce qu'un sexshop ordinaire dans le bout du quartier des spectacles, c'est des froufrous à dentelles, puis des p'tites affaires plus d'ordre féminin. Alors que dans le Village, les sexhops sont vraiment spécialisés sur les besoins des gais. Donc, ça, là je sens que je peux aller chercher quelque chose qui est particulier ou spécifique (Entrevue #17).

À l'inverse, seul Geoffroy, candidat à la maîtrise, fréquente le Village à des fins communautaires : « Mettons que je vais y aller pour la journée communautaire, pendant la Fierté [...] je fréquente souvent le CCGLM et le Centre Saint-Pierre » (Entrevue # 20). Le même répondant mentionne qu'il fréquente le Village spécialement lors de la journée communautaire au mois d'août. Auparavant, il a déjà participé à titre de bénévole pour un organisme gai adressé aux jeunes gais âgés entre 14 et 25 ans. Il fréquente par ailleurs le Village pour ses rendez-vous à la clinique de santé sexuelle situé au centre communautaire gai et lesbien de Montréal. Ce dernier s'arrête prendre un café avec son ami au Village après sa consultation :

Un café sur la rue Amherst, De farine et d'eau fraîche. J'y avais été avec mon ami gai. Il y a trois semaines ou un mois, je suis allé au CCGLM à

l'organisme Rézo pour aller faire un test de dépistage d'infections transmissibles sexuellement (ITS) gratuitement. Donc, j'y vais de temps en temps pour ça. Nous sommes allés prendre un café par après (Entrevue # 20).

Selon les témoignages recueillis, la moitié des répondants admettent faire usage du Village en terme d'espace de sociabilité, d'où les propos de Denis : « Je vais au Village plutôt pour le social » (Entrevue # 23). Voici ce qu'en dit Lucien, un participant parmi les plus âgés :

[...] Je suis allé en début d'après-midi, il faisait beau, donc je suis allé prendre une bière sur la terrasse à la Relaxe. Ce qui arrive, c'est que je rencontre des gens, par exemple, un prof d'histoire à sa retraite aussi, il s'avait que je revenais de voyage, alors, on a pris une bière ensemble, il m'a parlé de son voyage et du mien. Je sors dans le Village pour voir du monde. Moi, ça ne me manque pas le Village, je pourrais passer deux semaines sans y aller (Entrevue #22).

Juan, abonde dans le même sens : « À l'Aigle Noir [...] Je suis allé prendre une bière avec un ami pour un 5 à 7 après le travail » (Entrevue #21). Le même interlocuteur précise que « Je sors toujours dans le Village avec mes amis...on se donne rendez-vous à l'Aigle Noir ou au Stud » (Entrevue # 21). Il en va de même pour un plus jeune répondant, c'est le cas d'Alejandro : « [...] je suis allé rejoindre mes amis au Sky, nous avons pris un verre ensemble. En fait, que je vais dans le Village, je n'y vais jamais seul, c'est toujours avec mes amis gais. Idéalement, c'est d'aller prendre une bière avec mes amis » (Entrevue #29).

La majorité des jeunes hommes interviewés dans la tranche d'âge 20 à 30 ans chérissent les établissements, tels que les bars/*cocktail lounges*, les boîtes de nuit/discothèque ou les clubs. Ainsi, leur rapport au quartier gai renvoie davantage à des motifs de divertissement plutôt qu'à des motifs sociabilité. La danse et la consommation d'alcool représentent les principales activités pratiquées dans ce milieu de la nuit auprès de cette jeune clientèle. Même si Mathieu admet sortir

régulièrement dans les bars de son quartier, ce dernier a identifié le Village, comme le meilleur endroit pour faire la fête :

[...] j'adore danser dans les bars, je suis le genre de personne qui se saoule et qui va danser, pis moi danser quand je suis à jeun, je trouve ça hardcore. Le Unity, le Sky et le Mado, c'est pas mal ça. J'y vais avec mes amis gais et avec mes amis de filles hétéros, mais c'est rare [...] Mais quand vraiment je veux aller danser une soirée complète comme un fou, ce qui n'arrive pas très souvent, mais le Unity semble être une très bonne option (Entrevue # 24).

Kyle, étudiant en gestion de la mode, préfère les discothèques du Village, car les prix d'entrées et des consommations sont moins dispendieux qu'ailleurs :

[...] je n'ai pas beaucoup d'argent, donc l'affaire qui m'avantage de sortir au Village, mais c'est vraiment le fait que ça ne coûte pas cher. [...] j'adore boire [...] Je sors quand même fréquemment dans le Village, parce que je trouve que ce n'est pas cher. Au début, quand j'ai fait mon *coming-out*, je n'avais pas beaucoup d'amis gais, j'avais juste des amies hétéros. On allait au Moomba, à Laval, ça nous coûtait environ 40\$ pour la soirée. On allait aussi à d'autres places sur le Boulevard Saint-Laurent, comme le Buonotte, les drinks sont chers. Met-on, si je prenais un drink, ça me coûtait 10\$, bien sûr, je prenais 2-3 drinks, donc ça me coûtait environ 40 \$, parfois plus par soirée. C'est rendu que dans la Village, avec 20 \$, aller au Sky, ou que les drinks sont à 3\$, les shooters à 1\$: donc avec 20\$ je peux faire une soirée, c'est pour ça que ça ne me coûte pas cher. Même dans les autres bars, comme le bar de Karokoé, le Piano bar ou le Unity, les verres ne coûtent jamais plus de 10 \$. C'est vraiment moins cher que dans les bars hétéros (Entrevue # 30).

Quant à Lucas, il fréquente occasionnellement le Village pour la danse :

J'aime sortir une fois de temps en temps dans le Village, peut-être une fois tous les trois mois au Sky [...] Mais quand je sors ou je vais aller au Village, c'est rare. Quand j'y vais, c'est vraiment pour juste pour danser, je ne parle pas beaucoup au monde, j'y vais juste pour danser, puis m'amuser (Entrevue # 31).

À notre grand étonnement, aucun des répondants n'a admis fréquenter le Village en vue de pratiquer la drague et la rencontre entre hommes. Le besoin de se retrouver par contre entre amis est bien présent, comme nous le fait constater Alejandro :

C'est l'fun de se retrouver avec des gens comme moi. Des fois, je vais au bar le Stud. Je vais là pour m'amuser, je ne sors pas beaucoup pour draguer les gens, je sors pour m'amuser. Je trouve que pour draguer quelqu'un, les clubs, ce ne sont pas les meilleurs endroits (Entrevue #32).

L'analyse du tableau 5.2 nous amène à constater que les raisons pour lesquelles les participants admettent se rendre au Village sont diverses. Malgré ce partage des pratiques, on distingue d'abord un nombre important de gais, majoritairement les plus jeunes, qui fréquentent le quartier en quête de loisirs et de divertissements. Nous avons relevé par ailleurs la faible importance des pratiques communautaires. On peut donc conclure que la majorité des répondants interviewés fréquentent des lieux d'« homosociabilité », c'est-à-dire des espaces de rencontre entre hommes, à fort marquage identitaire, tels que les bars/*cocktail lounges*, les boîtes de nuit/discothèques et les associations gaies. Ces établissements sont de deux ordres : commercial ou associatif. En deuxième lieu, un nombre moins important de personnes fréquentent le Village pour des motifs professionnels ou pour répondre à leurs habitudes de consommation. Le Village représente ainsi un lieu de passage. On peut donc dire de nos répondants qu'ils fréquentent des lieux d'« homoconsommation », à l'opposé des lieux d'homosociabilité, car ce type de pratique n'est pas destiné à priori pour faciliter les rencontres.

Tableau 5.2
Les motifs qui incitent les hommes gais à fréquenter le Village, selon l'âge

Usage	20 à 30 ans	31 à 45 ans	46 ans et plus	Total
	Nombres	Nombres	Nombres	Nombres
Loisirs et divertissement	5	1	2	8
Sociabilité	0	0	3	3
Consommation	2	2	0	4
Communautaire	1	0	0	1
Professionnel	1	2	0	3
Total	9	5	5	19

Source : Compilation personnelle à l'aide des entrevues semi-dirigées réalisées à l'été 2015

5.2.2 Les habitudes de sortie en général

Il s'avère important de souligner par ailleurs que, exception faite de deux répondants, tous ont avoué « sortir » sur une base régulière dans des lieux de sociabilité associés à la vie nocturne, c'est-à-dire fréquenter des établissements tels que des bars, des pubs, des boîtes de nuit, des discothèques ou encore des raves. Ainsi, à la question posée : « De manière générale, fréquentes-tu régulièrement les bars, boîtes de nuit, discothèques et/ou raves à Montréal ? », nous avons recueilli une variété de réponses.

Simon admet ne plus être un adepte de boîtes de nuit, mais préfère cependant fréquenter les bars de son quartier, en quête de socialisation par l'entremise de son réseau d'amis. Ce père de famille se rappelle qu'il fréquentait les discothèques à une autre période de sa vie :

Je ne suis pas un gars de nightlife, mais j'adore aller prendre un verre dans un pub ou un bar. Je n'aime pas les endroits où la musique est trop forte et où on n'est pas capable de s'entendre parler. Moi, ma définition de sortir, c'est entre amis, pis ce n'est pas dans un but pour aller cruiser ou aller me défouler, c'est dans le but d'aller jaser, avoir du fun. C'est des

lieux assis, avec une bière ou quelque chose de simple à manger à l'entour de la table, pis il y a de la musique agréable où on va pouvoir échanger. C'est surtout le style pub, brasserie, microbrasserie ou des trucs comme ça. J'ai eu ma passe par contre, ma passe sortir dans les danses-clubs, ça été très court, je te dirais fin cégep et début d'université. Au début de ma vingtaine, entre 18 et 21 ans (Entrevue # 17).

Pour sa part, Gabriel partage sensiblement le même point de vue : « Dans les bars, oui, les clubs, pas vraiment [...] Par contre, ça n'a jamais été vraiment ma scène à moi. J'aime ça par contre prendre un verre, pis aller jaser avec le monde. Écoute, dans un club tu ne peux pas vraiment parler » (Entrevue #16). De son point de vue, le même interlocuteur décrit avec mépris ce type d'endroit en général: « Pour moi un club, c'est un endroit où tu y vas, pis il fait super noir, tout le monde est saoul, tu arrives là et tu es déjà saoul parce que tu es allé boire ailleurs avant. Puis une fois que les lumières sont allumées, je sais que c'est ben laite à l'intérieur » (Entrevue #16).

Au contraire, Mathieu, le plus jeune des répondants interrogés, ne cache pas son engouement envers ces établissements festifs et nocturnes :

[...] moi j'ai besoin de l'échapper au moins une fois par semaine. «Échappé» étant une expression terrible des adolescents [...] vraiment comme, se saouler, comme bien, comme un bon étudiant mets-on. C'est se la péter. Dans ma vie, j'hais ça être hang-over, mais se la péter, boire beaucoup sans être hang-over. Tu te lèves dans ta chambre le lendemain et tu es capable de te rappeler de tout et tu de dis : « wow, c'était une belle soirée ». Alors, on dirait que j'ai ce besoin-là qui est apparu depuis que j'ai l'impression que je vieillis, que je travaille dans un bureau et que j'ai des responsabilités d'adulte, pis que TOUS mes amis sont encore à l'école. Alors, pour essayer de garder la vie d'un gars de 21 ans, j'essaie de garder les deux parties, et ce soir, je vais l'échapper (rires) ou je vais boire jusqu'à tant que j'oublie mon monde, mais ça, c'est plus trash. Je pense que je veux «échapper» à cette réalité-là, comme selon moi, un alcoolique fuit son monde dans l'alcool, alors moi, je fuis mes responsabilités en sortant une fois par semaine en oubliant que je suis un adulte (Entrevue # 24).

Alejandro, étudiant en pharmacie, admet fréquenter les bars à la mode du quartier historique du Vieux-Montréal auprès de ses amis hétérosexuels :

[...] Je vais très souvent au bar Peopl, dans le Vieux-Montréal. C'est un bar straight, même des fois, il y a des événements gais, comme Drama Queen. [...] J'allais au bar Peopl, bien avant Drama Queen avec mes amis de gars straights. J'aime bien, on s'amuse, il y a de beaux gars. La plupart de mes amis straights, ce sont des latinos, donc je vais toujours avec eux. Je vais aussi au Viva Lounge, c'est un bar latino dans le Vieux-Montréal, c'est sur la rue Saint-Jacques [...] Moi, je suis sur la guestlist (rires). J'ai une amie qui travaille là [...] J'aime ça danser et je suis avec mes amis gars straights, pis mes amis straights, ils m'aiment. Moi, je n'ai jamais eu de problèmes avec les straights dans les bars (Entrevue #30).

Geoffroy, s'identifiant en tant que *queer* et ancien militant, fréquente à quelques occasions des soirées *queer* en dehors du Village gai, notamment au centre-ville et dans le quartier Mile-End :

[...] pas beaucoup, mais une fois de temps en temps, j'aime ça [...] les parties *queer*, c'est souvent des levées de fonds pour des organismes communautaires, comme *À deux mains*, *Headandhands* ou *projet 10*, peu importe. Pis ça ne se passe pas dans le Village. Ça se passe soit aux Katacombes, c'est un bar qui est une coop, sur le boulevard Saint-Laurent, coin Ontario, soit au *Faggity Ass Fridays* qui est souvent dans le Mile-End (Entrevue # 20).

Contre toute attente, malgré les multiples raisons personnelles citées dans la sous-section précédente, les résultats des entretiens nous laissent croire que la presque totalité des participants fréquentent de temps à autre le Village. Conséquemment, le Village est donc loin de constituer un quartier délaissé, exception faite de deux personnes, qui le délaissent à cause de leur âge. En effet, l'analyse des entrevues ne nous donne pas l'impression que les participants se dissocient de manière définitive du Village, comme nous l'avions suggéré dans la problématique. Au contraire, cela n'est pas vraiment le cas. À titre d'exemple, et à son grand étonnement, Marc, nous fournit sa réponse à la toute première question de l'entrevue : « Euh...délaisse...oui et non. Dans le fond, je ne peux pas dire que je ne fréquente pas le Village, parce que je le fréquente, mais à l'occasion. Pis délaisse, je ne peux pas dire que je délaisse non plus le Village » (Entrevue # 19). Pour appuyer ce constat, nous avons aussi retenu le

commentaire de Simon, consommateur de bières locales: « [...] s'il y avait une microbrasserie dans le Village, on l'essayerait certainement » (Entrevue # 17). Il en va de même aussi du témoignage de Mathieu, un adepte des sorties dans les bars de son quartier résidentiel : « [...] s'il y avait tous ces bars-là à l'intérieur du Village, j'irais » (Entrevue #24). Dans un autre ordre d'idées, les rapports au quartier se différencient en termes de localisation, de fréquence et d'usage. Ces multiples pratiques s'expliquent en partie par la diversité des identités au sein de la collectivité gaie montréalaise. À l'opposé de ceux qui fréquentent le quartier gai pour des motifs professionnels ou pour satisfaire leurs habitudes de consommation, il faut se rendre à l'évidence que pour plus de la moitié des personnes interrogées, l'importance que revêt le Village dans leur vie homosexuelle est plutôt centrée sur la sociabilité et le divertissement avec les personnes de leur sexe.

5.3 Perceptions au sujet de la situation actuelle au Village.

Cette sous-section présente les attitudes et les opinions des répondants à l'égard de l'attractivité du Village et de la rue piétonne.

5.3.1 Les facteurs qui contribuent à la perte de l'affluence au Village.

À la lumière du dossier de presse illustré au chapitre II, nous avons relevé une série de neuf facteurs expliquant pourquoi la population gaie est moins nombreuse à se rendre au Village. Sans ordre d'importance, nous avons demandé l'opinion des participants au sujet de ces neuf facteurs: 1) la présence de sans-abri, 2) les vendeurs de drogue, 3) la présence de prostitués, 4) l'allure générale du Village, 5) avec l'acceptation de leurs droits civiques, les gais trouvent le Village dépassé, 6) le vieillissement de la communauté gaie, 7) l'affichage commercial en anglais, 8) les anglophones qui s'identifient en tant que *queer* et qui se rassemblent à l'extérieur du Village et 9) les rencontres sur le cyberspace.

5.3.1.1 Les problèmes de pauvreté

La grande majorité des hommes interrogés est d'accord pour dire que le phénomène de l'itinérance constitue un facteur nuisant à l'attractivité du Village. Néanmoins, les participants ont des regards très variés allant de la compassion à la compréhension, de l'indifférence à l'invisibilité. À titre d'exemple, « Qu'est-ce qu'on peut faire ? Ils sont là », a affirmé Geoffroy, un étudiant de 29 ans (Entrevue # 20). Pour sa part, Juan s'insurge à leur égard et réclame un accroissement de la présence policière : « qu'ils sortent tous ces itinérants-là et ces mendiants-là [...] il faudrait que la police se promène un peu plus, moi je n'aime pas ça » (Entrevue #21). Alors que Denis, cadre dans un organisme fédéral, l'un des plus tranchants de nos répondants à ce sujet, décrit l'occupation des sans-abris dans le Village:

Durant la journée, ce n'est pas le Village gai, c'est le Village des itinérants. C'est absolument incroyable. C'est beaucoup de gens qui se réfugient là. J'ai vu des gangs de 12 à 20 jeunes qui ne sont pas au travail ou à l'école, ils sont assis en gangs avec des chiens, ils sont assis sur le pavé par terre, l'odeur est atroce, la musique, le bruit, les chiens qui bavent, moi ça me dégoûte complètement. Je sais que les policiers sont là, à mon avis, ils font du ménage et un effort important pour essayer de les déplacer, mais c'est énorme le montant d'itinérants. Je vois des gens couchés sur les édifices qui sont vacants et des gars, des itinérants qui sont ivres, couchés et puis, c'est comme dégueulasse (Entrevue # 23).

Force est de constater que cette réaction au sujet des itinérants illustre que ces derniers ne sont pas les bienvenus dans le Village. Toutefois, d'autres répondants ont critiqué moins sévèrement ces individus en situation d'exclusion. « Les itinérants, moi ça ne me dérange pas, tant et aussi longtemps qu'ils ne viennent pas m'achaler pour que je leur donne de l'argent. Je peux comprendre ça aussi, ils n'ont pas de chez eux », pense Joël (Entrevue #15).

Pour Lucien, bien qu'il observe cette réalité à l'échelle de la métropole, le retraité se sent tout de même brusqué lorsqu'il mange à la terrasse d'un restaurant du Village et se fait abordé par un mendiant. Le répondant s'est exprimé comme suit :

il y en a partout à Montréal de toute façon, tu en retrouves sur Prince-Arthur et même ici à l'entour de la maison, sur Sherbrooke et Saint-Laurent. Je ne pense pas que ça soit... mais un moment donné ça devient tannant, pis il y a du monde qui sont corrects aussi, tu leur dit NON et ils ne t'achaleront pas... Mais ça devient que...un moment donné tu es assis à une terrasse et tu es en train de manger et les gens s'installent à côté de toi...non vas ailleurs là... Je n'ai rien à te donner...Mais c'est généralisé dans Montréal aussi (Entrevue # 22).

Simon qui s'est montré le plus compréhensif et sensible à la question, rétorque et propose ainsi une solution pour y remédier :

Je pense que oui l'itinérance c'est triste, pis en être conscient, pis on pourrait faire plus pour aider ces personnes-là. On ne devrait pas couper dans les services sociaux, mais bien accroître les services sociaux pour permettre à plus de personnes d'être aidées. Donc, non, ce n'est pas agréable d'en voir, ni dans le Village, ni ailleurs. Les gens qu'on voit dans la rue sont signes d'un problème qui est beaucoup plus grand, un problème de société qui est en amont. Comme les personnes qui consomment de la drogue, généralement, ils ont d'autres problématiques. Ça ne devrait pas être la cible de nos aversions. Je ne pense pas que ce soit une raison de désertir un lieu. Si les gens désertent un lieu parce qu'il y a de la prostitution, de la drogue ou parce qu'ils voient des sans-abri, bien qu'ils s'en aillent tous au quartier 10-30, pis ils vont avoir un beau lieu aseptisé. C'est ça quand tu veux sortir ou avoir du plaisir dans une grande ville où il y a des problèmes de grandes villes (Entrevue # 17).

5.3.1.2 Les vendeurs de drogue et les toxicomanes

En ce qui a trait à l'interrogation suivante : « est-ce que la présence de toxicomanes peut encourager les gais à moins fréquenter le Village ? », tout comme la question de l'itinérance, on note des différences de réactions. Il faut souligner par ailleurs que les consommateurs posent davantage problème que les vendeurs. À titre d'exemple, Gabriel a dépeint les parcs du Village comme suit : « il n'y a aucun parc dans le Village qui est le fun. Je vois les parcs du Village, comme des parcs de junkies, pis c'est sale » (Entrevue #16). Certains considèrent que les toxicomanes sont plus nombreux durant l'été. « Des drogués, il y en a beaucoup je trouve,

mais...surtout quand la rue est piétonnière, il y en a énormément, il y en a plus, je trouve », s'exclame Juan (Entrevue # 21). Pour les gais plus âgés, ces derniers entretiennent une certaine méfiance face aux vendeurs de drogue pour fréquenter le Village. C'est le cas de Joël :

Je trouve qu'il y en a pas mal trop, je trouve que ça amène la violence, non ça n'a pas sa place, je n'aime pas vraiment ça [...] je n'ai pas peur, c'est que ce n'est pas plaisant...Tu es toujours sur une tension quand même. Il faut que tu te surveilles, tu n'es pas vraiment à l'aise. Habituellement, c'est tranquille, c'est smooth, tu as du fun avec les gens. Il pourrait avoir, je ne sais pas, un con qui pourrait arriver pis partir une émeute ou n'importe quoi. C'est rendu fou aujourd'hui avec la drogue (Entrevue # 15).

D'un autre côté, les vendeurs de drogue ne semblent pas déranger la plupart des hommes interviewés. Pour sa part, Indra, raconte que les toxicomanes ne fréquentent pas le Village : « j'ai l'impression que les drogués sont au parc Émilie-Gamelin et il y a en a pas plus que ça. Moi, les seuls vendeurs de drogue que j'ai vu c'est à Émilie-Gamelin, mais pas plus que ça » (Entrevue # 25). Du point de vue de Yannick, les toxicomanes se font silencieux sur l'artère commerciale du Village: « habituellement, c'est assez discret. La drogue, les gens qui en vendent ou en achètent, ils font ça cachés dans les petites ruelles, un ou coin un peu reculé et non sur le trottoir sur Sainte-Catherine » (Entrevue # 18). D'après les propos de Simon, la présence de toxicomanes est aussi visible ailleurs à Montréal :

C'est pas mal partout : sur Saint-Denis, au square Viger, au parc Émilie-Gamelin. C'est le centre-ville de Montréal, ce n'est pas unique au Village, selon moi. Encore une fois, c'est peut-être différent si tu consommes de la drogue, pis tu ne veux juste pas te ramasser à croiser quelqu'un à qui tu dois de l'argent ou je ne sais quoi. Si tu es juste une personne qui profite du Village, tu as une réalité de drogue aux alentours, bien j'ai juste envie de te dire : « welcome to the downtown of Montréal » (Entrevue # 17).

Enfin, la présence de vendeurs de drogue fait partie du paysage des bars et des boîtes de nuit, selon Lucas : « il y a beaucoup de gais qui vont dans le Village pour avoir de la drogue » (Entrevue # 31). Geoffroy partage lui aussi cet avis :

J'imagine que ça peut achaler des gais, mais je n'ai pas l'impression que ça les empêche d'aller dans le Village ou dans n'importe quel autre coin de Montréal. Mais, il y a aussi la distinction entre toxicomanes mal vus et toxicomanes bien vus. Le Village est fréquenté par plein de monde qui prennent de la drogue pour sortir, pour moi aussi ce sont des toxicomanes. Le Sky, le Unity, le monde, ils se droguent pour aller là, ils prennent de l'alcool, de l'ecstasy, du GHB (Entrevue # 20).

5.3.1.3 Les sollicitations sexuelles

À la question posée « la présence de prostitués peut-elle inciter les gais à s'éloigner du Village ? », les réactions étaient également mitigées, mais beaucoup moins tranchantes que celles sur l'itinérance. D'un côté, l'occupation du Village par les travailleurs du sexe peut attirer le tourisme sexuel, comme le soulignent quatre des répondants, dont Geoffroy :

Je crois qu'il y a justement des gais qui viennent dans le Village pour la prostitution. Le Village c'est un peu touristique, entre autres, ils misent sur le tourisme gai, puis j'ai des amis qui sont travailleurs du sexe, puis ils trouvent leurs clients dans le Village (Entrevue # 20).

Quelques répondants ont même admis leur totale ignorance à propos de la présence de personnes qui vendent leur corps sur cette portion de la rue Sainte-Catherine Est, c'est le cas de Mathieu : « [...] personnellement, moi, je n'en ai jamais vu » (Entrevue #24). Marc qui fréquente le Village pour des motifs professionnels, le courtier immobilier admet ne jamais avoir reçu de propositions sexuelles : « je n'avais même pas eu conscience qu'il y a de la prostitution dans le Village. C'est ça ma perception quand je rentre là, je ne la vois pas nécessairement ou je ne cherche pas pour de la prostitution, donc je ne la vois absolument pas » (Entrevue #19). Pour Indra, célibataire et en faveur des agences de service d'escorte, le Village devrait

s'inspirer de la prostitution féminine que l'on retrouve dans le secteur ouest du centre-ville pour améliorer l'ambiance :

Moi, j'ai envie d'avoir des commerces comme sur la rue Crescent au Village. Crescent, c'est straight anglophone, pourquoi on ne pourrait pas avoir ça aussi dans le Village, mais gai. Pour les hommes straights, la rue Crescent, c'est le marché des femmes, le marché des viandes. Des hommes d'affaires qui chassent des femmes pour une baise [...] pour augmenter l'ambiance un peu (Entrevue # 25).

Pour sa part, Joël, nuance la présence des prostitués dans le Village. En effet, il ne voit aucun inconvénient à ce que les travailleurs du sexe offrent leurs services dans la rue. En revanche, le retraité évoque son total désaccord quant à leur fréquentation dans les établissements gais :

Sur la rue Sainte-Catherine, pas de problème, mais à l'intérieur des bars, oui, ce n'est pas la place. S'ils veulent faire la prostitution en pleine rue, c'est leur droit, mais dans un bar, ça pas d'affaire à venir achaler le monde dans les bars, parce que tu ne sais pas s'il est commercial ou pas [...] un bar, tu viens là pour t'amuser, prendre un verre, pis faire des rencontres en même temps. Ce n'est pas une place pour payer pour avoir du cul, va dans un sauna à place ou pognes-toi un prostitué (Entrevue # 15).

Jusqu'à présent, nous avons vu que les problèmes sociaux du Village, tels que l'itinérance et la toxicomanie peuvent « irriter » ou du moins peuvent déranger certains gais à fréquenter le Village. Dans une moindre mesure, nous retrouvons la prostitution. Ces facteurs dissuasifs ont été rapportés de manière similaire, à l'automne 2013, durant la première série d'entretiens auprès des acteurs économiques du Village et des militants.

5.3.1.4 L'allure générale du Village

À nos répondants, nous avons posé la question suivante : « Penses-tu que l'allure générale du Village, notamment les devantures des commerces et la rue expliquerait sa perte d'affluence ? » La plupart des répondants, jeunes et moins jeunes, pensent

que « oui ». En contrepartie, un faible nombre d'entre eux ont répondu carrément « non ». Conséquemment, cela nous amène à constater que ce facteur est partagé. D'emblée, la majorité des hommes interrogés évoque la mauvaise mine du quartier comme le souligne Lucien: « tu passes devant les terrasses, les clôtures, pas partout mais c'est croche, il manque de fleurs, il manque un petit coup de peinture. Les vitrines des commerces qui sont fermées. C'est délabré » (Entrevue # 22). Le même interlocuteur observe toutefois que les commerçants s'efforcent d'améliorer l'allure du quartier en général : « [...] ils font quand même un effort pour entretenir, on voit beaucoup de gens avec leurs balais qui entretiennent la rue, ils font un effort [...] » (Entrevue # 22). Pour sa part, Rustom a attribué une évaluation à l'endroit de l'allure du Village : « Sur une échelle de 1 à 10, le look du Village, je lui donne 4/10 » (Entrevue # 27). Jesus commente : « C'est déprimant » (Entrevue #29). Joël compare le Village avec un arrondissement de la Ville de New-York:

Ça fait dur! Ça fait un peu le Bronx de New-York, on s'en vient vers ça, ça commence à être abandonné. L'été, c'est plus beau par contre avec les boules roses, les terrasses sont ouvertes, mais enlève les terrasses, c'est tout nu ! Ça fait comme une ruelle du Bronx, il y a des itinérants étendus par terre, c'est sombre, il n'y a pas de décors, il n'y a pas de couleur, il n'y a pas de néon éclairé par tout comme bien des places à New-York, n'importe où, comme à Toronto, il y en a de la couleur. Ici, à Montréal, on n'a rien, à part la Catherine, pis les maudites ballounes jaunes...euh...les ballounes roses. Le seul endroit où il y a de la lumière c'est le dépanneur du Village, à part de ça, il n'y a rien. Ce qui était beau, avant c'était le Club Sandwich, toute la mezzanine illuminée le soir, c'était beau. Ben non. Ça fermé (Entrevue #15).

Il est toutefois important de préciser que seulement quatre participants ont fourni des réponses nuancées quant à l'allure du Village. En effet, le Village n'est pas un cas isolé dans la métropole montréalaise; d'autres quartiers sont en mauvaises postures, comme nous le fait constater Marc, un courtier immobilier qui fréquente régulièrement le Village:

Mais en même temps, encore là, c'est un autre problème comme n'importe où. Il y a des endroits plus loin sur Sainte-Catherine qui sont aussi dissuasifs. Par contre, moi, je pense comme façade, comme rue, comme ambiance, le Village fait bien sa job, ce n'est pas si trash que ça. Il y a des.... Tu n'as pas besoin d'aller bien bien loin pour trouver des endroits, comme...Oui tu vas trouver autant de prostitués, autant de façades dégueux, des vendeurs de drogue, tsé ce n'est pas parce que c'est le Village... Tous ces irritants-là, on les retrouve presque partout ailleurs. Tu n'as pas besoin d'aller loin dans l'ouest du centre-ville pour trouver la même chose (Entrevue # 19).

Mathieu, résidant du quartier Hochelaga-Maisonneuve, apporte une réponse contradictoire à celles évoquées ci-haut :

Je pense que c'est l'un des rares quartiers où il n'y a pas de place vide. Il y a toujours des commerces, je trouve que c'est très bien entretenu. Si je compare à Hochelaga-Maisonneuve, il y a sans cesse des magasins qui ferment, définitivement, ils ont placardé les fenêtres et ça devient délabré. Je n'ai pas remarqué ça dans le Village. Quand je me promène dans le Village, c'est beau, c'est agréable et je trouve que ça donne le goût d'y aller. Les endroits ont l'air le fun et les vitrines sont particulièrement artistiques, je trouve que ça l'air bien tenu, c'est comme propre. [...] Je te dirais pendant l'été, parce que c'est comme plein d'œuvres d'art, parce que je suis passé à travers l'autre fois, j'ai marché à l'intérieur du Village, sur la rue Sainte-Catherine, je trouve ça bien avec plein d'arts de rue, c'est très touristique. Je trouve qu'ils font des efforts visiblement pour attirer des gens et que les gens aient envie d'en parler (Entrevue # 24).

5.3.1.5 L'affichage public en anglais

Nous avons posé la question qui suit : « l'affichage public de certains commerce en anglais, notamment le Sky, Unity, Stud, poserait-t-il problème ? » De manière générale, les réponses obtenues nous laissent envisager que « non » et l'on peut présumer que les répondants n'accordent pas une grande importance à ce facteur comme nous le mentionnent respectivement Lucas et Denis : « Non, franchement, c'est comme dire je n'irais pas *going out* parce que le nom du café où nous sommes s'appelle The Green Panther (rires), tu comprends, je fais la transcription en anglais »

(Entrevue # 31). « Non! À moins qu'il y ait des gais qui sont mordicus sur les principes de la loi 101, moi, j'en suis pas un, moi, je suis bilingue de naissance, donc, pour moi, ce n'est vraiment pas un facteur, c'est quelque chose que je ne remarque pas du tout » (Entrevue # 23).

Malgré tout, les réactions ont été toutefois partagées. D'un côté, deux participants ont répondu que des commerces affichés avec des noms dans la langue de Molière pourraient attirer les francophiles. Pour sa part, Lucien se désolé :

Ça, ça m'agace...Ça m'énerve...Je ne vois pas le but...Est-ce que c'est pour se mondialiser ? Mais c'est un facteur que tu retrouves aussi sur Saint-Laurent ici, les nouveaux commerces qui...Le Stud, le Rocky, ils pourraient trouver un autre nom... Le beau mâle ou Monsieur muscle, tsé...Ça pognerait, mais je sais que le Stud et le Rocky, c'est vrai que ce sont des noms courts et accrocheurs et c'est plus facile pour les retenir (Entrevue # 22).

Cette réaction rejoint celles de certains leaders communautaires qui avançaient, lors la première série d'entretiens, que le nom francophone de certains commerces pourrait accrocher les touristes anglophones, à cause de l'exotisme. À l'extrême de cet avis, la majorité des hommes interrogés s'entendent pour dire qu'au contraire, l'affichage d'enseignes dans la langue de Shakespeare dans le Village, c'est profitable pour le tourisme en général, comme le mentionne Troy : « [...] il y a beaucoup de touristes américains qui viennent là, au contraire ça va les attirer » (Entrevue # 26). Pour Mathieu, c'est une raison artistique : « c'est peut-être un choix artistique aussi. Mais, non, je ne crois pas que les bars avec les noms anglophones puissent éloigner les gais » (Entrevue # 24). Pour sa part, Alejandro défend le caractère bilingue de la métropole, en disant : « Non, ici les gens, la plupart des gens parlent anglais et français » (Entrevue # 32). De même, Indra fait un parallèle avec le phénomène de la mondialisation :

Non! Tu sais que j'ai voyagé assez loin et je vois dans le monde entier que c'est anglophone. Quand tu arrives ici, on t'oblige de ne pas parler

anglais...je ne comprends pas...on t'exclue du monde entier ? Un de mes ex-chums de Sherbrooke que j'ai fréquenté, il est contre les Anglais, contre la langue anglaise...quoi ? Tu voyages partout, c'est anglais, si tu ne parles pas anglais, c'est difficile, on ne parle pas français partout. Et puis, en Asie, pour être instruit, il faut que tu parles anglais, tu n'as pas d'autres choix. C'est un minimum que tu parles anglais, c'est indispensable. En plus, tous les livres de référence sont en anglais. L'anglais, c'est normal, c'est mondial. Ici, au Québec, il ne faut pas parler anglais, c'est comme se détacher du monde. Moi, je parle très bien l'anglais aussi (Entrevue # 25).

Ainsi, l'information recueillie auprès des répondants en ce qui a trait à l'affichage anglais de certains commerces nous amène à rejeter ce facteur, comme motif expliquant pourquoi les gais sont moins nombreux à fréquenter le Village.

5.3.1.6 Le Village gai est-il quartier dépassé ?

Par ailleurs, nous avons posé la question qui suit : « avec l'acquisition des droits civiques au cours des 15 dernières années, se pourrait-il que les gais puissent trouver le Village dépassé ? » Autrement dit, l'acceptation croissante des gais dans la société québécoise incite-elle ces derniers à se passer dorénavant du Village ? Les réponses obtenues sont partagées; nous pouvons présenter deux points de vue qui s'opposent, semblables à ceux rapportés dans la première série d'entretiens à l'automne 2013. D'un côté, plusieurs répondants s'entendent pour dire que les jeunes gais n'ont pas besoin d'un quartier spécifique pour se rassembler. Denis, nous explique son point de vue :

Absolument, parce qu'ils vivent à l'ère et dans une société qui devient de plus en plus intégrée avec la diversité. Un gai n'a plus besoin d'aller dans le Village comme point de repère pour se sentir sécurisé ou pour s'identifier en terme de ses valeurs. Moi, j'ai beaucoup de jeunes amis, qui sont dans le début de la trentaine et qui fréquentent très peu le Village. Ils fréquentent plein d'établissements dans le Vieux-Montréal, sur le Plateau et dans d'autres quartiers : Petite-Italie et toutes ces choses-là. Ils n'ont plus besoin du point de repère...le Village a déjà été le point de repère conçu...c'était un encadrement pour sécuriser les gais, c'était un point de rencontre, parce que tout le monde était pareil. Maintenant,

les jeunes, je te dirais de 30 ans en bas, n'ont plus besoin de dire que j'ai besoin de me sentir pareil, parce qu'ils sont pareils, ils sont avec leurs amis straights, ils sont dans des établissements qui sont hétéro, gayfriendly, ça n'a pas d'importance et même si ce sont des établissements absolument pas dédiés comme gayfriendly, ils sont en sécurité quand même, parce qu'il y a comme une évolution sociale qui fait en sorte qu'on ne peut plus juger les gais, autres comme des personnes égales. Alors, ils n'ont plus besoin de point de repère (Entrevue # 23).

De l'autre côté, d'autres participants pensent plutôt le contraire. C'est l'hypothèse de Lucien : « je pense que les jeunes qui n'ont pas fait leur *coming-out*, ont encore besoin des endroits comme le Village » (Entrevue #22). Kyle défend lui aussi la pertinence du Village à l'endroit des jeunes gais :

Moi, j'ai été chanceux, parce que j'ai trouvé des amis au travail qui m'acceptaient, même les hétéros m'ont accepté. Moi, personnellement, je n'ai pas passé par là. Mais, je connais plein de monde, plein de jeunes, pour eux, c'est un espace où ils peuvent s'affirmer ou les gens qui sont plus discrets, qui ne leur disent pas à leur famille, ils vont sortir dans le Village (Entrevue # 30).

5.3.1.7 Le vieillissement de la collectivité gaie

Nous avons soumis la question qui suit : « En vieillissant, les hommes gais sont-ils portés à moins fréquenter le Village ? » Les réponses recueillies sont nuancées, mais de manière générale, les répondants ne pensent pas que ce soit un facteur déterminant, comme nous le fait constater Rustom, âgé de 40 ans : « L'âge, je ne dirais pas oui catégoriquement, parce que ça dépend d'une personne à l'autre » (Entrevue #27). En effet, cela dépend de l'identité de la personne. Troy, 43 ans, pour sa part, a répondu à la question avec des nuances :

Je dirais que non. Moi, quand je passe dans la rue du Village, je vois tous les mecs à l'Aigle Noir ou au Stud. Une seule fois que je suis rentré dedans, j'ai vu tous les âges, je dirais que...non je ne pense pas qu'en vieillissant on sort moins. Ce n'est pas forcément un facteur qui va

expliquer pourquoi il y a moins de gais dans le Village. Je te dis d'après ce que je connais de mon expérience, dans mon entourage, je connais des gais qui en vieillissant, sortent plus souvent qu'avant et après, j'imagine aussi qu'il y a d'autres facteurs : si le mec à 50 ou 60 ans, si le mec se retrouve seul, tout d'un coup, je pense qu'il va sortir. Je pense aussi qu'au Village à Montréal et j'ai remarqué aussi à San Francisco, il y a quand même des bars qui sont où les gens plus âgés peuvent aller sans aucun...ce n'est pas des bars identifiés que pour des twinks ou des jeunes...ce sont des bars vraiment ouverts à tous les âges, c'est ce que j'ai remarqué à l'Aigle Noir ou au Stud, je vois tous les âges. S'il y avait seulement que des bars pour les jeunes, peut-être que les vieux auraient moins envie de sortir aussi (Entrevue # 26).

Quelques répondants étaient même d'avis que la collectivité gaie se distingue des autres groupes culturels par l'intensité de leurs sorties dans les lieux associés à la socialisation et le divertissement, notamment les bars et les discothèques, comme le mentionne Mathieu :

J'ai l'impression que la communauté gaie reste une communauté qui, en vieillissant sort autant que quand ils sont jeunes. Je pense que c'est la seule communauté où les gens gardent toujours le fun puis les sorties et le nightlife [...] Quand on pense à ça, il y a beaucoup de bars dans le quartier qui visent des populations plus vieilles et il y en a beaucoup qui sont toujours pleins (Entrevue #24).

Jesus, 24 ans, partage ce point de vue en s'appuyant sur ses propres observations :

Je vois beaucoup de monde âgé dans les bars: au Stud, à l'Aigle Noir, Cocktail, Rocky, Relaxe. C'est sûr que ça diminue avec l'âge; ils se couchent plus tôt. Mais, tu vois, les 5 à 7 au Relaxe, c'est la folie, alors je pense quand tu aimes sortir, n'importe quel âge, tu vas continuer à le faire (Entrevue #29).

Geoffroy rapporte que les hommes plus âgés se tiennent dans les bars de danseurs nus: « Ils sont là pareils. Ils ne sont peut-être pas au Sky ou au Unity, ils sont plus au bar de danseurs comme le Stock » (Entrevue #20). Par un effet de culture, la population gaie, en prenant de l'âge, fréquente davantage ces établissements que la population hétérosexuelle. Au contraire, d'autres répondants pensent plutôt qu'en

vieillissant, peu importe l'orientation sexuelle, les individus sont moins enclins à s'adonner à ce type de pratique culturelle. Kyle, âgé de 24 ans, qui fréquente assez souvent les discothèques du Village a dit:

Généralement oui, regarde, moi je ne me vois pas sortir encore à l'âge de 30 ans, autant que je sors en ce moment, ça c'est sûr. Dans mon entourage, je vois...oui en vieillissant, oui tu te sens plus fatigué. Mais, en même temps, je vois quand même des gens âgés qui sortent toujours à la Relaxe, l'Aigle Noir (Entrevue # 30).

5.3.1.8 Les anglophones *queer* qui se rassemblent en dehors du Village

Aussi, nous avons posé la question : « Les jeunes anglophones, et en particulier ceux qui s'affichent en tant que *queer*, préfèrent-ils se rassembler à l'extérieur du Village gai ? » En d'autres termes, « est-ce que les homosexuels anglophones boudent le Village ? » Seul Troy, Étatsunien, a défendu l'idée qu'au contraire, il semble avoir remarqué un nombre important d'anglophones dans le Village, en particulier des touristes. En contrepartie, le même interlocuteur se questionne quant à savoir si les anglophones montréalais fréquentent régulièrement le Village :

[...] Moi, je trouve qu'il y a beaucoup d'anglophones parce que j'entends beaucoup d'anglophones, mais je ne pense pas que ce sont des anglophones de Montréal. [...] Bonne question ! J'aimerais bien savoir (rires). C'est justement...J'ai très peu d'amis anglophones gais à Montréal. Gais ou pas gais. Les quelques amis anglophones gais que j'aie, bien ils ne sortent pas, parce qu'ils sont des papas, ils ne sortent pas souvent...je me demandais : «les anglophones gais de Montréal, où est-ce qu'ils sortent ? Est-ce qu'il y un autre mini-Village quelque part ? Mais, je ne sais pas, honnêtement, j'aimerais bien savoir. Je pense aux jeunes étudiants de McGill, il doit y avoir des centaines et des centaines de gais. Quand j'ai essayé de me mettre à la place d'un anglophone de Westmount ou du moins, de l'autre côté du boulevard Saint-Laurent à l'ouest, pour moi, le Village c'est très francophone. Mais comme j'ai dit, j'entends beaucoup d'anglophones et je pense qu'il y a beaucoup de touristes américains ou des gens d'ailleurs au Canada qui sont en visite, je pense qu'ils vont dans le Village sans poser de question. Je me demande si les anglophones de Montréal, s'ils perçoivent le Village comme plus

francophone qu'anglophone, je ne sais pas, c'est une hypothèse (Entrevue # 26).

Certains de nos répondants n'ont d'ailleurs pas observé une masse importante de la population anglophone dans le Village gai, comme nous le fait constater Denis :

[...] on n'en voit pas beaucoup de jeunes anglophones gais dans le Village. En fait, même moi, je suis surpris de la question, au fait, j'aurais de la difficulté à te répondre, à savoir où ils vont ? Je sais que sur gay411, le site de rencontre internet, compte tenu que je suis parfaitement bilingue, parce que mon père est anglophone, j'ai eu l'occasion de dialoguer sur gay411 avec des anglophones et je dois admettre que je ne les ai jamais vus dans le Village, ces gars-là (Entrevue #23).

Lucas, 24 ans, un anglophone natif de Québec répond aux doutes soulevés précédemment par Marc, Troy et Denis : « Quand je vais au Sky, je ne parle jamais français ou rarement avec le monde. Je dirais que oui, le Village est plus francophone et peut-être que les gais anglophones sortent plus dans le Plateau, Mile-End, comme à Drama Queen, you know ? » (Entrevue # 31). Mathieu, répond quant à lui que les anglophones s'identifiant en tant *queer* justifient pourquoi le Village est moins fréquenté :

C'est sûr que ça fait une espèce de compétition, dans le sens que c'est 2 communautés : les gais et les *queer*. C'est sûr qu'il y a moins de monde dans le Village, parce qu'on vient de diviser ça en 2 parties. Je pense que c'est bien dans un sens, parce que ça permet à ceux qui ne se sentent pas bien là-dedans d'aller dans autre chose qui peut leur offrir l'occasion de se rassembler entre eux (Entrevue # 24).

Cinq des répondants s'entendaient pour dire que « oui » les jeunes anglophones s'identifiant en tant que *queer* préféraient se réunir à l'extérieur du Village gai, dans les quartiers comme le Mile-End, entre autres. Cela s'explique par diverses raisons. Pour sa part, Gabriel avance des motifs géographiques, tels que la distance et l'attachement au quartier résidentiel (ces quartiers comptent une forte population étudiante) :

J'ai l'impression que ces anglophones-là, il y a en qui sont Montréalais, mais il y en a qui, une grosse partie sont des étudiants à Montréal qui viennent d'ailleurs. Ces quartiers, comme le Mile-End, le Plateau un peu, Notre-Dame-De-Grâce, sont des quartiers étudiants. Je pense alors que ça fait du sens que ces étudiants-là fréquentent les bars de ces quartiers [...] Mais, vu qu'il y a une plus grande concentration d'étudiants anglophones dans ce quartier-là, bien ça se remarque plus. Quand tu vas au Phoenix, l'âge moyen c'est peut-être 21-22 ans, il y a beaucoup d'étudiants. Je te dirais que la clientèle qui fréquente le Royal Phoenix ce sont des jeunes, environ 50 %, ce sont des gais. Disons que les gars et les filles c'est moitié-moitié. Chez les gars, c'est peut-être 80 % sont gais et 20 % hétéros. Les filles, c'est peut-être 40 % lesbiennes et 60 % straights. La musique ça change beaucoup, c'était beaucoup de techno, du électro, du hip hop, des remix des années 1980 et 1990. Il y a peut-être de la musique indy. En tout cas, ce n'est pas la musique populaire ou les gros hits qu'on entend à la radio [...] Écoute, la plupart des gens ne vont pas sortir à l'extérieur du quartier à une demi-heure de chez eux (Entrevue # 16).

Geoffroy explique les raisons pour lesquelles les soirées *queer* à l'extérieur du Village sont populaires :

Généralement, il y a une réflexion politique derrière ces partys, soit une partie de l'argent va aller à une cause ou un groupe communautaire, puis c'est aussi une culture différente. Dans le Village, pour moi, c'est gai, ce sont des hommes gais où le masculin est généralement la norme. Alors, que dans les soirées *queer*, c'est plus mélangé et il y a un effort à ne pas reproduire les mêmes stéréotypes, soit homonormatifs. C'est plus mixte, il y a des lesbiennes trans (Entrevue # 20).

Les événements *queer* s'éloignent de l'espace « homonormatif » et commercial du Village gai. Fabrice partage un point de vue similaire à celui de Geoffroy :

les *queer*, c'est une petite clique à part. Ils se tiennent à l'extérieur du Village. Ils ne s'identifient pas au Village, c'est trop commercial et il y a des normes au Village. Les *queer* vont se rassembler lors des « Soirées Pompes » aux Katacombes, sur le boulevard Saint-Laurent. Ils vont participer aux événements annuels, comme Radical Queer Semaine et Pervers/Cité. Ils vont aussi se tenir aux soirées Drama Queen au bar Peopl, dans le Vieux-Montréal (Entrevue # 28).

Pour sa part, Geoffroy avance toutefois que certains anglophones s'identifiant en tant que *queer* fréquentent aussi le Village, puisque la communauté *queer* n'est pas homogène :

Il y a une communauté *queer* anglophone et une communauté *queer* francophone que je fréquente et qui sont mélangées. C'est quand même séparé, mais aussi quand même très mélangées, parce qu'il y a aussi des festivals dont je t'ai parlé tantôt, comme Pervers/Cité et Radical Queer Semaine, dont c'est un mixte d'anglophones et de francophones, donc il y a un effort à mixer ça. Souvent, ça va être des étudiants de Concordia et de McGill, des anglos qui habitent ici, mais aussi des anglos qui sont de passage, les étudiants étrangers. Je ne sais pas si eux... Il y a aussi des étudiants anglos qui vont venir fêter dans le Village... Je ne sais pas... Il y a beaucoup de crowds. [...] je suis d'accord avec ça, mais, je pense qu'une partie des *queer* le fréquente aussi. Je connais une partie de la communauté *queer* anglophone qui sont politisée, en anglais c'est radical queer, parce que sur les campus anglophones, il y a des Queer McGill, Queer Concordia, il y a des mouvements étudiants de ces universités-là, travaillent beaucoup sur les enjeux *queer*, puis c'est eux, entre autres, qui sont les initiateurs du Faggity Ass Fridays, je pense. Il y a beaucoup d'initiatives politiques de la part de ces organisations étudiantes là de Concordia et de McGill, plus que dans les universités francophones (Entrevue # 20).

À la lecture des témoignages recueillis de nos répondants, on constate que le phénomène *queer* soulève plusieurs ambiguïtés.

5.3.1.9 Les rencontres sur le cyberspace

L'usage d'Internet et les applications de géolocalisation sur téléphone intelligent ont été relevés comme facteur qui contribue à diminuer l'affluence des gais au Village. Nous constatons, à la lumière des interviews que les points de vue sont similaires à ceux de la première série d'entrevues, comme nous le fait remarquer Georges : « [...] c'est une grosse concurrence pour les bars, parce que la plupart du monde préfère se rencontrer sur Internet que de se déplacer dans les clubs » (Entrevue # 14). Par contre, nous apportons diverses nuances. Comme il a été cité que le phénomène touche davantage les jeunes, un seul répondant parmi ceux âgés entre 21

et 30 ans a affirmé ne pas apprécier les rencontres sur Internet. Jesus, 24 ans, s'explique :

je pense plutôt que ça rend les gais superficiels, parce qu'en ce moment, je dirais que c'est tellement plus facile maintenant de trouver la perfection dans l'apparence: qu'est-ce que tu aimes ? Tu as tellement plus de choix partout que tu es moins intéressé à connaître la personne. Tu vas juste te laisser aller pour le physique. C'est comme un menu au restaurant : « tu as envie de manger des crevettes, du boeuf ? ». Alors, pourquoi essayer les crevettes toutes seules quand tu peux avoir les deux en même temps ? Puis, ça ouvre la porte à beaucoup moins de protection en parlant pour les maladies sexuelles. Avant, tu allais au Sauna, ça t'amenait plus de risque à contaminer d'autres personnes. Maintenant, les sites Internet, ça ne veut pas dire que la personne t'a invité chez lui que ça veut dire que c'est une personne sérieuse (Entrevue # 29).

Le même interlocuteur ajoute qu'il fréquente moins les bars du Village, car les hommes sont moins portés à séduire et il y a moins d'interactions à cause de la popularité du cyberspace :

Avant, j'avais l'espoir de trouver quelqu'un de sérieux dans un bar, mais aujourd'hui c'est une chose que je ne crois plus vraiment. Avant, on sortait plus dans le Village, parce qu'on n'avait pas les sites de rencontres. Quand je suis arrivé à Montréal, il n'y avait pas les sites de rencontre. Oui, il y avait le site gay411, mais je veux dire, tu n'avais pas ton cellulaire avec toi pour essayer de trouver quelqu'un. Avant, quand je venais au Sky, avant l'arrivée des applications comme Grindr, je venais plus souvent ici. J'arrivais au Sky, je prenais une bière, tu voyais quelqu'un qui t'intéressait et tu allais lui parler, ça c'était intéressant ! C'est nice, parce que tu as une interaction avec la personne. Maintenant, ils sont tous sur leur cellulaire. C'est plate ! Quand tu rencontres quelqu'un sur un site de rencontre, tu ne sais pas si ça va cliquer ou non, alors ce n'est pas vraiment dans mes priorités (Entrevue # 29).

Denis trouve un avantage dans le jeu de la drague et de la séduction au sein des rencontres traditionnelles (bars et discothèques par exemple) : « moi j'aime bien le « buzz » de pouvoir cruiser quelqu'un : ce n'est pas le même « buzz » quand tu le fais avec une application » (Entrevue # 23). À l'inverse de Jesus, pour d'autres jeunes interrogés, Internet et les réseaux sociaux représentent un mode de rencontre

important, notamment pour des motifs sexuels, comme le fait remarquer Lucas: « [...] juste Grindr et tout ça, tu n'as plus besoin de rencontrer dans les bars pour les *one night stand*. C'est extrêmement plus facile de rencontrer et moi je préfère ça que de rencontrer quelqu'un dans le Village » (Entrevue # 31). Kyle a précisé pour sa part :

[...] quand il n'avait pas toutes ces applications, les gens n'avaient pas le choix de sortir dans le Village pour rencontrer du monde pour une baise. Maintenant, c'est rendu plus facile avec les téléphones, tu ouvres ton téléphone : « je suis horny, viens me baiser ». Et puis, ça marche (rires) (Entrevue # 30).

Gabriel, nous raconte qu'Internet a même eu un impact sur son *coming-out* et il avance que les jeunes gais en région peuvent avoir moins besoin du Village avec la venue des communautés virtuelles :

Je pense que, ce qui m'a le plus aidé dans mon acceptation de moi-même, c'est Internet et les réseaux sociaux, pis après mon *coming-out*, ma mère a appelé gai-écoute pour moi [...] Je ne sais pas c'est quoi être adolescent gai en 2015, parce que c'est tellement différent qu'être ado comme moi en 2005 et totalement différent en 1995. Avec Internet, je sais qu'aujourd'hui, les adolescents ne sont pas tous sur Facebook, il y a d'autres réseaux sociaux, comme instagram, snapchat [...] si ces jeunes gais en région ont accès à Internet à des communautés soit sexuelle, comme Grindr, ou des communautés plus communautaires ou des forums, ils ont peut-être moins besoin du Village (Entrevue # 16).

Pour quelques répondants, les rencontres sur le cyberspace représentent une perte de temps, lorsque l'effet de nouveauté s'épuise, comme nous l'indique Denis:

ces sites là, je ne les utilise plus, parce qu'après un certain temps, ça devient la même chose que dans le Village : quand tu as fait le tour et regarde, tu as un diamètre de 1000 mètres ou un kilomètre à l'entour de chez moi, donc si tu as fait le tour des 236 gars qui habitent dans le rayon d'un kilomètre à l'entour de toi et qui pivotent autour de toi, tu as épuisé le marché ! Si tu avais en rencontrer cinq, tu les as rencontrés, ces cinq-là, alors les 231 autres, ils ne voudront pas te voir la semaine prochaine. Donc, ce n'est pas une application qui sont nécessairement utiles pour

le....C'est utile par contre quand tu bouges beaucoup, par exemple, si tu l'utilises soit en voyageant ou dans les bars. Ce soir, je vais dans le bar, donc je vais avoir un diamètre différent, ça va être un différent pivotage autour de toi, si je change de place. Mais, à la maison, ce n'est pas tellement utile, mais je les ai enlevées. Mais, c'est sûr qu'au début, ça eu un impact, parce qu'au début, j'étais très excité par ça. J'ai passé des heures au début là-dessus, surtout je me souviens sur l'application Grindr. J'ai passé des heures à essayer d'établir des rencontres qui ont souvent fouerrées. J'ai eu des belles rencontres et des fois j'en ai eu des moins belles, mais j'ai passé des heures et des heures là-dessus assis ici sur mon fauteuil, pendant que la télé jouait quand j'aurais pu lire un livre. Dans mon cas, je suis assez discipliné, je me suis tanné et je les ai simplement enlevées dans mon système (Entrevue # 23).

D'autres répondants, des hommes plus âgés, ont affirmé que les rencontres sur le cyberspace sont plus efficaces et moins dispendieuses que dans les bars, comme l'a dit Georges, assisté-social :

Beaucoup, oui, parce que tu rencontres quelqu'un, tu le rencontres sur le site, tu donnes rendez-vous à quelqu'un, il n'y a pas de niaisage : « bang, bang ». Tu fais ce que tu as à faire, pis chacun retourne chez soi après. Regarde, dans les clubs, c'est un paquet de niaisage. Tu arrives là-bas à 10h00, pis tu peux ressortir du bar à 2h00, pis t'as rien ! Personne ne t'a parlé, pis là tu reviens tout seul ! C'est une vraie perte d'argent. Tandis que sur les sites, ça ne coûte rien, pis tu peux rencontrer, puis donner rendez-vous à telle place, pis bonjour ça finit là. C'est plus vite, puis la communication se fait mieux (Entrevue # 14).

Mathieu, 21 ans, en couple, nous fait part de son témoignage à propos de la nouvelle frontière virtuelle :

Moi, j'ai Grindr, pis mon chum aussi. Dans un bar, ça m'étonnerait beaucoup que j'aille voir un gars et je lui dise : eille, tu viens m'embrasser ? Mais, avec toutes ces technologies-là, on dirait que ça rend tout ça plus facile, dans le sens que la barrière physique, qui est la barrière, selon moi, qui est la plus difficile à traverser est déjà effacée : tout devient possible. Et à la limite, qu'est-ce qui va arriver au pire, c'est que le gars va effacer ou bloquer ton profil et tu n'existeras plus. C'est comme, il y a toujours une solution qui n'est pas gênante, qui est facile (Entrevue # 24).

En résumé, le cyberespace est employé par la majorité des répondants interrogés pour divers usages, tel que principalement les rencontres sexuelles et la drague. Sans oublier qu'il procure une économie au point de vue monétaire. Un seul répondant a mentionné un motif de sociabilité pour les jeunes gais, notamment ceux vivant en dehors des grands centres urbains. Si le cyberespace facilite les rencontres amoureuses/sexuelles, pour d'autres, c'est un investissement en temps sans retombées positives garanties, dénature la drague dans les bars et discothèques, puis sujet à risque pour les maladies transmises sexuellement. Malgré tout, ces nouvelles technologies (sites et applications) constituent de nouveaux réseaux de rencontres, voire virtuels pour les gais. Ainsi, la diffusion du cyberespace « rend la fréquentation des bars et du Village moins nécessaires que par le passé » (Giraud, 2017 : 58). Toutefois, force est de constater qu'« Internet constitue un espace paradoxal où les possibilités de plaisirs érotiques et interpersonnels se conjuguent aux déconvenues » (Lévy, 2008 :242-243).

5.3.1.10 Les jeunes et les lieux de rencontres « hors-Village »

Comme nous l'avons suggéré au début de ce mémoire, de plus en plus de jeunes homosexuels disent trouver le Village dépassé. Par conséquent, ces derniers préfèrent fréquenter des établissements commerciaux en dehors de ce quartier. Mathieu, 21 ans, commente son expérience à Mec Plus Ultra, une soirée LGBT organisée périodiquement au bar Le Belmont dans le quartier du Plateau-Mont-Royal :

Je ne savais pas que c'était une soirée gaie. Je suis arrivé là avec mon ami des Émirats- Arabes-Unis, on est juste arrivé là, on se disait on va aller au bar Le Belmont, ça l'air le fun sans savoir que ça allait être une soirée spéciale pour les gais. On était comme, on a trouvé ça bien, parce que, j'ai l'impression que ça faisait changement, ce n'était pas le même monde [...] Quand je suis allé au Mec Plus Ultra, c'était beaucoup plus fancy, des chapeaux, des gens à la mode, des gens qui ont acheté des morceaux de designers québécois, ils ont plus d'argent, tsé. Écoute, c'est B.S. dans le Village, je te dirais même un peu salope. Il y a un p'tit côté morceau de viande... sexe, sexe, ça pu le sexe. Je te dirais que c'est plus civilisé et

huppé à l'extérieur du Village. Moi, j'ai l'impression que dans les soirées *queer*, dont Mec Plus Ultra en fait partie, on essaie d'oublier le Québécois colon, on essaie de s'éloigner de la patrie, de la mère patrie québécoise [...] je te dirais que les gens, j'ai beaucoup de connaissances homosexuelles qui sont dans des agences, ils sont cultivés et politisés et ils y allaient tous (Entrevue # 24).

À la suite de cette entrevue, nous étions à la mi-parcours dans notre collecte de données. À ce stade, il nous a semblé essentiel de recruter des hommes qui fréquentent ces soirées. Ainsi, nous nous sommes présentés en personne à ces événements périodiques pour mener des séances d'observation directe et solliciter sur place des répondants potentiels en entrevue. Nous avons conduit deux séances d'observation, soit une à Mec Plus Ultra et l'autre à Drama Queen, respectivement le 25 et 31 juillet 2015. Nous nous sommes attardés à décrire les caractéristiques physiques et sociales de ces fêtes itinérantes. Nous employons l'expression « itinérante ⁶⁰ », puisque ces événements se déroulent sans commerce fixe, c'est-à-dire que les organisateurs empruntent temporairement des établissements fréquentés par une population hétérosexuelle, en particulier les bars. Il nous a été possible de recruter sur les lieux quatre de nos répondants, il s'agit de Fabrice, Jesus, Kyle et Lucas. Nous avons demandé aux participants de décrire leur propre expérience de ces soirées. Nous allons présenter un état des lieux de nos observations sur le terrain, appuyé par les divers points de vue de nos quatre répondants. Dans le bar Le Belmont, qui se trouve à l'angle du boulevard Saint-Laurent et la rue Mont-Royal, l'ambiance est décrite comme suit :

Comme au cinéma lors des premières, il y a des poteaux ornés de cordages en velours rouges sur le trottoir pour démarquer la file d'attente. À mon arrivée, vers minuit, j'ai observé une limousine stationnée et cinq hommes dans la mi-vingtaine sortir du véhicule: un portait des

⁶⁰Des auteurs comme Nadine Cattán et Anne Clerval (2011) soutiennent que les fêtes ou soirées itinérantes, par leurs caractéristiques et leur localisation géographique, répondent à une logique de réduction des coûts matériels (les locaux demandent des travaux d'entretien, d'isolement sonore, etc.), à une plus grande flexibilité pour s'adapter aux modes passagers et à une demande de mixité pour rentabiliser l'investissement (cité dans Lizama, 2014:1139).

chaussures flamboyantes avec un manteau long; un Noir avec les cheveux teints en vert; un homme torse nu avec une veste de cuir et une casquette à l'envers; un autre avec une veste en jean à manche courte avec des piques sur les épaules; et le dernier, une camisole fleurie psychédélique avec un chapeau.[...] Contrairement au Village, nous n'avons pas observé la présence d'itinérants, ni de prostitués. Par contre, un vendeur de drogue m'a sollicité. [...] Pour payer son admission, le guichet fait penser étrangement à celui d'une salle de théâtre. Dans le hall d'entrée, trois lustres éclairent faiblement la pièce et deux portiers gèrent la clientèle (Notes de terrain de Philippe Lecavalier, 25 juillet 2015).

Le Belmont est aménagé sur le même étage (rez-de-chaussée), à l'exception d'un balcon au-dessus de la piste de danse. Les murs sont faits de briques rouges. Il y a trois grands bars, une salle *lounge* et une immense piste de danse avec un *stage* et des jeux de lumière. La musique est alternative avec des remix. Sur le mur en face, il y a un écran géant qui fait jouer un film muet en noir et blanc : de jeunes hommes culturistes en maillot de bain à la plage et à quelques occasions, il y a de la lutte. Ça fait un peu années 1950 ou 1960. Comme le thème de la soirée était les sirènes, il y avait plusieurs filets de pêche et des coquillages accrochés un peu partout. Le prix des consommations est similaire aux autres bars à Montréal. Derrière le bar, on voit une large sélection de boissons alcoolisées. Les drinks et la bière sont servis dans des récipients en verre et non en plastique. Dans les urinoirs, il y avait des distributeurs à préservatifs offerts gratuitement (Notes de terrain de Philippe Lecavalier, 25 juillet 2015).

Dans le *lounge*, l'ambiance est feutrée un peu comme dans un *cigar room*. Il y a des assiettes et des plaques rétro de bières affichées sur les murs : Dow, Molson et O'Keefe, entre autres. Au centre de la pièce, il y a une table de billard. Il y a des sofas avec des tables. Un immense lustre éclaire la pièce; il y a aussi des totems. On peut observer un écran géant qui fait jouer du cinéma muet : des matelots qui passent la vadrouille sur le pont d'un navire. Aussi, il y a une table avec des lampions, on y retrouve trois bénévoles d'un organisme communautaire qui offrent des rubans rouges, des brochures d'information et disposent d'une caisse pour les dons. Enfin, nous n'avons pas observé de drapeaux arc-en-ciel, ni aucun marqueur identitaire associé à la communauté gaie, sauf les vidéos *vintages* de matelots et de culturistes (Notes de terrain de Philippe Lecavalier, 25 juillet 2015).

Depuis le 31 juillet 2015, un vendredi par mois, le bar Peopl est l'hôte des soirées Drama Queen. Voici un compte rendu de nos observations sur le terrain :

Le Club Peopl est situé dans le quartier historique du Vieux-Montréal. L'architecture de la façade des lieux est inspirée par un style britannique. Une femme et un homme accompagnés de deux chiens caniche royal souhaitent la bienvenue à la porte de l'établissement. Après avoir descendu les escaliers, la clientèle paye le « cover charge » 15,00 \$ et a le droit à un shooter de fort gratuit. L'aménagement du club est dans un sous-sol sans fenêtre, mais dans une ambiance feutrée. Il y a quatre bars, des salons VIP et une piste de danse avec une boule disco. Des lampes en forme de cage d'oiseaux sont suspendues au-dessus des bars. Les murs sont tapissés d'articles de vieux journaux, de pierres des champs, des peintures, des graffitis, des miroirs et le soleil levant du Japon. Des bonsaïs et des lampions ornent la table du bar. Un cordage en velours bloque l'entrée des salons VIP. On peut y voir des sofas en cuir avec une petite table au centre. Les planchers sont en lattes de bois. Il y a beaucoup de bougies, cela crée une atmosphère intime (Notes de terrain de Philippe Lecavalier, 31 juillet 2015).

Maintenant, passons à la description de l'ambiance de ces soirées « hors-Village » à partir des points de vue des répondants qui fréquentent ces événements. Jesus préfère sortir à des endroits tels que « le salon Daomé sur Mont-Royal, la terrasse Bonsecours, la Suite 701 à la Place des Arts, sur la rue Notre-Dame et surtout dans le Vieux-Montréal » (Entrevue # 29). Quand nous lui avons demandé « Pourquoi préfères-tu ces établissements à ceux du Village ? », sans hésitation, le serveur de 24 ans a répondu :

J'aime le genre d'ambiance. Ce que j'aime dans les clubs du Vieux-Montréal et les clubs straights, c'est le *dress code* : les gens doivent s'habiller pour sortir. Je trouve ça intéressant, chose que dans le Village, si tu es presque tout nu dans un bar, il y a personne qui va venir te le dire: des fois, c'est insultant. Le monde arrive habillé en n'importe quoi dans les bars du Village. Tu sors un samedi soir, c'est censé être une sortie. Écoute, si tu sors sur Saint-Laurent, il y a un *dress code* et ils peuvent te refuser dans la place (Entrevue # 29).

Jesus juge l'habillement négligé des homosexuels en présence dans les discothèques du Village. Pour lui, c'est un critère important dans les soirées gaies à l'extérieur du Village : « le monde est plus OSEZ [...] moi, je trouve ça fashion et nice » (Entrevue #29). Le même interlocuteur nous décrit aussi son vêtement qu'il a porté lors d'une de ces soirées :

Moi, ce que je portais, je n'étais pas à mon meilleur, mais c'était *nice*. Mon ami, m'avait dit: « tu n'es pas *game* de porter une veste avec des franges en cuir ». Alors, moi je lui ai dit : « tu vas voir ! Par contre, ce n'est pas le genre de vêtement que je porte tous les jours (rires) (Entrevue # 29).

De même, il préfère dépenser un tarif plus cher pour fréquenter ces boîtes de nuit à la mode pour éviter de rencontrer des personnes, notamment des jeunes, qu'il qualifie pour la plupart des sans-le-sou. Ainsi, l'argent que l'on dépense dans la soirée à l'intérieur de ces établissements ne semble pas être une contrainte, comme nous l'indique Jesus : « moi, j'ai acheté une bouteille de Téquila à 200\$ avec mes amis, nous étions quatre. Alors, on a acheté la bouteille, c'est moins cher, parce que les drinks sont 12 \$ avec le tip, c'est juste ridicule, on va mettre 50\$ chaque et on va avoir notre bouteille pour la soirée » (Entrevue # 29). Jesus apprécie de manière générale la musique, mais critique l'achalandage élevé de l'événement et la faible participation des gais aux activités :

j'ai vraiment aimé la musique. Je n'ai pas vraiment aimé...il y avait trop de monde, un moment donné, tu n'es pas confortable... Le genre de soirée comme ça, c'est considéré pour avoir un certain nombre de personnes. Ils viennent tellement et l'argent rentre [...] Ce que j'aime moins de MPU, c'est que les gens ne respectent pas les thématiques à la fin de la soirée. Il y a eu leather, mairmen... La dernière fois que j'y suis allé, les gens embarquent moins dans les thèmes ou dans les looks suggérés. Ils font des activités, mais les gens ne participent pas vraiment (Entrevue #29).

Enfin, Jesus préfère se rassembler dans les événements gais à l'extérieur du Village, parce que la clientèle est différente :

[...] tu vois du monde normalement que tu ne vois pas dans le Village surtout. Tu vois beaucoup du monde style hipster, disons que c'est très à la mode dernièrement, et moi, je suis plus attiré vers ce style-là : la barbe, les cheveux, le tatouage... Le Lumbersexuel. Je trouve ça sexy (Entrevue # 29).

Kyle partage le même avis que le jeune serveur mexicain quant à la l'apparence vestimentaire des gais dans les boîtes de nuit du Village :

Je n'aime pas comment les gens s'habillent dans le Village. La tenue vestimentaire des gens est vraiment négligée dans le Village. Honnêtement, si je compare avec Drama Queen, parce que moi quelqu'un qui m'attire, il faut qu'il s'habille bien. Je trouve qu'il manque de fashion dans le Village. Dans les événements Drama Queen, tout le monde est vraiment fashion, puis c'est wow, j'adore comment les gens s'habillent, c'est beau, c'est du beau monde [...] On dirait qu'on est dans un autre monde, c'est comme quasiment sortir à New-York : c'est glamour. C'est ça que j'aime de Drama Queen, parce que le Village, c'est moins glamour et plus genre cheap, mais en même temps, je n'ai pas beaucoup d'argent, donc l'affaire qui m'avantage de sortir au Village, mais c'est vraiment le fait que ça ne coûte pas cher (Entrevue # 30).

Même si Kyle fréquente davantage les bars du Village à cause des prix modiques, il préfère cependant les soirées gaies à l'extérieur du quartier :

J'adore les beaux gars, la place fancy et genre le fait d'acheter une bouteille, parce que j'adore le fait d'avoir une bouteille et de boire dans le club. Le staff est cute et les gens aussi sont cute. Ils sont vraiment plus cute qu'aux bars du Village: ils se font beaucoup plus remarquer. Ils sont vraiment comme genre...ils sont plus bâtis, ils sont costaux, un beau visage, ils s'habillent super bien. Ils ont de l'argent aussi, parce qu'ils payent le cover à 15 \$. La clientèle là-bas, c'est genre de 18 à 40 ans (Entrevue # 30).

Lucas, 24 ans, étudiant en design, juge sévèrement les soirées Drama Queen et nous raconte sa courte et unique expérience :

Drama Queen ?! Pffffff... Écoute, je suis parti après genre une demi-heure après mon arrivée: I HATE IT ! Non, ce n'est vraiment pas ma

scène. Je n'ai pas aimé l'atmosphère, les personnes, ils sont plus vieux que moi...Un des trucs qui m'a tourné OFF, c'est que le monde là-bas est vraiment habillé fashion, comme sur leur 36, ils portaient des vêtements assez...pas extravagants, mais très fashion pour démontrer qu'ils ont beaucoup d'argent. C'est sûr que c'est des gais un peu plus vieux que moi, genre 35-40 ans. C'est sûrement des professionnels ou des personnes qui sont bien établis dans la vie et qui cherchent à se retrouver entre eux... C'est très classy, c'est l'élite homosexuel-gai avec beaucoup d'argent. C'était la première fois que j'y étais allé, puis, honnêtement, je suis allé au Sky après, puis j'ai dansé jusqu'à trois heures du matin (Entrevue # 31).

L'étudiant anglophone nous décrit l'endroit comme un lieu fréquenté majoritairement par des hommes aisés financièrement et plus âgés que lui. De plus, le même interlocuteur désapprouve ces soirées pour un jeune gai: « Ah Non, pauvre p'tit, ne va pas à Drama Queen pour les raisons que j'ai dit tantôt [...] Moi, je l'inviterais plutôt à des partys *queer* dans le Plateau ou le Mile-End, comme les soirées Pompes aux Katacombes, sur Saint-Laurent » (Entrevue # 31). Par ailleurs, le même interlocuteur spécifie que l'environnement de ces soirées est influencé par la consommation d'alcool. Si la personne ne boit pas, elle peut se sentir exclue et se sentir privée du plaisir d'être entourée de gens : « [...] je n'aime pas la vibe, les gens. C'est sûr quand tu ne bois pas, tu es OUT de la vibe. Ce que j'ai constaté, c'est que la plupart des partys, si tu ne bois pas, ça ne sera pas le fun, tu ne vas pas te forcer à rester. Donc, MPU et Drama Queen, dans ma tête, c'est la même chose » (Entrevue # 31). Quand nous avons posé la question « Les soirées Mec Plus Ultra et Drama Queen sont-elles en complémentarité ou en opposition avec le Village gai ? », les réponses obtenues étaient variées. Lucas pour sa part, explique qu'il n'existe pas une, mais bien des communautés gaies. Conséquemment, dépendamment de son identité, chacun trouve son compte à un lieu précis :

Je dirais en complémentarité, parce que c'est des personnes qui vont aller dans le Village aussi. Ils ne délaissent pas le Village. Le Village pour moi, c'est une option [...] Moi, je pense aussi qu'il y a d'autres groupes de gais qui ne sortent pas juste dans le Village. Il y a comme les hipsters *queer*, des gais punk-rock, dans la danse aussi, c'est un autre monde... Il

n'y a pas juste UNE communauté gaie, il y a plein de petites communautés ici et là (Entrevue # 31).

Fabrice pense que la musique et l'ambiance de ces soirées font concurrence avec le Village. Puis, il avance un facteur d'ordre géographique. La clientèle qui fréquente les soirées en dehors du Village a élu domicile dans le même quartier ou les secteurs adjacents :

les gens y viennent pour la musique et l'ambiance qu'on ne retrouve pas au Village. C'est une autre option. C'est la clientèle qui habite aux alentours du Belmont aussi : les gais du quartier du Mile-End et du Plateau. Pour eux, c'est moins loin que d'aller au Village, c'est juste à côté (Entrevue # 28).

Tous les répondants interrogés ont mentionné qu'ils ont reçu une invitation par les réseaux sociaux, c'est le cas de Kyle : « Je suis toujours sur la *guest list* quand je vais là, je paye la moitié du prix, parce que moi et mon ami on connaît un gars qui nous fait des rabais » (Entrevue # 30). Cela dit, ces soirées gaies semblent s'adresser à un réseau fermé, comme le constate Fabrice :

C'est sûr que le Village, c'est beaucoup plus accessible, c'est plus facile. Il y a encore des événements intéressants dans le Village, mais c'est sporadique... Dans les soirées gaies hors Village, les gens reçoivent des invitations par Facebook, tu dois être au courant de ce qui se passe, c'est plus un réseau fermé (Entrevue # 28).

Fait intéressant, on peut observer dans ces témoignages que les soirées gaies à l'extérieur du Village s'adressent à une clientèle spécifique. D'ailleurs, l'« effet de génération » et l'« effet de classe » semblent représenter deux variables structurantes dans ces lieux de rassemblement. Les entretiens nous ont permis d'explorer plus en profondeur et aller au-delà des publicités et éloges rapportés dans le dossier de presse. Le portrait de ces événements « off Village » est toutefois plus nuancé. D'abord, la clientèle qui fréquente ces soirées s'adresse à des hommes entre 18 et 40 ans, excluant ainsi les hommes plus âgés et d'une autre génération. Le coût d'entrée et le prix des consommations représentent pour certains, un atout, pour d'autres, c'est un

inconvenient. La musique ne serait pas meilleure que celle jouée au Village. La tenue vestimentaire est recherchée dans ce type d'endroit. Ce qui accroche le plus les répondants, c'est l'aspect de « nouveauté ». Notre analyse vient ainsi rejoindre les remarques de Giraud (2017 :58-59) concernant l'apparition des nouveaux types d'espaces LGBTQ en dehors du Village :

Depuis une dizaine d'années, [...] le Plateau-Mont-Royal et le Mile End accueillent des lieux et des événements orientés vers les publics LGBTQ ou ouverts aux gais, mais non uniquement masculins et exclusivement gais. [...] Ce moindre besoin d'un quartier gai et cette dissémination des minorités sexuelles dans l'espace urbain ont nourri des formes alternatives d'appropriation de l'espace urbain par les populations minoritaires, venant remettre en cause l'hégémonie d'un unique territoire gai normatif.

Comme on l'a vu, ces soirées alternatives répondent à des critères de distinction sociale tels que l'apparence et les goûts musicaux. Selon Lizama (2014 :1137), ces fêtes sophistiquées semblent interpeller davantage les homosexuels appartenant aux classes moyennes et supérieures. En effet, ces derniers rechercheraient d'authentiques expériences urbaines branchées ou « à la mode ».

5.3.2 Perceptions à l'endroit de la rue piétonne

Dans la première série d'entretiens menés auprès des acteurs du milieu, analysée au chapitre précédent, nous avons relevé divers changements survenus dans le Village, depuis les 10 dernières années. La transformation majeure du quartier constitue l'événement *Aires Libres*, c'est-à-dire la fermeture de la rue Sainte-Catherine Est durant l'été depuis 2008. Un des impacts de la piétonisation estivale est la hausse de l'achalandage et la venue d'une population hétérosexuelle. L'objectif de cette sous-section vise à présenter l'opinion des répondants à l'égard de leur expérience du Village, en tant qu'usagers de la rue commerciale transformée en espace piétonnier durant l'été.

D'abord, à la question posée « Comment trouvez-vous l'expérience de la piétonisation estivale dans le Village gai ? », la satisfaction générale des répondants est nuancée. Pour les moins satisfaits, près du tiers des participants évoquent un sentiment de lassitude vis-à-vis l'installation artistique de la rue. Ils critiquent notamment la répétition et le manque d'innovation à l'égard des boules roses suspendues par câbles au-dessus de l'artère piétonnier. En guise d'illustration, voici ce qu'en pense Jesus:

Je suis tanné! C'est assez ! Avant, au début, à chaque année, c'était intéressant d'avoir un thème différent, comme les cordes à linge, les fleurs, des palmiers, style plage, c'était le fun, parce que je me disais au printemps : « j'ai hâte de voir ce qu'ils vont faire dans le Village ». On est poigné avec les boules roses depuis...Ça va faire 5 ans. C'est ridicule à quel point on n'a plus d'imagination. Comme gai, on est supposé d'être créatif, de montrer qu'on est capable de faire plus et attirer plus de monde. Les touristes, ça fait cinq ans qui viennent, puis ils voient les mêmes choses. C'est redondant (Entrevue # 29).

Pour sa part, Juan abonde dans le même sens en mentionnant que le dais suspendu de boules roses est menacé par sa détérioration : « [...] Écoute, je pense que ça va faire cinq ans qu'ils sont là [...] Et je pense que tout le monde commence à avoir une boule à la maison, parce que ça se décroche des câbles ! » (Entrevue #21). En ce qui a trait à l'esthétisme de la rue, Joël, critique la décoration : « Les ballounes roses...Affreuses ! Ça te fait un toit qui t'écrase au-dessus de la tête. Tu te sens écraser par ce paquet de rose là sur la tête » (Entrevue # 15). Marc, s'entend quant à lui pour dire que la suspension de boules roses au-dessus de l'artère commerciale présente plutôt un avantage physique: « Ça donne un peu de blocage pour le soleil...Ça donne une ambiance un peu plus personnalisée que juste une rue ouverte aux autos...Ça fait plus...c'est plus fermé, c'est plus personnel » (Entrevue #19). De son côté, Georges est satisfait de la rue fermée aux automobiliste, mais loin de penser la même chose à l'endroit de la décoration : « La rue piétonne en elle-même, parfait, adorable, super, mais enlevez-moi les ostis de boules roses (rires). Pourquoi nous mettre des boules

roses ? Parce qu'on est gai ? Ils auraient pu mettre les couleurs arc-en-ciel. Pas rose! » (Entrevue #14)⁶¹. Un avis partagé par Lucien qui propose comme solution de revamper la décoration aux couleurs du drapeau gai :

Le principe est intéressant, c'est comme... sauf que...entre chaque pâté de rues, je changerais les couleurs : entre la rue 1 et la rue 2, je mettrais les couleurs de l'arc-en-ciel, mettons. Je changerais la couleur rose pour le drapeau arc-en-ciel. Mettons que le premier bloc, c'est la couleur violet, après ça le bleu et ainsi de suite. Donc, répartir ça, mais avec les couleurs de l'arc-en-ciel (Entrevue # 22).

Cependant, « veux-tu bien me dire qu'est-ce qu'il y a comme activité culturelle dans le Village ? Rien ! » (Entrevue #22), s'interroge le même interlocuteur. En effet, l'enseignant retraité déplore le peu d'activité et d'animation entourant la piétonisation:

La communauté gaie va devoir qu'elle se réveille ! Moi, je serais très déçu de venir à Montréal en tant que touriste. On entend de la métropole que c'est une ville ouverte, dans le sens que le Village est intéressant, bla-bla-bla...Tu pars d'Europe et tu viens dans le Village et tu vois le portrait: moi je serais très déçu...parce que dans l'après-midi tu vas là ou sur l'heure du dîner, il y a un peu d'animation entre 11h30 et 13h30, parce qu'il y a beaucoup de gens qui travaillent à l'entour, les bureaux, donc les gens viennent manger sur les terrasses, entre temps, il n'y a plus rien (Entrevue # 22).

Cet avis est aussi partagé par Mathieu : « Pourquoi il n'y a pas de spectacles dans le quartier gai ? [...] Ça reste quand même qu'il y a beaucoup de monde qui passe là par jour » (Entrevue #24). Lucas, étudiant en design, se montre plutôt insensible, mais pense en même temps que c'est attrayant pour le tourisme en général : « Pour te dire honnêtement...je suis...pfffff....indifférent ? Je m'en fou ! C'est une belle

⁶¹ Il importe de souligner que depuis sa première édition à l'été 2011, l'installation artistique de boules roses suspendues au-dessus de la rue piétonne dans le Village gai est une création de l'architecte québécois Claude Cormier. Le rose est la couleur fétiche de l'artiste ayant exposé d'autres œuvres, notamment au palais des congrès.

initiative, ça rend le Village plus intéressant. [...] dans le sens que c'est devenu un point touristique aussi pour les non-homosexuels » (Entrevue # 31).

Par ailleurs, plusieurs répondants apprécient la fermeture temporaire de la rue à cause de son effet de revitalisation : les boules roses accrochées au-dessus de la rue et l'édification de terrasses. Kyle exprime son point de vue à cet égard : « ça apporte quelque chose de différent, ça amène des touristes, les gens prennent des photos des boules roses et les post sur Instagram » (Entrevue # 30). Gabriel apprécie la rue piétonne, car elle camouffle la laideur du quartier en général :

L'été par contre avec les Boules Roses quand j'y suis allé l'été dernier, je trouve que ça fait une belle ambiance. Avant et pendant l'hiver, à 3h00 l'après-midi, tu es dans le Village, je trouve qu'il n'y a pas grand chose à faire. Mais avec la rue piétonne, je trouve qu'il y a plus de restaurants, il y a des terrasses, c'est plus le fun. C'est peut-être plus le fun justement quand les terrasses sont ouvertes, puis qu'il y a beaucoup de monde. Je pense que le fait d'avoir fermé la rue, ça attire le tourisme, je trouve ça cool ça donne une espèce d'ambiance avec beaucoup de monde, comme un peu sur la rue Mont-Royal. Je trouve ça cool de ce point de vue là, mais je te dirais de façon générale, je trouve que le Village, ça fait dure [...] c'est laite (Entrevue #16).

Cette conversion de la rue en zone piétonnière a fait grimper l'affluence d'usagers. Au point de vue urbanistique, ça devient intéressant pour la Métropole. Simon, responsable aux services éducatifs dans une école de cirque montréalais, a dit : « Moi, je trouve ça très bien. Je trouve qu'on devrait le faire plus souvent à Montréal en général. Juste au point de vue urbanisme, c'est beaucoup plus agréable » (Entrevue #17). Deux répondants partagent le même avis sur les bienfaits de l'absence du trafic motorisé. Mathieu, 21 ans, compare l'événement estival avec Venise en Italie :

En fait, je vais te faire une comparaison avec...j'suis allé à Venise. C'est un endroit où il n'y a aucune voiture. C'est que j'ai aimé de Venise, c'est le fait qu'il n'y avait pas de voitures, parce qu'on se sentait libre, en sécurité, puis tu peux marcher dans la rue sans te faire frapper. Si je marche sur un trottoir, c'est large comme ça, mon espace est réduit, il y a des gens qui peuvent te rentrer dedans, un cycliste peut arriver, une

voiture peut genre se stationner... Tout ça m'empêche de profiter de la beauté des boutiques, de profiter de la température... Il y a beaucoup de facteurs dérangeant autour. Quand tu es sur une rue piétonne, tu peux juste te laisser comme aller aux sensations qui sont aux alentours de toi et juste arrêter en plein milieu de la rue et dire : « wow, quelle belle vitrine » (Entrevue #24).

Par contre, Rustom, s'inquiète des problèmes de circulation automobile que l'événement peut produire : « [...] Je n'ai pas d'auto, je n'ai pas à utiliser de voiture, mais je sais qu'il y a des gens pour qui Sainte-Catherine réservée exclusivement aux piétons, c'est devenu un obstacle pour la circulation routière » (Entrevue # 27). Marc, courtier immobilier, proposerait comme solution d'augmenter la superficie du stationnement à proximité du Village : « ça peut devenir un gros projet, pis devenir lucratif, dans le coin de la rue Papineau, en dessous du pont Jacques-Cartier, il y a plein de places. Ça pourrait devenir super lucratif pour la ville en plus » (Entrevue #19). Geoffroy, un étudiant de 29 ans, est mitigé face à cet espace piéton, à cause de la privatisation de l'art public et qui ne rejoint pas ses idéologies politiques :

Mitigé...J'aime que ça soit piéton. J'aime qu'il y ait des œuvres d'arts qui sont installées, mais elles sont souvent peu rattachées à mes réflexions artistiques et politiques. Elles sont détachées de moi, je me dis à moi-même : c'est quoi ces œuvres-là ? Ce n'est pas du tout l'art que je vois dans ma communauté *queer*. C'est un truc commercial en même temps. Il y a le fait que ce soit piéton qui est le fun, mais ça l'a une visée commerciale, c'est pour inciter les gens à dépenser des sous. [...] Un art plus communautaire ? L'art qui a un lien avec ce que moi je vis, je ne sais pas ? J'ai l'impression que l'art en présence dans le Village c'est de l'art qui est là pour être beau (Entrevue # 20).

Le même interlocuteur renchérit sa réponse en comparant la Place Émilie-Gamelin avec l'Espace Banque Nationale dans le Village :

L'espace en face du Cabaret Mado, il y a un espace libre, les trous sans fin... C'est comme une installation artistique qui remplit l'espace fait un peu comme dans la gestion de l'espace public fait pour attirer du monde. Le monde circule, mais le monde ne reste pas là. C'est comme le parc Émilie-Gamelin, c'est une place publique où on peut s'asseoir, faire des

rassemblements, des manifs. Mais dans le Village, l'espace avec les trous sans fin, ils l'installent pour que les gens viennent acheter de la bouffe ou de l'alcool. Donc, Aires Libres rentre aussi dans cette dynamique de privatisation de l'espace public ? (Entrevue # 20).

Ensuite, lorsque nous avons posé la question « est-ce une bonne ou une mauvaise chose la présence d'hétérosexuels dans le Village pour la communauté gaie ? », les réponses obtenues font encore une fois l'objet de divisions. En fait, la présence d'hétérosexuels dans le Village suscite en fait des réactions contradictoires. Applaudie par les uns, leur venue interpelle d'autres, notamment les hommes plus âgés, en l'occurrence Joël et Georges : « Qu'est-ce que les enfants viennent faire dans un Village à 10h00 le soir ? », lance Joël (Entrevue # 15). Georges est aussi d'accord avec le commentaire de Joël, mais se montre indifférent quant à la présence d'adultes sans enfants :

Pour les familles, je ne vois pas la place qu'elles ont là-dedans avec des enfants. C'est un Village gai, ce n'est pas une place pour trainer un enfant dans le pousse-pousse, puis dans le carrosse [...] Pour les straights, oui, ils ont leurs droits, puis ils viennent par curiosité, souvent dans les gars straights, ils sont gais aussi, ils sont bisexuels aussi, c'est peut-être une clientèle future ? On ne le sait pas. Je n'ai rien contre (Entrevue # 14).

Au moment d'effectuer l'entrevue, Georges change finalement sa réponse sur la venue de couples hétérosexuels :

Ça me gêne un peu, parce que je me dis que tu ne sais pas quel comportement le gars straight peu avoir envers notre société à nous autres, en étant gai. On ne sait jamais comment le straight va nous aborder. Il va peut-être nous voler, nous ignorer, être fanfaron avec nous, être ami, friendly ou encore nous donner une claque en arrière de la tête. Tu regardes un gars dans la rue, pis tu n'es pas sûr, si le gars est gai ou straight, parce que ce n'est pas écrit dans le visage que tu es gai (Entrevue # 14).

Pour sa part, Joël se confond à séduire des hommes hétérosexuels pour des hommes gais dans les bars :

Mais toé, tu as le kick sur le gars : tu perds ta soirée parce que toi, tu as le kick sur le gars, pis tu sais qu'il est straight, le sacrement [...] tu tombes sur un gars marié qui te dit : « ben là, je ne peux pas te donner mon numéro de téléphone, j'ai ma femme ». Comment ça t'es marié ? Pourquoi tu ne restes pas chez vous ! Va te faire vider ailleurs ou va au sauna à côté. Je l'ai dit souvent cette réplique-là. Ne viens pas me faire perdre mon temps, pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ? T'es ben beau, mais on ne peut pas se revoir, ben non, monsieur à sa femme ! (Entrevue # 15)

D'autre part, la majorité des répondants, jeunes et moins jeunes, défendent l'idée que la présence de familles dans le Village apporte une dimension éducative à la réalité de l'homosexualité au Québec. Simon, 29 ans et père gai explique que la fermeture de la rue contribue à démystifier les stéréotypes :

La piétonisation c'est un outil éducatif, un outil de sensibilisation, un outil d'ouverture pour les autres justement [...] briser les stéréotypes. Les gens qui fréquentent le Village sont à même de constater les différences et les ressemblances qu'on peut avoir d'autres groupes dans la société. Ça favorise la banalisation de l'homosexualité, la banalisation dans le bon sens, pour la destruction des préjugés et des stéréotypes (Entrevue # 17).

Pour sa part, Marc avance même l'interrogation qui suit : « Qu'est-ce qu'on veut faire? On veut enlever tous les straights du Village ? Ça ne serait pas une bonne idée, je trouve » (Entrevue # 19). Denis abonde dans le même sens:

Moi je pense qu'on ne peut pas avoir 2 discours de s'être battu pendant le dernier 35 à 50 pour l'inclusivité, la diversité, se faire accepter, l'intégration sociale...Et ensuite, nous commencer à dire qui peut et ne peut pas venir dans le Village gai [...] On ne peut pas commencer dire aux gens : acceptez-nous sur la rue Mont-Royal, sur la rue Rachel ou sur le boulevard Saint-Laurent, mais nous on ne peut pas vous accepter sur la rue Sainte-Catherine (Entrevue # 23).

Pour citer à nouveau Marc, le courtier immobilier pense que la venue de la population hétérosexuelle au Village l'été soit bénéfique pour le développement commercial du secteur: « je pense que c'est plus avantageux que monsieur et madame tout le monde soit présents dans le Village. [...] Tout simplement pour le marketing,

le business. Il y a plus de vente » (Entrevue # 19). Denis, détenteur d'une maîtrise en affaires (MBA), partage la même opinion que le courtier immobilier :

c'est bon que la population hétérosexuelle vienne dans le Village et si on le regarde dans une optique d'affaires, mais oui c'est bon [...] et les commerçants continuent à pouvoir survivre, parce qu'ils ont un revenu [...] Donc, on a besoin de quelqu'un de la relève en terme des affaires et la communauté hétérosexuelle vient nous voir (Entrevue # 23).

Toutefois, l'interlocuteur exprime son mécontentement par rapport aux gens d'affaires du Village, car ces derniers sont désormais moins fidèles à l'égard de la clientèle gaie. Voici son commentaire :

[...] c'est l'attitude et le repoussement des commerçants qui sont là depuis très longtemps. Ces commerçants-là ont peur de perdre leur investissement, donc, ils changent leurs habitudes, ils changent leur approche vis-à-vis la communauté gaie. Le principe de loyauté n'existe plus dans le Village [...] Comme par exemple, si on prend un établissement que je vais nommer, le Sky. Depuis que je connais Sky, il n'y a jamais eu d'investissement au niveau, écoute, ils nous pénalisent sur le prix pour profiter de la terrasse sur l'été, deux, on fait des soirées thématiques axées sur les couples hétéros, trois, on augmente l'alcool en saison et tous ces phénomènes-là font en sorte que... l'orientation stratégique d'affaires pour attirer les gais n'existe plus. Avant on était très axé sur la question du gai [...] Les endroits comme Sky ont changé leur orientation stratégique d'affaires, parce qu'ils ont peur de perdre leurs investissements et je les comprends, mais par contre, ça en sorte qu'ils n'investissent plus pour une clientèle gaie exclusive. Ils investissent pour une clientèle gaie et hétéro. Moi, je peux prévoir qu'éventuellement, ça va devenir une stratégie qui va être axée exclusivement sur la clientèle hétéro (Entrevue # 23).

Contrairement à l'avis de Denis et de Marc, Jesus ayant eu une expérience de serveur dans un restaurant du Village, pense plutôt que les familles ne sont que de passage, elles ne viennent pas consommer, c'est pour les feux d'artifice:

[...] les couples straights et les familles qui passent ici, c'est vraiment pour les feux d'artifice pendant l'été, puis ils se disent : « oh my god, regarde, on est dans le Village ». C'est comme une attraction touristique [...] je ne

pense pas qu'une famille va dire : « eille, est-ce que ça vous tente d'aller faire un tour dans un resto dans le Village aujourd'hui » ? Non, je ne pense pas. Ils y vont juste, parce que c'est dans leur chemin et ils passent par là. Mais ils ne vont pas dire : « eille, est-ce qu'on va bruncher dans le Village les enfants » ? Non...(rires) (Entrevue # 29).

Enfin, Rustom est plutôt d'avis pour dire que : « la piétonisation c'est bon pour la vie de quartier en général, les commerçants, pour les gais, je ne sais pas ? » (Entrevue # 27). Geoffroy doute également que l'événement s'adresse spécifiquement à la collectivité gaie : « C'est plus un symptôme du fait que le Village c'est un projet commercial et touristique. Donc, ça fait en sorte qu'il y a plus de monde qui vient, comme des familles » (Entrevue #20). Comme les deux interlocuteurs précédents, Troy, ignore lui aussi la pertinence pour la communauté gaie, mais avance l'hypothèse que ça les attire l'été :

Pour la communauté gaie...hum...je ne sais pas... je dirais plutôt que c'est une bonne chose pour le quartier...pour les commerçants, les gens qui fréquentent ce quartier, je trouve que, peu importe où tu vas, une rue piétonne attire des gens, des clients. Pour la communauté gaie, si c'est une bonne chose ou pas ? C'est sûr que ça rend le Village plus agréable en été, je trouve (Entrevue #26).

Enfin, la venue d'une population hétérosexuelle suscite un questionnement quant à la nature du quartier, comme le constate Simon: « c'est même à se questionner si la mission du Village n'est pas en train justement de complètement se désarticuler de par cette fréquentation hétéro-là qui grandit, il y en a certains qui le disent » (Entrevue # 17). À la question posée « Personnellement, ça te plaît ou ça te gêne la présence d'hétérosexuels dans le Village gai ? », les réponses des répondants sont toujours aussi variées. Joël, 67 ans, semble être dépassé par la venue des hétérosexuels dans les bars du Village :

Si on veut vraiment se sentir chez nous, pis être entre nous, ça nous prend une place à nous autres. Les straights n'ont pas d'affaire là avec leurs femmes, pis leurs enfants. Ça nous prend une place aussi pour être à l'aise. Regarde, si tu t'en vas au Stud, tu sais que c'est tous des gais avec

toi [...] on est capable de parler, on est capable de faire des jokes, de parler de n'importe quoi parce qu'on est tous gais, on se reconnaît. Mais là, un moment donné, tu vois un straight à côté de toi avec sa femme. Des fois, il faut que tu fasses attention, parce que là, il faut que tu respectes la femme quand elle est là quand tu fais des jokes. [...] je ne comprends pas pourquoi ils y en a qui viennent là, parce qu'il y a toujours un petit blocage quelque part, on n'est pas complètement ouvert quand il y a des femmes sur place avec des gars hétéros. Le gars hétéros ne prendra peut-être pas toutes les jokes. Il va les prendre, mais il va rire jaune. Ou encore, la gang de gars hétéros ensemble va dire : eille, les ostis de fifs, y a une caliss de gang de tapettes icitte à soir. [...] Tu dances un slow avec un gars quand un couple hétéro est à côté de toi, tu n'es pas à l'aise, parce que la fille a pas d'affaire-là, pis tu es comme gêné, pis on se fait regarder en criss. C'est sûr que si c'est du disco, tout le monde est sur la piste de danse, il n'y a rien là. S'il y a un slow, ça bloque les gais de danser un slow avec un autre gars quand tu vois un hétéro à côté de toi avec sa blonde. Tu n'es pas à l'aise, on n'est pas chez nous (Entrevue # 15).

Juan, 46 ans, est à l'aise avec leur présence dans la rue, mais pas dans les bars.

Comme Joël, il préfère lui aussi les lieux exclusivement gais :

Dans la rue, non, ça ne me dérange pas [...] Sais-tu ce qui me gêne moi ? C'est quand tu es dans un bar, où tu veux te retrouver entre hommes, juste entre hommes, oui, je pense que c'est important et que là il y a une femme, puis qu'elle vienne, puis elle prend beaucoup de place ! Écoute, efface-toi chose (rires). Moi, je pense que oui, des bars gais, il faut qu'il y en aille, tu vois, je suis même pour, ok. Si tu veux aller là, tu vas rentrer dans un univers où ce n'est pas ton univers, c'est notre univers, puis tu dois être plus respectueuse. Moi, je trouve qu'il y a des femmes qui viennent, entre autres au Stud et à l'Aigle Noir pour des enterrements de vies de filles...C'est gossant, parce qu'elles prennent toute la place. C'est non, c'est notre place, c'est une place où on fait du cruising, où on est ben entre gars, on peut se frencher, se tenir la main ou n'importe quoi, tsé. Et, c'est correct, c'est entre gars, c'est des bars entre gars. Moi, je pense que...oui, il y a des bars qui sont mixtes, mais je crois que les bars explicitement gais devraient rester et c'est dérangeant qu'il y ait des hétéros (Entrevue # 21).

Contrairement à Juan, Joël pense en effet que la population hétérosexuelle se moque de la communauté gaie dans la rue :

Je te revire ta question de l'autre bord : qu'est-ce que les gars straights viennent faire dans le Village gai ? Ils viennent-tu rire de nous autres ? Moi j'ai entendu dire qu'ils viennent voir le zoo ! Ils viennent voir les travestis, pis les fofolles. Écoute, le straight qui vient en visite dans le Village, ça va. Mais le straight que tu vois à toutes les fins de semaine : qu'est-ce qui va faire perdre son temps si yé pas gai ? Vas-t-en ! Il y a 2000... 250 000 bars straights dans la ville avec des filles, pis il y a des clubs de danseuses en plus ! En tout cas, le monde hétéro n'a pas d'affaire dans le Village ! Promène-toi un samedi soir, assis-toi sur une terrasse dans le Village, le samedi c'est là où ça pogne le plus, pis regarde passer dans rue les paquets de folles, les gais ordinaires, les travestis, les transexués, les barbies, les adonis, pis toute la gang, les bodys pis toutes. Pis là, tu vois passer deux couples de straights ensemble : regarde les straights qui se regardent entre eux, qui rient, pis qui ont du fun ! Ils rient: regarde la fofolle ou regarde comment elle est habillée, pis regarde ça... On se fait rire de nous autres ! C'est pour ça qu'ils appellent ça le zoo. C'est sûr qu'ils ont du fun en gang. Si tu prends un straight qui vient une fin de semaine avec sa blonde, il va dire à ses chums : « eille, il faut que tu viennes voir ça tabernacle, viens voir c'est un vrai zoo, si tu viens voir ça, tu vas rire, des vraies osties d'folles ». Faque, il y a un autre couple qui se ramasse avec eux autres, ça fait deux couples, trois-quatre couples qui vont sur une terrasse pis ça rit du monde. Écoute, il n'y a pas d'autres choses à faire pour un straight, le straight y partira pas avec un gars, il est avec sa femme. S'il vient dans un bar, il ne demandera pas à un gars à danser, il est avec sa femme ! [...] Moi, ça me gêne pas, mais ça me fait chier de voir du monde straight rire des gais. Les straights nous parlent dans le dos, c'est sûr et certain (Entrevue #15).

Dans un point de vue diamétralement différent, Kyle, 24 ans, étudiant en mode, pense plutôt que l'arrivée des hétérosexuels dans le Village représente plutôt un indicateur d'acceptation envers la collectivité gaie : « Moi, j'aime mieux ça, parce que j'ai comme l'impression que les gens nous acceptent plus » (Entrevue # 30). Jesus, originaire du Mexique, explique plutôt que c'est en lien avec l'acceptation de soi dans le cheminement de la vie gaie :

Non, pas du tout, parce que si nous on est gêné, on ne va pas montrer aux autres qu'on est capable de se marrer et qu'on est égal. Il faut commencer à s'accepter nous-mêmes, pour que les autres nous acceptent. C'est ça le problème, on nous demande l'acceptation, mais on ne s'accepte pas nous-

mêmes. Si tu n'es pas bien avec toi-même, tu ne peux pas vraiment t'attendre que les gens soient bien aussi avec toi (Entrevue #29).

Contrairement aux réactions virulentes de Georges et Joël concernant la présence d'hétérosexuels dans le Village, Lucien, un ex-membre des pères gais du Québec adopte une attitude d'ouverture :

Non, je pense qu'une fois que tu es rendu dans le bar, tu ne les vois plus les straights, de toute façon... Je sais que le petit bar où je vais, le facteur n'est pas gai, celui qui donne des lettres, yé straight, il y a des gens straights qui viennent avec leurs amis gais. Moi, j'ai des amis straights quand ils viennent à Montréal ils me disent : ah, on vas-tu dans le Village? Moi, je suis très à l'aise de les amener. Je les amène plus dans des brasseries comme au Sky, les gens au Sky, il y en a beaucoup qui sont hétéros... Moi, ça ne me dérange pas, au contraire. Si on veut que les gens nous acceptent partout, bien il faut commencer à accepter eux aussi (Entrevue # 22).

Deux répondants plus jeunes ont réagi différemment à la question concernant la présence de familles et de couples straights. « Moi ça ne me dérangerait pas de *frencher* devant une famille », lance Gabriel, 25 ans, célibataire (Entrevue # 16). Par contre, le même interlocuteur se montre compréhensif envers la génération de gais plus âgés qui pourraient être mal à l'aise :

Mais, peut-être qu'il y a des gais plus âgés, les cuirs, les bears, très kinky, très sexuels et très ouverts, je pense qu'il y a des gars qui aiment ce genre d'affaires là, pis ils veulent un Village comme ça. Alors, la présence d'hétéros et de familles, ça leur dérange (Entrevue # 16).

Mathieu, 21 ans, quant à lui, n'est pas gêné de tenir la main de son copain dans la rue :

Qu'est-ce qu'ils ont à cacher ? Est-ce que pour eux, deux gais c'est vulgaire, donc ils ne veulent pas être vus par des enfants ou des familles. Je me pose la question. Pourquoi, moi en tant qu'homosexuel, je serais mal à l'aise qu'il y aille des familles qui me regardent tenir la main de mon chum en public ? Parce qu'ils sont trop jeunes pour comprendre ?

Non. En fait, le Village, c'est un quartier comme un autre. Est-ce que les Italiens seraient choqués de voir que des Québécois ouvrent des commerces dans leur quartier ? Peut-être ? Est-ce que les Chinois dans Chinatown sont vexés qu'il y aille autant de Québécois qui viennent manger dans leurs restaurants ? Pourquoi, il n'y a pas de boutique de linge pour enfants dans le Village ? (Entrevue # 24)

D'autres répondants se sont montrés plutôt compréhensifs sur le fait que certains gais pourraient se sentir mal à l'aise, comme l'explique Troy : « Je peux imaginer que ça pourrait gêner des gais, mais personnellement je ne suis pas gêné, au contraire, je trouve ça très bien. Mais, je peux imaginer que certaines personnes veulent se retrouver dans des établissements exclusivement gais » (Entrevue # 26). Marc, se montre quant à lui compréhensif face aux adolescents dans cette mise en situation :

Je comprends où est-ce que ça pourrait gêner... Comme le p'tit gars de 16 ans qui n'a pas encore fait son *coming-out*, pis voir monsieur et madame tout le monde qui se promène dans le Village, ça peut être un peu plus problématique pour lui, parce que lui il ne veut sans doute pas croiser quelqu'un qui connaît. C'est peut-être plus ça qui est plate avec la présence de familles et de straights... je peux comprendre qu'on voudrait que ça soit juste homo dans le Village pour ça (Entrevue # 19).

Somme toute, les avis concernant l'événement *Aires Libres* sont loin d'être unanimes. Près du tiers des participants ont manifesté leur insatisfaction à l'égard de ces trois éléments : 1) installations artistiques, 2) la carence d'activités culturelles et communautaires, puis 3) les problèmes reliés à la circulation automobile. Néanmoins, la plupart des répondants interrogés entrevoient la rue piétonne à titre d'attrait culturel offrant une plus-value à l'échelle du quartier gai et pour Montréal : le dais de boules roses, l'édification de terrasses et l'absence du trafic motorisé. Conséquemment, l'événement amène une hausse de l'achalandage, notamment les touristes et les Montréalais. Par ailleurs, la venue de cette population est considérée comme une bonne chose pour la majorité des participants. Effectivement, la plupart pensent que c'est profitable pour inverser le stigmate social à l'égard de la collectivité gaie à l'échelle de la Province. Un faible nombre de participants en revanche ont

aussi des doutes concernant les retombées sociales pour les gais aux dépens des raisons strictement pécuniaires. De plus, d'autres répondants estiment que leur présence est profitable pour le développement commercial du Village et la vie de quartier en général. En revanche, une infime partie de répondants, notamment les plus âgés, ont manifesté une attitude plutôt répulsive, voire négative à l'endroit de la venue des hétéros et des familles. Au contraire, les plus jeunes répondants sont d'accord pour dire qu'ils se sentent à l'aise face à cette venue. Enfin, les résultats indiquent que les personnes n'ayant pas encore fait leur *coming-out*, en particulier les jeunes, ainsi que certains hommes du troisième âge, sont les plus sensibles à la présence de la population hétérosexuelle au Village. Cette remarque fait référence à l'expérience gaie des individus et des changements culturels à l'endroit de la perception de l'homosexualité dans la société québécoise. La plus jeune génération de gais est témoin d'un espace social beaucoup moins « hétéronormatif » que les générations précédentes, marquées par le stigmat social et la répression de l'homosexualité.

5.4 Le Village: une portée symbolique en évolution

« Le Village ne m'a pas aidé à m'inclure dans la société. [...] j'ai juste réussi à créer mon identité. Être gai ce n'est plus vraiment un élément exotique » (Entrevue # 17).

Ainsi, nous sommes en mesure de constater que les hommes interrogés entretiennent des rapports ambigus avec le Village. À cet effet, nous avons soulevé deux contradictions majeures. Primo, nous avons vu que les opinions formulées par les participants révèlent l'existence d'une certaine dissonance entre leur perception et leur pratique. En effet, malgré les attitudes négatives et/ou les multiples dénonciations à l'endroit du Village, à l'exception de deux répondants à cause de l'âge, la majorité

d'entre eux semble le fréquenter assez régulièrement. Pour appuyer cette affirmation, nous avons retenu le commentaire de Marc :

[...] il y a plein de mauvaises choses dans le Village, mais j'ai l'impression qu'on fait juste focusser sur...il y a vraiment une vibe et ça je pense que c'est une nouvelle mode aussi. On chiale tout le temps contre le Village. C'est toujours les stéréotypes : « ah les boules roses... j'suis tanné ». On focus tellement sur tout ce qui est...on critique tout le temps...pis la plupart du temps, tout le monde se retrouve là quand même (Entrevue #19).

Il y a une apparente contradiction, voire un écart entre les sentiments exprimés par les gais et leur expérience vécue dans le quartier gai. Secundo, nous avons découvert que l'attachement au Village n'est pas clairement démontré dans les perceptions, mais observé dans les pratiques. Ce dernier paradoxe révèle qu'à l'exception d'un faible nombre de répondants, la grande majorité des interlocuteurs admettent qu'ils n'ont pas besoin de se rassembler dans le Village gai pour s'affirmer. En guise d'illustration, au moment d'effectuer l'entrevue, nous avons ressenti une certaine ambivalence dans la réponse donnée par Lucas :

[...] des fois j'y vais pour danser, puis pour être dans un *safe place*. S'il y en avait plus du tout, ça serait moins le fun [...] Moi, personnellement, je n'ai pas besoin de ça, c'est sûr que c'est bien que ça existe un endroit comme ça, comme point de repère, mais je ne suis pas monsieur et madame tout le monde non plus (Entrevue # 31).

Qui plus est, les paroles d'Alejandro expriment bien ce paradoxe :

Écoute, ce n'est pas nécessaire, mais c'est un besoin. Ce n'est pas nécessaire, parce que pour moi, je peux aller ailleurs et il y a des autres gais qui y vont. Mais, on a besoin d'être dans un milieu comme le Village, on se sent plus à l'aise. Mettons que si j'ai un copain, si je m'en vais dans un club straight, c'est sûr que le gars, il ne voudra pas m'embrasser, parce que c'est dérangeant, je sens des regards. Ici, dans le Village, on peut faire ce qu'on veut. Donc, ce n'est pas nécessaire, mais c'est un besoin (Entrevue # 32).

Les commentaires ont été cités par de jeunes gais qui affirment se rendre au Village à l'occasion pour aller danser dans les discothèques. Pourtant, comme on l'a vu précédemment, il y a désormais un bon nombre d'endroits où la jeunesse peut (homo)socialiser et se divertir, notamment les soirées LGBT à l'extérieur du Village. En contrepartie, le développement d'un sentiment d'appartenance est éphémère et ponctuel, étant donné l'absence de concentration territoriale d'une part et la manifestation occasionnelle de ces événements, d'autre part. Même s'ils ont accès à divers lieux d' (homo)sociabilité, la remarque d'Alejandro démontre toutefois l'importance d'un lieu de rassemblement à l'abri des gestes homophobes, comme le Village. Ce milieu sécuritaire pour les gais se conjugue avec la liberté d'affirmer son identité sexuelle avec d'autres personnes de même sexe que soi. Conséquemment, il serait erroné de dire que les jeunes gais s'intègrent parfaitement dans l'espace urbain.

On pourrait présumer en revanche que le Village conserve encore son attrait pour l' (homo)sociabilité, même si il n'a pas été clairement signalé dans les perceptions, nous l'avons examiné dans les pratiques. Par ailleurs, ceux qui émettent cet avis, affirment toutefois que la présence de ce quartier est encore nécessaire pour certaines catégories de gais en particulier. On distingue d'abord les gais les plus âgés, c'est-à-dire ceux qui ont subi la stigmatisation avant la mise en place des législations en faveur de l'égalité des droits à l'égard des homosexuels. Ce groupe n'a peut-être pas, pour certains, du moins, accès à des ressources permettant de socialiser avec d'autres gais. De plus, le Village représente un endroit à l'abri des codes sociaux répressifs et leur permet de sortir de l'isolement. Les retombées sociales sont considérables aussi pour les populations suivantes: les personnes gaies vivant en périphérie des grands centres métropolitains, car les ressources de sociabilité et de soutien sont moins visibles; toute personne qui se prépare à faire son *coming-out*; et enfin, les jeunes gais pour les aider dans leur processus d'affirmation d'eux-mêmes et de leur sexualité. Pour sa part, Gabriel s'est montré réfléchi et nuancé:

Moi, je n'en ai pas besoin! Mais d'autres gens en ont de besoin. Je ne sais pas c'est quoi être adolescent gai en 2015, parce que c'est tellement différent qu'être ado comme moi en 2005 et totalement différent en 1995. Avec Internet, je sais qu'aujourd'hui, les adolescents ne sont pas tous sur Facebook, il y a d'autres réseaux sociaux, comme instagram, snapchat [...] le Village, je pense que les gais qui en ont de besoin, c'est les gais plus âgés qui n'ont pas accès aux réseaux sociaux et qui ont toujours eu besoin d'un endroit pour se regrouper. Pis aussi, le Village est utile pour ceux qui font leur *coming-out* et qui vivent en région. Mais en même temps, si ces jeunes gais en région ont accès à Internet à des communautés soit sexuelle, comme Grindr, ou des communautés plus communautaires ou des forums, ils ont peut-être moins besoin du Village (Entrevue #16).

Cependant, Geoffroy met en garde la sociabilité par l'entremise du cyberespace : « Si cette communauté est juste web, bien là, l'affaire c'est que les réseaux sociaux sont tellement orientés juste vers notre communauté, puis les gens qu'on connaît, ça devient quasiment hermétique, j'ai l'impression avec les communautés web » (Entrevue # 20). Cela dit, le clavardage ne remplacera jamais le contact humain.

Bien que nous ayons relevé précédemment de multiples motifs pour lesquels les participants fréquentent moins souvent le Village, on peut se demander si ce quartier a encore sa raison d'être. La dernière section de l'analyse questionne la pertinence sociale du Village gai. Autrement dit, nous cherchons à répondre à la question qui suit : « dans quelle mesure le Village joue-t-il un rôle identitaire auprès de la population gaie ? » L'objectif consiste à étudier le rapport d'appartenance des hommes interrogés à l'endroit du Village. Nous citons diverses réponses exprimées quant à son rôle et à son avenir. Avant d'approfondir plus loin, nous débutons notre analyse avec l'influence du Village dans le *coming-out* de chaque homme interviewé. Nous avons demandé aux participants, en début d'entretien, « est-ce que le Village a joué un rôle dans ta sortie du placard ? » Sauf exception de quatre répondants, rares sont ceux pour qui le Village a eu une influence décisive dans le dévoilement de leur identité sexuelle. Pour Jesus, Mexicain de naissance, il a déménagé au Canada avec

ses parents à la fin de son adolescence. Le serveur explique que son réseau de pairs à l'école et le Village l'ont aidé à s'affirmer:

[...] ce n'était pas très facile à faire mon *coming-out* au Mexique vu que ma famille était vraiment très fermée d'esprit à propos de la vie gaie. Alors, dès que je suis arrivé à Montréal, j'ai commencé à me tenir à l'école avec des amis qui fréquentaient le Village. Alors, j'ai commencé à fréquenter le Village. J'ai observé la facilité d'approche des jeunes là-bas et j'ai vu du monde qui étaient beaucoup plus ouvert d'esprit à propos de la vie gaie, et c'est à partir de là que ça m'a donné la force pour pouvoir parler à mes parents de c'est quoi la vie gaie (Entrevue # 29).

Pour sa part, Geoffroy raconte que le Village lui a donné l'occasion de rencontrer un gai comme lui dans une discothèque dans le but de partager une expérience sexuelle. Par la suite, il a eu le courage de divulguer son orientation sexuelle à sa famille :

[...] ça été quand j'ai commencé à vivre ma sexualité. [...] C'est dans le Village que j'ai rencontré le premier gars où j'ai eu une relation sexuelle avec. Ma première expérience sexuelle, c'est par le Village. [...] au Sky. Pis après ça, je l'ai dit à ma famille, mes parents, mon frère (Entrevue # 20).

Quant à Marc, natif de la banlieue, il admet que le Village représentait pour lui un endroit sécuritaire pour affirmer son homosexualité et rencontrer ses semblables :

Moi, je viens quand même d'un village retiré des Laurentides, donc, pis on parle quand même d'une bonne quinzaine d'années, donc ce n'était pas aussi accepté que ce l'est aujourd'hui. Le Village ça me donnait un certain endroit, un *safe place* dans le fond où je pouvais aller chercher une certaine identité dans le fond, parce que dans mon village retiré, tu ne peux pas avoir d'identité en tant qu'homosexuel, parce qu'il n'y a pas de gais avec qui tu peux t'attacher, au moins en sachant que le Village gai existait, parce que dans ce temps-là, on parlait d'Internet à ces débuts (rires nerveux). Donc, tu vas chercher dans le Village une première information, un premier contact avec ce que c'est, c'est quoi l'homosexualité (Entrevue # 19).

Pour l'Asiatique du Sud-Est, Indra, la raison pour laquelle il a décidé de quitter son pays natal, c'était pour vivre pleinement son orientation sexuelle avec son copain compatriote. L'immigrant nous raconte son parcours :

Le Village, c'était notre objectif [...] Puis, quand on est arrivé ici dans le Village gai c'était comme...tu connais la série *Queer as Folk* ? [...] C'était comme ça. À cette époque-là, c'était la grande référence de tous les gais. Pas comme la version américaine, mais la version anglaise de la série [...] parce que déjà on vit difficilement comme gai là-bas, on ne peut pas s'exprimer, on ne peut pas, même pour faire l'amour, pour rencontrer, il faut tout faire en cachette, on ne peut pas se marier, on ne peut rien faire ! Mais là, il y a une place que tu peux faire ça : c'est le paradis [...] J'y allais minimum 2 à 3 fois par semaine. [...] Me promener sur la rue Sainte-Catherine [...] je me sentais comme : « voici ce que je suis ! » Je me sentais libre et en sécurité dans le Village. J'allais souvent dans les cafés (Entrevue # 25).

Pour une faible poignée de répondants seulement, le Village a facilité l'affirmation de leur identité sexuelle. Pour la plupart des interviewés, le Village a joué plutôt un rôle « indirect » à la suite du dévoilement de leur orientation sexuelle, comme l'explique Juan: « Mon *coming-out*, ça plus été une démarche intérieure personnelle que...Le Village n'avait rien à faire pour moi. [...] Moi, le Village ça été justement, peut-être juste pour aller vérifier seulement » (Entrevue #21). Pour plusieurs répondants, au lendemain de leur sortie du placard, le Village représentait toutefois une instance de socialisation. On observe au début, un attachement au quartier gai, marqué par une fréquentation plus accrue, quotidienne ou régulière. C'est le cas de Denis qui fréquentait le Village en quête d'un cheminement identitaire par l'entremise des discothèques:

[...] sur le côté social, ça été MON lieu de rencontres au niveau social pour danser la musique [...] Effectivement oui, au début, ce que j'ai fait pendant environ deux ans, c'est de venir à l'occasion le samedi soir au Village, j'arrivais vers 22h00, donc je conduisais pendant 1h30 pour venir au Village et je repartais vers 3-4 heures du matin pour retourner chez moi. Pour moi, c'était une question de point de repère au niveau social pour venir m'amuser comme homme gai [...] j'allais à Sky, puis compte

tenu que je suis passablement sociable...euh...j'aime rencontrer des gens, donc je n'avais pas de difficulté à me présenter à Sky [...] parce que j'étais vraiment en recherche, j'étais très ambitieux de connaître la vie gaie dans tous ses sens, tant sur le plan social, formatif que sexuel. Pour moi, au début, dans ma première année, ça été extrêmement difficile, parce qu'il y a eu une année de transition et de thérapie, mais une fois que j'ai passé ces obstacles-là et que j'ai la bonne chance d'avoir une ou deux personnes qui m'ont plus ou moins coaché, en m'enseignant ou en me permettant de comprendre, de voir, les différentes perspectives des hommes gais : c'est quoi la vie gaie. À partir de là, c'est à peu près à l'année 2000 que j'ai commencé à voler de mes propres ailes (Entrevue # 23).

Il y a un changement culturel concernant la perception de la diversité sexuelle dans la société québécoise : de la marginalisation à l'inclusion. Amorcées depuis une quarantaine d'années déjà, les législations en faveur de l'égalité juridique influencent la mentalité des institutions et des individus à l'endroit des personnes homosexuelles. En guise d'exemples, la famille, l'école, les groupes de soutien et les réseaux de pairs peuvent servir de ressources pour aider les membres de la collectivité gaie à s'affirmer. Qui plus est, il y a eu l'arrivée d'Internet, comme ressource de sociabilité. Au gré de ces changements, apparaissent de nouveaux lieux d' (homo)sociabilité dans l'espace hétérosexuel, ces lieux deviennent ainsi des alternatives au Village. L'acceptation de l'homosexualité dans la société a des répercussions sur les formes de territorialisation, notamment en milieu urbain. Ainsi, les gais peuvent briser l'isolement et rencontrer d'autres gais en dehors du Village. Rappelons qu'à sa genèse, le Village constituait un espace d'affirmation collective et de résistance dans une société moins ouverte à l'égard de l'homosexualité. Cette visibilité a permis une plus grande reconnaissance des gais dans la société. Par ailleurs, l'école québécoise intervient graduellement face à l'homophobie avec le personnel enseignant et les intervenants scolaires. Pour contrer l'aversion que peuvent avoir les hétéros face aux gais, des associations gaies viennent sensibiliser les élèves à l'homosexualité et participent ainsi à défaire les préjugés. Dans cette optique, Simon nous raconte

comment son école secondaire lui a fourni des ressources pour l'aider à sortir de l'ombre:

[...] ma sortie du placard s'est fait beaucoup à l'aide d'un gars avec qui j'étais en amour au secondaire. On n'était pas en amour au départ, mais on s'était fait matcher par une prof d'enseignement moral, parce que c'est l'une des premières personnes qui l'a su et elle a voulu m'aider. Elle a voulu me matcher avec un autre gars qui était gai aussi à l'école secondaire, qui était à un niveau plus jeune. Pis lui, il avait déjà des expériences dans des organismes communautaires gais dans le Village. Je pense qu'il était à Jeunesse Lambda. Il avait été bénéficiaire de ces services-là, pis je pense qu'il avait quand même été déjà actif à l'intérieur de l'organisme [...] Je n'ai jamais senti le besoin d'aller demander de l'aide dans un organisme dans le Village (Entrevue # 17).

En entretien, Kyle, natif du Bangladesh, nous a confié ne pas avoir fait encore son *coming-out* auprès de sa famille. Par contre, l'étudiant en gestion de la mode a tout de même fait sa sortie avec ses collègues au travail :

Le Village ne m'a pas vraiment aidé. En fait, je pense que c'est le travail. J'ai fait mon *coming-out* au travail. [...] Dans une boutique de vêtements allemands qui n'existent plus aujourd'hui. Au début, c'était avec mes collègues de travail, puis j'ai rencontré des amis qui sont devenus mes meilleurs amis. Pour moi, c'était plus facile de faire mon *coming-out* au travail. J'ai fait mon *coming-out* avec mes amis, mais pas avec mes parents. [...] Si je rencontre quelqu'un de sérieux...oui, c'est sûr, l'homme de ma vie, je leur dis (Entrevue #30).

Les réseaux intimes, comme la famille, les amis ou encore les collègues de travail ont eu une influence sur la sortie du placard de quelques répondants, notamment les plus jeunes interlocuteurs associés à la nouvelle génération de gais. C'est le cas de Gabriel ayant reçu le soutien de sa mère. L'interlocuteur spécifie toutefois que les réseaux sociaux sur Internet ont été une ressource d'aide précieuse. Le Village a toutefois été utile pour lui, par l'entremise du centre communautaire, car il était en quête de sociabilité auprès de ses semblables:

Le Village a joué un rôle dans mon *coming-out*, mais après. Je pense que, ce qui m'a le plus aidé dans mon acceptation de moi-même, c'est Internet et les réseaux sociaux, pis après mon *coming-out*, ma mère a appelé gai-écoute pour moi. Dans mon cas, j'allais bien, je n'avais pas besoin d'aide, la seule chose par contre, c'est que je ne connaissais pas de gais de mon âge. Donc, ma mère a trouvé un groupe de discussion par gaie écoute. Ce groupe de discussion était au Centre communautaire gai et lesbienne de Montréal, coin Plessis et Ontario, je pense. On se réunissait le vendredi soir, pis c'était pour les jeunes en bas de 25 ans. Quand, je suis arrivé, il y avait de plus en plus de jeunes entre 15 et 20 ans, je te dirais, donc je me suis fait de bons amis. Donc, de 7h30 à 9h00 environ, on parlait, il y avait un sujet, une discussion, pis après on allait dans le Village prendre un café ou on allait dans les bars qui ne cartaient pas, on allait dans les resto-bars. Je te dirais que le Village n'a pas vraiment eu un effet sur mon *coming-out*, mais c'est un endroit où j'allais quand même dans mes premières années (Entrevue # 16).

Il ne fait pas de doute que les changements de mentalité par rapport à l'acceptation de l'homosexualité dans la société a eu une influence sur leur *coming-out*. Ces jeunes ont sollicité un support autre que le Village, comme la famille, les amis, l'école, les collègues de travail et/ou les associations gaies. De plus, le cyberspace offre une plate-forme créant une communauté virtuelle. À la question posée « Est-ce que la communauté gaie a encore besoin d'un quartier spécifique comme le Village ? », la grande majorité des participants ont répondu que « oui », mais avec des nuances, notamment avec la ségrégation spatiale, c'est-à-dire la concentration d'établissements gais dans un seul secteur de la métropole. D'un côté, un nombre important d'hommes défend encore la nécessité d'un point de ralliement où l'on peut se sentir libre d'exprimer son orientation sexuelle. C'est le cas de Joël :

Je suis pour un Village gai [...] si on veut vraiment se sentir chez nous, pis être entre nous, ça nous prend une place à nous autres [...] pour des rencontres entre nous autres, pour qu'on aille du plaisir : « salut mon chum, je suis content de te voir », tu le prends par le bras, tu fais des blagues. Un moment donné tu cruises, pis après tu deviens plus friendly avec lui, tu vas danser avec, prendre un verre, pis peut-être baiser avec après (Entrevue #15).

Rustom pour sa part, défend les retombés sociales du Village, spécifiquement pour les adolescents, une période où l'identité s'affirme et se construit:

[...] la raison d'être d'un Village gai ou pour toute communauté qui est minoritaire: « quand tu n'es pas gai, par défaut tu es hétéro ». Pis si tu ne dis à personne que tu es gai, ton collègue et ta famille ne le sait pas, tu es hétéro et tu as toute la Terre pour toi. Mais, même avec les progrès, avec l'ouverture pour laquelle j'apprécie énormément la société canadienne, les familles canadiennes, on dirait quand on élève un enfant, quand il a 11-12-13 ans, dans la tête, je ne sais pas si les parents vont se dire, il est gai ou straight ? Par défaut, c'est straight. Ou un enfant hétéro, il se reconnaît automatiquement dans son entourage, partout. Mais, pour se découvrir, se reconnaître quand tu n'es pas straight, malheureusement, aujourd'hui on a besoin d'un espace quelconque et je pense que le Village a un très grand potentiel de servir de cet espace Un Village gai, ça doit servir comme une plate-forme, un forum, un lieu pour se reconnaître afin de comprendre c'est quoi être gai, au-delà d'être gai sexuellement, mais aussi être gai socialement. C'est quelque chose qui me manquait en Inde quand j'étais adolescent [...] Ça m'aurait peut-être mis plus tôt dans mon âge, dans la perspective. Ça m'aurait mis plus tôt dans la voie de réaliser, de comprendre et d'être en contact avec cette population (Entrevue #27).

Quelques répondants, par contre, revendiquent davantage d'établissements gais à l'extérieur du Village. Comme le signale Jesus qui s'est montré réfléchi dans sa réponse:

On a besoin d'ouvrir plus, à l'extérieur de ce quartier-là. A un certain point, je pense que c'est important d'avoir quand même d'avoir un pied sur terre, que le monde sache que ça existe et que je me sens bien là, ça va quand même t'aider à ouvrir plus tes horizons, puis qu'on le veule ou pas, on a aussi des bars pour chacun des groupes gais, comme plus cuirs, tu vas aller voir l'Aigle Noir, plus Twinks, tu vas aller voir Unity...Qu'on le veule ou pas, on a besoin de bars, pour des places dans lesquelles ça peut t'aider à découvrir ce que tu es comme personne, qui tu es comme gai. Mais, ça ne veut pas dire qu'ils doivent être tous ensemble, concentrés au même endroit dans la ville. Il faut aller un peu partout. Ça fait en sorte que le monde straight qui arrive dans une soirée gaie à l'extérieur du Village, il se dit : wow, c'est nice. Tu es plus à l'aise avec la place, tu vois que c'est des gais, puis ça te dérange moins, tu commences à devenir « open mind » avec le monde gai. Ça va peut-être beaucoup moins te

déranger. Ils vont voir qu'on est bien avec qui on est. Il faut ouvrir ses horizons ailleurs que juste le faire dans le Village (Entrevue #29).

Puis, nous avons lancé cette question: « Le Village est-il utile pour lutter contre l'homophobie ou pour aider les gais à s'affirmer dans la société québécoise ? » Aucun des répondants n'a avancé l'idée que le Village constitue un remède contre la discrimination, l'intimidation et/ou la violence homophobe. « Pas pour lutter contre l'homophobie, je pense que ça va toujours rester. Il va en avoir de moins en moins, mais il va toujours en avoir », lance Georges en soupirant (Entrevue #14). Malgré l'égalité juridique acquise, il reste bien du chemin à parcourir pour arriver à l'égalité sociale. Mathieu exprime avec un certain cynisme que le Village peut devenir un milieu de prédilection pour la violence homophobe :

[...] ça ne lutte en aucun cas contre l'homophobie. Au contraire, je pense que ça donne plus de chance pour les homophobes de cracher sur les homosexuels. Si un homophobe avait à lancer une bombe sur Montréal, je me demanderais bien où est-ce qu'il pourrait la lancer ? (Entrevue # 24)

La grande majorité des hommes interrogés s'entendent plutôt pour dire que le Village aide la collectivité gaie à s'affirmer, comme l'explique Yannick:

Je pense que le Village, c'est comme une vitrine de la communauté homosexuelle à Montréal, au Québec et au Canada, peut-être ? S'il n'y avait pas de Village gai, il y aurait plein de gais partout qui ne s'affichent pas outre mesure, la communauté homosexuelle serait beaucoup plus diluée dans cet océan hétérosexuel. Je pense qu'avoir un petit lieu de concentration comme ça, aide à une certaine visibilité, à montrer qu'on est là, qu'on existe. Ce n'est pas juste ton petit cousin ou le voisin d'à côté. Quand c'est concentré dans un lieu avec des milliers de personnes qui fréquentent le Village, qui attirent des centaines de milliers de touristes par année, qui vont dans le Village, qui vont aller visiter, je pense que le Village, c'est une vitrine (Entrevue # 18).

À la fin de chaque entrevue, nous avons posé aux participants la question suivante : « comment vois-tu l'avenir du Village gai, à court et à moyen terme ? » Parmi les réponses évoquées, se confrontent deux points de vue contradictoires, à

savoir la permanence et le changement. À l'exception de quelques-uns qui pensent que la trame commerciale du Village conservera sa forme actuelle, un bon nombre d'entre eux cependant ont formulé l'hypothèse que le quartier connaîtra des transformations importantes sur les plans physique et social. D'emblée, un faible nombre de répondants suppose en effet que le Village ne subira aucun changement notable, qu'au contraire le quartier s'inscrira dans la continuité, malgré les difficultés économiques, comme le suggère Marc :

Je pense que ça va évoluer un p'tit peu, mais que ça va quand même être stagnant. Si je regarde 15 ans avant, ça ne change pas vraiment, c'est toujours un peu les mêmes *patern* : les bars ouvrent, ferment, ouvrent, ferment. Euh... Il y a quand même quelques petites améliorations, finalement, comme les boules, la fermeture de Sainte-Catherine, donc ça avance tranquillement, mais il y a de plus en plus de touristes, donc c'est super bon... Je ne pense pas que la ville de Montréal va essayer de bloquer ces attraits-là, parce que c'est lucratif pour eux. Mais la pente n'est pas exponentielle, elle n'est pas proprement directe, elle est comme un peu flat, mais ça s'en va en augmentant tranquillement : une pente de 18 degrés à peu près, peut-être moins je dirais. Le Village ne sera pas un boom comme Griffintown ou un autre truc de ce genre (Entrevue #19).

Joël pour sa part, remet en question la survie du Village dans le tissu urbain montréalais à cause de la venue de couples hétérosexuels et de familles :

[...] il n'y en a pas pour longtemps encore le Village. Il y en a encore pour 2 ans, 3 ans dans le top. C'est rendu seulement que des hétéros. Le monde gai va se promener, pis à 9h00, tu vas le gros changement, c'est juste rendu des hétéros qui marchent, pis qui mangent dans les terrasses, les terrasses sont bourrées d'hétéros (Entrevue #15).

À la lumière du commentaire de Joël, deux hypothèses sont soulevées concernant la mutation éventuelle du Village. D'un côté, quelques répondants pensent fortement que les impératifs économiques influenceront l'identité du quartier, notamment par les gens d'affaires et les entrepreneurs, un avis partagé par Denis :

Je ne crois pas que le Village va survivre comme un espace gai, je pense que le Village va survivre avec une aire piétonne dans le district Saint-

Marie-Saint-Jacques et ça va avoir une saveur d'affaires. Exactement, ça va devenir un endroit symbolique et ça va continuer à s'appeler le Village, mais je ne pense pas que ça va continuer à être un Village gai. Moi, je pense que le Village gai, il lui reste environ 5 ans maximum [...] Je pense vraiment que les commerces...très concentrés gais, comme Stud, Priape, l'Aigle Noir, la Taverne Normandie, les 6 à 8 commerces gais traditionnels, comme on les a connus, je ne pense pas que ces bars vont survivre. Il va peut-être encore dans 5 ans des gens qui vont aller au restaurant, mais ce que tu connais présentement les soirées de hautes concentrations de gais, les vendredis et les samedis soirs, et un peu le jeudi et le dimanche, on va dire 4 soirs, mais je ne pense pas que ça va survivre, je pense que ça va changer (Entrevue # 23).

Le même répondant proposerait l'édification d'un lieu de mémoire en l'honneur de la communauté gaie montréalaise : « Je pense que le plus bel héritage que le Village pourrait laisser, ça serait un musée gai. Ça serait mon plus grand désir et ça serait un projet pour lequel je m'impliquerais [...] » (Entrevue # 23). Simon dénonce par le fait même que le Village répondra davantage à des fonctions urbaines et touristiques aux dépens des fonctions communautaires. Par ailleurs, l'entité commerciale du quartier gai constituera un nœud dans le réseau touristique au profit de la Métropole:

À court terme, je ne pense pas que ça va changer, je pense que ça va rester semblable. À long terme, j'ai l'impression que ça va devenir de plus en plus commercial en fait, comme le quartier des spectacles. On est en train de faire...et ça c'est un éditorial qui est bien au-delà de la cause homosexuelle, j'ai l'impression qu'on est en train de faire de Montréal avec une certaine lecture urbaniste du truc. On est en train de prendre Montréal, qui avait avant une personnalité artistique, un peu bohème et maintenant, on l'institutionnalise, on crée le quartier des spectacles, on l'aménage, c'est bon pour le tourisme. Ça revient encore à l'idée du commercial. J'ai l'impression que le Village fait partie de cette mouvance-là, on est en train d'en créer une signature visuelle, une signature précise à l'intérieur de l'éventail touristique montréalais. Il faut que ça rapporte, que ça nous donne de la visibilité à l'International. On perd la vision des êtres humains dans ça. On ne voit plus les gens qui composent le Village, puis j'ai l'impression que les gens qui composent le Village sont de moins en moins diversifiés, ils sont de plus en plus standardisés (Entrevue # 17).

En résumé donc, le premier scénario projette la disparition du Village gai stimulée par diverses raisons de nature pécuniaire, tels que le phénomène de la gentrification et l'affluence touristique, entre autres. Le second regard sur l'avenir du Village suggère plutôt une vision conciliante entre les fonctions communautaire et économique. Voici ce qu'en dit Lucien : Je pense qu'il va être encore là. Je le souhaite pour la génération des jeunes gais qui s'en vient. Est-ce que ça va être la même chose ? Sûrement pas » (Entrevue # 22). Au gré des changements à propos de l'acception grandissante des gais dans la société québécoise, le Village pourrait survivre à condition de redéfinir son rôle, tout en conservant son caractère symbolique, comme le prétend Simon en faisant preuve d'une grande réflexion :

Je pense qu'avec l'évolution des mentalités, surtout dans un milieu urbain comme Montréal, je pense que c'est nécessaire et même inévitable, que ces lieux, comme le Village doivent se redéfinir. Puis, je pense que cette redéfinition-là, pis peut-être la renaissance du Village, la nouvelle utilité qu'on peut y trouver, c'est non pas un lieu comme ghetto où les gais se rassemblent entre eux, pis qu'ils veulent rester enfermés sur eux. C'est plutôt un lieu où les gens vont se sentir les bienvenus, vont sentir un certain exotisme, la coloration, vont tremper dans cette diversité-là et voir constater qu'elle est comme n'importe quel autre élément de la vie courante. Être en contact avec une chose qui nous paraît inusitée, c'est tranquillement la banaliser, c'est tranquillement la faire tendre vers une certaine normalité, vers une certaine quotidienneté. Donc, je pense que c'est nécessaire et même bénéfique que des gens qui ne s'identifient pas comme LGBT puissent se promener dans le Village et puissent avoir la curiosité de rentrer dans un bar s'ils y en ont envie, pourquoi ? (Entrevue # 17)

Il importe de noter que le terme « ghetto » est une expression galvaudée pour faire référence à la ségrégation socio-spatiale, voire une enclave dans le tissu urbain : la centralité commerciale d'établissements gais. Or, au contraire, le Village gai est un espace ouvert et intégré au reste de la ville qui offre une visibilité au fait homosexuel. Enfin, Indra met en garde la population gaie montréalaise pour empêcher que ce territoire d'appartenance devienne domestiqué et dénaturé. Pour contrer cette

possibilité, il recommande aux entrepreneurs du Village de l'aménager en quartier historique :

[...] quand on perd quelque chose ou quelqu'un, on s'en rend compte vraiment que là, on l'a perdu. C'est mieux d'éviter ça pour le Village gai de Montréal [...] Je trouve ça bien qu'on garde cette ambiance gaie qui est rare, qui est la seule dans le monde... Il faut le conserver, c'est comme un héritage, c'est comme les autres sites touristiques, c'est un patrimoine. L'UNESCO devrait mettre la main dessus [...] Moi, je vois le Village différemment [...] parce que moi, j'ai vécu dans un pays musulman, le Village pour moi, c'est un paradis, là tu peux t'exprimer comme tu es, puis c'est comme, tu es contre quelqu'un qui se libère (Entrevue #25).

La proposition du répondant témoigne en fait d'un fort sentiment d'attachement au Village, car il a vécu dans un pays où les codes sociaux étaient répressifs à l'endroit de l'homosexualité. Les commentaires nous indiquent qu'il faudra repenser l'identité du quartier, car son rôle social ne sera plus le même avec l'acceptation de l'homosexualité en Occident. Par ailleurs, la reconfiguration du Village devrait refléter l'évolution de la place occupée par la collectivité gaie dans la société majoritairement hétérosexuelle. En effet, comme le prévenait si bien le géographe Frank W. Remiggi (2000 :28): « [...] en dépit des acquis significatifs au cours des trente dernières années, les communautés lesbienne et gaie de Montréal font toujours face à des défis non négligeables pour ce qui est de la place qu'elles tiennent sur l'échiquier socio-spatial de la métropole ». Cela dit, cette déclaration nous rappelle qu'on ne peut tenir pour acquis l'ancrage des minorités sexuelles dans l'espace urbain. L'occupation du Village par la collectivité gaie, comme point de ralliement, contribue à leur visibilité dans le paysage montréalais, sinon du Québec tout entier.

5.5 Retour sur la seconde question spécifique

De façon générale, notre dernière question spécifique « Dans quelle mesure les gais désertent-ils le Village ? » ne trouve pas réponse facilement, car une diversité de points de vue s'expriment d'un répondant à l'autre. Compte tenu des identités multiples des hommes interrogés, on constate une difficulté à mettre en évidence des tendances générales au sujet des motifs entourant une baisse de fréquentation vis-à-vis cet espace. Néanmoins, notre analyse nous a permis de dégager certaines constantes.

En premier lieu, nous avons évalué que les facteurs liés à l'expérience personnelle de nos répondants permettent de mieux comprendre leur faible fréquentation au quartier. Dit autrement, les différentes composantes de l'identité homosexuelle ont été prises en compte, c'est-à-dire les particularités sociodémographiques et culturelles. Voici ce qu'influencent leurs comportements et attitudes par rapport au Village : l'âge, la situation conjugale, la scolarité et l'emploi, le réseau social, le lieu de naissance, le lieu de résidence et enfin le parcours biographique (homosexuel).

En deuxième lieu, les résultats montrent une différence de fréquentations et de perceptions entre la nouvelle génération de gais et leurs aînés. D'un côté, les plus jeunes interrogés se montrent plus distants et ressentiraient moins le besoin de se rencontrer exclusivement dans le Village. En effet, quelques-uns d'entre eux fréquentent les soirées LGBT/*queer* organisées en dehors de ce quartier, où ils côtoient diverses populations. Cette mixité démontre une plus grande perméabilité des jeunes gais en ce qui concerne leurs stratégies identitaires. De l'autre côté, chez les répondants plus âgés, leurs commentaires indiquent un fort sentiment d'attachement au Village. À l'inverse des jeunes gais, les aînés se montrent plus sceptiques à la venue des hétéros et défendent que le Village devrait rester un territoire exclusif aux gais.

En troisième lieu, à la lueur des discussions avec nos répondants, on constate qu'ils ne se distancient pas définitivement du Village pour autant. Les propos tenus par nos interlocuteurs à ce sujet indiquent un décalage entre l'espace perçu et la fréquentation réelle. Si les réponses obtenues révèlent un certain attachement identitaire au Village, cet attachement est plus visible dans les pratiques que dans les perceptions.

En dernier lieu, les gais estiment que le Village conserve encore son importance en tant que lieu promouvant l'inclusion et la diversité sexuelle. Les sous-groupes les plus susceptibles de le fréquenter sont sans doute: les aînés; ceux qui viennent dévoiler leur homosexualité ou ceux qui s'appêtent à le faire; ceux qui proviennent des régions non métropolitaines; et finalement, les nouveaux arrivants homosexuels. En effet, le Village constitue à leurs yeux un environnement sécuritaire - à l'image du refuge - à l'abri des comportements homophobes pour ceux qui veulent affirmer leur identité sexuelle et/ou pour ceux qui n'ont pas accès à d'autres ressources de sociabilité gaie. Finalement, cette recherche nous apprend que ce n'est pas seulement le territoire du Village qui nous intéresse en tant que tel, mais surtout ce qu'il nous communique (dévoile, dit) quant aux caractéristiques et besoins de la communauté gaie montréalaise.

CONCLUSION

Ancré dans une approche socio-spatiale des études homosexuelles, ce mémoire s'est intéressé au Village gai de Montréal en tant que territoire identitaire. Nous avons effectué une recherche qualitative afin d'identifier et de comprendre les diverses transformations qu'a subies ce lieu au cours des dernières années. Pour ce faire, nous avons réalisé 32 entrevues semi-dirigées, dont huit avec des acteurs économiques, cinq avec des leaders communautaires et 19 avec des hommes gais.

La question de départ de notre recherche était : le Village gai de Montréal, en tant que territoire d'appartenance, est-il en mutation ? Si oui, comment et pourquoi ? À la lumière de cette étude exploratoire, il ne fait aucun doute que le Village s'est visiblement transformé - tout comme la société elle-même - et qu'il s'inscrit encore dans un processus dynamique de transformation. Nous sommes en mesure de montrer que l'identité territoriale du Village traverse une période de transition, c'est-à-dire qu'il se situe entre la continuité et le changement. Pour mieux appréhender cette évolution, nous avons regroupé ces changements en trois dimensions : économique, sociale et symbolique.

1) La sphère économique

Pour le moins qu'on puisse dire, le Village est loin de constituer un quartier laissé pour compte, contrairement à l'image qui en est véhiculée dans les médias. Les changements structurels de l'économie expliquent, - en partie - pourquoi un nombre important de commerçants n'ont eu d'autre choix que de « mettre la clé sous la porte » ces dernières années. Mise sur pied en 2005, la SDC du Village, porte-parole des entrepreneurs et des commerçants, a amorcé un processus de revitalisation de la trame commerciale du quartier. En effet, ce nouvel acteur économique s'efforce d'attirer une nouvelle vague d'investisseurs et mise sur

l'embellissement du mobilier urbain. L'arrivée de nouveaux établissements et l'aménagement d'un espace piétonnier durant l'été matérialisent se renouvellement. L'installation de décors artistiques et l'ouverture de terrasses en face des commerces, éléments qui caractérisent la piétonisation, représentent ainsi une plus-value pour le Village et la Métropole. D'ailleurs, depuis 2017, les boules de plastique aux couleurs de l'arc-en-ciel suspendues au-dessus de l'artère commerciale du Village l'été, seraient devenues une signature visuelle pour Montréal à l'échelle internationale. Bref, pour plusieurs commerçants, la réhabilitation et l'avenir du Village passeraient donc par la culture.

2) La sphère sociale

Du point de vue social, on constate des nouvelles formes d'appropriation du territoire dans le Village. Tout d'abord, avec la piétonisation estivale, on remarque une hausse de l'affluence et une diversification de personnes, entre autres, des couples hétérosexuels, des familles et des touristes. En deuxième lieu, l'espace social du Village se distingue par une présence non négligeable de personnes marginalisées. L'occupation de la rue par ces « out of place⁶² », génère des conflits de cohabitation avec les commerçants, les clients et les résidents. Troisièmement, la communauté gaie montréalaise ne délaisse pas de manière définitive (pour autant) le Village. Si les résultats démontrent plutôt que les gais fréquentent de manière générale moins souvent le Village pour les raisons que nous avons mentionnées dans notre recherche, les gais restent encore, pour l'instant, la première clientèle au Village, essentiellement pour la socialisation et le divertissement. Par ailleurs, les jeunes fréquentent moins exclusivement le Village que leurs aînés. Les sorties et habitudes des plus jeunes ont tendance à se tourner vers d'autres lieux, plus disséminés dans la Ville et souvent

⁶² Nous privilégions le maintien de l'expression en anglais, dont peu de traductions françaises semblent à même de lui donner autant de sens (Margier, 2013:178). Le fait d'être « out of place », à la mauvaise place, s'appuie notamment sur les attentes relatives au sens commun selon lesquels certains comportements seraient appropriés à certains contextes et d'autres non. Cette expression renvoie au fait que les personnes marginalisées, comme les sans-abri, les toxicomanes et les prostitués ne sont pas les bienvenus.

plus mixtes, mélangeant des ambiances (musicale et vestimentaires) et des populations non gaies. Ce mémoire nous a révélé également que la communauté gaie montréalaise est composée de factions assez différenciées. Il s'agit en fait d'une collectivité hétérogène.

3) La sphère symbolique

La dimension symbolique attribuée au Village est hybride, dans la mesure où elle combine plusieurs significations. On retiendra essentiellement que les valeurs associées au Village tournent autour du thème de l'acceptation de la différence. L'existence de ce quartier conserve sa pertinence pour certains gaies, notamment les plus jeunes, les plus âgés, ceux qui se préparent à faire leur *coming-out* et ceux qui habitent en périphérie des grands centres urbains. En effet, l'exclusion et les discriminations vécues par ces groupes de personnes les amènent à rechercher des territoires comme le Village pour affirmer librement leur orientation sexuelle. Par ailleurs, le Village est perçu comme un endroit où il est possible de rencontrer d'autres hommes et de s'extérioriser sans crainte. En conséquence, l'importance du Village souligne de manière importante que les gaies ne sont pas – encore – complètement acceptés dans tous les milieux, malgré les avancées des droits LGBT. Même si les descentes policières sont choses du passé, l'homophobie ou la discrimination, bien qu'en régression, persistent encore de nos jours.

En somme, on remarquera que l'ensemble de ces changements a des répercussions sur la nature contemporaine du quartier. N'était-ce pas la finalité de ce mémoire ? La venue d'une population hétérosexuelle peut être interprétée comme un indicateur lié à l'acceptation sociale de l'homosexualité. Cette appropriation des hétérosexuels du Village exprime sans hésitation une attitude d'ouverture auprès de la diversité sexuelle. Cette coexistence symboliserait-elle, par ailleurs, les valeurs du pluralisme inclusif et le discours du vivre-ensemble tel que défendus par les acteurs politiques du Québec contemporain ?

Alors que le Québec vit un moment fort dans l'émancipation des homosexuels, il faut mettre en évidence que l'égalité sociale n'est pas totalement acquise ici et ailleurs. À titre d'exemples, la tuerie survenue à Orlando⁶³, le nettoyage social contre les gais en Tchétchénie⁶⁴, ainsi que la montée du populisme et de la droite en Occident, particulièrement en Europe (le « Brexit ») et aux États-Unis (l'élection de Donald Trump), nous amènent à réfléchir aux défis des minorités sexuelles dans leur lutte pour s'approprier l'espace social.

Finalement, à la suite de ce mémoire, il serait intéressant de mener de nouvelles recherches pour approfondir d'autres formes de territorialisation des modes de vie gais en milieu urbain, en particulier, les espaces *queer*, les soirées LGBT hors Village ou le cyberspace. En conséquence, ces travaux empiriques viendraient enrichir nos connaissances sur les différentes facettes de la communauté gaie montréalaise. Loin d'être homogène, cette collectivité, comprenant diverses populations, mériterait d'être étudiée en profondeur. Par exemple, en examinant les rapports qu'entretiennent des membres spécifiques de la collectivité gaie avec le Village, en particulier, les plus jeunes, les aînés et les minorités culturelles ou les ressortissants (immigrants). Ou encore, dans le prolongement de notre étude, explorer les conflits d'usages de la rue Sainte-Catherine Est dans le Village auprès des communautés marginalisées en vue de proposer une meilleure concertation – et donc, une meilleure acceptation - entre tous les acteurs qui fréquentent ce lieu.

⁶³ Dans la nuit du 12 juin 2016, une cinquantaine de personnes ont été tuées lors d'une fusillade survenue dans une discothèque gaie à Orlando, en Floride.

⁶⁴ En juillet 2017, le président tchétchène, Ramzan Kadyrov, déclarait au cours d'une entrevue télévisée : « Nous n'avons pas ce genre de personnes ici. Nous n'avons pas de gais et s'il y en a, emmenez-les au Canada. Emmenez-les loin d'ici pour que nous n'en ayons pas chez nous, pour purifier le sang de notre peuple [...] Ils sont le démon. Ils sont à vendre, ce ne sont pas des hommes. Que Dieu les maudisse pour ce dont ils sont accusés. Ils devront en répondre devant le Tout-Puissant. » (Boullé, 2017 :10)

ANNEXE A – LE VILLAGE GAI EN TRAIN DE S'ÉMOUSSER:
PHOTOGRAPHIES

Des commerces disparus et placardés : un « no man's land » ?



Source: © Philippe Lecavalier, décembre 2011

Le drapeau gai se délabre au-dessus d'un immeuble



Source: © Philippe Lecavalier, décembre 2011

Fermeture du Parking, une boîte de nuit gaie



Source: © Philippe Lecavalier, décembre 2011

La vacance commerciale et ses bâtiments désuets



Source: © Philippe Lecavalier, décembre 2011

ANNEXE B - LETTRE DE SOLLICITATION

Madame, Monsieur,

Tel que mentionné déjà de vive voix, je sollicite votre participation, à titre de personne-ressource, à une entrevue individuelle pour mon projet de mémoire intitulé *Le Village gai de Montréal : un territoire d'appartenance en mutation ?*

Candidat à la maîtrise au Département de géographie à l'UQÀM, je m'intéresse aux divers changements que le quartier gai connaît depuis environ une dizaine d'années, notamment avec la piétonisation de la rue Sainte-Catherine Est durant l'été. Pour votre information, la plupart des questions du guide d'entretien ont été formulées à l'aide d'un dossier de presse couvrant la période 2000 à 2012. Il s'agit de quotidiens montréalais et de mensuels gais, notamment *Fugues* et *RG*.

L'entrevue en question devrait prendre environ (1) heure et se déroulera en un endroit et à un moment qui vous conviennent. Pour des raisons techniques, cet échange devra être enregistré sur magnétophone. S'en suivra une transcription sur support informatique où la confidentialité et l'anonymat seront assurés. De fait, mon directeur de recherche et moi-même seront les seules personnes à avoir accès au contenu de l'enregistrement. Au terme de la recherche, les cassettes et les transcriptions seront aussitôt détruites. Comme votre participation se fait sur une base volontaire, elle ne peut faire l'objet d'aucune rémunération et comporte normalement aucun inconvénient.

Sachez enfin que ce projet a reçu de l'UQÀM l'approbation du *Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPÉ)*. Le cas échéant, n'hésitez pas d'ailleurs à adresser vos questions, remarques ou plaintes au responsable du comité d'éthique au Département de géographie, monsieur Mario Bédard, au (514) 987-3000, poste 3025, sinon avec madame Anick Bergeron, présidente du CERPÉ, soit par téléphone (514) 987-3000, poste 3642, soit à l'adresse suivante :

Comité institutionnel d'éthique de la recherche
Service de la recherche et de la création, UQÀM
Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

En vous remerciant à l'avance de votre attention, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Philippe Lecavalier, étudiant-chercheur

ANNEXE C- FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

UQÀM

Faculté des sciences humaines

Le Village gai de Montréal : un territoire d'appartenance en mutation ?

Je, soussigné (e), accepte de participer à titre de répondant (e) à la recherche de Philippe Lecavalier, candidat à la Maîtrise en géographie au Département de géographie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM).

Je reconnais avoir été informé des objectifs de ce projet de recherche intitulé « Le Village gai de Montréal: un territoire d'appartenance en mutation ? », et je consens à y participer, suivant les règles habituelles de confidentialité et d'anonymat. Ainsi, mon nom et toute autre information qui permettrait de m'identifier ne seront pas inclus dans les résultats de la recherche, y compris notamment le mémoire.

Je reconnais aussi avoir été informé que pour des raisons techniques, mes propos seront enregistrés sur support audio; que cet enregistrement sera utilisé exclusivement pour ce projet; et qu'il sera détruit au terme de la recherche (à l'automne 2017, selon toute vraisemblance).

Nom (en lettres moulées):

Signature du répondant:

Date: ____ / ____ / ____

Signature de l'étudiant-chercheur:

Date: ____ / ____ / ____

ANNEXE D- GUIDE D'ENTRETIEN ADRESSÉ AUX ACTEURS ÉCONOMIQUES ET AUX LEADERS COMMUNAUTAIRES

Légende des répondants

(AÉ)	Acteurs économiques
(LC)	Leaders communautaires

Coordonnées de l'entrevue # _____

1. Date de l'entrevue:		
2. Lieu de l'entrevue:		
3. Titre du répondant:		
4. Nom de l'entreprise/organisme:		
5. Ambiance : chaleureuse, austère, conviviale, etc.		
6. Durée de l'entrevue:	Début _____ : _____	Fin _____ : _____

Tel que mentionné dans la lettre que je vous ai adressée, la plupart de mes questions ont été formulées à l'aide d'un dossier de presse couvrant la période de 2000 à 2012. Il s'agit de quotidiens montréalais et de mensuels gais, notamment Fugues et RG. Si vous le voulez bien, je vais commencer cependant avec quelques questions d'ordre personnel.

PARTIE A: affiliation des répondants (AÉ et LC)

A.1 En tant que [président, vice-président, représentant, propriétaire, gérant, etc.], quelles sont vos fonctions au sein de [nom de l'organisme/entreprise] ?

A.2 Depuis combien de temps occupez-vous ce poste ?

A.3 Et si ce n'est pas trop indiscret, que faisiez-vous auparavant ?

J'aimerais vous poser maintenant des questions sur votre commerce.

PARTIE B : informations générales (AÉ et LC)

PARTIE B.1 Les commerces du Village (AÉ)

Spécifiquement aux propriétaires ou gérants d'établissements.

B.1.1 Quel est le profil type des consommateurs qui fréquente votre établissement ?

B.1.2 D'après vous, pour quelles raisons votre clientèle fréquente votre établissement ?

B.1.3 À quelle période de l'année votre chiffre d'affaires est-il le plus élevé et pourquoi ?

B.1.4 À l'inverse, quel moment de l'année est le moins élevé et pourquoi ?

B.1.5 Posez-vous un geste pour appuyer la communauté gaie ?

Pourquoi ou pourquoi pas ?

Si oui, quelle forme prend-il ?

B.1.6 En tant que commerçant, entretenez-vous des liens avec l'une ou l'autre des organisations suivantes :

-la SDC du Village

-la Chambre de commerce gaie du Québec

-Tourisme Montréal

PARTIE B.2 Les organismes communautaires (LC)

J'aimerais à présent vous posez des questions au sujet de votre organisme communautaire

B.2.1 Entretenez-vous des liens avec les commerçants du Village ?

Pourquoi ou pourquoi pas ?

Si oui, quelle forme prend-il ?

B.2.2 Entretenez-vous des liens avec l'une ou l'autre des organisations suivantes ?

-la SDC du Village

-la Chambre de commerce gaie du Québec

-Tourisme Montréal

J'aimerais à présent vous poser des questions sur la piétonisation de la rue Sainte-Catherine.

<p>PARTIE C <i>Aires Libres</i> : la piétonisation estivale de la rue Sainte- Catherine Est (AÉ et LC)</p>
--

C.1 Selon vous, d'où est venue l'idée de fermer la rue Sainte-Catherine Est aux automobilistes durant l'été ?

C.2 Personnellement, étiez-vous favorable à la fermeture de la rue lors de sa première édition en 2008 ?

Pourquoi ou pourquoi pas ?

C.3 En 2010, on pouvait lire dans un quotidien montréalais que « la piétonisation a fait place à Monsieur et Madame tout le monde [...] On a pas besoin d'être gai pour venir dans le Village ».

-Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?

-Que pensez-vous de la présence de familles dans le Village ?

-Pour votre établissement/organisme, est-ce une bonne chose ?

-D'après vous, est-ce que la présence hétérosexuelle pourrait gêner les gais ?

Pourquoi ?

C.4 D'après vous, quelle(s) clientèle(s) font vivre le Village en 2012-2013 ?

C.5 D'un point de vue économique, la piétonisation a-t-elle été plus avantageuse pour certains établissements plutôt que d'autres ?

-Selon vous, lesquels ?

Poser la question C.6 seulement aux commerçants

C.6 La piétonisation a-t-elle contribué à hausser votre propre chiffre d'affaires ?

C.7 En 2008, un militant gai déclarait dans *RG* que la piétonisation de la rue Sainte-Catherine sentait « l'opportunisme commercial et politique ».

Êtes-vous d'accord ou en désaccord avec cette affirmation ?

C.8 D'après vous, l'événement *Aires Libres* comprend-il des avantages spécifiques aux consommateurs gais ? Si oui, lesquels ?

À l'inverse, la piétonisation de la rue poserait-elle des inconvénients ou problèmes particuliers pour les consommateurs gais ?

C.9 En 2009, un entrepreneur du Village déclarait dans *Fugues* que « la piétonisation a injecté de l'adrénaline au Village [...] qui, autrement vivrait une période dépressive, surtout dans la situation économique actuelle ».

Or, selon vous, le Village vivait-il une période difficile avant la fermeture de la rue ? Et si oui, pourquoi ?

Est-ce encore le cas aujourd'hui ?

Pendant les autres 9 mois de l'année, les commerçants vivent-ils des périodes dépressives ?

Pourquoi ?

C.10 En 2011, un représentant de la SDC affirmait dans *Fugues* que « plusieurs membres de la communauté gaie avaient déserté le Village, associé aux bars et à la drague ».

Partagez-vous l'idée que les gais étaient moins nombreux à fréquenter le Village avant la piétonisation ?

Pourquoi ?

Depuis quand, selon vous, ce phénomène se manifeste-il ?

Connaissez-vous des gais qui fréquentent peu ou pas du tout le Village ? Si oui, pouvez-vous identifier leur profil type ?

PARTIE D: une partie de la population gaie s'exode du Village: les facteurs plausibles (AÉ et LC)

Selon le dossier de presse que j'ai dressé pour la période 2000-2012, une série de facteurs aurait amené nombre de gais montréalais à délaisser le Village au cours des dernières années. Si vous le permettez, je vais lister ces facteurs sans ordre précis, et je vous demanderai votre avis à leur sujet.

D.1 Commençons avec la prostitution. Selon vous, la prostitution en des endroits comme le parc Campbell a-t-elle une incidence sur l'achalandage du Village par les gais ?

D.2 La drogue ?

D.3 Les sans-abris ?

D.4 L'anglicisation des lieux comme le *Sky*, *Unity*, *Le Cocktail*, *Stud* ? Selon vous, serait-ce un facteur qui induit certains gais francophones à ne pas fréquenter le Village, ou à le fréquenter moins souvent ?

D.5 L'allure du Village, plus précisément les devantures défraîchies, plusieurs locaux vacants, etc. ?

D.6 Avec l'acquisition de leurs droits civils, de plus en plus de gais, notamment les plus jeunes, trouvent le Village dépassé ?

D.7 Les jeunes anglophones et en général, ceux qui s'affichent en tant que « queer » qui se rassemblent dans le Mile-End » ?

D.8 Le vieillissement de la communauté gaie, qui fait en sorte que les gais sortent moins qu'auparavant ?

D.9 Les sites de rencontres sur Internet (gay411) ou les applications des téléphones intelligents (Grindr) qui font en sorte que le gais n'ont plus besoin de fréquenter le Village. Dit autrement, le Village serait-il désormais en compétition avec une espèce de cyber-Village gai ?

D.10 En somme, diriez-vous que les consommateurs gais montréalais fréquentent moins le Village, ou qu'ils le délaissent carrément ?

Pourquoi ?

PARTIE E: des solutions pour attirer les gais dans le Village (AÉ et LC)
--

E.1 Supposons que les gais sont moins nombreux à achalander le Village, quelle(s) solution(s) envisageriez-vous pour y ramener cette clientèle ?

E.2 D'après vous, la piétonisation a-t-elle été une mesure pour ramener les gais dans le Village ?

E.3 À l'inverse, est-ce possible que la piétonisation ait fait fuir davantage de gais ? Tel que suggéré par un chroniqueur d'un quotidien montréalais, est-ce possible en fait qu'avec la présence accrue d'hétérosexuels dans le Village, certains gais ont « l'impression d'être épiés, comme s'ils étaient dans un zoo ? » (Voir citation 12)

E.4 La piétonisation a-t-elle été un moyen pour attirer la présence des lesbiennes dans le Village ?

PARTIE F: conclusion (AÉ et LC)

F.1 En 2013, la communauté gaie a-t-elle besoin d'un Village ou d'un quartier spécifique à Montréal ?

Pourquoi ou pourquoi pas ?

F.2 Selon vous, le Village est-il utile pour lutter contre l'homophobie ou pour aider les gais à s'affirmer dans la société québécoise ?

Pourquoi ou pourquoi pas ?

F.3 Selon vous, le Village gai est-il comparable à des quartiers comme la Petite-Italie ou le Chinatown ?

Pourquoi ou pourquoi pas ?

F.4 Finalement, comment, de manière générale, voyez-vous l'avenir du Village à court terme ? Et son devenir à plus long terme ?

L'entrevue est maintenant terminée. Tel que mentionné dans le formulaire de consentement, je vous rappelle que vos propos enregistrés sont strictement confidentiels et anonymes et que tout sera effacé dès la fin du projet. Je tiens à vous remercier chaleureusement pour l'intérêt et votre collaboration tout au long de cet échange.

ANNEXE E- GUIDE D'ENTRETIEN ADRESSÉ AUX HOMMES GAIS

Coordonnées de l'entrevue # _____

1. Date de l'entrevue		
2. Lieu de l'entrevue		
3. Nom fictif		
4. Ambiance		
5. Durée de l'entrevue	Début: ____:____	Fin: ____:____

Comme tu le sais déjà, je fais un mémoire de maîtrise au Département de géographie à l'UQÀM sur le Village gai de Montréal. Or, d'après les recherches que j'ai menées jusqu'à maintenant, une partie de la population gaie montréalaise délaisse ou fréquente peu ce quartier. Dans cette perspective, je suis donc à la recherche de gais qui affirment eux-mêmes fréquenter peu ou pas du tout le Village. Aussi, l'objectif de cet entretien est d'en saisir les raisons. Si tu le veux bien, je vais commencer cependant avec quelques questions d'ordre personnel.

PARTIE A : ÉLÉMENTS D'IDENTIFICATION DU VÉCU EN TANT QUE GAI.

1. Es-tu un homme qui s'identifie en tant que gai, homosexuel, bisexuel, LGBT, *queer* ou autre expression ?
2. Au fait, dirais-tu que tu es sorti du placard ? Si oui, depuis quand ?
 - 2.1 Qu'est-ce que ça signifie pour toi ?
 - 2.2 Le Village a-t-il joué un rôle dans cette sortie ? Si oui, comment ou pourquoi ?
3. As-tu déjà été ou es-tu présentement membre d'un groupe ou d'une association gaie ? Si oui, laquelle ou lesquelles ? Si oui, depuis combien de temps ?
4. Dirais-tu que ton réseau d'amis est formé surtout de gais ou d'hétérosexuels ?

5. De manière générale, aimes-tu sortir dans les bars, clubs et discothèques à Montréal ?

J'aimerais à présent de poser quelques questions sur tes sorties dans le Village gai.

PARTIE B: FRÉQUENTATION DU VILLAGE

1. À quand remonte ta dernière visite dans le Village ?
2. Quel était le but de cette visite ? Était-ce pour sortir entre collègues après le travail, se divertir, pour rencontrer d'autres hommes gais, pour des rencontres sexuelles, ou pour d'autres raisons ?
3. Cette fois-là, es-tu allé seul dans le Village, ou en couple, ou avec des ami(e)s ?
4. Quel(s) établissement(s) as-tu fréquenté(s) cette fois-là ?

Si la dernière visite remonte à 2013 ou plus tôt, passer directement à la question 7

5. Au cours de la dernière année, disons, combien de fois, en moyenne, as-tu fréquenté le Village, par semaine, mois et saison ?
6. Lors de ces visites tu étais seul, en couple et/ou avec des ami(e)s ?
 - 6.1 Les ami(e)s en question étaient-ils des hommes et/ou des femmes ?
 - 6.2 Les ami(e)s en question sont-ils gais ou straights ?
7. Dans ton cercle d'amis gais, est-ce qu'il y en a que tu as rencontrés dans le Village ?

Je vais te poser à présent des questions sur tes habitudes de sortie à l'extérieur du Village gai.

PARTIE C : LES HABITUDES DE SORTIE À L'EXTÉRIEUR DU VILLAGE

1. Est-ce que tu fréquentes les bars/clubs/disco/raves à l'extérieur du Village ? Si oui, lesquels ?
2. Du fait que tu fréquentes peu [ou pas] le Village, puis-je présumer que tu préfères ces établissements à ceux du Village ? Si oui, pourquoi ?

3. Est-ce que tu fréquentes ces établissements hors Village avec des amis gais ou hétérosexuels ?
4. As-tu déjà entendu parler de l'établissement Royal Phoenix dans le quartier Mile-End ?
 - 4.1 Y as-tu déjà mis les pieds ? Si oui, pour quelles raisons ?
 - 4.2 Ta dernière visite remonte à quand ?
 - 4.3 Tu y avais été seul, accompagné ou en groupe ?

PARTIE D : L'ATTRACTIVITÉ DU VILLAGE GAI
--

À la lumière d'un dossier de presse et d'entretiens menés auprès de commerçants et de militants gais, j'ai réussi à identifier différents facteurs ayant un impact sur la diminution de l'achalandage des gais dans la Village. Avant de présenter ma série d'hypothèses, je vais commencer avec deux questions d'ordre personnel :

0. Pourquoi fréquentes-tu peu ou pas du tout le Village gai ?
 - 0.1 Es-tu fumeur ? Si oui, la loi anti-tabac (entrée en vigueur au printemps 2006) qui interdit le droit de fumer à l'intérieur des lieux publics, comme les bars et les restos entre autres, a-t-elle eu une incidence sur tes habitudes de sortie ?

Si tu le permets, je vais lister maintenant neuf facteurs, sans ordre précis, et te demander ton avis à leur sujet.

1. Commençons avec la prostitution. Selon toi, la prostitution en des endroits comme le parc Campbell t'incite-t-elle à moins fréquenter ou pas du tout le Village ?
2. La drogue ?
3. Les sans-abris ?
4. L'anglicisation des lieux comme les Sky, Unity, Le Cocktail, Stud ? Est-ce un facteur qui t'amène à ne pas fréquenter le Village, ou à le fréquenter moins souvent ?
5. L'allure du Village, plus précisément les devantures défraîchies, plusieurs locaux vacants, etc. ?

6. Avec l'acquisition de leurs droits civils, de plus en plus de gais, notamment les plus jeunes, trouvent le Village dépassé ? Es-tu d'accord ou non avec cette idée et pourquoi ?

7. Les jeunes anglophones, et en particulier ceux qui s'affichent en tant que « queers », qui se rassemblent dans le Mile-End ?

8 Le vieillissement de la communauté gaie, qui fait en sorte que les gais sortent moins qu'auparavant ?

9 Les sites de rencontres sur Internet (gay411) ou les applications des téléphones intelligents (Grindr) qui font en sorte que les gais n'ont plus besoin de fréquenter le Village.

Depuis 2008, la rue Sainte-Catherine Est devient exclusivement piétonne au cours de l'été. Ce projet intitulé Aires Libres a été inauguré pour augmenter l'achalandage des usagers et de la clientèle entre autres. Or, j'aimerais à présent te poser des questions à propos de ce sujet.

PARTIE E : LE PROJET AIRES LIBRES

Si la dernière visite du Village remonte à 2007 ou avant, passer directement à la question 3

1. As-tu déjà déambulé sur la rue piétonne durant l'été ?

2. Si oui, comment as-tu trouvé l'expérience ?

3. Un des effets d'*Aires Libres* a été d'accroître la présence de Monsieur et de Madame tout le monde. Or, selon toi, est-ce une bonne ou une mauvaise chose pour la communauté gaie ? Pourquoi ?

4. Personnellement, ça te plait ou ça te gêne la présence de straights dans le Village ? Pourquoi ?

5. Au-delà de la piétonisation estivale, qu'est-ce les commerçants ou la Ville pourraient faire pour que tu ailles plus souvent dans le Village ?

Avant de conclure, je voudrais te poser quelques questions sur le rôle et l'avenir du Village gai.

PARTIE F: L'AVENIR DU VILLAGE

1. Selon toi, même si tu fréquentes peu ou pas du tout le Village, est-ce que la communauté gaie a encore besoin d'un quartier comme le Village gai ? Pourquoi ?
2. Selon toi, le Village est-il utile pour lutter contre l'homophobie ou pour aider les gais à s'affirmer dans la société québécoise ? Pourquoi ou pourquoi pas ?
3. Finalement, comment, de manière générale, vois-tu l'avenir du Village à court terme ?

Et son devenir à plus long terme ?

Pour conclure, si tu le permets, je dois te poser des questions personnelles qui me permettront ensuite de dresser ce qu'on appelle le profil des répondants.

PARTIE F : PROFIL DU RÉPONDANT

1. Lieu de naissance :
2. Lieu de résidence à Montréal :
2.1 Depuis combien de temps ?
3. Âge :
4. Langue maternelle :
5. Origine ethnique :
6. Statut civil : célibataire, marié, conjoint de fait, union civile.
6.1. Depuis quand ?
7. Formation/études : plus haute qualification obtenue.
8. Profession/Métier actuel :
9. Revenu moyen annuel (\$ courant) : [moins de 10 000 \$], [10 000\$ à 19 999 \$], [20 000\$ à 39 000\$], [40 000\$ à 59 000\$] ou [60 000 \$ et plus].

Avant de terminer l'entretien, connais-tu d'autres gais montréalais qui affirment eux-mêmes fréquenter peu ou pas du tout le Village ? Si, oui, est-ce que tu pourrais me donner leur référence ?

L'entrevue est maintenant terminée. Tel que mentionné dans le formulaire de consentement, je te rappelle que les propos enregistrés sont strictement confidentiels et anonymes et que tout sera effacé dès la fin du projet. Enfin, je tiens à te remercier chaleureusement pour ta collaboration tout au long de cet échange.

BIBLIOGRAPHIE

- Aires Libres (2017). *Aires Libres. Manifestation d'art public*, [En ligne]. (<http://www.aireslibres.com/fr/>). Page consultée le 14 juillet 2017.
- Alami, S., Desjeux, D. & Garabuau-Moussaoui, I. (2009). *Les méthodes qualitatives*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Angers, M. (2005). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*, 4^e éd. Anjou (Québec) : CEC.
- Annes, A. (2009). Constructivisme social et théorie *queer* : vers une double approche de l'objet homosexuel en sociologie ? in J.-P. Cazier (dir.) *L'objet homosexuel. Études, constructions, critiques*, Paris : Sils Maria asbl, p.44-50.
- Bailly, A. & Béguin, H. (2008). *Introduction à la géographie humaine*. 8^e éd. Paris : Armand Colin.
- Beaud, J.-P. (2009). Chapitre 10. L'échantillonnage, in B. Gauthier (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 5^e éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, p.251-283.
- Bédard, M. (2012). *Séminaire de méthodologie - Méthodologie et méthodes de la recherche en géographie, GEO8011*. 9^e éd. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département de Géographie.
- Bell, D. & Valentine, G. (dir.) (1995). *Mapping Desire: Geographies of Sexualities*. London and New York: Routledge.
- Bell, D. & Binnie, J. (2004). Authenticating Queer Space: Citizenship, Urbanism and Governance, *Urban Studies*, 41, 9, 1807-1820.
- Bellerose, P. & Perrier, J.-F. (2000). Le tourisme gai, un marché porteur pour Montréal, *Téoros : revue de recherche en tourisme*, 19, 2, 49-51.
- Binnie, J. (1997). Coming out geography: towards a queer epistemology, *Environment and Planning D: Society and Space*, 15, 223-237.
- Binnie, J. & Valentine, G. (1999). Geographies of sexuality – a review of progress, *Progress in Human Geography*, 23, 2, 175-187.

- Blais, M., Otis, J., Lévy, J. J. & Lemieux, A. J. (2008). Homosexualités masculines, in J. J. Lévy & A. Dupras (dir.) *Questions de sexualité au Québec*, Montréal : Liber, p.182-190.
- Blidon, M. (2006). Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville, *Géopoint. La forme en géographie*, Avignon, 59-63.
- Blidon, M. (2008). Jalons pour une géographie des homosexualités, *Espace géographique*, 2, 37, 175-189.
- Borghi, R. (2014). L'espace à l'époque du queer : contaminations queer dans la géographie française, *Revue PolitiQueer*, numéro Dimensions francofolles, p.14-26. [En ligne]. (<http://politiqueer.info/numeros/rpqfrancofolles/espace-queer/>). Page consultée le 19 juillet 2016.
- Brenner, N. & Théodore, N. (2002). Cities and the geographies of « actually existing neoliberalism », *Antipode*, 34, 3, 349-379.
- Dumont, F. (1958). *Les lieux de la culture*. Montréal: HMH.
- Brym, R. J. & Lenton, R. L. (2000). *Love Online : A report on Digital Dating in Canada*, [En ligne]. (<http://www.nelson.com/nelson/harcourt/sociology/newsociety3e/loveonline.pdf>). Page consultée le 2 août 2016.
- Busscher, P.-O. de (2003). Bars, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p. 59-60.
- Butler, J. P. (2006). *Défaire le genre*. Paris: Éditions Amsterdam.
- Cailly, L. (2003). Sociale (Géographie), in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p.853-855.
- Calis, L. & Salvaggio, S. (2002). *Cybersexe : des amitiés digitales à l'orgasme planétaire*. Bruxelles : L. Pire.
- Campeau, R., Sirois, M. & Rheault, E. (2004). *Individu et société: initiation à la sociologie*. 3^e éd. Montréal : Gaëtan Morin éditeur.
- Castaneda, M. (1999). *Comprendre l'homosexualité*. Paris : Robert Laffont.
- Castells, M. (1983). *The City and the Grassroots: A cross-Cultural Theory of Urban Social Movements*. Berkeley: University of California Press.

- Cattan, N. & Leroy, S. (2010). La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien, *Cahiers de géographie du Québec*, 54, 151, 9-24.
- Cattan, N. & Clerval, A. (2011). Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris, *Justice spatiale*, 3, [En ligne]. (<http://www.jssj.org>). Page consultée le 29 mars 2018.
- Cazier, J.-P. (2009). L'objet homosexuel - De l'objet au sujet ? in J.-P. Cazier (dir.) *L'objet homosexuel. Études, constructions, critiques*, Paris : Sils Maria asbl, p.7-16.
- Chamberland, L. (1996). *Mémoires lesbiennes. Le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*. Montréal : remue-ménage.
- Chamberland, L. (1997). Du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités, *Sociologie et société*, 29,1, 5-20.
- Chamberland, L. (2012). Enseigner les études gaies et lesbiennes: regard rétrospectif sur une pratique professionnelle et militante, *Sexologies*, 21, 202-208.
- Chamberland, L. & Lebreton, C. (2012). Réflexions autour de la notion d'homophobie: succès politique, malaises conceptuels et application empirique, *Nouvelles Questions Féministes*, 31,1, 27-43.
- Charbonneau, J. & Germain, A. (1998). Les modèles d'insertion urbaine des groupes ethniques : discussion à partir du cas des quartiers multiethniques montréalais, *Études ethniques au Canada*, XXV, 1, 97-118.
- Chauncey, G. (1994). *Gay New York: 1890-1940*. Paris: Éditions Fayard.
- Claval, P. (2003). *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*. Paris : Armand Colin/VUEF.
- Commission des droits de la personne du Québec (1994). *De l'illégalité à l'égalité : Rapport de consultation publique sur la violence et la discrimination envers les gais et les lesbienne*. Montréal, Commission des droits de la personne du Québec.
- Commission des droits de la personne du Québec (2007). *De l'égalité juridique à l'égalité sociale : vers une stratégie nationale de lutte contre l'homophobie*. Montréal, Commission des droits de la personne du Québec.
- Connil, P. (2000). Pour un agenda de recherche sur le tourisme des gais, *Téoros: revue de recherche en tourisme*, 19, 2, 11- 15.

- Cooper, A., Scherer, C. R., Boies, S. C. & Gordon, B. L. (1999). Sexuality on internet: from sexual exploration to pathological expression, *Professional Psychology: Research and Practice*, 30, 154-164.
- Cooper, A., McLoughlin, I. P. & Campbell, K. M. (2000). Sexuality in Cyberspace: Update for the 21st Century, *CyberPsychology and Behavior*, 3, 4, 521-536.
- Corraze, J. (2006). *L'homosexualité*. 6^e éd. Paris: Presses Universitaires de France.
- Corriveau, P. (2006). *La répression des homosexuels en France et au Québec. Du bûcher à la mairie*. Saint-Laurent : Septentrion.
- Corriveau, J. (2008). Répression juridique des homosexuels (histoire), in J. J. Lévy & A. Dupras (dir.) *Questions de sexualité au Québec*, Montréal : Liber, p.190-198.
- Corriveau, P. & Daoust, V. (2010). *La régulation sociale des minorités sexuelles, l'inquiétude de la différence*. Québec : PUQ.
- Courouve, C. (2002). Homosexualité. Les homosexuels et la société, in *Encyclopaedia Universalis, corpus II : Habitat-Indien*, Paris : Encyclopaedia Universalis, p. 507-509.
- Debarbieux, B. (2003). Représentation (II), in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p.791.
- D'Emilio, J. (1983). *Sexual Politics, Sexual Communities : The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*. Chicago: University of Chicago Press.
- Deligne, C., Gabiam, K., Van Criekingen, M. & Decroly, J.-M. (2006). Les territoires de l'homosexualité à Bruxelles : visibles et invisibles, *Cahiers de géographie du Québec*, 50, 140, 135-150.
- Demczuk, I. & Remiggi, F.W. (1998a). Avant-propos, in I. Demczuk et F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p. 9 -11.
- Demczuk, I. & Remiggi, F.W. (1998b). Introduction. Un demi-siècle de changements, in I. Demczuk et F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p.13-23.
- Demczuk, I. & Remiggi, F.W. (1998c). Conclusion. À l'aube du prochain millénaire, in I. Demczuk et F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p.399-405.

- Derville, G. (1999). Le journaliste et ses contraintes, *Les Cahiers du journalisme*, 6, octobre, 152-177.
- Di Méo, G. (1998). Espaces produits, perçus, représentés, vécus, sociaux, in G. Di Méo (dir.) *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan, p. 27-33.
- Dorais, M. (1999). *Éloge de la diversité sexuelle : du sexisme à l'homophobie*. Montréal : VLB éditeur.
- Entrikin, J. N. (1991). *The Betweenness of Place: Toward a Geography of Modernity*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press.
- Éribon, D. (dir.) (1998). *Les études gays et lesbiennes: colloque du centre Georges Pompidou 23 et 27 juin 1997*. Paris : Éditions du Centre Pompidou.
- Éribon, D. (2003a). Arc-en-ciel, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p.40.
- Éribon, D. (2003b). Coming-out, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris: Larousse, p.125.
- Éribon, D. (2003c). Études gays et lesbiennes, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p.183-185.
- Éribon, D. (2003d). Gay friendly, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p. 212.
- Éribon, D. (2003e). Queer, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p.393-394.
- Éribon, D. (2003f). Sedgwick (ou Kosofsky Sedgwick) Eve, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris: Larousse, p. 425.
- Fassin, D. & Fassin, E. (dir.) (2006). *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. Paris: La Découverte.
- Fehr, A. (2003). *Step-by-step. A Framework for the Evaluation of Pedestrian Street Opportunities*, mémoire de maîtrise non-publié. Montréal: McGill University, School of Urban Planning.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.

- Freire, P. (1974). *Pédagogie des opprimés : suivi de conscientisation et révolution*. Paris, Maspero.
- Frémont, A., Chevalier, J., Hérim, R. & Renard, J. (1984). *Géographie sociale*. Paris: Masson.
- Gauthier, B. (2009). Chapitre 1. Introduction, in B. Gauthier (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 5^e éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, p.1-17.
- Gingras, F.-P. & Côté, C. (2009). Chapitre 5. La théorie et le sens de la recherche, in B. Gauthier (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 5^e éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, p.109-134.
- Giraud, C. (2009). Les quartiers gays: un nouvel objet sociologique ? in J.-P. Cazier (dir.) *L'objet homosexuel. Études, constructions, critiques*, Paris : Sils Maria asbl, p.150-160.
- Giraud, C. (2010). *Sociologie de la gaytrification. Identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*, thèse de doctorat non-publiée. Lyon : Université Lumière Lyon 2, Département de Sociologie.
- Giraud, C. (2013). Le « Village gai » de Montréal. Une aventure urbaine minoritaire, *Espaces et sociétés*, 154, 33-48.
- Giraud, C. (2014). *Quartiers gays*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Giraud, C. (2017). Chapitre 2. Les paradoxes de la visibilité, in J.-L. Klein & R. Shearmur (dir.) *Montréal. La cité des cités*, Québec: Presses de l'Université du Québec, p. 45-62.
- Godfrind, F. (2000). La Chambre de commerce gaie du Québec. Un interlocuteur privilégié, *Téoros : revue de recherche en tourisme*, 19, 2, 52.
- Gould, P. & U. Strohmayer. (2003). L'évolution de la pensée géographique au 20^e siècle, *Géographie, économie, société*, 5, 1, 1-30.
- Grésillon, B. (2000). « Faces cachées de l'urbain » ou éléments d'une nouvelle centralité ? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin, *L'Espace géographique*, 29, 4, 301-313.
- Halperin, D. (1998). L'identité gay après Foucault, in D. Éribon (dir.) *Les études gays et lesbiennes: colloque du centre Georges Pompidou 23 et 27 juin 1997*, Paris : Éditions du Centre Pompidou, p.117-123.

- Halperin, D. (2003). Homosexualité, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p.256-259.
- Hancock, C. & Garcier, R. (2003). Gay and Lesbian Studies (Études homosexuelles), in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p.389.
- Higgins, R. (1998). Identités construites, communautés essentielles. De la libération gaie à la théorie queer, in D. Lamoureux (dir.) *Les Limites de l'identité sexuelle*, Montréal : remue-ménage, p. 109-133.
- Higgins, R. (1999). *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*. Montréal: Comeau & Nadeau.
- Hinrichs, D. W. (2011). *Montreal's gay Village: the story of a unique urban neighborhood through the sociological lens*. Bloomington: iUniverse.
- Jaurand, E. (2001). Territorialités gays, *Espaces et sociétés*, 32, 7-13.
- Jaurand, E. (2005). Territoires de mauvais genre ? Les plages gays, *Géographie et cultures*, 54, 71-84.
- Klein, J.-L. & Lasserre, F. (2007). Introduction. Une perspective géographique pour la lecture de l'espace-monde, in J.-L. Klein et F. Lasserre (dir.) *Le monde dans tous ses états. Une approche géographique*, Québec : Presses de l'Université du Québec, p.1-9.
- Klein, J.-L. & Shearmur, R. (2017). Introduction, in J.-L. Klein & R. Shearmur (dir.) *Montréal: la cité des cités*, Québec: Presses de l'Université du Québec, p.1-12.
- Knopp, L. (1992). Sexuality and the spatial dynamics of capitalism, *Environment and Planning D: Society and Space*, 10, 651-669.
- Knopp, L. (1995). Sexuality and urban space: a framework for analysis, in D. Bell and G. Valentine (dir.) *Mapping Desire. Geographies of Sexualities*, London and New York: Routledge, p.149-161.
- Kuhn, T. S. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*. The University of Chicago Press: Chicago.
- Kvale, S. (1996). *Inter Views : an introduction to qualitative research interviewing*. Thousand Oaks (California): Sage.

- La Société de Développement Commercial du Village (2012). Nos services : carte et transport, in *Un monde, un Village*. [En ligne]. (http://www.unmondeunvillage.com/media/original/81206-carte_village.jpg). Page consultée le 16 septembre 2012.
- Lamoureux, D. (1998). Introduction, in D. Lamoureux (dir.) *Les limites de l'identité sexuelle*, Montréal : remue-ménage, p.13-20.
- Laperrière, H. (2003). *Promenades montréalaises*. Montréal : Fides.
- Laperrière, A. (2009). Chapitre 12. L'observation directe, in B. Gauthier (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 5^e éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, p.311-336.
- Larocque, G. de (2009). Naissance du concept d'homosexualité, in J.-P. Cazier (dir.) *L'objet homosexuel. Études, constructions, critiques*, Paris : Sils Maria asbl, p. 34-43.
- Lauria, M. & Knopp, L. (1985). Towards an Analysis Gay Communities in the Urban Renaissance, *Urban Geography*, 6, 2, 152-169.
- Lavoie, R. (1998). Deux solitudes : les organismes sida et la communauté gaie, in I. Demczuk & F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p. 337-362.
- Lebrun, A. (2008). Lieux de rencontres. Bars, in J. J. Lévy & André Dupras (dir.) *Questions de sexualité au Québec*, Montréal : Liber, p.275-280.
- Leleu, P. (1999). *Sexualité et internet*. Paris : Harmattan.
- Lemoine, X. (2003). *Queer (Action)*, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p.397-398.
- Léobon, A. (2002). Population homosexuelle et processus d'intégration: de l'intersticiel au communautaire, *Espaces et sociétés*, 17, 23-32.
- Léobon, A. (2006) Champs de libertés et construction de territoires homo et bisexuels en France et au Québec, in R. Séchet & V. Veschambre (dir.) *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p.277-294.

- Léobon, A. (2007). Chapitre 11. De l'espace géographique traditionnel au cyberspace : la construction des territoires homo et bisexuels français, in D. Julien & J. J. Lévy (dir.) *Homosexualités : variations régionales*, Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 239-265.
- Léobon, A. & L.-R. Frigault. (2008). *L'Internet gay : un nouveau territoire, face à une géographie des espaces de visibilité et de rencontre « en face à face »*, Paris : ANRS.
- Leroy, S. (2005). Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité, *Annales de géographie*, 646, 579- 601.
- Leroy, S. (2009). La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain, *Espaces et sociétés*, 139, 159-174.
- Lévy, J. (2003). Culture, in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris: Belin, p.216-217.
- Levy, J. & Lussault, M. (2003). Communauté, in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p.177.
- Lévy, J. J. (2008). Internet. Usages sociosexuels, in J.J. Lévy & A. Dupras (dir.) *Questions de sexualité au Québec*, Montréal : Liber, p.241-246.
- Leznoff, M. (1954). *The homosexual in urban society*, mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université McGill, Département de Sociologie.
- Linteau, P.-A. (2010). *La rue Sainte-Catherine: au cœur de la vie montréalaise*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- Lizama, P. A. (2014). Existe-t-il un quartier gay à Santiago du Chili ? Appropriation et distanciation d'un modèle urbain importé, *Annales de géographie*, 5, 699, 1123-1145.
- Margier, A. (2013). L'espace public en partage. Expériences conflictuelles de l'espace et marginalisation, *Cahiers de géographie du Québec*, 57, 161, 175-192.
- Mendes-Leite, R., Proth, B. & de Busscher, P.-O. (2000). *Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida*. Paris : L'Harmattan.
- Minne, S. (2009). Le militantisme critique : la reconstruction de l'homosexualité par les sciences humaines, in J.-P. Cazier (dir.) *L'objet homosexuel. Études, constructions, critiques*, Paris : Sils Maria asbl, p.17-23.
- Moles, A. (1977). *Théorie des actes. Vers une écologie des actions*. Paris : Casterman.

- Monnet, J. (1998). La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité, *Cybergeo : European Journal of Geography*, [En ligne]. (<http://cybergeo.revues.org/5316>). Page consultée le 2 juillet 2017.
- Noël, R (1998). Libération homosexuelle ou révolution socialiste ? L'expérience du GHAP, in I. Demczuk & F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p. 187-206.
- Office québécois de la langue française (2015). Allosexuel, *Le grand dictionnaire terminologique*, Montréal. [En ligne]. (http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8353764). Page consultée le 9 juin 2016.
- Olzak, S. (1992). *The Dynamics of Ethnic Competition and Conflict*. Stanford: Stanford University Press.
- Otis, J. (2002). La Cohorte Oméga, c'est quoi ? *Fugues*, [En ligne]. (<http://www.fugues.com/235708-article-la-cohorte-omega-cest-quoi-.html>). Page consultée le 21 juin 2016.
- Parazelli, M. (2009). Existe-t-il une « morale globante » de la régulation de la rue ? Réflexions autour de l'hypothèse d'un imaginaire écosanitaire, *Géographie et cultures*, 71, 91-110.
- Park, R., E., Burgess, E., W. & McKenzie, R., D. (1925). *The City*. Chicago: University of Chicago Press
- Pawlas, M. (2011). *Les facteurs permettant la piétonnisation*, mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département de Géographie.
- Podmore, J.A. (2006). Gone underground ? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montreal, *Social & Cultural Geography*, 7, 4, 595-625.
- Prieur, C. & Borghi, R. (2014). Géographie et sexualités: repolitiser la ville, in *Les cafés géographiques*, compte-rendu, Paris, [En ligne]. (<http://cafe-geo.net/geographie-et-sexualites-repolitiser-la-ville/>) Page consultée le 12 juillet 2016.
- Proth, B. (2002). *Lieux de drague, scènes et coulisses d'une sexualité masculine*. Toulouse : Octarès.

- Québec. Ministère du Développement économique, Innovation et Exportation (2009). *La société de développement commercial : une force économique*. Québec : Direction générale des communications et des services à la clientèle, 35.
- Québec. Ministère de la Santé et des Services sociaux (2017). *Loi concernant la lutte contre le tabagisme*, [En ligne]. Québec. (<http://www.msss.gouv.qc.ca/documentation/loi-tabac/>). Page consultée le 2 juillet 2017.
- Rambach, A. & Rambach, M. (2003). *La culture gaie et lesbienne*. Paris : Fayard.
- Ray, B. (2004). Un paradoxe de la diversité : le Village gai de Montréal, *Nos diverses cités*, 1, printemps, 70-74.
- Redoutey, E. (2002). Géographie de l'homosexualité à Paris : 1984-2000, *Urbanisme*, 325, juillet-août, 59-63.
- Remiggi, F. W. (1998a). Le Village gai de Montréal : entre le ghetto et l'espace identitaire, in I. Demczuk et F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p. 267-289.
- Remiggi, F. W. (1998b). Lesbiennes et gais dans la cité, *Orientations*, août, 10-13.
- Remiggi, F. W. (2000). Homosexualité et espace urbain, *Téoros : revue de recherche en tourisme*, 19, 2, 28-35.
- Remiggi, F. W. (2007). *Recueil de textes de l'automne 2007 - Géographie historique et culturelle, GEO4150*. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département de Géographie.
- Remy, J. & Voyé, L. (1992). *La ville : vers une nouvelle définition ?* Paris : L'Harmattan.
- Ripoll, F. & Veschambre, V. (2006). Appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale, in R. Séchet & V. Veschambre (dir.) *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p.295-304.
- Robert, P. (2013a). Communauté, *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2013*, Paris : Le Robert, p.902.
- Robert, P. (2013b). Quartier, *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2013*, Paris : Le Robert, p.2082.

- Rocchi, J.-P. (2003a). Butler Judith, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris: Larousse, p.85.
- Rocchi, J.-P. (2003b). Hétérosexisme, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p.243-244.
- Rocher, G. (1968). *Introduction à la sociologie générale, tome 1*. Montréal : Hurtubise HMH.
- Rothenberg, T. (1995). « And she told two friends »: lesbians creating urban social space, in D. Bell & G. Valentine (dir.) *Mapping Desire. Geographies of Sexualities*, London and New York: Routledge, p.165-181.
- Roy, D. & Munger, R. (2004). *Économie globale. Les principes fondamentaux*. Mont-Royal (Québec) : Modulo-Griffon.
- Royer, C. (2003). Commercialisation, in D. Éribon (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris : Larousse, p. 126.
- Ruby, C. & Lussault, M. (2003). Interprétation, in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p. 522-523.
- Rushbrook, D. (2003). Geography, in M. Stein (dir.) *LGBT, encyclopedia of lesbian, gay, bisexual and transgender history in America (volume 1: Actor to gym)*, New York: Charles Scribner's sons, p. 447-450.
- Sanguin, A.-L. (1981). La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces, *Annales de Géographie*, 90, 501, 560-587.
- Savoie-Zajc, L. (2009). Chapitre 13. L'entrevue semi-dirigée, in B. Gauthier (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 5^e éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 337-360.
- Sedgwick, E. K. (1990). *Epistemology of the Closet*. Berkeley: University of California Press.
- Sénécal, G. (1992). Les villages de la ville, in R. Boivin & R. Comeau (dir.) *Montréal. L'oasis du Nord*, Paris : Éditions Autrement, p. 93- 104.
- Shoemaker, P.-J. (1991). *Gatekeeping*. Newbury Park : Sage Publications.

- Sivry, J.-M. (1998). Traces militantes éphémères : l'ADGQ et Le Berdache, in I. Demczuk & F. W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre: histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Saint-Hubert : VLB éditeur, p. 235-266.
- Société de Développement Commercial du Village (2013). *Rapport annuel 2012*. Ville de Montréal.
- Spencer, C. (1998). *Histoire de l'homosexualité : de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Le Pré aux Clercs.
- Staszak, J.-F. (2003a). Culturelle (Géographie), in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p.217-218.
- Staszak, J.-F. (2003b). Pratique spatiale, in J. Levy & M. Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, p.740-741.
- Table de développement social Centre-Sud (2015). *Portrait de la population du Centre-Sud*, [En ligne]. (<http://www.cdccentresud.org/wp-content/uploads/2015/12/Profil-populationnel-2011-synthèse-VF.pdf>). Page consultée le 24 septembre 2016.
- Tin, L.-G. (2003). L'invention de la culture hétérosexuelle, *Les Temps modernes*, 624, 119-136.
- Tourisme Montréal (2016). *Organisation et mission*, [En ligne]. (<http://www.tourismemontreal.org/Tourisme-Montreal/A-propos-de-TM/Mission>). Page consultée le 02 novembre 2016.
- Trudelle, C. (2005). *Visibilité de la participation des femmes aux conflits urbains de Québec 1965-2000*, thèse de doctorat. Québec : Université Laval, École supérieure d'aménagement du territoire et de développement régional.
- Tuan, Y.-F. (1976). Humanistic Geography, *Annals of Association of American Geographers*, 66, 2, 266-276.
- Van Criekingén, M. (2001). *La rénovation résidentielle à Montréal et à Bruxelles. Dynamiques, impacts sociaux et rôle des pouvoirs publics*, thèse de doctorat non publiée. Bruxelles : Université Libre de Bruxelles, Département de Géographie.
- Ville de Montréal (2012). Arrondissements, in *Ville de Montréal: portrait officiel*, [En ligne]. (http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=5798,85813661&_dad=portal&_schema=PORTAL). Page consultée le 2 septembre 2012.

Ville de Montréal (2015). *Portrait du Village. Arrondissement de Ville-Marie*, [En ligne] (http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_VMA_FR/MEDIA/DOCUMENTS/MAQ_PORTRAIT_VM_VILLAGE%207.PDF). Page consultée le 24 septembre 2016.

Warren, J.-P. (2012). Introduction, in J.-P. Warren (dir.) *Une histoire des sexualités au Québec au XXe siècle*, Montréal : VLB éditeur, p. 9-15.

Dossier de presse

Allard, M. (2000). Voyage au pays du tourisme gay, *La Presse-Actuel* (Montréal), 6 octobre, p. B1.

Aubert, A. (2010). L'histoire du quartier gai : d'un pôle commercial à une communauté intégrée ? *RG*, juin, p.24-25.

Béland, G. (2011). Montréal ville ouverte aux gais : les villes s'arrachent le tourisme rose, *La Presse-Actualités* (Montréal), 25 juillet, p. A8.

Bernier, F. (2010). Deux ans pour Mecs plus ultra. Un bel anniversaire et un départ, *RG*, novembre, p. 29-30.

Bernier, F. (2012). Autre regard sur le Village, *RG*, janvier, p. 64-66.

Bernier-Genest, C. (2000). Le conseiller municipal s'inquiète de l'avenir du Village. Sammy Forcillo se vide le cœur, *RG*, décembre, p.16-17.

Blais, A. (2012). *Fugues* à travers le temps, *Métro* (Montréal), 26 juillet, p.12.

Bock-Côté, M. (2017). La festivocratie, *Le journal de Montréal* (Montréal), 29 juillet, [En ligne]. (<http://www.journaldemontreal.com/2017/07/29/la-festivocratie>). Page consultée le 30 juillet 2017.

Bouchard, A. (2004). Ce Village négligé, *RG*, octobre, p. 5.

Bouchard, A. (2008). Piétons recherchés, *RG*, mai, p. 4.

Boullé, D. D. (2008). De la pertinence d'un magazine gai en 2008, *Fugues*, juin, p.12.

Boullé, D. D. (2017). Célébrer la Fierté sans rien oublier, *Fugues*, juillet, p.10.

- Burnett, R. (2011). Montreal clubs offer high performance parties, *The Gazette-Weekend* (Montréal), 31 décembre, p.F5.
- Burnett, R. (2012a). Gay Village urges victims, witnesses to report crime, *The Gazette* (Montréal), 6 mars, p. A4.
- Burnett, R. (2012b). Divers/Cités 2012 celebrates alterna-queer roots in Montreal, from Sex Garage to Apocalipstick, *The Gazette* (Montréal), 1er août, p. C5.
- Clément, É. (2008). Garçons de nuit, *La Presse* (Montréal), 4 octobre, p. PLUS 4.
- Cloutié, M. (2011). Montréal : Pétition pour assurer la sécurité dans le Village gai, *SRC Montréal*, 14 septembre [En ligne]. (<http://ici.radio-canada.ca/regions/montreal/2011/09/14/009-petition-itinerance-toxicomanie-village-gai.shtml>). Page consultée le 19 janvier 2013.
- Côté, C. (2011). Le quartier gai de Montréal en mutation, *SRC (blogues)-Médium-Large*, mercredi 7 décembre 2011.
- Fournier, M.-È. (2011). Les artères montréalaises en arrachent, *Les Affaires* (Montréal), 5 mars, p.12.
- Gagnon, A. (2011). Le Village triste, *RG*, février, p. 7.
- Gervais, L.-M. (2006). Outgames. Les commerçants déchantent, *Le Devoir* (Montréal), 2 août, p.A4.
- Girard, C. (2015). Le Village gai se meurt, *Métro* (Montréal), 30 juillet, p. 7.
- Hamel, Y. (2004). On veut ramener les gais dans le Village, *RG*, octobre, p.9.
- Lafontaine, Y. (2002). Les bars gais de Montréal : période de mutation, *Fugues*, janvier, p.68.
- Lafontaine, Y. (2012). *Fugues*, (Montréal), éditions Nitram, 29, 2, mai, p.6.
- Lavallée, S. (2004). Où donc est notre drapeau arc-en-ciel ? *RG*, novembre, p. 9
- Lévesque, M. (2011). Le nouveau chouchou des gais célibataires. Grindr célèbre ses deux ans, *RG*, février, p.17.
- Lévesque, M. (2012). Chronologie : vie nocturne, toujours en mouvement, *RG*, janvier, p.36-38.
- Linteau, S. (2004). On s'intéresse au Village mais..., *RG*, novembre 2004, p.8.

- Messier, E. (2009). Vers les 30 ans de *RG*. Entrevue Alain Bouchard, *RG*, décembre, p. 18-21.
- Metcalf, C. (2002). Hors Village, point de salut ? *Fugues*, janvier, p.76.
- Nicoud, A. (2010). Le Village encore dans le coup ? *La Presse* (Montréal), 26 juillet, p. A2.
- Non signé (2010a). Soirées gaies et lesbiennes hors Village, *La Presse* (Montréal), 26 juillet, p. A3.
- Non signé. (2010b). Rue piétonne. Les gens ne sont pas tous satisfaits, *Le Journal de Montréal* (Montréal), 7 septembre, p.12.
- Non signé (2012a). Ils/Elles ont dit...30 ans de citations, *RG*, janvier, p. 78.
- Non signé (2012b). 30 ans du Village...En quelques dates, *RG*, juin, p.20-21.
- Non signé (2012c). Le métro Beaudry rayonne, *RG*, juin, p.24.
- Normandin, P.-A. (2004). Les commerçants du Village veulent reconquérir les gais, *La Presse-Affaire* (Montréal), 3 août, p.11.
- Orfali, P. (2016). Toronto défile avec Trudeau pour Orlando, *Le Devoir-Actualités* (Montréal), 4 juillet, p. A-3.
- Paquin, M. (2003). Nightlife au Village. Rien de bien rose sous la lune, *La Presse* (Montréal), 10 octobre, p. ACT5.
- Passiour, A.-C. (2005). Une société de développement commercial dans le Village gai : la SDC, c'est oui ! *Fugues*, avril, p. 14.
- Passiour, A.-C. (2009a). Les soirées Drama-Queen, le 1^{er} dimanche du mois : excentriques, chics et déjantées, *Fugues*, février, p. 32.
- Passiour, A.-C. (2009b). Portrait d'un visionnaire : rencontre avec...Paul Haince, *Fugues*, mai, p. 16-18.
- Passiour, A.-C. (2010). Le Village...une nouvelle destination culturelle en devenir, *Fugues*, novembre, p. 18-20.
- Passiour, A.-C. & Lafontaine, Y. (2011). Les boules roses : chapeau! À l'hommage à Claude Cormier et au Village, *Fugues*, septembre, p. 22-23.
- Perreault-Lessard, C. (2010). Grindr: l'art du géosexe, *Urbania*, [En ligne]. (<http://urbania.ca/1448/grindr-lart-du-geosexe/>). Page consultée le 29 janvier 2012.

- Poisson, P. (2010). Le Village triste, *Cyberpresse, débats, commentaires du jour*, 2 septembre, [En ligne]. (<http://www.lapresse.ca/debats/commentaires-du-jour/201009/02/01-4312135-le-village-triste.php>). Page consultée le 23 janvier 2013.
- Pommerleau, N. (2005). Société de développement commercial pour le Village : pour assurer l'avenir, selon plusieurs, *RG*, février, p. 16.
- St-Denis, S. (2011). Les commerçants partent en guerre, *Le journal de Montréal* (Montréal), 19 septembre, p.8.
- St-Jacques, S. (2011). Val Desjardins, *La Presse* (Montréal), 28 octobre, p. VIVRE4.
- Temmerman, T. (2011). L'itinérance dans le Village. Des réponses attendues, *RG*, novembre, p.50-51.
- Temmerman, T. (2012). Réal Ménard : la politique militante, *RG*, janvier, p. 29.
- Thompson, S. (2011). Sortir du Village et prendre les hétéros d'assaut ! *RG*, novembre, p. 40-41.
- Vaudry, G. (2012). Le Village vu par...G-Feex, *RG*, juin, p. 40.
- Yates, J. & Charest, M. (2015). Le Complexe Bourbon, grand malade du Village, *Métro* (Montréal), 2 avril, p. 4.